image
not
available

All' egregio Contino

Signor Eduardo Lucchesi Palli Filangeri

offre in segno di vera stima e devozione

Ernesto Taranto

nel dì 13 Ottobre 1853.



Paris, Imprimerie de J.-B. GROS, rue du Foin-S.-Jacques, 18.

LE MAGASIN DES ENFANTS,

PAR MADAME

LEPRINCE DE BEAUMONT.

AVEC UNE NOTICE SUR L'AUTEUR PAR MADAME EUGÉNIE FOA

DEUXIÈME ÉDITION

Illustrée par Th. Guérin, Gavarni, Mouilleron, É. Watier, etc.



PARIS.

LIBRAIRIE PITTORESQUE DE LA JEUNESSE
RUE CAUMARTIN, 19

1847.



L'HOTEL DES TROIS COURONNES.

NOTICE SUR MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT.

En 1748, vers le commencement de l'hiver, une femme jeune encore, d'un extérieur décent et triste, se présenta à l'Hotel des Trois Couronnes, à Londres. Parlant facilement l'anglais, bien qu'avec un accent français, cette dame demanda une chambre dont le loyer ne fût pas cher, paya une quinzaine d'avance et s'installa. Bientôt la conduite de cette étrangère inspira quelques soupçons à l'hôtesse, vieille femme, pas méchante, mais assez bavarde, ce qui quelquefois revient au même. Cette étrangère ne prenait aucun de ses repas à l'hôtel, ne sortait qu'une fois par jour,

de grand matin, restait dehors un quart d'heure environ, et opérait sa rentrée furtivement, et en évitant soigneusement d'être vue ou rencontrée par les gens de la maison; le reste du jour, elle le passait à écrire; ce dont quelques valets plus curieux que discrets s'étaient assurés en regardant par le trou de la serrure. La seconde quinzaine se passa de même; seulement la dame française sortait plus souvent, écrivait moins par conséquent, et, chaque fois qu'elle rentrait, elle paraissait plus accablée et découragée que fatiguée; souvent ses yeux baignés de larmes se détournaient avec affectation de ceux que le hasard ou un sentiment de curiosité malveillante mettait sur son chemin.

Un jour un grand bruit se fit entendre sur le palier même où était situé l'appartement de la dame française. D'abord on entendit la voix aigre de l'hôtesse, qui, d'un ton qui ne permettait aucune réplique, criait:

— Payez-moi, ou sortez; votre chambre est louée à d'autres. Allons, sortez!

Puis une voix désolée, qui, sans prière, et répondant plutôt aux exigences du sort qu'à celles de l'hôtesse, disait:

— Mais où aller, mon Dieu! où aller?

Cette voix ne pouvait appartenir qu'à une très-jeune fille; la dame française ouvrit précipitamment sa porte, et en face d'elle elle vit effectivement une jeune fille, grande, mince, le visage couvert de ses mains, qui, appuyée sur le chambranle de la porte inhospitalière refermée inhumainement sur elle, ne pouvait se décider à quitter même cette dernière place.

— Allons, descendez, que faites-vous là? vous ne

pouvez y rester éternellement, lui disait l'hôtesse; puis, sans doute, pour pallier aux yeux de ceux que cette rumeur avait amassés dans cet endroit son action barbare, elle ajouta :

— Elle me doit un mois, je ne le lui demande pas, je ne retiens pas même son paquet; mais qu'elle s'en aille, au moins, je ne puis lui faire la charité plus longtemps.

A ce mot de charité, la jeune fille releva subitement sa tête, dont une noble rougeur colorait le front.

— Assez, madame, je m'en vais, dit-elle. Puis elle ajouta en pleurant : C'est vrai, vous avez été bien bonne pour moi, et je vous remercie.

En passant devant l'étrangère, cette dernière lui prit le bras :

— Où allez-vous, pauvre enfant? lui dit-elle de cet accent qui trahit non la pitié, mais de la bonté.

— Je l'ignore, madame, répondit cette jeune fille, qui sentit le besoin de concilier à elle les gens qui l'écoutaient. Orpheline, sans appui, j'ai été élevée dans une pension dont la maîtresse est morte il y a deux mois; obligée de quitter mon seul asile, je suis venue ici; j'espérais trouver une autre pension, y entrer comme institutrice... mais partout on me trouve trop jeune!... Voilà mon histoire, madame.

— Entrez chez moi, mademoiselle, dit la dame française prenant avec amitié la main de la jeune Anglaise; puis, se tournant vers l'hôtesse, elle dit simplement : « Faites, je vous prie, madame, mettre un lit dans le cabinet attenant à ma chambre, et dites-moi ce que je devrai de surplus. »

Et, comme la foule augmentait progressivement, elle entraîna la jeune fille dans sa chambre, et en referma la porte sur les curieux.



— C'est ça, ça n'a pas de quoi manger, et ça partage avec tout le monde... s'écria l'hôtesse.

— Qui n'a pas de quoi manger? interrompit un locataire du premier que le bruit avait attiré au quatrième, où se passait la scène.

— Cette Française qui prend la première venue en pension chez elle; si elle la nourrit comme elle se nourrit, sa pensionnaire n'engraissera pas.

— Cette Française?... mais je la connais, mistress Green, dit le locataire du premier... et je la croyais riche.

— Riche! se récria mistress Green, ça paye une chambre une livre par mois, et ça déjeune, ça dîne, ça soupe

avec un schelling, pain et viande tout compris, qu'elle va acheter elle-même à la halle tous les matins; riche! il fait un froid d'enfer, et ça n'a pas seulement les moyens d'avoir une chaufferette pour se chauffer!

— Mais n'est-ce pas madame Leprince de Beaumont? demanda le locataire.

— C'est le nom inscrit sur le registre, dit l'hôtesse.

— C'est bien elle, dit le locataire. C'est une dame du plus haut mérite. L'année dernière, j'étais à Commerci au moment où elle offrit au roi de Pologne un roman de sa composition, *le Triomphe de la Vérité*. Ce livre était très-bien. Faites-moi l'amitié, mistress Green, d'aller demander à madame de Beaumont l'honneur d'une visite.

Madame Leprince de Beaumont avait trop d'esprit pour éprouver une fausse honte sur l'état de gène où elle se trouvait; elle accueillit très-bien son compatriote, et ne lui cacha pas qu'elle désirait obtenir à Londres une place d'institutrice dans une grande maison. Celui-ci s'engagea à la lui procurer; effectivement il la présenta chez lady ***, qui l'accueillit parfaitement, et lui confia l'éducation de ses filles. Par les soins de madame de Beaumont, sa protégée trouva, elle aussi, une place de sous-maîtresse dans une pension.

Ce fut pour ses élèves que madame Leprince de Beaumont composa, en 1757, son meilleur ouvrage, *le Magasin des Enfants*, qui eut un si grand succès, qu'il fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. Très-souvent réimprimé, ce livre a toujours obtenu l'approbation du public. Il est écrit avec simplicité et clarté; les contes qu'il contient ont un tour original plein de charmes, ils ont fourni le sujet de plusieurs de nos co-

médies ; la morale en est attachante et douce. Ce livre a un peu vieilli. J'ai cherché à le rajeunir. Puis j'ai placé l'action en France, au lieu de la faire passer en Angleterre ; j'ai changé en noms français les noms anglais.

Madame Marie Leprince, née à Rouen, le 26 avril 1711, épousa un M. de Beaumont qui ne la rendit pas heureuse ; puis, après avoir consacré dix-sept années de sa vie, à Londres, à l'éducation de jeunes ladys, elle se maria en secondes noces à M. Thomas Pichon. Devenue mère de six enfants, elle sentit le besoin de se consacrer à eux. Elle acheta, en 1768, du fruit de ses économies, la petite terre de Chavanod, dans les environs d'Annecí, en Savoie, où elle se retira avec son mari et ses enfants. Elle y composa encore quelques ouvrages sur l'éducation, et y mourut, en 1780, à l'âge de soixante-neuf ans.

EUGÉNIE FOA.



LE

MAGASIN DES ENFANTS.

PERSONNAGES.

MADEMOISELLE DE LA FEUILLADE, institutrice de mademoiselle Sophie de Châteaumorant.
— SOPHIE DE CHATEAUMORANT, douze ans.
— JULIETTE DE FLAVIGNY, douze ans, amie et voisine de Sophie.
— MARIE GOSVIN, sept ans, cousine de Sophie et voisine.
— LÉONIE DE GLABER, sept ans, amie de Sophie.
— HÉLÈNE TALVAS, sept ans.
— ADELINE AYMAR, dix ans.
— ÉMILIE DE TÉLIGNY, treize ans.

La scène se passe à Paris, chez madame de Châteaumorant, dans l'appartement de l'institutrice de sa fille, où toutes les après-dînées se réunissent ces demoiselles.



PREMIER DIALOGUE.

ADELINE, entrant chez Sophie.

Bonjour, ma bonne amie; je suis charmée de pouvoir passer l'après-dînée avec vous : on m'a dit que vous aviez reçu de votre oncle la plus jolie poupée du monde : ah! que nous allons nous divertir!

SOPHIE.

Volontiers, ma chère; je suis bien aise d'avoir quelque chose qui vous amuse; mais on frappe, c'est sans doute Juliette, elle m'a fait dire qu'elle viendrait passer la soirée avec moi.

JULIETTE.

Bonjour, mesdemoiselles, je... Mais, Dieu me pardonne, je crois que Sophie joue avec une poupée : ah!... (*elle rit*) eh! fi donc, ma chère; je vous croyais raisonnable; vous avez douze ans, et vous jouez encore!

ADELINE.

Mais, mademoiselle, est-ce qu'il y a du mal à jouer quand on a douze ans? Il me semble que je vous ai vu plusieurs poupées il n'y a pas longtemps.

JULIETTE.

Il y a plus de six mois que j'ai jeté toutes ces choses dans le feu; j'ai prié papa de me donner tout l'argent qu'il employait à ces bagatelles, pour acheter des livres et payer toutes sortes de maîtres.

ADELINE.

Je ne suis point de votre goût. Si j'étais la maîtresse, au lieu de donner deux guinées par mois à mon maître de géographie, j'achèterais les plus jolies choses du monde; cela m'amuserait beaucoup; au lieu que cet homme m'ennuie à la mort : quand je le vois, je ne puis m'empêcher de bâiller à tous moments : il le dit à maman, on me gronde, et cela fait que je hais davantage le maître et la géographie.

JULIETTE.

Vous n'aimez donc pas à lire des histoires?

ADELINE.

Non, en vérité, ma chère : il faut cependant que je lise, car papa le veut; mais quand je serai grande, et que je pourrai faire ce que je voudrai, je vous assure que je ne lirai jamais.

JULIETTE.

Vous serez donc une sotte toute votre vie, et vous ne serez jamais aimable. Écoutez, je vais vous dire ce qui m'a dégoûtée des poupées. Pendant que nous étions à la campagne cet été, il venait plusieurs dames chez nous. Il y en avait deux qui étaient laides, mais si laides, qu'elles faisaient peur. Eh bien, papa était charmé quand elles venaient nous voir : il disait qu'elles étaient aimables; cela me surprenait, car je croyais qu'il fallait être belle pour être aimable : mais je fus bien plus surprise; vous connaissez madame Matha, qui est si belle; papa ne pouvait la souffrir; il disait que c'était une statue, un automate, qu'elle n'avait pas d'âme : je ne savais ce que cela voulait dire.

Un jour, ces deux dames, qui sont si laides, étaient avec moi, je leur ai demandé quelle différence il y avait d'elles à madame Matha. « Vraiment, ma chère, m'ont-elles répondu, vous devez le voir; elle est belle, et nous sommes laides. — Je le sais bien, leur ai-je dit : mon papa répète cela tous les jours; mais il dit aussi que vous êtes aimables, et qu'elle ne l'est pas; qu'elle est une belle statue, un automate. Je ne sais pas ce que c'est qu'un automate; mais je croyais qu'une statue était de pierre ou de bois : d'ailleurs, je croyais qu'on ne pouvait pas vivre sans âme : cependant il dit que madame Matha n'en a point. » Ces deux dames ont ri; et, après cela, elles m'ont dit qu'une femme était aimable quand elle avait de l'esprit, et qu'on appelait les sottes, des statues ou des automates; parce qu'un automate était une machine qui marchait, jouait de la flûte, et faisait plusieurs autres choses, quoiqu'il ne fût qu'une statue, faite d'un morceau de bois, qui n'avait point d'âme, et qui ne pensait pas; et que ces sottes parlaient, marchaient, et faisaient tout sans penser, comme l'automate. « Ah! mesdames, leur ai-je dit, enseignez-moi comment il faut faire pour apprendre à penser : je serais bien fâchée d'être automate. Où avez-vous pris votre esprit, qui vous rend aimable, malgré votre visage? — Nous l'avons pris dans les livres, m'ont-elles répondu, en nous appliquant à nos leçons, quand nous étions jeunes. » Depuis ce temps, j'ai tout quitté pour travailler à acquérir de l'esprit, et j'en ai déjà beaucoup, car tout le monde le dit; mais j'en veux avoir encore davantage, et pour cela je lis toute la journée.

ADELINE.

Je vous prie, dites-moi, ma chère, à quoi cela est-il bon, d'avoir tant d'esprit?

JULIETTE.

À quoi cela est bon! à mille choses. L'année passée je m'ennuyais à l'assemblée de papa, on me traitait comme une petite fille : à présent tout le monde me parle, et je parle aussi; on dit à tout moment que j'ai de l'esprit comme un ange. L'autre jour je fus chez la marquise de L… qui a beaucoup de tableaux :

il y avait plusieurs dames qui demandaient ce qu'ils signifiaient; je me mis à rire; et le marquis, qui sait que j'ai lu des Métamorphoses, me demanda si je connaissais les sujets de ces tableaux; je les expliquai tous; on m'admira, et c'est un grand plaisir d'être louée, admirée. Et puis j'ai le plaisir de me moquer des ignorantes, et de rire des bêtises qu'elles disent à tous moments : cela m'amuse beaucoup mieux qu'une poupée.

ADELINE.

Eh bien, mademoiselle, j'aime mieux être ignorante que méchante. Si l'esprit ne sert qu'à se moquer des autres, je ne me soucie pas d'en avoir. Qu'en pensez-vous, Sophie? On dit que vous étudiez beaucoup; est-ce aussi pour vous moquer de celles qui, comme moi, n'ont point d'esprit?

SOPHIE.

Non, ma chère; j'étudie parce que cela m'amuse et m'instruit, et j'espère que cela me rendra bonne quand je serai grande.

JULIETTE.

Puisque l'étude vous divertit, pourquoi gardez-vous encore des poupées?

SOPHIE.

Pour amuser mes bonnes amies; je suis si contente quand je puis leur faire plaisir!

ADELINE.

Je vous suis bien obligée, ma chère; gardez votre poupée pour moi, et quand je n'aimerai plus à jouer, je viendrai étudier avec vous pour apprendre à être bonne; car vous l'êtes beaucoup.

SOPHIE.

Si vous voulez, mesdemoiselles, nous passerons dans la chambre de mademoiselle de la Feuillade, mon institutrice : elle nous attend pour prendre le thé avec elle.

DEUXIÈME DIALOGUE.

JULIETTE, SOPHIE.

JULIETTE.

Je suis bien fâchée, ma bonne amie, et je viens vous conter le sujet de mon chagrin.

SOPHIE.

Qu'avez-vous, ma chère? On dirait que vous avez pleuré : vous avez les yeux rouges.

JULIETTE.

J'ai pleuré toute la matinée, et j'en ai encore grande envie. Je vous disais l'autre jour que je lisais beaucoup pour avoir de l'esprit et me faire louer : eh bien, je ne veux plus lire; je veux jeter mes livres et mes cartes de géographie dans le feu.

SOPHIE.

Donnez-les-moi plutôt, ma chère; mais dites-moi donc, pourquoi ne les aimez-vous plus?

JULIETTE.

Je vais vous conter ce qui m'est arrivé ce matin : vous verrez que j'ai raison d'être fâchée contre mon esprit et contre mes livres qui me l'ont donné.

M. Orgemond et son frère sont venus déjeuner chez nous. Ils

étaient dans la salle, en attendant papa, qui lisait des lettres. Aussitôt que j'ai su que M. Orgemond était en bas, je me suis empressée de descendre, parce que j'aime beaucoup à être avec lui : il me dit toujours que je suis aimable, spirituelle, savante, et mille autres jolies choses. Quand j'ai été près de la porte, j'ai entendu qu'il parlait de moi; et je me suis arrêtée pour l'écouter. Le traître! ah, ma chère! je ne puis m'empêcher de pleurer encore, quand je pense à ce qu'il disait de moi. « C'est un mauvais esprit, une petite personne qui sera la peste de la société. » Dire que je serai la peste! entendez-vous, ma chère? c'est la plus vilaine chose du monde. Il disait encore que j'ai de l'orgueil comme un démon; que je suis railleuse, moqueuse; qu'il vaudrait mieux que je fusse bien ignorante que de continuer à m'instruire, parce que cela achèverait de me gâter, en augmentant ma vanité. Ensuite il a parlé de vous. « Elle est bien aimable, a-t-il dit; elle parle peu, mais tout ce qu'elle dit est à propos; je donnerais toutes choses au monde pour avoir un enfant de son caractère. » Il allait encore dire quelque chose, mais il a entendu monter papa et s'est tu; et moi je me suis sauvée dans ma chambre pour pleurer. On m'a appelée pour déjeuner; mais j'ai dit que j'avais la migraine, pour ne pas voir ce vilain homme, qui dit d'une façon et qui pense de l'autre. Après dîner, j'ai demandé à maman la permission de venir vous voir, pour vous dire tout cela, et vous demander comment vous faites pour avoir de l'esprit sans être une peste, une orgueilleuse.



SOPHIE.

En vérité, ma chère, je ne sais que vous dire; je crois pourtant, si je suis bonne, que j'en ai l'obligation à mon institutrice. Elle me dit toujours qu'il y a deux sortes d'esprit : l'un qui ne sert qu'à nous faire haïr et mépriser de tout le monde, l'autre qui rend aimable, douce, vertueuse, et qui engage les personnes qui nous connaissent à dire du bien de nous; et quand j'ai le mauvais esprit, elle me corrige.

JULIETTE.

Apparemment que j'ai le mauvais esprit; qu'en pensez-vous,

ma chère? Vous ne voulez pas me répondre; ne craignez point de me fâcher, je vous aime trop pour cela.

SOPHIE.

Puisque vous le voulez, je vous dirai ce que je pense; vous n'avez pas le bon esprit, mais ce n'est pas votre faute, personne ne vous a jamais appris qu'il y en avait deux, et je suis sûre que vous vous corrigerez, quand on vous aura dit comment il faut faire pour cela.

JULIETTE.

Vous êtes bien bonne de m'excuser, je vous assure que vous avez raison; je veux me corriger; mais j'ai peur de ne pouvoir y réussir. Si vous vouliez prier votre institutrice de m'apprendre comment je dois faire, je vous aurais bien de l'obligation.

SOPHIE.

Je suis sûre qu'elle le fera avec beaucoup de plaisir. Elle n'est jamais si contente que lorsqu'elle trouve des jeunes demoiselles de bonne volonté qui veulent devenir habiles et vertueuses; elle a déjà engagé quelques-unes de mes amies à venir passer l'après-dînée avec moi trois fois la semaine, pour nous instruire en nous amusant. Je lui dirai que vous souhaitez être de cette partie. Ne pensez-vous pas ainsi?

JULIETTE.

De tout mon cœur; vous n'aurez qu'à m'avertir quand vous voudrez commencer, je viendrai des premières.

TROISIÈME DIALOGUE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

MADEMOISELLE DE LA FEUILLADE, SOPHIE, JULIETTE, MARIE, LÉONIE, HÉLÈNE.

MARIE.

Bonjour, mademoiselle : Sophie m'a dit que vous saviez les plus jolis contes du monde, et comme j'aime les contes à la folie, je viens vous prier de m'en dire un.

MADEMOISELLE

Oui, ma chère, je sais de jolis contes, de belles histoires, et je vous en conterai tant que vous voudrez.

MARIE.

Quelle différence y a-t-il d'un conte à une histoire?

MADEMOISELLE.

Une histoire est une chose vraie, et un conte, c'est une chose fausse qu'on écrit, qu'on raconte pour amuser.

MARIE.

Mais ceux qui font des contes sont donc des menteurs, puisqu'ils disent des choses fausses?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; mentir, c'est chercher à tromper. Or, comme ils avertissent que ce sont des contes, ils ne veulent tromper personne.

MARIE.

Je vous prie, dites-moi un conte et une histoire, afin que je juge quel sera le plus joli des deux.

MADEMOISELLE.

Volontiers, mon enfant, je vous donnerai une belle histoire pour lire, et vous l'apprendrez par cœur, et je vous raconterai un joli conte.

LÉONIE.

Et moi, mademoiselle, est-ce que vous ne me donnerez rien à lire?

MADEMOISELLE.

Pardonnez-moi, mes bons enfants, vous aurez chacune une histoire, comme de grandes filles; mais, auparavant, je veux dire à Marie le conte que je lui ai promis; écoutez bien:

LE PRINCE CHÉRI,

CONTE.

Il y avait une fois un roi qui était si honnête homme, que ses sujets l'appelaient le *Roi Bon*. Un jour qu'il était à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens allaient tuer, se jeta dans



ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, et dit: « Puisqu'il s'est mis

sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. » Il porta ce petit lapin dans son palais, et lui fit donner une jolie petite maison, et de bonnes herbes à manger. La nuit, quand il fut seul dans sa chambre, il vit paraître une belle dame : elle n'avait point d'habits d'or et d'argent, mais sa robe était blanche comme de la neige, et au lieu de coiffure elle avait une couronne de roses blanches sur sa tête. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame; car sa porte était fermée, et il ne savait pas comment elle était entrée. Elle lui dit : « Je suis la fée Candide; je passais dans le bois lorsque vous chassiez, et j'ai voulu savoir si vous étiez bon comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, et je me suis sauvée dans vos bras; car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes, et, si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurais cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, et vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder.

— Madame, dit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite; je n'ai qu'un fils que j'aime beaucoup, et pour cela on l'a nommé le prince Chéri : si vous avez quelque bonté pour moi, devenez l'amie de mon fils. — De bon cœur, lui dit la fée; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant; choisissez ce que vous voudrez pour lui. — Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répondit le bon roi, mais je vous serai bien obligé, si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui servirait-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il était méchant? Vous savez bien qu'il serait malheureux, et qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. — Vous avez bien raison, lui dit Candide : mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui; il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de

bons conseils, de le reprendre de ses fautes, et de le punir, s'il ne veut pas se corriger et se punir lui-même. »

Le bon roi fut fort content de cette promesse, et il mourut quelque temps après. Le prince Chéri pleura beaucoup son père, car il l'aimait de tout son cœur, et il aurait donné tous ses royaumes, son or et son argent, pour le sauver, si ces choses étaient capables de changer l'ordre du destin. Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut. « J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies, et, pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. » En même temps, elle mit au doigt de Chéri une petite bague



d'or, et lui dit : « Gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamants : toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt : mais si, malgré sa piqûre, vous continuez cette mauvaise action, vous perdrez mon amitié, et je deviendrai votre ennemie. » En finissant ces paroles, Candide disparut, et laissa Chéri bien étonné. Il fut quelque temps si sage, que la bague ne le piquait point du tout; et cela le rendait si content, qu'on ajouta au nom de *Chéri*, qu'il portait, celui d'*Heureux*. Quelque temps après il fut à la chasse, et il ne prit rien, ce qui le mit de mauvaise humeur; il lui sembla alors que sa bague lui pressait un peu le

doigt; mais, comme elle ne le piquait pas, il n'y fit pas beaucoup d'attention. En rentrant dans sa chambre, sa petite chienne Bibi vint à lui en sautant, pour le caresser; il lui dit : « Retire-toi, je ne suis plus d'humeur de recevoir tes caresses. » La pauvre petite chienne, qui ne l'entendait pas, le tirait par son habit, pour l'obliger au moins à la regarder : cela impatienta Chéri, qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment la bague le piqua comme si c'eût été une épingle; il fut bien étonné, et s'assit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disait en lui-même : « Je crois que la fée se moque de moi; quel grand mal ai-je fait, pour donner un coup de pied à un animal qui m'importune? A quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien?

— Je ne me moque pas de vous, dit une voix qui répondait à la pensée de Chéri : vous avez fait trois fautes au lieu d'une. Vous avez été de mauvaise humeur, parce que vous n'aimez pas à être contredit, et que vous croyez que les bêtes et les hommes sont faits pour vous obéir. Vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal; et puis vous avez été cruel envers un pauvre animal qui ne méritait pas d'être maltraité. Je sais que vous êtes beaucoup au-dessus d'un chien; mais si c'était une chose raisonnable et permise que les grands pussent maltraiter tout ce qui est au-dessous d'eux, je pourrais en ce moment vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. » Chéri avoua sa faute, et promit de se corriger, mais il ne tint pas parole.

Il avait été élevé par une sotte nourrice, qui l'avait gâté quand il était petit : s'il voulait avoir une chose, il n'avait qu'à pleurer, se dépiter, frapper du pied, cette femme lui donnait tout ce qu'il demandait; et cela l'avait rendu opiniâtre. Elle lui disait aussi, depuis le matin jusqu'au soir, qu'il serait roi un jour, et que les rois étaient heureux, parce que tous les hommes devaient leur obéir, les respecter, et qu'on ne pouvait pas les empêcher de faire ce qu'ils voulaient. Quand Chéri avait



été grand garçon et raisonnable, il avait bien connu qu'il n'y avait rien de si vilain que d'être fier, orgueilleux, opiniâtre. Il avait fait quelques efforts pour se corriger; mais il avait pris la mauvaise habitude de tous ces défauts; et une mauvaise habitude est bien difficile à détruire. Ce n'est pas qu'il eût naturellement le cœur méchant. Il pleurait de dépit quand il avait fait une faute, et il disait : « Je suis bien malheureux d'avoir à combattre tous les jours contre ma colère et mon orgueil; si on m'avait corrigé quand j'étais jeune, je n'aurais pas tant de peine aujourd'hui. » Sa bague le piquait bien souvent; quelquefois il s'arrêtait tout court; d'autres fois il continuait; et, ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle ne piquait qu'un peu pour une légère faute; mais quand il était méchant, le sang sortait de son doigt. A la fin, cela l'impatienta, et voulant être mauvais tout à son aise, il jeta sa bague. Il se crut le plus heureux de tous les hommes quand il se vit débarrassé de ses piqûres; il s'abandonna à toutes les sottises qui lui venaient dans l'esprit, en sorte qu'il devint très-méchant, et que personne ne pouvait plus le souffrir.

Un jour que Chéri était à la promenade, il vit une fille qui



était si belle qu'il résolut de l'épouser. Elle se nommait Zélie, et elle était aussi sage que belle. Chéri crut que Zélie se croirait

fort heureuse de devenir une grande reine ; mais cette fille lui dit avec beaucoup de liberté : « Sire, je ne suis qu'une bergère, je n'ai point de fortune, mais, malgré cela, je ne vous épouserai jamais. — Est-ce que je vous déplais? lui demanda Chéri, un peu ému. — Non, mon prince, lui répondit Zélie. Je vous trouve tel que vous êtes, c'est-à-dire fort beau ; mais que me serviraient votre beauté, vos richesses, les beaux habits, les carrosses magnifiques que vous me donneriez, si les mauvaises actions que je vous verrais faire chaque jour me forçaient à vous mépriser et à vous haïr? » Chéri se mit fort en colère contre Zélie, et commanda à ses officiers de la conduire de force dans son palais. Il fut occupé toute la journée du mépris que cette fille lui avait montré ; mais comme il l'aimait, il ne pouvait se résoudre à la maltraiter. Parmi les favoris de Chéri, il y avait son frère de lait, auquel il avait donné toute sa confiance ; cet homme, qui avait les inclinations aussi basses que sa naissance, flattait les passions de son maître, et lui donnait de fort mauvais conseils.

Comme il vit Chéri fort triste, il lui demanda le sujet de son chagrin : le prince lui ayant répondu qu'il ne pouvait souffrir le mépris de Zélie, et qu'il était résolu de se corriger de ses défauts, puisqu'il fallait être vertueux pour lui plaire, ce méchant homme lui dit : « Vous êtes bien bon de vouloir vous gêner pour une petite fille ; si j'étais à votre place, ajouta-t-il, je la forcerais de m'obéir. Souvenez-vous que vous êtes roi, et qu'il serait honteux de vous soumettre aux volontés d'une bergère qui serait trop heureuse d'être reçue parmi vos esclaves. Faites-la jeûner au pain et à l'eau ; mettez-la dans une prison ; et si elle continue à ne vouloir pas vous épouser, faites-la mourir dans les tourments, pour apprendre aux autres à céder à vos volontés. Vous serez déshonoré, si l'on sait qu'une simple fille vous résiste, et tous vos sujets oublieront qu'ils ne sont au monde que pour vous servir. — Mais, dit Chéri, ne serai-je pas déshonoré, si je fais mourir une innocente? car enfin Zélie n'est coupable d'aucun crime.

— On n'est point innocent quand on refuse d'exécuter vos

volontés, reprit le confident; mais je suppose que vous commettiez une injustice, il vaut bien mieux qu'on vous en accuse que



d'apprendre qu'il est quelquefois permis de vous manquer de respect et de vous contredire. » Le courtisan prenait Chéri par son faible; et la crainte de voir diminuer son autorité fit tant d'impression sur le roi, qu'il étouffa le bon mouvement qui lui avait donné envie de se corriger.

Il résolut d'aller le soir même dans la chambre de la bergère, et de la maltraiter, si elle continuait de refuser de l'épouser. Le frère de lait de Chéri, qui craignait encore quelque bon mouvement, rassembla trois jeunes seigneurs aussi méchants que lui pour les faire souper avec le roi: ces gens-là achevèrent de troubler la raison de Chéri, en le faisant boire beaucoup. Pendant le souper, ils excitèrent sa colère contre Zélie, et lui firent tant de honte de la faiblesse qu'il avait eue pour elle, qu'il se leva comme un furieux, en jurant qu'il allait la faire obéir, ou qu'il la ferait vendre le lendemain comme une esclave.

Chéri, étant entré dans la chambre où était cette fille, fut bien surpris de ne pas la trouver, car il avait la clef dans sa poche; il était dans une colère épouvantable, et jurait de se venger sur

tous ceux qu'il soupçonnerait d'avoir aidé Zélie à s'échapper. Ses confidents, l'entendant parler ainsi, résolurent de profiter de sa colère pour perdre un seigneur qui avait été gouverneur de Chéri. Cet honnête homme avait pris quelquefois la liberté d'avertir le roi de ses défauts; car il l'aimait comme si c'eût été son fils. D'abord Chéri le remercia; ensuite il s'impatienta d'être contredit, et puis il pensa que c'était par esprit de contradiction que son gouverneur lui trouvait des défauts pendant que tout le monde lui donnait des louanges. Il lui commanda donc de se retirer de la cour; mais, malgré cet ordre, il disait de temps en temps que c'était un honnête homme; qu'il ne l'aimait plus, mais qu'il l'estimait malgré lui-même. Les confidents craignaient toujours qu'il ne prît fantaisie au roi de rappeler son gouverneur, et ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour l'éloigner. Ils firent entendre au roi que Suliman (c'était le nom de ce digne homme) s'était vanté de rendre la liberté à Zélie; trois hommes corrompus par des présents dirent qu'ils avaient ouï dire ce discours à Sulman; et le prince, transporté de colère, commanda à son frère de lait d'envoyer des soldats pour lui amener son gouverneur enchaîné comme un criminel. Après avoir donné ses ordres, Chéri se retira dans sa chambre : mais à peine y fut-il entré, que la terre trembla, il fit un grand coup de tonnerre, et Candide parut à ses yeux. « J'avais promis à votre père, lui dit-elle d'un ton sévère, de vous donner des conseils et de vous punir si vous refusiez de les suivre; vous avez méprisé ces conseils; vous n'avez conservé que la figure d'homme, et vos crimes vous ont changé en un monstre, l'horreur du ciel et de la terre. Il est temps que j'achève de satisfaire à ma promesse, en vous punissant. Je vous condamne à devenir semblable aux bêtes dont vous avez pris les inclinations. Vous vous êtes rendu semblable au lion, par la colère; au loup, par la gourmandise; au serpent, en déchirant celui qui avait été votre second père; au taureau, par votre brutalité. Portez dans votre nouvelle figure le caractère de tous ces animaux. »

A peine la fée avait-elle achevé ces paroles, que Chéri se vit avec horreur tel qu'elle l'avait souhaité. Il avait la tête d'un lion, les cornes d'un taureau, les pieds d'un loup, et la queue d'une



vipère. En même temps il se trouva dans une grande forêt, sur le bord d'une fontaine, où il vit son horrible figure, et il entendit une voix qui lui dit : « Regarde attentivement l'état où tu t'es réduit par tes crimes. Ton âme est devenue mille fois plus affreuse que ton corps. » Chéri reconnut la voix de Candide, et, dans sa fureur, il se retourna pour s'élancer sur elle et la dévorer, s'il lui eût été possible ; mais il ne vit personne, et la même voix lui dit : « Je me moque de ta faiblesse et de ta rage ; je vais confondre ton orgueil, en te mettant sous la puissance de tes propres sujets. »

Chéri crut qu'en s'éloignant de cette fontaine il trouverait un remède à ses maux, puisqu'il n'aurait point devant ses yeux sa laideur et sa difformité : il s'avança donc dans les bois ; mais à peine y eut-il fait quelques pas, qu'il tomba dans un trou qu'on avait fait pour prendre les ours ; en même temps des chasseurs qui étaient cachés sur des arbres descendirent, et, l'ayant enchaîné, le conduisirent dans la ville capitale de son royaume. Pendant le chemin, au lieu de reconnaître qu'il s'était attiré ce châtiment par sa faute, il maudissait la fée, mordait ses chaînes, et s'abandonnait à la rage. Lorsqu'il approcha de la ville où on le conduisit, il vit de grandes réjouissances, et les chasseurs ayant demandé ce qui était arrivé de nouveau, on leur dit que

le prince Chéri, qui ne se plaisait qu'à tourmenter son peuple, avait été écrasé dans sa chambre par un coup de tonnerre, car on le croyait ainsi. « Les dieux, ajoutait-on, n'ont pu supporter



l'excès de ses méchancetés, ils en ont délivré la terre. Quatre seigneurs, complices de ses crimes, croyaient en profiter et partager son empire entre eux; mais le peuple, qui savait que c'étaient leurs mauvais conseils qui avaient gâté le roi, les a mis en pièces, et a été offrir la couronne à Suliman, que le méchant Chéri voulait faire mourir. Ce digne seigneur vient d'être couronné, et nous célébrons ce jour comme celui de la délivrance du royaume; car il est vertueux, et va ramener parmi nous la paix et l'abondance. »

Chéri soupirait de rage en écoutant ce discours, mais ce fut bien pis, lorsqu'il arriva sur la grande place qui était devant son palais; il vit Suliman sur un trône superbe, et tout le peuple qui lui souhaitait une longue vie, pour réparer tous les maux qu'avait faits son prédécesseur. Suliman fit signe de la main pour demander le silence, et il dit au peuple: « J'ai accepté la couronne que vous m'avez offerte, mais c'est pour la conserver au

prince Chéri; il n'est point mort comme vous le croyez, une fée me l'a révélé; et peut-être qu'un jour vous le reverrez vertueux comme il l'était dans ses premières années. Hélas! continua-t-il en versant des larmes, les flatteurs l'avaient séduit; je connaissais son cœur, il était fait pour la vertu, et, sans les discours empoisonnés de ceux qui l'approchaient, il eût été notre père à tous; détestez ses vices, mais plaignez-le, et prions tous ensemble les dieux qu'ils nous le rendent : pour moi, je m'estimerais trop heureux d'arroser ce trône de mon sang, si je pouvais l'y voir remonter avec des dispositions propres à le lui faire remplir dignement. »

Les paroles de Suliman allèrent jusqu'au cœur de Chéri. Il connut alors combien l'attachement et la fidélité de cet homme avaient été sincères, et il se reprocha ses crimes pour la première fois. A peine eut-il écouté ce bon mouvement, qu'il sentit calmer la rage dont il était animé; il réfléchit sur tous les crimes de sa vie, et trouva qu'il n'était pas puni aussi rigoureusement qu'il l'avait mérité. Il cessa donc de se débattre dans sa cage de fer, où il était enchaîné, et devint doux comme un mouton. On le conduisit dans une grande maison [1] où l'on gardait tous les monstres et les bêtes féroces, et on l'attacha avec les autres.

Chéri prit alors la résolution de commencer à réparer ses fautes en se montrant bien obéissant à l'homme qui le gardait. Cet homme était un brutal; et quoique le monstre fût fort doux, quand il était de mauvaise humeur, il le battait sans rime ni raison. Un jour que cet homme s'était endormi, un tigre, qui avait rompu sa chaîne, se jeta sur lui pour le dévorer : d'abord Chéri sentit un mouvement de joie de voir qu'il allait être délivré de son persécuteur; mais aussitôt il condamna ce mouvement, et souhaita d'être libre. Je rendrais, dit-il, le bien pour le mal, en sauvant la vie de ce malheureux. A peine eut-il formé ce souhait, qu'il vit sa cage de fer ouverte : il s'élança aux côtés de cet homme qui s'était réveillé, et qui se défendait contre le

[1] Menagerie.

tigre. Le gardien se crut perdu lorsqu'il vit le monstre : mais sa crainte fut bientôt changée en joie : ce monstre bienfaisant se jeta sur le tigre, l'étrangla, et se coucha ensuite aux pieds de celui qu'il venait de sauver. Cet homme, pénétré de reconnaissance, voulut se baisser pour caresser le monstre qui lui avait rendu un si grand service : mais il entendit une voix qui lui disait : *Une bonne action ne demeure jamais sans récompense ;* et en même temps il ne vit plus qu'un joli chien à ses pieds. Chéri, charmé de sa métamorphose, fit mille caresses à son gardien, qui le mit entre ses bras et le porta au roi, auquel il raconta cette merveille. La reine voulut avoir le chien ; et Chéri se fût trouvé heureux dans sa nouvelle condition, s'il eût pu oublier qu'il était homme et roi. La reine l'accablait de caresses ; mais, dans la peur qu'elle avait qu'il ne devînt plus grand qu'il n'était, elle consulta ses médecins, qui lui dirent qu'il ne fallait le nourrir que de pain, et ne lui en donner qu'une certaine quantité. Le pauvre Chéri mourait de faim la moitié de la journée, mais il fallait prendre patience.

Un jour qu'on venait de lui donner son petit pain pour déjeuner, il lui prit fantaisie d'aller le manger dans le jardin du palais ; il le prit dans sa gueule, et marcha vers un canal qu'il connaissait, et qui était un peu éloigné ; mais il ne trouva plus ce canal, et vit à la place une grande maison dont les dehors brillaient d'or et de pierreries. Il y voyait entrer une grande quantité d'hommes et de femmes magnifiquement habillés ; on chantait, on dansait dans cette maison, on y faisait bonne chère ; mais tous ceux qui en sortaient étaient pâles, maigres, couverts de plaies, et presque tout nus, car leurs habits étaient déchirés par lambeaux. Quelques-uns tombaient morts en sortant, sans avoir la force de se traîner plus loin ; d'autres s'éloignaient avec beaucoup de peine ; d'autres restaient couchés contre terre, mourant de faim, ils demandaient un morceau de pain à ceux qui entraient dans cette maison, mais ceux-ci ne les regardaient seulement pas. Chéri s'approcha d'une jeune fille qui tâchait d'arracher des herbes pour les manger. Touché de compassion,

le prince dit en lui-même : « J'ai bon appétit, mais je ne mourrai pas de faim jusqu'au temps de mon dîner; si je sacrifiais mon déjeuner à cette pauvre créature, peut-être lui sauverais-je la vie. » Il résolut de suivre ce bon mouvement, et mit son pain dans la main de cette fille, qui le porta à sa bouche avec avidité. Elle parut bientôt entièrement remise; et Chéri, ravi de joie de l'avoir secourue si à propos, pensait retourner au palais, lorsqu'il entendit de grands cris : c'était Zélie entre les mains de quatre hommes qui l'entraînaient vers cette belle maison où ils la forcèrent d'entrer. Chéri regretta alors sa figure de monstre, qui lui aurait donné les moyens de secourir Zélie; mais, faible chien, il ne put qu'aboyer contre ses ravisseurs, et s'efforça de les suivre. On le chassa à coups de pied, et il résolut de ne point quitter ce lieu, pour savoir ce que deviendrait Zélie. Il se reprochait les malheurs de cette belle fille. « Hélas! disait-il en lui-même, je suis irrité contre ceux qui l'enlèvent, n'ai-je pas commis le même crime? et si la justice des dieux n'avait prévenu mon attentat, ne l'aurais-je pas traitée avec autant d'indignité? »

Les réflexions de Chéri furent interrompues par un bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Il vit qu'on ouvrait une fenêtre, et sa joie fut extrême lorsqu'il aperçut Zélie qui jetait par cette



fenêtre un plat de viandes si bien apprêtées qu'elles donnaient

appétit à voir. On referma la fenêtre aussitôt, et Chéri, qui n'avait pas mangé de toute la journée, crut qu'il pouvait profiter de l'occasion. Il allait donc manger de ces viandes, lorsque la jeune fille à laquelle il avait donné son pain jeta un cri, et l'ayant pris dans ses bras : « Pauvre petit animal, lui dit-elle, ne touche point à ces viandes ; cette maison est le palais du mensonge, tout ce qui en sort est empoisonné. » En même temps Chéri entendit une voix qui disait : « Tu vois qu'une bonne action ne demeure point sans récompense ; » et aussitôt il fut changé en un beau petit pigeon blanc. Il se souvint que cette couleur était celle de Candide, et commença à espérer qu'elle pourrait enfin lui rendre ses bonnes grâces. Il voulut d'abord s'approcher de Zélie, et, s'étant élevé en l'air, il vola tout autour de la maison, et vit avec joie qu'il y avait une fenêtre ouverte, mais il eut beau parcourir toute la maison, il n'y trouva point Zélie, et, désespéré de sa perte, il résolut de ne point s'arrêter qu'il ne l'eût rencontrée. Il vola pendant plusieurs jours, et étant entré dans un désert, il vit une caverne de laquelle il s'approcha : quelle fut sa joie ! Zélie y était assise à côté d'un vénérable ermite, et prenait un frugal repas. Chéri, transporté, vola sur l'épaule de cette charmante bergère, et exprimait par ses caresses le plaisir qu'il avait de la voir. Zélie, charmée de la douceur de ce petit animal, le flattait doucement avec la main ; et quoiqu'elle crût qu'il ne pouvait l'entendre, elle lui dit qu'elle acceptait le don qu'il lui faisait de lui-même, et qu'elle l'aimerait toujours. « Qu'avez-vous fait, Zélie ? lui dit l'ermite, vous venez d'engager votre foi. — Oui, charmante bergère, lui dit Chéri, qui reprit en ce moment sa forme naturelle, la fin de ma métamorphose était attachée au consentement que vous donneriez à notre union. Vous m'avez promis de m'aimer toujours, confirmez mon bonheur, ou je vais conjurer la fée Candide, ma protectrice, de me rendre la figure sous laquelle j'ai eu le bonheur de vous plaire. — Vous n'avez point à craindre son inconstance, lui dit Candide, qui, quittant la forme de l'ermite sous laquelle elle était cachée, parut à leurs yeux telle qu'elle était en effet. Zélie vous aima

aussitôt qu'elle vous vit, mais vos vices la contraignirent à vous cacher le penchant que vous lui aviez inspiré. Le changement de votre cœur lui donne la liberté de se livrer à toute sa tendresse. Vous allez vivre heureux, puisque votre union sera fondée sur la vertu. »

Chéri et Zélie s'étaient jetés aux pieds de Candide. Ce prince



ne pouvait se lasser de la remercier de ses bontés, et Zélie, enchantée d'apprendre que le prince détestait ses égarements, lui confirma l'aveu de sa tendresse. « Levez-vous, mes enfants, leur dit la fée, je vais vous transporter dans votre palais, pour rendre à Chéri une couronne de laquelle ses vices l'avaient rendu indigne. » A peine eut-elle cessé de parler, qu'ils se trouvèrent dans la chambre de Suliman, qui, charmé de revoir son cher maître devenu vertueux, lui abandonna le trône et resta le plus fidèle de ses sujets. Chéri régna longtemps avec Zélie; on dit qu'il s'appliqua tellement à ses devoirs, que la bague qu'il avait reprise ne le piqua pas une seule fois jusqu'au sang.

MARIE.

Ah! mademoiselle, que ce petit conte est joli! Si j'étais à la place de Sophie, je vous tourmenterais tous les jours pour vous prier de m'en conter d'autres. Dites-moi, si j'apprends bien ma leçon, m'en direz-vous un autre une autre fois?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère; mais dites-moi ce que vous avez trouvé de plus joli dans ce conte?

MARIE.

Tout, ma bonne; mais j'aime beaucoup cette jolie bague qui empêchait Chéri de faire des sottises.

JULIETTE.

J'aurais besoin d'en avoir une pareille, j'aurais souvent le doigt piqué.

MADEMOISELLE.

J'aime votre franchise, ma chère; mais je veux vous apprendre une chose : nous avons tous une bague comme celle-là.

SOPHIE.

Je gage que je devine, ma bonne : n'est-ce pas notre conscience qui nous pique quand nous faisons des sottises?

MADEMOISELLE.

Tout justement, ma chère.

LÉONIE.

Vous verrez que c'est ma bague qui me dit souvent qu'il est vilain de battre du pied; je fais tout comme Chéri quand il était petit, et ma nourrice est aussi sotte que la sienne; car elle dit : « Pourquoi faites-vous pleurer cette enfant? donnez-lui ce qu'elle demande. » Moi qui sais cela, je pleure trente fois par jour; mais je vous assure que je veux me corriger, de crainte de devenir une vilaine bête comme Chéri.

MARIE.

Est-ce qu'on devient un monstre et qu'on a des cornes quand on est méchante?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère : votre corps restera tout comme il est; mais

c'est votre âme qui deviendra laide et plus abominable qu'un monstre, si vous n'êtes pas bonne.

LÉONIE.

J'ai bien envie d'être bonne; mais souvent je suis méchante malgré moi; j'ai plus tôt fait une sottise que je n'y ai pensé; je n'aime pas à être contredite, et quand on résiste à ce que je veux, je deviens méchante, je bats ma bonne, je dis des injures à mes sœurs, je me moque de mes maîtres. Dites-moi, je vous prie, comment il faut faire pour me corriger.

MADEMOISELLE

Vous n'êtes point méchante malgré vous, ma chère; car nous pouvons toujours être bonnes, si nous en prenons les moyens; je vais vous les enseigner : premièrement, il faut demander à Dieu tous les matins et les soirs, dans vos prières, la grâce de vous corriger, car nous ne pouvons rien sans son secours; mais il faut lui demander cette grâce de tout notre cœur, et comme vous demandez à votre maman ce que vous souhaitez le plus; secondement, il faut réparer vos fautes, en demandant excuse à votre bonne, en priant vos sœurs de vous avertir, en leur demandant pardon quand vous les avez offensées. Si vous voulez tout de bon vous corriger, il faut écrire, tous les soirs, toutes les mauvaises paroles que vous aurez dites; et cela vous rendra bien honteuse, j'en suis sûre; vous penserez alors que le bon Dieu vous a vue faire toutes ces sottises, qu'il vous les reprochera, et que, si vous ne vous corrigez pas, il vous punira lui-même en cette vie, ou après votre mort : vous savez bien cela, ma chère.



LÉONIE.

On me l'a dit, mais je n'y ai jamais fait attention.

MADEMOISELLE.

Je m'en doutais bien, car on n'est point méchante quand on pense à tout cela. Pour vous en faire souvenir, mes enfants, il faut vous instruire de la sainte Écriture; c'est un livre divin qui a été dicté par le Saint-Esprit; ainsi il faut le lire, l'apprendre et le répéter avec un profond respect; vous apprendrez, en lisant cette belle histoire, combien Dieu est grand et puissant; vous connaîtrez aussi combien il est bon, combien vous devez l'aimer, et combien vous devez craindre de l'offenser, puisqu'il punit sévèrement les méchants. Adieu, mesdemoiselles, j'espère que je continuerai d'être contente de votre application.



QUATRIÈME DIALOGUE.

DEUXIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.

Bonjour, mesdemoiselles; mais d'où vient que vous n'avez pas amené mademoiselle Adeline avec vous?

JULIETTE.

Elle dit qu'elle ne veut point venir, parce que les histoires et les contes l'ennuient.

MADEMOISELLE.

Vous voyez, mesdemoiselles, ce que c'est que la mauvaise habitude. Adeline s'est accoutumée à jouer toute la journée; tout ce qui n'est pas jeu l'ennuie, lui déplaît; elle sera une ignorante, une sotte toute sa vie, et, quoiqu'elle ait de bonnes dispositions, elle restera dans des conversations comme une imbécile. Ne suivez pas son mauvais exemple. Je suis sûre que Marie est bien plus sage, et qu'elle a lu sa leçon.

MARIE.

Je l'ai lue quatre fois, mademoiselle, et je l'ai racontée à papa et à maman; voulez-vous que je vous la dise?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère.

MARIE.

Il y a bien longtemps, bien longtemps qu'il n'y avait ni ciel,

ni terre, ni hommes, ni animaux. Il n'y avait que Dieu; car il a toujours été. Le bon Dieu, mesdemoiselles, peut faire tout ce qu'il veut. S'il disait à ce moment : Je veux qu'il y ait un jardin dans cette chambre, il y aurait un jardin. Eh bien, tout d'un coup il dit qu'il voulait qu'il y eût le ciel, la terre, des arbres, des oiseaux, des poissons, des fleurs, etc.; à mesure qu'il disait : Je veux cela, tout cela venait. Il fut cinq jours à



faire ce que nous voyons : le sixième jour il prit de la terre et en fit un homme; mais, mesdemoiselles, cet homme ne parlait pas, il ne marchait pas, il était comme une statue. Dieu, pour le faire parler et marcher, lui donna une âme faite à son image, il l'appela Adam. Comme Adam se serait ennuyé tout seul, Dieu lui envoya une grande envie de dormir, et pendant qu'il dormait, il prit une de ses côtes et il en fit une grande femme comme maman. Cette femme, qui avait été faite avec la côte d'Adam, le bon Dieu la nomma Ève, et il la mit avec Adam dans un beau jardin, où il y avait toutes sortes de fruits, des figues, des prunes, des poires, des pêches, etc. Il y avait aussi dans ce jardin un pommier qui portait de belles pommes. Et Dieu dit à Adam et à Ève : « Vous pouvez manger de tous les fruits qui sont dans ce jardin, je vous les donne; mais je vous

défends de toucher à ces pommes ; car, si vous en mangez, vous mourrez. » Le démon, qui est méchant, et qui avait désobéi au bon Dieu, fut jaloux d'Adam et d'Ève, et voulut les rendre méchants et malheureux comme lui : pour cela, il prit la figure d'un serpent, et dit à Ève qui se promenait toute seule : « Pourquoi ne mangez-vous pas de ces pommes? elles sont si belles! » Ève, au lieu de boucher ses oreilles ou de s'enfuir, s'amusa à parler avec le démon, et lui dit : « Dieu nous a défendu de manger de ces pommes, et il nous a dit qu'il nous ferait mourir si nous y touchions. — Il ne faut pas croire ce que dit Dieu, répondit le démon : il vous a défendu de toucher à ces pommes, parce qu'il sait que, si vous en mangez, vous serez aussi grands, aussi savants et aussi puissants que lui. » Ève, qui avait envie d'être aussi savante que Dieu, fut assez sotte pour croire le démon. Elle prit une pomme pour elle et elle en donna une à Adam. Quand ils eurent mangé de ce malheureux fruit, ils virent bien qu'ils avaient fait une faute; et, tout honteux, ils se cachèrent sous des arbres, comme si on pouvait se cacher du bon Dieu. Quelque temps après, Dieu appela Adam, et lui dit : « Pourquoi avez-vous été désobéissant? » Adam, au lieu de reconnaître sa faute, et de demander pardon à Dieu, s'excusa et dit : « Seigneur, la femme que vous m'avez donnée m'a dit de manger de la pomme. — Seigneur, dit Ève, c'est le serpent qui m'a conseillé d'en manger. — Puisque vous êtes coupables tous les trois, vous serez punis tous les trois, dit le bon Dieu. Le serpent sera maudit, et la femme lui écrasera la tête. Ève sera obligée d'obéir à son mari. Pour Adam, il mourra aussi bien que sa femme, et il sera obligé de travailler s'il veut avoir du pain. » Après cela, Dieu chassa Adam et Ève du beau jardin qu'on appelait le *paradis terrestre;* et pour les empêcher d'y rentrer, il mit un ange à la porte avec une épée de feu.

MADEMOISELLE.

Venez que je vous embrasse, ma chère Marie. Vous avez répété votre histoire comme une grande fille. Mais, dites-moi, je

vous prie, est-ce seulement pour être savantes que nous apprenons des histoires.

MARIE.

Je ne sais pas, mademoiselle.

MADEMOISELLE.

Allons, Sophie, dites à ces demoiselles ce qu'il faut faire, quand on a appris ou entendu une histoire.

SOPHIE.

Vous m'avez dit qu'il fallait examiner les sottises et les vertus de ceux dont on apprend les histoires, afin de ne pas faire les mêmes fautes et de pratiquer leurs vertus.

MADEMOISELLE.

C'est fort bien répondre, ma chère. Eh bien, Hélène, quel profit voulez-vous tirer de cette histoire?

HÉLÈNE.

Quand j'aurai fait une faute, je ne m'excuserai pas, et j'en demanderai pardon.

MADEMOISELLE.

C'est très-bien répondre. Et vous, Léonie?

LÉONIE.

Quand j'aurai envie d'être gourmande ou désobéissante, je penserai que le serpent est à côté de moi, qu'il me conseille ces choses, et je lui dirai : « Méchant, j'aime mieux obéir au bon Dieu qu'à toi. »

MADEMOISELLE.

Vous êtes une bonne fille, de penser comme cela; et Juliette, que pense-t-elle?

JULIETTE.

Je pense qu'Ève était bien orgueilleuse de vouloir être aussi savante que Dieu. Je pense aussi qu'elle était bien gourmande. Si elle n'avait rien eu à manger, je lui aurais pardonné : mais elle avait tant d'autres choses. Il me semble, si j'avais été à sa place, que je n'aurais pas songé à ces vilaines pommes.

MADEMOISELLE.

Si notre conversation n'avait point été si longue, je vous

conterais une jolie histoire, dont vous me faites souvenir; ce sera pour tantôt.

JULIETTE.

Ah! mademoiselle, je suis sûre que ces demoiselles ne s'ennuient point de vous entendre : dites-nous cette histoire, je vous prie.

MADEMOISELLE.

Je vais donc vous la raconter.

LE BUCHERON ET SA FEMME,

CONTE.

Un jour un roi, qui était à la chasse, se perdit. Comme il cherchait le chemin, il entendit parler, et, s'étant approché de l'endroit d'où sortait la voix, il vit un homme et une femme qui travaillaient à couper du bois. La femme disait, comme Juliette : « Il faut avouer que notre mère était bien gourmande, d'avoir mangé la pomme. Si elle



avait obéi à Dieu, nous n'aurions pas la peine de travailler tous

les jours. » L'homme lui répondit : « Si Ève était une gourmande, Adam était bien sot de faire ce qu'elle lui disait. Si j'avais été à sa place, et que vous m'eussiez voulu faire manger de ces pommes, je vous aurais donné un bon soufflet, et je n'aurais pas voulu seulement vous écouter. » Le roi s'approcha, et leur dit : « Vous avez donc bien de la peine, mes pauvres gens? — Oui, monsieur, répondirent-ils (car ils ne savaient pas que c'était le roi); nous travaillons comme des chevaux depuis le matin jusqu'au soir, et encore nous avons bien de la peine à vivre. — Venez avec moi, leur dit le roi, je vous nourrirai sans travailler. » Dans ce moment, les officiers, qui cherchaient le roi, arrivèrent; et les pauvres gens furent bien étonnés et bien joyeux. Quand ils furent dans le palais, le roi leur fit donner de beaux habits, un carrosse, des laquais; et tous les jours ils avaient douze plats pour leur dîner. Au bout d'un mois, on leur servit vingt-quatre plats; mais dans le milieu de la table, on en mit un qui était fermé. D'abord la femme, qui était curieuse, voulut ouvrir ce plat; mais un officier, qui était présent, lui dit que le roi leur défendait d'y toucher, et qu'il ne voulait pas qu'ils vissent ce qui était dedans.

Quand les domestiques furent sortis, le mari s'aperçut que sa femme ne mangeait pas, et qu'elle était triste; il lui demanda ce qu'elle avait, elle lui répondit qu'elle ne se souciait pas de manger de toutes les bonnes choses qui étaient sur la table, mais qu'elle avait envie de ce qui était dans le plat couvert. « Vous êtes folle, lui dit son mari : ne vous a-t-on pas dit que le roi nous le défendait? — Le roi est un injuste, dit la femme; s'il ne voulait pas que nous vissions ce qui était dans ce plat, il ne fallait pas le faire servir sur la table. » En même temps elle se mit à pleurer, et dit qu'elle se tuerait, si son mari ne voulait pas ouvrir le plat. Quand son mari la vit pleurer, il fut bien fâché, et comme il l'aimait beaucoup, il lui dit qu'il ferait tout ce qu'elle voudrait, pour qu'elle ne se chagrinât pas. En même temps il ouvrit le plat, et il en sortit une petite souris qui se sauva dans la chambre. Ils coururent après elle pour la rattraper, mais elle se cacha

dans un petit trou, et aussitôt le roi entra, qui demanda où était la souris.



« Sire, dit le mari, ma femme m'a tourmenté pour voir ce qui était dans le plat, je l'ai ouvert malgré moi, et la souris s'est sauvée. — Ah! ah! dit le roi, vous disiez que, si vous eussiez été à la place d'Adam, vous eussiez donné un soufflet à Ève pour lui apprendre à être curieuse et gourmande: il fallait vous souvenir de vos promesses. Et vous, méchante femme, vous aviez toute sorte de bonnes choses, comme Ève, et cela n'était pas assez; vous vouliez manger du plat que je vous ai défendu. Allez, malheureux, retournez travailler dans le bois, et ne vous en prenez plus à Adam et à sa femme du mal que vous aurez, puisque vous avez fait une sottise pareille à celle dont vous les accusiez. »

JULIETTE.

Vous avez fait cette histoire exprès pour moi, mademoiselle, j'en suis sûre.

MADEMOISELLE.

Non, ma chère, je l'ai lue quelque part, mais il est vrai qu'elle vous convenait à merveille. Allons prendre le thé, mesdemoiselles, ensuite Hélène nous dira son histoire.

HÉLÈNE.

Après qu'Adam et Ève furent sortis du paradis terrestre, ils

eurent deux fils. Ils nommèrent l'aîné Caïn, et le plus jeune Abel. Caïn se fit jardinier, et Abel se fit berger, c'est-à-dire qu'il avait soin des petits moutons. Adam avait coutume d'offrir à Dieu une partie des choses qu'il avait, comme les premiers fruits, les premières fleurs, les premiers animaux. Ce n'est pas que le bon Dieu eût besoin de ces choses; mais Adam les lui offrait, pour se souvenir que tout ce qu'il avait, c'était Dieu qui le lui donnait. Caïn et Abel suivirent l'exemple de leur père; mais Caïn ne donnait pas de bon cœur ce qu'il offrait à Dieu. S'il y avait une belle poire dans son jardin, il la gardait pour la manger, et il ne présentait à Dieu que celles dont il ne se souciait pas. Abel, au contraire, choisissait les moutons les plus gras et les plus beaux pour les offrir au Seigneur : aussi Dieu l'aimait-il plus que son frère Caïn. Celui-ci devint jaloux; il était tout triste. Un jour le bon Dieu lui dit : « Caïn, pourquoi êtes-vous triste? ne savez-vous pas que si vous faites bien, vous en recevrez la récompense, et que si vous faites mal, vous serez puni? » C'était comme si Dieu lui eût dit : On ne doit avoir du chagrin que quand on est méchant; ainsi, au lieu d'être triste, devenez bon, et cela vous rendra content tout aussitôt. Caïn, au lieu de profiter des avis que Dieu avait la bonté de lui donner, dit à son frère Abel : « Voulez-vous venir vous promener avec moi? » Abel, qui croyait son frère aussi bon que lui, répondit : « Je le veux bien. » Ils allèrent donc se promener bien loin, et alors le méchant Caïn tua son pauvre frère Abel. Il avait été si loin, afin qu'Adam et Ève ne sussent pas sa méchanceté; mais Dieu, qui est partout, lui avait vu commettre ce crime. Il voulut voir si Caïn mentirait, et lui dit : « Caïn, où est votre frère Abel? je ne le vois plus. » Caïn lui répondit : « Est-ce que vous m'avez donné mon frère à garder? — Vous êtes un maudit, lui dit Dieu; vous avez tué votre frère : allez, courez par le monde; vous n'aurez jamais un moment de repos. Votre crime vous tourmentera jour et nuit; et pour vous faire souffrir plus longtemps, j'empêcherai les autres enfants d'Adam de vous tuer. » Aussitôt Caïn s'enfuit

de ce pays avec sa femme, et il eut un grand nombre d'enfants.

MADEMOISELLE.

On ne peut pas mieux répéter une histoire. Mais, dites-moi, Léonie, n'avez-vous rien pensé en écoutant cette histoire de Caïn?

LÉONIE.

J'ai pensé quelque chose, mademoiselle, mais je n'ose le dire, cela est trop vilain.

MADEMOISELLE.

Allons, ma chère, une jeune personne qui a le courage d'avouer ses défauts est toute prête à se corriger.

LÉONIE.

Eh bien donc, je vais vous le dire; je suis jalouse comme Caïn contre ma sœur aînée; papa et maman l'aiment mieux que moi; et cela me met si fort en colère quelquefois, que je la tuerais si je pouvais.

MADEMOISELLE.

Mais, ma chère, n'est-ce pas votre faute si l'on aime votre sœur plus que vous? Dites-moi, si vous étiez une maman, et que vous eussiez deux filles, l'une qui serait douce, honnête, obéissante, appliquée avec ses maîtres; et l'autre, entêtée, méchante, insolente avec tout le monde, désobéissante à ses maîtres, laquelle aimeriez-vous davantage?

LÉONIE.

J'aimerais mieux la première.

MADEMOISELLE.

Il ne faut donc pas être fâchée contre votre papa et votre maman s'ils aiment mieux votre sœur que vous : devenez aussi bonne qu'elle, je suis sûre qu'ils vous aimeront à la folie.

LÉONIE.

Je le veux bien, mademoiselle, et je vous promets d'écrire toutes les sottises que je dirai.

MADEMOISELLE.

Et moi, je vous promets que vous vous corrigerez, cela est infaillible : je vous promets aussi que vous deviendrez aussi aimable que votre sœur aînée et aussi heureuse qu'elle : car je suis sûre que vous êtes très-malheureuse quand vous êtes méchante.

LÉONIE.

Cela est bien vrai; je disais l'autre jour à ma gouvernante : « Je voudrais être morte. »

MADEMOISELLE.

Vous me faites frémir, ma chère; méchante comme vous avez été, que seriez-vous devenue, si vous fussiez morte avant d'avoir demandé pardon à Dieu? il est bien bon de vous donner du temps pour vous corriger; il faut ce soir le remercier de cette grâce, et lui dire que vous voulez l'aimer de tout votre cœur. Adieu, mes enfants; je suis bien contente de votre attention : en récompense, nous aurons de belles histoires et un joli conte la première fois.



CINQUIÈME DIALOGUE.

TROISIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.

Vous venez de bonne heure aujourd'hui, mesdemoiselles : nous venons de sortir de table il n'y a qu'un moment.

JULIETTE.

Mademoiselle, j'ai dîné avec ces demoiselles, et nous n'avons resté qu'un demi-quart d'heure à table.

MADEMOISELLE.

Je vais donc vous gronder, mes chères enfants; il n'y a rien de si contraire à la santé que de manger trop vite; pour vous punir, nous ne dirons rien avant d'avoir pris le thé, et nous irons nous promener dans le jardin.

MARIE.

J'aime beaucoup à me promener; mais j'aime encore mieux les histoires. Mademoiselle, pardonnez-nous pour cette fois, je vous jure sur ma conscience que je ne savais pas que c'était une faute de manger trop vite.

MADEMOISELLE.

Et c'est aussi une faute de jurer sur votre conscience; une autre fois ne le faites pas. Je ne veux pas vous faire répéter vos leçons à présent, mesdemoiselles, parce que je crains de vous faire mal en vous appliquant après le dîner.

LÉONIE.

Eh bien, mademoiselle, nous ne dirons rien, mais vous nous direz quelque chose; vous nous avez promis un joli conte : cela nous fatiguera-t-il de l'écouter?

MADEMOISELLE.

Je vois bien qu'il faut faire ce que vous voulez, mesdemoiselles; quand vous êtes bien sages, je n'ai pas le courage de vous rien refuser : allons donc nous asseoir dans le jardin, et je vous dirai le conte que je vous ai promis la dernière fois.

LA BELLE ET LA BÊTE,

CONTE.

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche; il avait six enfants, trois garçons et trois filles, et, comme ce marchand était un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfants, et leur donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très-belles, mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *Belle-Enfant;* en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalousie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches; elles faisaient les dames, et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie; elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur ca-

dette qui employait la plus grande partie du temps à lire de bons livres. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc ou tout au moins un comte. La Belle (vous savez déjà que c'était le nom de la plus jeune), la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser; mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et qu'elle souhaitait de tenir compagnie à son père pendant quelques années. Tout d'un coup le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'il y avait plusieurs jeunes gens qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune : les bonnes demoiselles se trompaient; les jeunes gens ne voulurent plus les regarder quand elles furent pauvres. Comme personne ne les aimait à cause de leur fierté, on disait : « Elles ne méritent pas qu'on les plaigne, nous sommes bien aises de voir leur orgueil abaissé; qu'elles aillent faire les dames en gardant les moutons. » Mais en même temps tout le monde disait : « Pour la Belle, nous sommes bien fâchés de son malheur; c'est une si bonne fille! elle parlait



aux pauvres gens avec tant de bonté : elle était si douce, si honnête. » Il y eut même plusieurs gentilshommes qui voulurent l'épouser, quoiqu'elle n'eût pas un sou ; mais elle leur dit qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le consoler et l'aider à travailler. La pauvre Belle avait été bien affligée d'abord de perdre sa fortune; mais elle s'était dit à elle-même : « Quand je pleurerais beaucoup, mes larmes ne me rendront pas mon bien, il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. » Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison et d'apprêter à dîner pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine, car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante; mais, au bout de deux mois, elle devint plus forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Quand elle avait fait son ouvrage, elle lisait, elle jouait du clavecin, ou bien elle chantait en filant. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort. Elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient toute la journée, et s'amusaient à regretter les beaux habits et les compagnies. « Voyez notre cadette, disaient-elles entre elles, elle a l'âme si basse et si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. » Le bon marchand ne pensait pas comme ses filles ; il savait que la Belle était plus propre que ses sœurs à briller dans les compagnies; il admirait la vertu de cette jeune fille, et surtout sa patience; car ses sœurs, non contentes de lui laisser faire l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui marquait qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver



heureusement. Cette nouvelle faillit tourner la tête à ses deux aînées, qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne où elles s'ennuyaient tant; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures, et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien, car elle pensait en elle-même que tout l'argent des marchandises ne suffirait pas pour acheter ce que ses sœurs souhaitaient. « Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose? lui dit son père. — Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose, car il n'en vient point ici. » Ce n'est pas que la Belle se souciât d'une rose, mais elle ne voulait pas condamner par son exemple la conduite de ses sœurs, qui auraient dit que c'était pour se distinguer qu'elle ne demandait rien. Le bon homme partit; mais quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises, et, après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant. Il n'était plus éloigné de sa maison que de quelques lieues, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants; mais comme il fallait passer un grand bois avant de trouver sa maison, il se perdit; il neigeait horriblement; le vent était si grand, qu'il le jeta deux fois à bas de son cheval. La nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé des loups qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup, en regardant au bout d'une longue allée d'arbres, il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-

là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais qui était tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, et se hâta d'arriver à ce château; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une écurie ouverte, entra dedans, et ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie et marcha vers la maison, où il ne trouva personne; mais étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu et une table chargée de viandes, où il n'y avait qu'un couvert. Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même : « Le maître de la maison ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt. » Il attendit pendant un temps considérable; mais onze heures ayant sonné sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet qu'il mangea en deux bouchées et en tremblant; il but aussi quelques coups de vin, et, devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartements magnifiquement meublés. A la fin il trouva une chambre où il y avait un bon lit; et comme il était minuit passé, et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Il était dix heures du matin quand il s'éveilla le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien qui était tout gâté. « Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de ma situation. » Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Il rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat. « Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner. » Le bon homme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval; et comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé, et cueillit une branche où il y en avait plusieurs. Au même instant il en-

tendit un grand bruit, et vit venir à lui une bête si horrible, qu'il fut tout près de s'évanouir. « Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête d'une voix terrible ; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et pour ma peine vous me volez mes roses que j'aime mieux que toutes choses au monde! Il faut



mourir pour réparer cette faute : je ne vous donne qu'un quart d'heure pour demander pardon à Dieu. » Le marchand se jeta à genoux, et dit à la Bête en joignant les mains : « Monseigneur, pardonnez-moi ; je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandé. — Je ne m'appelle point Monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête; je n'aime point les compliments, moi, je veux qu'on dise ce qu'on pense ; ainsi ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux vous pardonner à condition qu'une de vos filles vienne volontairement pour mourir à votre place. Ne m'objectez rien ; partez, et si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois. » Le bon homme n'avait pas le dessein de sacrifier une de ses filles à ce vilain monstre, mais il dit en lui-même : « Du moins j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. » Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pourrait partir quand il voudrait. « Mais je ne veux pas que tu t'en ailles les mains vides : retourne dans la chambre où tu as couché, tu y trouveras un grand coffre vide ; tu peux y mettre tout ce qu'il te plaira, je le ferai porter chez toi. » En même temps la

Bête se retira, et le bon homme dit en lui-même : « S'il faut que je meure, j'aurai la consolation de laisser du pain à mes pauvres enfants. »

Il retourna dans la chambre où il avait couché, et ayant trouvé une grande quantité de pièces d'or, il remplit le grand coffre dont la Bête lui avait parlé, le ferma, et ayant repris son cheval qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait lorsqu'il y était entré. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt ; en peu d'heures le bon homme arriva dans sa petite maison. Ses enfants se rassemblèrent autour de lui; mais au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses qu'il apportait à la Belle ; il la lui donna, et lui dit : « La Belle, prenez ces roses : elles coûteront bien cher à votre malheureux père. » Et tout de suite il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée. A ce récit, les deux aînées jetèrent de grands cris et dirent des injures à la Belle, qui ne pleurait point. « Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, disaient-elles; que ne demandait-elle des ajustements comme nous; mais non, mademoiselle voulait se distinguer ; elle va causer la mort de notre père.— Cela serait fort inutile, reprit la Belle : pourquoi pleurerai-je la mort de mon père? Il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant j'aurai la joie de sauver mon père et de lui prouver ma tendresse. — Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas; nous irons trouver ce monstre, et nous périrons sous ses coups, si nous ne pouvons le tuer. — Ne l'espérez pas, mes enfants, leur dit le marchand; la puissance de cette bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la Belle, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux ; il ne me reste que peu de temps à vivre; ainsi je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfants. — Je vous assure, mon père, lui dit la Belle, que vous

n'irez pas à ce palais sans moi ; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. » On eut beau dire, la Belle voulut partir pour le beau palais, et ses sœurs en étaient charmées, parce que les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie. Le marchand était si occupé de la douleur de perdre sa fille, qu'il ne pensait pas au coffre qu'il avait rempli d'or ; mais aussitôt qu'il se fut enfermé dans sa chambre pour se coucher, il fut bien étonné de le trouver dans la ruelle de son lit. Il résolut de ne point dire à ses enfants qu'il était devenu si riche, parce que ses filles avaient résolu de mourir dans cette campagne ; mais il confia ce secret à la Belle, qui lui apprit qu'il était venu quelques gentilshommes pendant son absence ; qu'il y en avait deux qui aimaient ses sœurs. Elle pria son père de les marier, car elle était si bonne, qu'elle les aimait et leur pardonnait de tout son cœur le mal qu'elles lui avaient fait. Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec son père ; mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand : il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point,



parce qu'elle ne voulait pas augmenter leur douleur. Le cheval prit la route du palais ; et, sur le soir, ils l'aperçurent illuminé

comme la première fois. Le cheval fut tout seul à l'écurie, et le bon homme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger; mais la Belle, s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table et le servit; puis elle disait en elle-même : « La Bête veut m'engraisser avant de me manger puisqu'elle me fait faire si bonne chère. » Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant; car il pensait que c'était la Bête. La Belle ne put s'empêcher de frémir en voyant cette horrible figure, mais elle se rassura de son mieux; et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue, elle lui dit en tremblant que oui. « Vous êtes bien bonne, lui dit la Bête, et je vous suis bien obligé. Bon homme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu, la Belle. — Adieu, la Bête, » répondit-elle, et tout de suite le monstre se retira. « Ah! ma fille, dit le marchand en embrassant la Belle, je suis à demi mort de frayeur. Croyez-moi, laissez-moi ici. — Non, mon père, lui dit la Belle avec fermeté, vous partirez demain matin, vous m'abandonnerez au secours du ciel; peut-être aura-t-il pitié de moi. » Ils furent se coucher, et croyaient ne pas dormir de toute la nuit; mais à peine furent-ils dans leurs lits, que leurs yeux se fermèrent. Pendant son sommeil, la Belle vit une dame qui lui dit : « Je suis contente de votre bon cœur, la Belle; la bonne action que vous faites, en donnant votre vie pour sauver celle de votre père, ne demeurera point sans récompense. » La Belle, s'éveillant, raconta ce songe à son père, et quoiqu'il le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris, quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle, et se mit à pleurer aussi; mais comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, et résolut de ne se point chagriner, pour le peu de temps qu'elle avait à vivre; car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de visiter

ce beau château. Elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit : *Appartement de la Belle*. Elle ouvrit cette porte avec précipitation ; elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait ; mais ce qui frappa le plus sa vue, fut une grande bibliothèque, un clavecin et plusieurs livres de musique. « On ne veut pas que je m'ennuie, » dit-elle tout bas ; elle pensa ensuite : « Si je n'avais qu'un jour à demeurer ici, on n'aurait pas fait une telle provision. » Cette pensée ranima son courage. Elle ouvrit la bibliothèque, et vit un livre où il y avait écrit en lettres d'or : *Souhaitez, commandez : vous êtes ici la reine et la*



maîtresse. « Hélas ! dit-elle en soupirant, je ne souhaite rien que de voir mon pauvre père, et de savoir ce qu'il fait à présent. » Elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison où son père arrivait avec un visage extrêmement triste ! Ses sœurs venaient au-devant de lui ; et, malgré les grimaces qu'elles faisaient pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur sœur

paraissait sur leur visage. Un moment après, tout cela disparut, et la Belle ne put s'empêcher de penser que la Bête était bien complaisante, et qu'elle n'avait rien à craindre. A midi elle trouva la table mise, et pendant son dîner elle entendit un charmant concert, quoiqu'elle ne vît personne. Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir. « La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper? — Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant. — Non, reprit la Bête; il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller si je vous ennuie, je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid? — Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir; mais je crois que vous êtes fort bon. — Vous avez raison, dit le monstre; mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit: je sais bien que je ne suis qu'une bête. — On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit. Un sot n'a jamais su cela. — Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne point vous ennuyer dans votre maison; car tout ceci est à vous, et j'aurais du chagrin si vous n'étiez pas contente. — Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis contente de votre cœur; quand j'y pense, vous ne me paraissez pas si laid. — Oh! dame, oui, répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre. — Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle, et je vous aime mieux, avec votre figure, que ceux qui, avec la figure d'homme, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat. — Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier; mais tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre, mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit: « La Belle, voulez-vous être ma femme? » Elle fut quelque temps sans répondre: elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant; elle lui dit pourtant en tremblant: « Non, la Bête. » Dans ce moment ce pauvre monstre voulut

soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le



palais en retentit; mais la Belle fut bientôt rassurée, car la Bête lui ayant dit tristement : « Adieu donc, la Belle, » il sortit de la chambre en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. Belle, se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête. « Hélas! disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne. »

Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs la Bête lui rendait visite, l'entretenait pendant le souper avec assez de bon sens, mais jamais avec ce qu'on appelle esprit dans le monde. Chaque jour Belle découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre; l'habitude de le voir l'avait accoutumée à sa laideur, et loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre pour voir s'il était bientôt neuf heures; car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la

peine à la Belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur lorsqu'elle lui disait que non. Elle lui dit un jour : « Vous me chagrinez, la Bête ; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais : je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela. — Il le faut bien, reprit la Bête : je me rends justice, je sais que je suis bien horrible ; mais je vous aime beaucoup ; cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici. Promettez-moi que vous ne me quitterez jamais. » La Belle rougit à ces paroles ; elle avait vu dans son miroir que son père était malade du chagrin de l'avoir perdue ; et elle souhaitait de le revoir. « Je pourrais bien vous promettre de ne vous jamais quitter tout à fait ; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir. — J'aime mieux mourir moi-même, dit le monstre, que de vous donner du chagrin ; je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur. — Non, lui dit la Belle en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours ; vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées et que mes frères sont partis pour l'armée ; mon père est tout seul, souffrez que je reste chez lui une semaine. — Vous y serez demain au matin, dit la Bête ; mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant quand vous voudrez revenir. Adieu, la Belle. » La Bête soupira selon sa coutume, en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de l'avoir affligée. Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, et ayant sonné une clochette qui était à côté de son lit, elle vit venir la servante, qui fit un grand cri en la voyant. Le bon homme accourut à ce cri, et manqua de mourir de joie en revoyant sa chère fille, et ils se tinrent embrassés plus d'un quart d'heure. La Belle, après les premiers transports, pensa qu'elle n'avait point d'habits pour se lever ; mais

la servante lui dit qu'elle venait de trouver dans la chambre voisine un grand coffre plein de robes d'or, garnies de diamants. Belle remercia la bonne Bête de ses attentions : elle prit la moins riche de ces robes, et dit à la servante de serrer les autres, dont elle voulait faire présent à ses sœurs; mais à peine eut-elle prononcé ces paroles, que le coffre disparut. Son père lui dit que la Bête voulait qu'elle gardât tout cela pour elle, et aussitôt les robes et le coffre revinrent à la même place. La Belle s'habilla, et, pendant ce temps, on fut avertir ses sœurs, qui accoururent avec leurs maris. Elles étaient toutes deux fort malheureuses. L'aînée avait épousé un jeune gentilhomme beau comme l'amour; mais il était si amoureux de sa propre figure,



qu'il n'était occupé que de cela depuis le matin jusqu'au soir, et méprisait la beauté de sa femme. La seconde avait épousé un homme qui avait beaucoup d'esprit, mais il ne s'en servait que pour faire enrager tout le monde, à commencer par sa femme. Les sœurs de la Belle manquèrent mourir de dou-

leur quand elles la virent habillée comme une princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup quand elle leur eut conté combien elle était heureuse. Ces deux jalouses descendirent dans le jardin pour y pleurer tout à leur aise, et elles se disaient : « Pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle? — Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée, tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours; sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera. — Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre. Pour cela, il faut lui faire de grandes caresses. » Et, ayant pris cette résolution, elles remontèrent et firent taut d'amitiés à leur sœur, que la Belle en pleura de joie. Quand huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux, et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête, qu'elle aimait de tout son cœur, et elle s'ennuyait de ne la plus voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais et qu'elle voyait la Bête couchée sur l'herbe et près de mourir, qui lui reprochait son ingratitude. La Belle se réveilla en sursaut, et versa des larmes. « Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une Bête qui a pour moi tant de complaisance! Est-ce sa faute si elle est si laide et si elle a peu d'esprit? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser? Je serais plus heureuse avec elle que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est ni la beauté ni l'esprit d'un mari qui rendent une femme contente, c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance, et la Bête a toutes ces bonnes qualités. Je n'ai point d'amour pour elle, mais j'ai de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude. » A ces mots, Belle

se lève, met sa bague sur la table, et revient se coucher. A peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit; et quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point. La Belle alors craignait d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais en jetant de grands cris; elle était au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve, et courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue sans connaissance, et elle crut qu'elle était morte; elle se jeta sur son corps sans avoir horreur de sa figure, et, sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal et lui en jeta sur la tête. La Bête ouvrit les yeux, et dit à la Belle : « Vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim; mais je meurs contente, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois. — Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle; vous vivrez pour devenir mon époux; dès ce moment je vous donne ma main, et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas! je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. » A peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière; les feux d'artifice, la musique, tout lui annonçait une fête; mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue :



elle se retourna vers sa chère Bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise! la Bête avait disparu, et elle

ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'amour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement. Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête. « Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et il m'était défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi, il n'y avait que vous dans le monde assez bonne pour vous laisser toucher de la bonté de mon caractère, et, en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. » La Belle, agréablement surprise, donna la main à ce beau prince pour le relever. Ils allèrent ensemble au château, et la Belle manqua mourir de joie en trouvant dans la grande salle son père et toute sa famille, que la belle dame, qui lui était apparue en songe, avait transportés au château. « Belle, lui dit cette dame, qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix : vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une même personne. Vous allez devenir une grande reine : j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, mesdames, dit la fée aux deux sœurs de Belle, je connais votre cœur, et toute la malice qu'il renferme. Devenez deux statues, mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, et je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues. On se corrige de l'orgueil, de la colère, de la gourmandise et de la paresse, mais c'est une espèce de miracle que la conversion d'un cœur méchant et envieux. » Au même moment, la fée donna un coup de baguette qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps, et

dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.

LÉONIE.

Et les sœurs sont-elles toujours restées statues?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, parce qu'elles ont toujours eu le cœur méchant.

JULIETTE.

Je passerais une semaine à vous entendre sans m'ennuyer. J'aime cette Belle à la folie; mais il me semble, si j'avais été à sa place, que je n'aurais pas voulu épouser la Bête, elle était trop horrible.

SOPHIE.

Mais, mademoiselle, elle était si bonne, que vous n'auriez pas voulu la laisser mourir de chagrin, surtout après qu'elle vous aurait fait tant de bien.

JULIETTE.

J'aurais dit comme la Belle dans le commencement : « Je serai votre bonne amie, mais je ne veux pas être votre femme. »

MARIE.

Pour moi, elle m'aurait fait bien peur; j'aurais toujours pensé qu'elle allait me manger.

HÉLÈNE.

Je crois que je me serais accoutumée à la voir tout comme la Belle. Quand papa prit un petit garçon tout noir pour être son laquais, j'en avais peur, je me cachais quand il entrait, il me paraissait plus laid qu'une bête. Eh bien, petit à petit je m'y suis accoutumée; il me porte quand je monte en voiture, et je ne pense plus à son visage.

MADEMOISELLE.

Hélène a raison : on s'accoutume à la laideur, mais jamais à

la méchanceté. Il ne faut donc guère s'embarrasser d'être laide, mais il faut faire en sorte d'être si bonne, qu'on puisse oublier notre visage pour l'amour de notre cœur. Remarquez aussi, mes enfants, qu'on est toujours récompensé quand on fait son devoir. Si la belle avait refusé de mourir à la place de son père, si elle avait été ingrate envers la pauvre bête, elle n'aurait pas été ensuite une grande reine. Voyez aussi combien on devient méchant quand on est jaloux : c'est le plus vilain de tous les défauts.

Il n'est encore que trois heures, mes enfants, promenez-vous jusqu'à quatre heures. Vous pouvez courir et sauter tout à votre aise, pourvu que vous restiez à l'ombre ; pour moi, qui suis vieille et qui ne puis marcher, je reste ici avec Sophie, qui ne se porte pas trop bien.



MARIE, qui revient peu après.

Mademoiselle, voyez les jolis papillons que nous avons attrapés ; je veux mettre le mien dans une boîte, et je le nourrirai avec des fleurs ; peut-être aura-t-il des petits, et j'aurai une jolie famille de papillons.

MADEMOISELLE.

Vous seriez bien étonnée, ma chère, de ne trouver, au lieu de papillons, qu'une famille de chenilles.

MARIE.

Mais, mademoiselle, je ne mettrai pas une chenille dans ma boîte, j'y mettrai un papillon : comment y trouverais-je autre chose qu'un papillon?



MADEMOISELLE.

Assurément on ne peut trouver dans une boîte, et dans toute autre chose, que ce qui y est ; mais apprenez, ma chère, que ce papillon, qui vous paraît si joli, était, en venant au monde, un petit ver, ensuite une vilaine chenille, qui après a été changée en ce papillon.

JULIETTE.

C'est comme dans les métamorphoses. Mais dites-nous, mademoiselle, comment cela se peut-il faire? car j'ai toujours regardé les métamorphoses comme des contes propres à amuser les enfants.

MADEMOISELLE.

Vous vous êtes trompée, ma chère, les métamorphoses sont l'histoire des Grecs, cachée, enveloppée sous des fables : et quand vous serez plus grande, je vous ferai voir le rapport qu'elles ont avec l'histoire.

JULIETTE.

Vous me dites toujours : Quand vous serez plus grande, je vous dirai ce que vous me demandez : mais, mademoiselle, pensez donc que j'ai bientôt treize ans, je ne suis plus un enfant : pourquoi ne pas me dire aujourd'hui ce que vous voulez me dire dans un autre temps?

MADEMOISELLE.

Parce qu'il y a plusieurs choses que vous devez savoir auparavant. Pour vous faire voir le rapport des métamorphoses avec l'histoire, il faut nécessairement savoir l'histoire. Hâtez-vous de l'apprendre, et ensuite je vous instruirai sur tout ce que vous voulez savoir.

MARIE.

Et moi, mademoiselle, faudra-il que j'attende aussi que je sois plus grande pour savoir comment le papillon peut d'abord être chenille?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère. Pour vous faire plaisir, je vais garder plusieurs papillons; ils feront des œufs en automne, sur quelques feuilles que je leur donnerai; les papillons mourront après avoir fait leurs œufs, et je mettrai la feuille au soleil. Quand ces œufs seront échauffés, il en sortira des petites chenilles qui fileront aussitôt qu'elles seront au monde, comme vous voyez filer les araignées, et de ce fil elles bâtiront une maison, pour se cacher durant l'hiver, afin de ne pas sentir le froid?

HÉLÈNE.

Qui est-ce qui leur donnera de quoi faire du fil, mademoiselle?

MADEMOISELLE.

Le bon Dieu, qui les a créées, leur donne tout ce qui est nécessaire pour vivre et se conserver ainsi; elles ont dans leur corps un magasin où elles trouvent de quoi faire le fil nécessaire pour bâtir leur maison.

MARIE.

Vous donnerez à manger à ces petites chenilles, mademoiselle; mais celles qui restent dans les champs, qui est-ce qui leur porte à manger dans leur petite maison?

MADEMOISELLE.

Personne, ma chère; mais elles n'en ont pas besoin, et ne mangent que quand elles sont plus grandes. Quand il fera chaud, elles sortiront de leur maison, et, après avoir mangé quelque temps, vous les verrez se bâtir un tombeau, où elles se coucheront, et deviendront comme mortes. Elles ressembleront alors

à une fève ; mais, quelque temps après, cette fève remuera ; il en sortira une tête, des jambes, des ailes, enfin un joli papillon, comme celui-ci, qui se nourrira de fleurs, jusqu'à ce qu'il ait fait des œufs et qu'il meure.

MARIE.

Et nous verrons tout cela, mademoiselle ?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, vous verrez tout cela, et quantité d'autres belles choses, si nous allons à la campagne ensemble, comme je l'espère. En attendant, je vais faire chercher une douzaine de papillons, et je les garderai dans mon cabinet, où je ferai mettre des fleurs nouvelles tous les jours, et nous leur rendrons souvent visite. Allons présentement prendre le thé, et ensuite nous répéterons notre histoire ; c'est votre tour, Hélène.

HÉLÈNE.

Longtemps après la mort d'Adam et d'Ève, les hommes devinrent si méchants, que le bon Dieu les eut en horreur. Ils mentaient, étaient gourmands, se mettaient en colère, ne faisaient jamais leurs prières ; en un mot, ils ne faisaient que du mal. Dieu résolut de les punir. Mais, comme il y avait un honnête homme parmi ces méchants, Dieu lui commanda de faire une grande maison de bois, et d'y mettre toutes sortes d'animaux. Cet honnête homme se nommait Noé ; et quand la maison fut faite, il y entra avec sa femme et ses trois fils, qu'on appelait Sem, Cham et Japhet ; ils avaient aussi leurs femmes. Quand ils furent dans cette grande maison qu'on



appelait *arche*, et qui n'était autre chose qu'un grand navire, Dieu fit tomber tant de pluie, qu'il y en avait par-dessus toutes les maisons, les arbres et les montagnes, en sorte que tous les hommes furent noyés, aussi bien que toutes les bêtes. Noé ne fut pas noyé comme les autres, car Dieu avait bien fermé l'arche, et elle se tenait au-dessus de l'eau. Quand tous les hommes furent morts, il ne tomba plus de pluie, et il vint un grand vent qui sécha la terre; alors Noé ouvrit une fenêtre de l'arche et laissa sortir un corbeau. Le corbeau est un vilain animal qui mange les corps morts; ainsi, comme il en trouva beaucoup sur la terre, il ne revint point dans l'arche. Quelque temps après, Noé ouvrit encore la fenêtre, et laissa sortir un beau petit pigeon. Le pigeon cueillit une branche d'arbre, et l'apporta dans son bec. Ensuite Dieu dit à Noé de sortir de l'arche. Noé se mit à genoux avec toute sa famille, pour remercier le bon Dieu; et en même temps il vit au ciel un grand arc qui était bleu, rouge, vert, violet, cela s'appelait un *arc-en-ciel;* et le bon Dieu lui dit : « Cet arc-en-ciel, je vous l'enverrai souvent pour vous faire souvenir que jamais il n'y aura un autre déluge, c'est-à-dire de si grandes pluies sur la terre. »

MARIE.

Mademoiselle, qui est-ce qui donna à manger à Noé, à ses enfants et à toutes les bêtes pendant le temps qu'ils furent dans l'arche?

MADEMOISELLE.

Ils avaient mis de quoi vivre dans l'arche. Vous avez été en Amérique, ma chère; eh bien, vous étiez dans un vaisseau qui était presque comme l'arche, et il y avait de quoi manger, parce qu'on y en avait mis.

MARIE.

Cela est vrai, mademoiselle; il y avait aussi des fenêtres. J'avais peur à tout moment que cela n'enfonçât dans l'eau. D'où vient que le vaisseau se tenait sur l'eau, pendant que mon couteau, que j'ai laissé tomber, est allé tout au fond de la mer?

MADEMOISELLE.

C'est que l'eau, qui était sous le vaisseau, était plus pesante que lui, et le soutenait, au lieu que votre couteau était plus pesant que l'eau, et qu'elle n'a pu le soutenir.

JULIETTE.

Mais, mademoiselle, un vaisseau est plus lourd qu'un couteau.

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère; mais aussi il y a une plus grande quantité d'eau qui le soutient, au lieu qu'il n'y en avait guère sous le couteau. Essayons cela dans le bassin qui est au bout du jardin; je vais prendre un morceau de bois et un morceau de plomb de même grandeur. Eh bien, vous voyez que le bois n'enfonce pas dans l'eau, mais le plomb enfonce, parce qu'il est plus lourd qu'elle. Ce petit oiseau qui est sur cette branche ne la fait pas plier, parce qu'elle est plus lourde que lui; si j'y montais, je la ferais casser, parce que je suis plus lourde qu'elle.

MARIE.

Je comprends à présent, mademoiselle, et quand je retournerai sur la mer, je n'aurai plus peur, car je penserai que le vaisseau ne peut pas enfoncer, parce que l'eau est plus lourde que lui.

MADEMOISELLE.

Eh bien, Hélène, l'histoire que nous venons de répéter ne vous a-t-elle point fait venir quelque bonne pensée?

HÉLÈNE.

Oui, mademoiselle. Comme Noé a d'abord pensé à remercier le bon Dieu, je n'oublierai pas à le remercier tous les jours de tout ce qu'il m'a donné.

MARIE.

Mademoiselle, est-ce que le bon Dieu vous donne quelque chose? Il ne m'a jamais rien donné, à moi.

MADEMOISELLE.

Que me dites-vous, ma chère? Il vous a donné vos oreilles, vos pieds, vos mains. Il vous donne ce que vous mangez, vos habits; en un mot, il vous donne tout ce que vous avez.

MARIE.

Pardonnez-moi, mademoiselle, c'est maman qui me donne mes robes et ce que je mange.

MADEMOISELLE.

Souvenez-vous bien, ma chère, que le bon Dieu a fait tout, et que tout lui appartient : s'il n'avait pas donné d'argent à votre maman pour vous acheter des habits, du pain et toutes les choses dont vous avez besoin, vous n'auriez rien du tout.

MARIE.

Oh! que je vais aimer le bon Dieu, qui me donne toutes ces choses!

MADEMOISELLE.

Cela est bien juste, ma chère; et pour montrer au bon Dieu que vous l'aimez, vous serez bien bonne, car cela lui fait beaucoup de plaisir.

MARIE.

Le bon Dieu a-t-il aussi fait ma grand'maman qui est en Amérique?

MADEMOISELLE.

Il a fait tout ce qui est sur la terre et dans le ciel, mes enfants. Mais je crois qu'il va pleuvoir; remontons dans ma chambre.

LÉONIE.

Ah! mademoiselle, regardez de ce côté-là; je crois que voilà ce que vous appelez l'*arc-en-ciel;* oh! les belles couleurs!

MADEMOISELLE.

Vous avez raison, ma chère. Eh bien, quand on voit cela, il faut se souvenir que c'est la marque que le bon Dieu nous donne qu'il a fait la paix avec les hommes. Il ne faut donc jamais regarder l'arc-en-ciel sans le remercier, dans son cœur, de la bonté qu'il a eue de nous pardonner. Montons vite, je sens déjà des gouttes de pluie. Mais il est six heures sonnées, il faut se retirer, mesdemoiselles. Sophie va se coucher de bonne heure. Je vous attends après-demain, mais surtout qu'on ne dîne pas si vite.

JULIETTE.

Nous mangerons doucement, mademoiselle; mais, en récompense, nous aurons un conte avant de nous en aller.

MADEMOISELLE.

Oui, mesdemoiselles, je vous le promets.



SIXIÈME DIALOGUE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

LÉONIE.

Nous avons été une demi-heure à table, mademoiselle, nous aurons une histoire.

MADEMOISELLE.

De tout mon cœur; mais Léonie n'a-t-elle rien à me donner?

LÉONIE.

Oui, mademoiselle, voilà un papier où il y a de vilaines choses; mais, je vous prie, lisez-le tout bas.

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, je le lirai pendant que nous prendrons la collation. Eh bien, mesdemoiselles, il faut tenir ma parole et vous dire un conte; asseyez-vous, je vais payer ma dette.

FATAL ET FORTUNÉ,

CONTE.

Il y avait une fois une reine qui eut deux petits garçons par-

faitement beaux. Une fée, qui était bonne amie de la reine, avait été priée d'être la marraine de ces princes, et de leur faire quelque don : « Je doue l'aîné, dit-elle, de toutes sortes de malheurs jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, et je le nomme *Fatal.* » A ces paroles, la reine jeta de grands cris et conjura la fée de changer ce don. « Vous ne savez ce que vous demandez, dit-elle à la reine ; s'il n'est pas malheureux, il sera méchant. » La reine n'osa rien dire, mais elle pria la fée de lui laisser choisir un don pour son second fils. « Peut-être choisirez-vous tout de travers, répondit la fée ; mais n'importe, je veux bien lui accorder ce que vous me demanderez pour lui. — Je souhaite, dit la reine, qu'il réussisse toujours dans tout ce qu'il voudra faire ; c'est le moyen de le rendre parfait. — Vous pourriez vous tromper, dit la fée ; ainsi, je ne lui accorde ce don que jusqu'à vingt-cinq ans. »



On donna des nourrices aux deux petits princes ; mais, dès le troisième jour, la nourrice du prince aîné eut la fièvre, on lui en donna une autre qui se cassa la jambe en tombant, et le bruit s'étant répandu que le prince portait malheur à ses nourrices, personne ne voulait plus le nourrir ni s'approcher de lui. Ce pauvre enfant, qui avait faim, criait et ne faisait pourtant pitié à personne. Une grosse paysanne, mère d'un grand nombre d'enfants qu'elle avait beaucoup de peine à nourrir, dit qu'elle aurait soin de lui, si on voulait lui donner une grosse somme d'argent ; le roi et la reine donnèrent à la nour-

rice ce qu'elle demandait, et lui dirent de le porter à son village. Le second prince, qu'on avait nommé *Fortuné*, venait au contraire à merveille. Ses parents l'aimaient à la folie, et ne pensaient pas seulement à l'aîné. La méchante femme à qui on l'avait donné ne fut pas plutôt chez elle qu'elle lui ôta les beaux langes dont il était enveloppé, pour les donner à un de ses fils qui était de l'âge de Fatal; et, ayant enveloppé le pauvre prince dans une mauvaise jupe, elle le porta dans un bois où il y avait des bêtes sauvages, et le mit dans un trou avec trois petits lions, pour qu'il fût mangé. Mais la mère de ces lions ne lui fit point de mal, et, au contraire, elle lui donna à teter, ce qui le rendit si fort, qu'il courait tout seul au bout de six mois. Cependant le fils de la nourrice, qu'elle faisait passer pour le prince, mourut, et le roi et la reine le crurent, et Fatal resta dans le bois jusqu'à deux ans où un seigneur de la cour, qui allait à la chasse, fut tout étonné de le trouver au milieu des bêtes. Il en eut pitié, l'emporta dans sa maison, et, ayant appris qu'on cherchait un enfant pour tenir compagnie à Fortuné, il présenta Fatal à la reine. On donna un maître à Fortuné pour lui apprendre à lire; mais on recommanda au maître de ne le point faire pleurer. Le jeune prince, qui avait etnendu cela, pleurait toutes les fois qu'il prenait son livre; en sorte qu'à cinq ans il ne connaissait pas ses lettres, au lieu que Fatal lisait parfaitement, et savait déjà écrire. Pour faire peur au prince, on commanda au maître de fouetter Fatal toutes les fois que Fortuné manquerait à son devoir. Ainsi Fatal avait beau s'appliquer à être sage, cela ne l'empêchait pas d'être battu : d'ailleurs Fortuné était si volontaire et si méchant, qu'il maltraitait toujours son frère, qu'il ne connaissait pas. Si on lui donnait une pomme, un jouet, Fortuné le lui arrachait des mains : il le faisait taire quand il voulait parler; il l'obligeait à parler quand il voulait se taire : en un mot, c'était un petit martyr dont personne n'avait pitié. Ils vécurent ainsi jusqu'à dix ans, et la reine était fort surprise de l'ignorance de son fils. « La fée m'a trompée, disait-elle, je croyais que mon fils serait le plus

savant de tous les princes, puisque j'ai souhaité qu'il réussît dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. » Elle fut consulter la fée sur cela, qui lui dit : « Madame, il fallait souhaiter à votre fils de la bonne volonté plutôt que des talents ; il ne veut qu'être bien méchant, il y réussit, comme vous le voyez. » Après avoir dit ces paroles à la reine, elle lui tourna le dos. Cette pauvre



princesse, fort affligée, retourna à son palais. Elle voulut gronder Fortuné pour l'obliger à mieux faire ; mais, au lieu de lui promettre de se corriger, il dit que, si on le chagrinait, il se laisserait mourir de faim. Alors la reine, tout effrayée, le prit sur ses genoux, le baisa, lui donna des bonbons, et lui dit qu'il n'étudierait pas de huit jours, s'il voulait bien manger comme à son ordinaire. Cependant le prince Fatal était un prodige de science et de douceur ; il s'était tellement accoutumé à être contredit, qu'il n'avait point de volonté, et ne s'attachait qu'à prévenir les caprices de Fortuné. Mais ce méchant enfant, qui enrageait de le voir plus habile que lui, ne pouvait le souffrir, et les gouverneurs, pour plaire à leur jeune maître, battaient Fatal à tous moments. Enfin, ce méchant enfant dit à la reine qu'il ne voulait plus voir Fatal, et qu'il ne mangerait pas qu'on ne l'eût chassé du palais. Voilà donc Fatal dans la rue ; et,

comme on avait peur de déplaire au prince, personne ne voulut le recevoir. Il passa la nuit sous un arbre, mourant de froid, car c'était en hiver, et n'ayant pour son souper qu'un morceau



de pain qu'on lui avait donné par charité. Le lendemain matin, il dit en lui-même : « Je ne veux pas rester ici à rien faire ; je travaillerai pour gagner ma vie, jusqu'à ce que je sois assez grand pour aller à la guerre. Je me souviens d'avoir lu dans les histoires que de simples soldats sont devenus de grands capitaines ; peut-être aurai-je le même bonheur, si je suis honnête homme. Je n'ai ni père ni mère, mais Dieu est le père des orphelins ; il m'a donné une lionne pour nourrice, et il ne m'abandonnera pas. » Après avoir dit cela, Fatal se leva, fit sa prière, car il ne manquait jamais à prier Dieu soir et matin ; et quand il priait, il avait les yeux baissés, les mains jointes, et il ne tournait pas la tête de côté et d'autre. Un paysan qui passa, et qui vit Fatal qui priait Dieu de tout son cœur, dit en lui-même : « Je suis sûr que cet enfant sera un honnête garçon ; j'ai envie de le prendre pour garder mes moutons. Dieu me bénira à cause de lui. » Le paysan attendit que Fatal eût fini sa prière, et lui dit : « Mon petit ami, voulez-vous venir garder mes moutons ? Je vous nourrirai, et j'aurai soin de vous. — Je le veux bien,

répondit Fatal, et je ferai tout mon possible pour vous bien servir. » Ce paysan était un gros fermier qui avait beaucoup de valets qui le volaient fort souvent ; sa femme et ses enfants le volaient aussi. Quand ils virent Fatal, ils furent bien contents. « C'est un enfant, disaient-ils, il fera tout ce que nous voudrons. » Un jour, la femme lui dit : « Mon ami, mon mari est un avare qui ne me donne jamais d'argent ; laisse-moi prendre un mouton, et tu diras que le loup l'a emporté. — Madame, lui répondit Fatal, je voudrais de tout mon cœur vous rendre ce service, mais j'aimerais mieux mourir que de dire un mensonge et être un voleur. — Tu n'es qu'un sot, lui dit cette femme ; personne ne saura que tu as fait cela. — Dieu le saura, madame, répondit Fatal ; il voit tout ce que nous faisons, et punit les menteurs et ceux qui volent. » Quand la fermière entendit ces paroles, elle se jeta sur lui, lui donna des soufflets et lui arracha les cheveux. Fatal pleurait, et le fermier, l'ayant entendu, demanda à sa femme pourquoi elle battait cet enfant. « Vraiment, dit-elle, c'est un gourmand ; je l'ai vu ce matin manger un pot de crème que je voulais porter au marché. — Fi ! que cela est vilain d'être gourmand, » dit le paysan. Et tout de suite il appela un valet, et lui commanda de fouetter Fatal. Ce pauvre enfant avait beau dire qu'il n'avait pas mangé la crème, on croyait sa maîtresse plus que lui. Après cela, il sortit dans la campagne avec ses moutons, et la fermière lui dit : « Eh bien ! voulez-vous à cette heure me donner un mouton ? — J'en serais bien fâché, dit Fatal ; vous pouvez faire tout ce que vous voudrez contre moi, mais vous ne m'obligerez pas à mentir. » Cette méchante créature, pour se venger, engagea tous les autres domestiques à faire du mal à Fatal. Il restait à la campagne le jour et la nuit, et au lieu de lui donner à manger comme aux autres valets, elle ne lui envoyait que du pain et de l'eau ; et quand il revenait, elle l'accusait de tout le mal qui se faisait dans la maison. Il passa un an avec ce fermier ; et quoiqu'il couchât sur la terre et qu'il fût si mal nourri, il devint si fort, qu'on croyait qu'il avait quinze ans, quoiqu'il n'en eût que

treize; d'ailleurs il était devenu si patient, qu'il ne se chagrinait plus quand on le grondait mal à propos. Un jour qu'il était à la ferme, il entendit dire qu'un roi voisin avait une grande guerre. Il demanda congé à son maître, et fut à pied dans le royaume de ce prince pour être soldat. Il s'engagea dans la compagnie d'un capitaine qui était un grand seigneur, mais qui ressemblait à un crocheteur, tant il était brutal: il jurait, il battait ses soldats, il leur volait la moitié de l'argent que le roi donnait pour les nourrir et les habiller; et sous ce méchant capitaine, Fatal fut encore plus malheureux que chez le fermier. Il s'était engagé pour dix ans, et quoiqu'il vît déserter le plus grand nombre de ses camarades, il ne voulut jamais suivre leur exemple; car il disait: « J'ai reçu de l'argent pour servir dix ans; je volerais le roi si je manquais à ma parole. » Quoique le capitaine fût un méchant homme, et qu'il maltraitât Fatal tout comme les autres, il ne pouvait s'empêcher de l'estimer, parce qu'il voyait qu'il faisait toujours son devoir. Il lui donnait de l'argent pour faire ses commissions, et Fatal avait la clef de sa chambre, quand il allait à la campagne ou qu'il dînait avec ses amis. Ce capitaine n'aimait pas la lecture, mais il avait une grande bibliothèque, pour faire croire à ceux qui venaient chez lui qu'il était un homme d'esprit; car dans ce pays-là on pensait qu'un officier qui ne cherche point à s'instruire ne serait jamais qu'un sot et qu'un ignorant. Quand Fatal avait fait son devoir de soldat, au lieu d'aller boire et jouer avec ses camarades, il s'enfermait dans la chambre du capitaine, et tâchait d'apprendre son métier en lisant la vie des grands hommes, et devint capable de commander une armée. Il y avait déjà sept ans qu'il était soldat, lorsqu'il fut à la guerre. Son capitaine prit six soldats avec lui pour aller visiter un petit bois; et quand il fut dans ce petit bois, les soldats disaient tout bas: « Il faut tuer ce méchant homme, qui nous donne des coups de canne, et qui nous vole notre pain. » Fatal leur dit qu'il ne fallait pas faire une si mauvaise action; mais, au lieu de l'écouter, ils lui dirent qu'ils le tueraient avec le capitaine, et mirent tous les

cinq la lance en arrêt. Fatal se mit à côté de son capitaine, et se battit avec tant de valeur, qu'il tua lui seul quatre de ces soldats. Son capitaine, voyant qu'il lui devait la vie, lui demanda



pardon de tout le mal qu'il lui avait fait; et ayant raconté au roi ce qui lui était arrivé, Fatal fut fait capitaine, et le roi lui fit une grosse pension. Oh! dame, les soldats n'auraient pas voulu tuer Fatal, car il les aimait comme ses enfants; et loin de leur voler ce qui leur appartenait, il leur donnait de son propre argent quand ils faisaient leur devoir. Il avait soin d'eux quand ils étaient blessés, et ne les reprenait jamais par mauvaise humeur. Cependant on donne une grande bataille, et celui qui commandait l'armée ayant été tué, tous les officiers et les soldats s'enfuirent; mais Fatal cria tout haut qu'il aimait mieux mourir les armes à la main que de fuir comme un lâche. Ses soldats lui crièrent qu'ils ne voulaient point l'abandonner, et leur bon exemple ayant fait honte aux autres, ils se rangèrent autour de Fatal, et combattirent si bien qu'ils firent prisonnier le fils du roi ennemi. Le roi fut bien content quand il sut qu'il avait gagné la bataille, et dit à Fatal qu'il le faisait général de toutes ses armées. Il le présenta ensuite à la reine et à la princesse sa fille, qui lui donnèrent leurs mains à baiser. Quand Fatal vit

la princesse, il resta immobile. Elle était si belle qu'il l'aima; et ce fut alors qu'il fut bien malheureux : car il pensait qu'un homme comme lui n'était pas fait pour épouser une grande princesse. Il résolut donc de cacher soigneusement ce sentiment, et tous les jours il souffrait les plus grands tourments; mais ce fut bien pis quand il apprit que Fortuné, ayant vu un portrait de la princesse, qui se nommait *Gracieuse*, voulait l'épouser, et qu'il envoyait des ambassadeurs pour la demander en mariage. Fatal pensa mourir de chagrin; mais la princesse Gracieuse, qui savait que Fortuné était un prince lâche et méchant, pria si fort le roi son père de ne la point forcer à l'épouser, qu'on répondit à l'ambassadeur que la princesse ne voulait point encore se marier. Fortuné, qui n'avait jamais été contredit, entra en fureur quand on lui eut rapporté la réponse de la princesse; et son père, qui ne pouvait rien lui refuser, déclara la guerre au père de Gracieuse, qui ne s'en embarrassa pas beaucoup, car il disait : « Tant que j'aurai Fatal à la tête de mon armée, je ne crains pas d'être battu. » Il envoya donc chercher son général, et lui dit de se préparer à faire la guerre; mais Fatal, se jetant à ses pieds, lui dit qu'il était né dans le royaume du père de Fortuné, et qu'il ne pouvait pas combattre contre son roi. Le père de Gracieuse se mit fort en colère, et dit à Fatal qu'il le ferait mourir s'il refusait de lui obéir, et qu'au contraire il lui donnerait sa fille en mariage s'il remportait la victoire sur Fortuné. Le pauvre Fatal, qui aimait Gracieuse à la folie, fut bien tenté; mais, à la fin, il se résolut à faire son devoir. Sans rien dire au roi, il quitta la cour et abandonna toutes ses richesses. Cependant Fortuné se mit à la tête de son armée pour aller faire la guerre; mais, au bout de quatre jours, il tomba malade de fatigue, car il était fort délicat, n'ayant jamais voulu faire aucun exercice. Le chaud, le froid, tout le rendait malade. Cependant l'ambassadeur, qui voulait faire sa cour à Fortuné, lui dit qu'il avait vu à la cour de Gracieuse ce petit garçon qu'il avait chassé de son palais, et qu'on disait que le père de Gracieuse lui avait

promis sa fille. Fortuné, à cette nouvelle, se mit dans une grande colère, et aussitôt qu'il fut guéri il partit pour détrôner le père de Gracieuse, et promit une forte somme d'argent à celui qui lui amènerait Fatal. Fortuné remporta de grandes victoires, quoiqu'il ne combattît pas lui-même, car il avait peur d'être tué. Enfin il assiégea la ville capitale de son ennemi, et résolut de faire donner l'assaut. La veille de ce jour, on lui amena Fatal lié avec de grosses chaînes ; car un grand nombre de personnes s'étaient mises en chemin pour le chercher. Fortuné, charmé de pouvoir se venger, résolut, avant de donner l'assaut, de faire couper la tête à Fatal à la vue des ennemis. Ce jour-là même, il donna un grand festin à ses officiers, parce qu'il célébrait son jour de naissance, ayant justement vingt-cinq ans. Les soldats qui étaient dans la ville, ayant appris que Fatal était pris, et qu'on devait dans une heure lui couper la tête, résolurent de mourir ou de le sauver ; car ils se souvenaient du bien qu'il leur avait fait pendant qu'il était leur général. Ils demandèrent donc permission au roi de sortir pour combattre, et cette fois ils furent victorieux. Le don de Fortuné avait cessé ; comme il voulait s'enfuir, il fut tué. Les soldats victorieux coururent ôter les chaînes à Fatal, et dans le même moment on vit paraître en l'air deux chariots brillants de lumière. La fée était dans un de ces chariots, et le père et la mère de Fatal étaient dans l'autre, mais endormis. Ils ne s'éveillèrent qu'au moment où leurs chariots touchaient la terre, et ils furent bien étonnés de se voir au milieu d'une armée. La fée alors, s'adressant à la reine, et lui présentant Fatal, lui dit : « Madame, reconnaissez dans ce héros votre fils aîné ; les malheurs qu'il a éprouvés ont corrigé les défauts de son caractère, qui était violent et emporté. Fortuné, au contraire, qui était né avec de bonnes inclinations, a été absolument gâté par la flatterie, et Dieu n'a pas permis qu'il vécût plus longtemps, parce qu'il serait devenu plus méchant chaque jour. Il vient d'être tué ; mais, pour vous consoler de sa mort, apprenez qu'il était sur le point de détrôner son père, parce qu'il s'ennuyait de

n'être pas roi. » Le roi et la reine furent bien étonnés, et ils embrassèrent de bon cœur Fatal, dont ils avaient entendu



parler si avantageusement. La princesse Gracieuse et son père apprirent avec joie l'aventure de Fatal, qui épousa Gracieuse, avec laquelle il vécut fort longtemps dans une parfaite concorde, parce qu'ils s'étaient unis par la vertu.

LÉONIE, faisant un soupir.

Ah! que je suis contente de voir le pauvre Fatal tranquille! j'avais toujours peur que le méchant Fortuné ne lui fît couper la tête.

MADEMOISELLE.

Je gage qu'il n'y en pas une de vous, mesdemoiselles, qui ne soit bien aise que Fortuné ait été tué.

MARIE.

Quant à moi, j'en suis bien contente; car, s'il n'était pas mort, il aurait toujours cherché à faire du mal à son frère.

HÉLÈNE.

Ce n'était pas la faute de Fortuné d'être si méchant, mais celle de son papa et de sa maman : pourquoi l'avait-on si mal élevé?

MADEMOISELLE.

Vous avez raison, ma chère. Il me semble que, si j'avais été

à la place de la fée, j'aurais bien puni cette faible mère qui lui donnait des bonbons pour l'apaiser. Mais, mes enfants, il faut faire une réflexion. Vous aimez toutes Fatal, et vous haïssez Fortuné. Eh bien, imaginez-vous que les hommes sont tous du même avis que vous; ils aiment les bons, et sont fâchés quand il leur arrive du mal. S'il arrive un malheur à un honnête homme, tout le monde est triste, et même ceux qui ne le connaissent pas particulièrement. Retenez bien cela, mes enfants, la naissance et la richesse, ce ne sont point des choses qui vous feront aimer et estimer, mais vos qualités. A quoi sert que vous soyez riches, si vous gardez tout votre argent, si vous laissez mourir les pauvres de faim? Vous voyez bien que vos richesses ne vous rendent pas aimables; au contraire, toutes les fois que vous refusez d'assister les pauvres, ceux qui vous voient disent en eux-mêmes : « La méchante femme! c'est bien dommage qu'elle soit riche, et il serait bien mieux que madame une telle eût tout son argent; car elle est bien charitable. » Retenez cela, Léonie : si vous continuez à être méchante, on vous mépriserait, on vous haïrait, quoique vous soyez riche et titrée.

LÉONIE.

Hélas! mademoiselle, cela est bien vrai. Mon institutrice, ma bonne, mon papa, maman, mes sœurs, jusqu'aux servantes de cuisine, personne ne me peut souffrir; mais vous savez que je veux me corriger.

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, je l'espère, et si vous avez le courage de suivre mes conseils, nous viendrons à bout de vous corriger.

LÉONIE.

De tout mon cœur, je ferai ce que vous me direz.

MADEMOISELLE.

Par exemple, ma chère, j'ai lu votre papier en secret. Eh bien, si vous étiez bonne fille, vous me donneriez la permission de le lire tout haut. Je sais que cela sera bien horrible, et que vous seriez bien honteuse; mais aussi cela vous aiderait à vous corriger.

LÉONIE.

Si vous croyez que cela puisse m'aider à me corriger, je le veux bien, ma bonne amie.

MADEMOISELLE.

Oui, je vous le promets. Quand vous aurez envie de dire ou de faire quelque sottise, vous penserez en vous-même : J'ai promis de l'écrire, et on le lira devant ces demoiselles ; et la peur de l'entendre lire vous empêchera de la faire. Voyons donc ce papier; venez à côté de moi, ma chère, que je vous embrasse auparavant ; car je suis bien contente de votre courage. Voulez-vous lire vous-même ?

LÉONIE.

Non, mademoiselle, je suis trop honteuse.

MADEMOISELLE.

C'est bon signe que vous soyez honteuse. Eh bien, je vais lire.

« J'ai refusé d'obéir à mademoiselle ; je lui ai dit qu'elle était bien hardie de me commander, puisqu'elle n'était que ma servante. Je lui ai dit aussi que je souhaitais la mettre si fort en colère qu'elle me donnât un coup pour me casser un bras ou une jambe, parce que cela la ferait chasser de la maison. »

LÉONIE, en pleurant.

Ah ! ma bonne amie, ces demoiselles ne voudront plus me souffrir dans leur compagnie, à présent qu'elles savent combien je suis méchante.

MADEMOISELLE.

Mais, ma chère, elles voient combien vous avez envie de vous corriger. Écoutez bien, mon enfant, nous naissons tous avec des défauts. Les honnêtes gens, quand ils étaient jeunes, en avaient autant que les méchants ; mais ils se sont corrigés : voilà toute la différence qu'il y a. Je veux bien vous avouer une chose, ma chère, c'est que, quand j'étais petite, j'étais aussi méchante que vous ; mais, par bonheur, j'avais une bonne mère qui m'aimait beaucoup. Je suivis ses conseils, et en deux mois je me corrigeai, en sorte qu'on ne me reconnaissait pas. Je ne vous

dirai point combien ce que vous avez dit à votre institutrice est horrible : je veux l'oublier, parce que vous reconnaissez votre faute.

SOPHIE.

Ne pleurez pas, ma petite Léonie, nous vous aimons de tout notre cœur; et, pour moi, je gagerais que vous ne ferez plus de pareilles fautes.

JULIETTE.

Ma bonne amie, je lisais, il y a quelque temps, qu'il y avait un grand philosophe que tout le monde admirait à cause de sa bonté. Eh bien, il dit un jour qu'il était né gourmand, menteur, ivrogne, voleur; mais personne ne le voulait croire, parce qu'il s'était tout à fait corrigé. Ainsi, quand Léonie sera grande, on ne voudra pas croire qu'elle ait été méchante; car elle sera si bonne qu'on en sera charmé.

MADEMOISELLE.

Et à présent, ma chère, on aurait de la peine à croire que vous étiez, il n'y a qu'un mois, une orgueilleuse, qui preniez plaisir à parler des défauts des autres pour les humilier. Vous vous corrigerez, et, si cela continue, je vous aimerai encore davantage. Mais dites-moi, je vous prie, le nom de ce philosophe.

JULIETTE.

Il s'appelait Socrate.

MARIE.

Ah! je le connais bien, mademoiselle; vous m'avez appris hier une jolie histoire de lui.

MADEMOISELLE.

Répétez-la à ces demoiselles, ma chère.

MARIE.

Socrate avait une femme si méchante qu'elle ne cessait de l'outrager par mille sortes d'injures. Un jour qu'elle l'avait beaucoup querellé, il sortit de chez lui pour ne la plus entendre. Cette méchante femme fut fort fâchée de n'avoir plus personne à gronder, et cela la mit si fort en colère qu'elle prit un pot plein d'eau sale, et jeta cette eau sur la tête de son mari. Vous croyez

peut-être, mesdames, que Socrate se fâcha contre sa femme : point du tout; il se mit à rire, et dit à l'un de ses amis qui était



là : *Après le tonnerre, il vient toujours de la pluie.* La gronderie de sa femme, il l'appelait le tonnerre, et l'eau sale, c'était la pluie qui avait gâté son habit.

SOPHIE.

Je suis sûre que sa femme aurait mieux aimé qu'il l'eût battue que de le voir rire.

MADEMOISELLE.

Vous avez raison, ma chère. Il ne faut pas chercher à se venger, cela est vilain. Mais il est pourtant vrai qu'on se venge des gens qui veulent nous faire du mal en riant du mal qu'ils nous font. Ils avaient envie de vous fâcher, et vous ne leur donnez pas ce plaisir; cela les mortifie beaucoup; mais, comme je vous l'ai

dit, il ne faut pas rire pour les fâcher, cela ne serait pas bien; au contraire, quand une personne vous dit des injures ou cherche à vous donner du chagrin, il faut dire en vous-même : Cette pauvre personne ne peut me faire du mal, si je ne me fâche pas; mais elle se fait beaucoup de mal à elle-même en cherchant à me fâcher : elle est bien à plaindre, j'ai pitié d'elle. Mon Dieu, faites-lui la grâce de se corriger; je lui pardonne de bon cœur le tort qu'elle a voulu me faire. Car, voyez-vous, mes enfants, il faut aimer nos ennemis et leur pardonner, si nous voulons que Dieu nous pardonne. Présentement, Hélène et Marie vont nous raconter leurs histoires.

HÉLÈNE.

Quand Noé fut sorti de l'arche, il planta la vigne. Il vint du raisin à cette vigne, et Noé fit du vin avec ce raisin. Quand il eut fait du vin, il voulut savoir quel goût il avait; car il est à croire qu'il n'y avait point eu de vin auparavant. Mais ce patriarche, qui ne connaissait pas l'espèce de délire que cause cette boisson, en but une si grande quantité qu'il en perdit la raison. Son fils Cham, au lieu d'être peiné de voir les sottises que son père faisait, se mit à rire, et appela ses deux frères, Sem et Japhet, pour se moquer de lui. Mais ses frères lui dirent : « Fi! cela est vilain de se moquer de son père. Quand les parents font mal, il ne faut jamais le dire à personne. » Quand Noé eut dormi et qu'il eut recouvré sa raison, il sut ce que ses enfants avaient fait, et dit à Cham : « Vous êtes un méchant, parce que vous avez manqué au respect que vous me deviez; je vous maudis, et, au contraire, je donne ma bénédiction à vos frères. »

MARIE.

Qu'est-ce que cela veut dire : *Je vous maudis?*

MADEMOISELLE.

Cela veut dire : Je vous souhaite toutes sortes de malheurs, et je prie Dieu de vous les envoyer.

LÉONIE.

Et le bon Dieu envoie-t-il des malheurs aux enfants maudits?

MADEMOISELLE.

Presque toujours, ma chère. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un enfant que d'être maudit par son père et sa mère. Or, on s'expose à ce malheur quand on leur donne du chagrin, en leur désobéissant, en leur parlant sans respect ; car il est impossible que des jeunes personnes qui connaissent peu le monde puissent choisir un mari aussi bien que leurs parents. Ainsi, mes enfants, prenez bien garde à ne pas chagriner vos père et mère ; car, si par malheur ils vous maudissaient, vous seriez bien à plaindre. Voyez aussi combien il est dangereux de boire du vin et des liqueurs fortes; cela fait perdre la raison, et on fait des sottises.

JULIETTE.

Ma bonne amie, est-ce un péché de boire du vin? Je n'ai jamais perdu la raison en buvant, mais je vous avouerai que j'aime le vin blanc, celui qui est sucré.

MADEMOISELLE.

Il faut, mes enfants, que je vous raconte une histoire que j'ai lue quelque part : c'est saint Augustin qui la rapporte, et cela est arrivé à sa mère, qui se nommait Monique. Quand elle était petite fille, elle avait une sage gouvernante, qui ne lui permettait pas de boire du vin, excepté à dîner et à souper. Elle lui disait : « Ma chère, tant que vous serez jeune, ne buvez que de l'eau; mais, quand vous serez mariée et votre maîtresse, si vous avez pris l'habitude de boire à tout moment sans soif, vous boirez du vin et vous perdrez la raison. » Monique n'avait jamais goûté de vin pur de toute sa vie; quand elle eut quatorze ans, son père l'envoyait à la cave avec la servante, et un jour elle dit : « Je veux voir quel goût a le vin. » Elle en but une petite goutte, et cela ne lui parut pas trop bon. Le lendemain, il lui prit fantaisie d'en boire encore; elle en avala quelques gorgées et trouva qu'il était meilleur; enfin elle s'y accoutuma si bien qu'elle en buvait de grands verres. Heureusement pour elle, elle eut une dispute avec sa servante qui l'appela petite

ivrognesse; ce reproche la rendit si honteuse qu'elle se corrigea. Car c'est la plus grande injure qu'on puisse dire à une jeune



personne que de lui reprocher qu'elle boit beaucoup de vin, du punch et des liqueurs fortes.

Vous voyez par là, mes enfants, qu'il faut bien prendre garde aux mauvaises habitudes, et surtout à celle-là. Ainsi vous pouvez boire du vin quand on vous en donne; mais il serait mal d'en demander ou d'en boire sans permission. Allons, Marie, dites-nous votre histoire.

MARIE.

Noé et ses trois fils ayant eu beaucoup d'enfants, le pays où ils demeuraient leur parut trop petit, et ils résolurent de s'en séparer. Mais auparavant ils voulurent bâtir une grande tour, bien plus haute que les tours de Notre-Dame, parce qu'ils voulaient que ceux qui viendraient au monde quand ils seraient morts dissent qu'ils avaient beaucoup d'esprit de faire un si bel ouvrage. Ils disaient aussi : « Si Dieu voulait nous noyer une autre fois, nous monterions au haut de cette tour, et l'eau ne pourrait venir jusque-là. » Ils commencèrent donc cette tour; mais Dieu se moqua de leur vanité et de leur folie; car tout d'un coup il leur fit oublier la langue qu'ils savaient, et leur en apprit une si grande quantité d'autres qu'ils ne s'entendaient plus. C'est

comme si nous oubliions présentement le français et l'anglais, que je parlasse le latin, ma bonne amie parlât l'allemand, Sophie l'italien; nous serions obligées de nous séparer, car nous ne pourrions plus nous entendre. Ces hommes furent donc bien surpris; car, quand l'un disait : « Donnez-moi une pierre, » l'autre, qui ne l'entendait pas, lui apportait de l'eau ou du bois. Il fallut donc laisser la tour, qui était déjà bien avancée; on la nomma *Babel*, qui veut dire *confusion*, et chacun pensa à s'en aller de son côté. Les enfants de Cham et de Chanaan, son fils, furent du côté de l'orient; ceux de Japhet allèrent demeurer à l'occident, et ceux de Sem habitèrent dans le pays d'Assur.

HÉLÈNE.

Mademoiselle, je ne connais point tous ces côtés-là.

MADEMOISELLE.

Je vais vous les montrer sur une carte de géographie, ma chère... Voyez : le côté qui est tout en haut s'appelle le *nord* ou le *septentrion;* celui qui est tout en bas s'appelle le *sud* ou le *midi;* celui qui est à votre main droite s'appelle l'*est* ou l'*orient;* et celui qui est à votre main gauche s'appelle l'*ouest* ou l'*occident.*

MARIE.

Pourquoi cette carte est-elle de quatre couleurs?

MADEMOISELLE.

Pour séparer ce qui est *terre* d'avec ce qui est *eau*, et pour distinguer les cinq parties du monde, qu'on appelle l'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique*, l'*Amérique* et l'*Océanie*. L'Europe est au nord, l'Asie est à l'est, l'Afrique est au sud, l'Amérique est à l'ouest, et l'Océanie est au sud de l'Asie. Adam a été créé dans l'Asie, et nous vivons dans l'Europe.

JULIETTE.

Mademoiselle, lequel des enfants de Noé est notre père?

MADEMOISELLE.

Répondez, Sophie.

SOPHIE.

C'est Japhet.



MARIE.

Ma bonne amie, voulez-vous bien me laisser encore regarder cette carte, et me dire ce que signifient toutes ces lignes?

MADEMOISELLE.

Volontiers, ma chère. L'étude de la carte s'appelle la *géographie;* et tous les jours nous en dirons quelque chose : pour aujourd'hui, nous en avons assez appris. Retenez bien les quatre côtés du monde, et ses cinq parties, jusqu'à la première leçon.

JULIETTE.

Ma bonne amie, il y a dans la fable plusieurs choses qui ressemblent à l'histoire sainte; par exemple, l'âge d'or, le déluge, l'entreprise des géants...

MARIE.

Ma bonne amie, qu'est-ce que ces géants?

MADEMOISELLE.

Vous êtes encore trop petite pour apprendre cela.

HÉLÈNE.

Ah! ma bonne amie, je serai bien sage, dites-moi cela, je vous prie; je vous écouterai bien.

MADEMOISELLE.

Je vous gâte, je pense; car je fais tout ce que vous voulez. Écoutez donc bien. Après le déluge, les hommes ne savaient pas encore écrire; ainsi il n'y avait point de livres.

LÉONIE.

Comment donc avons-nous pu savoir l'histoire d'Adam, puisqu'on ne l'a pas écrite?

MADEMOISELLE.

Adam conta cette histoire à ses enfants, ses enfants l'apprirent à Noé. Quand il fut sorti de l'arche, Noé la dit à ses fils, et il leur recommanda de l'apprendre aussi à leurs enfants. Sem, qui était bien obéissant à son père, lui obéit, et jamais ses enfants ne l'oublièrent; mais Cham et Japhet n'y pensèrent pas beaucoup. Les quatre fils de Japhet vinrent demeurer dans un pays qu'on appelait la Grèce, et on les nomma *Grecs* : or, les Grecs

aimaient beaucoup les contes et les fables, et ils en composaient sur tout ce qui arrivait. Au lieu de rapporter les histoires comme leurs pères les leur avaient apprises, ils en firent des fables, et voici celles qu'ils firent à l'occasion de la tour de Babel. Mais, avant de vous dire cette fable, il faut que je vous apprenne que ces Grecs, au lieu d'adorer le bon Dieu, adoraient les hommes et avaient une religion extravagante. Il y avait eu plusieurs rois nommés Jupiter, ils firent un Dieu de ces rois, et toutes les bonnes et les mauvaises actions que ces rois nommés Jupiter avaient faites, ils disaient qu'elles étaient faites par une seule personne qui était Jupiter, roi du ciel.

Ils disaient encore que les géants étaient de grands hommes, grands comme cette maison, et qu'ils eurent envie de chasser Jupiter du ciel; mais comme ils n'avaient pas une échelle assez grande pour y monter, ils prirent les plus grandes montagnes, et, les mettant les unes sur les autres, ils en firent une échelle. Ils étaient bien près d'y atteindre lorsque Jupiter les foudroya; et ceux qui ne furent pas tués, il mit sur leurs corps ces hautes montagnes qu'ils avaient apportées. Vous comprenez bien, mes enfants, que cette fable n'est pas vraie.

MARIE.

A merveille, ma bonne amie. Ces montagnes, cela veut dire les pierres dont les enfants de Noé faisaient une tour; et ce tonnerre, cela veut montrer comment Dieu les punit, en leur faisant oublier leur langage pour en parler un autre.

MADEMOISELLE.

Voilà ce qui s'appelle une fille d'esprit. Eh bien, puisque vous comprenez cette fable, je vais vous dire une autre folie des Grecs. Savez-vous ce que c'est qu'un tremblement de terre?

HÉLÈNE.

Non, ma bonne amie.

MARIE ET LÉONIE.

Ni nous non plus.

MADEMOISELLE.

Sophie et Juliette le savent bien; mais je vais le répéter à cause de vous, mesdemoiselles. Il arrive quelquefois que tout

d'un coup la terre s'ébranle sous nos pieds, et renverse les maisons; les Grecs disaient que la terre tremblait toutes les fois que les géants qui étaient sous les montagnes tâchaient d'en sortir.

JULIETTE.

C'est bien fou. Mais qu'est-ce qui fait trembler la terre?

MADEMOISELLE.

L'on prétend que ce sont de grands feux souterrains, ou de l'air renfermé dans la terre, qui cherche à sortir, et qui quelquefois s'ouvre un passage.

MARIE, joignant les mains.

Oh! mon Dieu! ma bonne amie, que cela doit être horrible de voir sortir du feu de la terre! Je mourrais de peur s'il y avait un tremblement de terre à Paris; nous serions tous brûlés.

MADEMOISELLE.

Oh! que non, ma chère. Il y a trois pays, surtout en Europe, où l'on trouve trois montagnes qui jettent du feu. On appelle cela des volcans : retenez ce mot, mes enfants; mais le feu qui sort des volcans n'empêche pas qu'il n'y ait des habitants.

LÉONIE.

Comment appelle-t-on ces pays, ma bonne amie?

MADEMOISELLE.

Il y a un volcan dans l'Italie, près d'une ville qu'on appelle Naples, et il est sur le haut d'une grande montagne nommée le Vésuve. Il y en a un autre dans l'île de Sicile, sur une grande montagne qu'on nomme Etna; et un autre dans l'île d'Islande, sur la montagne d'Hécla.

MARIE.

Qu'est-ce qu'une île, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE.

Je serais charmée de vous l'apprendre aujourd'hui, mes enfants; mais il est sept heures passées, il faut nous quitter; ce sera pour la première fois. Adieu, mes bons enfants. Continuez à être bien sages, je recommande cela surtout à Léonie. Si elle se corrige d'ici à la première leçon, elle aura un joli conte.



SEPTIÈME DIALOGUE.

CINQUIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.

Bonjour, mesdemoiselles. Attendez un peu, je vous prie, je veux regarder Léonie entre deux yeux... Je gage qu'elle n'a pas fait beaucoup de sottises, car elle a l'air bien content.

LÉONIE.

Ma bonne amie, j'ai commencé beaucoup de sottises, mais je n'en ai pas fini une seule. Hier, j'ai dit à ma bonne, vous êtes une imper..., et puis je me suis arrêtée tout d'un coup; une autre fois, j'ai levé la main pour la battre, mais je ne l'ai pas fait.

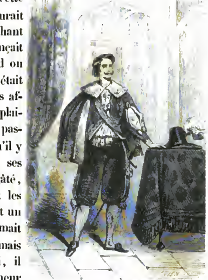
MADEMOISELLE.

Je vous l'avais bien dit, que vous vous corrigeriez. Cela ira de mieux en mieux, j'en suis sûre. Puisque vous m'avez tenu parole, il est juste que je tienne la mienne. Allons nous asseoir sous les arbres dans le jardin, je vous dirai le conte que je vous ai promis.

LE PRINCE CHARMANT,

CONTE.

Il y avait une fois un prince qui n'avait que seize ans lorsqu'il perdit son père. D'abord il fut un peu triste ; et puis le plaisir d'être roi le consola bientôt. Ce prince, qui se nommait Charmant, n'avait pas un mauvais cœur, mais il avait été élevé à faire sa volonté ; et cette mauvaise habitude l'aurait sans doute rendu méchant par la suite. Il commençait déjà à se fâcher, quand on lui faisait voir qu'il s'était trompé. Il négligeait les affaires pour se livrer à ses plaisirs ; surtout il aimait si passionnément la chasse, qu'il y passait presque toutes ses journées. Il avait été gâté, comme le sont souvent les princes. Pourtant il avait un bon gouverneur ; il l'aimait beaucoup étant jeune ; mais lorsqu'il fut devenu roi, il pensa que ce gouverneur



était trop vertueux. « Je n'oserai jamais suivre mes fantaisies devant lui, disait-il en lui-même. Il dit qu'un prince doit donner tout son temps aux affaires de son royaume, et je n'aime que mes plaisirs. Quand même il ne me dirait rien, il serait triste, et je reconnaîtrais à son visage qu'il serait mécontent de moi : il faut l'éloigner, car il me gênerait. » Le lendemain, Charmant assembla son conseil, donna de grandes louanges à son gouverneur, et dit que, pour le récompenser du soin qu'il avait eu de lui, il

lui donnait le gouvernement d'une province qui était fort éloignée de la cour. Quand son gouverneur fut parti, il se plongea dans la paresse et se livra à la chasse, qu'il aimait avec fureur. Un jour que Charmant était dans une grande forêt, il vit passer une biche blanche comme la neige, elle avait un collier d'or au cou, et lorsqu'elle fut proche du prince, elle le regarda fixement, et ensuite elle s'éloigna. « Je ne veux pas qu'on la tue! » s'écria Charmant. Il commanda donc à ses gens de rester là avec ses chiens, et il suivit la biche. Il semblait qu'elle l'attendait; mais lorsqu'il était près d'elle, elle s'éloignait en sautant et gambadant. Il avait tant envie de la prendre, qu'en la suivant il fit beaucoup de chemin sans y penser. La nuit vint, et il perdit la biche de vue. Le voilà bien embarrassé, car il ne savait où il était. Tout d'un coup il entendit des instruments, mais ils paraissaient être bien loin. Il suivit ces sons agréables, et



arriva enfin à un grand château où l'on donnait ce beau concert. Le portier lui demanda ce qu'il voulait, et le prince lui conta son aventure. « Soyez le bienvenu, lui dit cet homme, on vous attend pour souper, car la biche blanche appartient à ma maîtresse, et toutes les fois qu'elle la fait sortir c'est pour lui amener compagnie. » En même temps le portier siffla, et plusieurs domestiques parurent avec des flambeaux, et conduisirent le prince dans un appartement bien éclairé. Les meubles de cet appartement n'étaient pas magnifiques, mais tout était si propre et si bien arrangé, que cela faisait plaisir à voir. Aussitôt il aperçut la maîtresse de la maison. Le prince fut ébloui de sa beauté, et, s'étant jeté à ses pieds, il ne pouvait parler, tant il était occupé à la regarder. « Levez-vous, mon prince, lui dit-elle en lui

donnant la main. Je suis charmée de l'admiration que je vous cause : vous me paraissez si aimable, que je souhaite de tout mon cœur que vous soyez celui qui doit me tirer de ma solitude. Je m'appelle Vraie-Gloire, et je suis immortelle. Je vis dans ce château depuis le commencement du monde, en attendant un mari. Un grand nombre de rois sont venus me voir; mais, quoiqu'ils m'eussent juré une fidélité éternelle, ils ont manqué à leur parole, et m'ont abandonnée pour la plus cruelle de mes ennemies. — Ah! belle princesse, dit Charmant, peut-on vous oublier quand on vous a vue une fois? Je jure de n'aimer jamais que vous, et, dès ce moment, je vous choisis pour reine. — Et moi je vous accepte pour mon roi, lui dit Vraie-Gloire ; mais il ne m'est pas permis de vous épouser encore. Je vais vous faire voir un autre prince qui est dans mon palais, et qui prétend aussi m'épouser. Si j'étais la maîtresse, je vous donnerais la préférence, mais cela ne dépend pas de moi. Il faut que vous me quittiez pendant trois ans, et celui des deux qui me sera le plus fidèle pendant ce temps aura la préférence. »



Charmant fut fort affligé de ces paroles; mais il le fut bien davantage quand il vit le prince dont Vraie-Gloire lui avait parlé. Il était si beau, il avait tant d'esprit, qu'il craignit que Vraie-Gloire ne l'aimât plus que lui. Il se nommait Absolu, et il possédait un grand royaume. Ils soupèrent tous deux avec Vraie-Gloire, et furent bien tristes quand il fallut la quitter le matin. Elle leur dit qu'elle les attendait dans trois ans, et ils

sortirent ensemble du palais. A peine avaient-ils marché deux cents pas dans la forêt, qu'ils virent un palais bien plus magnifique que celui de Vraie-Gloire : l'or, l'argent, le marbre, les diamants éblouissaient les yeux, les jardins en étaient superbes, et la curiosité les engagea à y entrer. Ils furent bien surpris d'y trouver leur princesse, mais elle avait changé d'atours, sa robe était toute garnie de diamants, ses cheveux en étaient ornés, au lieu que la veille sa parure n'était qu'une robe blanche garnie de fleurs. « Je vous montrai hier ma maison de campagne, leur dit-elle. Elle me plaisait autrefois; mais puisque j'ai deux princes pour fiancés, je ne la trôuve plus digne de moi. Je l'ai abandonnée pour toujours, et je vous attendrai dans ce palais, car les princes doivent aimer la magnificence. L'or et les pierreries ne sont faits que pour eux; et quand leurs sujets les voient si magnifiques, ils les respectent davantage. » En même temps, elle fit passer ses deux fiancés dans une grande salle. « Je vais vous montrer, leur dit-elle, les portraits de plusieurs princes qui ont voulu m'épouser. En voilà un qu'on nommait Alexandre, que j'aurais épousé, mais il est mort trop jeune. Ce prince, avec un fort petit nombre de troupes, ravagea toute l'Asie et s'en rendit maître. Il m'aimait à la folie, et risqua plusieurs fois sa vie pour me plaire. Voyez cet autre : on le nommait Pyrrhus. Le désir de devenir mon époux l'a engagé à quitter son royaume pour en acquérir d'autres; il courut toute sa vie, et fut tué malheureusement d'une tuile qu'une femme lui jeta sur la tête. Cet autre se nommait Jules César : pour mériter mon cœur, il a fait pendant dix ans la guerre dans les Gaules; il a vaincu Pompée et soumis les Romains. Il eût été mon époux; mais ayant, contre mon conseil, pardonné à ses ennemis, ils le tuèrent de vingt-deux coups de poignard. » La princesse leur montra encore un grand nombre de portraits, et leur ayant donné un superbe déjeuner, qui fut servi dans des plats d'or, elle leur dit de continuer leur voyage. Quand ils furent sortis du palais, Absolu dit à Charmant : « Avouez que la princesse était mille fois plus aimable aujourd'hui avec ses beaux habits qu'elle

n'était hier, et qu'elle avait aussi beaucoup plus d'esprit. — Je ne sais, répondit Charmant; elle avait du fard aujourd'hui, elle m'a paru changée, à cause de ses beaux habits; mais assurément elle me plaisait davantage sous son simple costume. » Les deux princes se séparèrent, et s'en retournèrent dans leurs royaumes, bien résolus de faire tout ce qu'ils pourraient pour plaire à leur maîtresse. Quand Charmant fut dans son palais, il se ressouvint qu'étant petit, son gouverneur lui avait souvent parlé de Vraie-Gloire, et il dit en lui-même : « Puisqu'il connaît la princesse, je veux le faire revenir à ma cour; il m'apprendra ce que je dois faire pour lui plaire. » Il envoya donc un courrier pour le chercher; et aussitôt que son gouverneur, qu'on nommait Sincère, fut arrivé, il le fit venir dans son cabinet, et lui raconta ce qui



lui était arrivé. Le bon Sincère, pleurant de joie, dit au roi : « Ah! mon prince, que je suis content d'être revenu; sans moi, vous auriez perdu votre princesse. Il faut que je vous apprenne qu'elle a une sœur, qu'on nomme Fausse-Gloire; cette méchante créature n'est pas si belle que Vraie-Gloire; mais elle se farde pour cacher ses défauts. Elle attend tous les princes qui sortent

de chez Vraie-Gloire, et comme elle ressemble à sa sœur, elle les trompe. Ils croient travailler pour Vraie-Gloire, et ils se perdent en suivant les conseils de sa sœur. Vous avez vu que tous les amants de Fausse-Gloire périssent misérablement. Le prince Absolu, qui va suivre leur exemple, ne vivra que jusqu'à trente ans; mais si vous vous conduisez par mes conseils, je vous promets qu'à la fin vous serez l'époux de votre princesse. Elle doit être mariée au plus grand roi du monde : travaillez à le devenir. — Mon cher Sincère, répondit Charmant, tu sais que cela n'est pas possible. Quelque grand que soit mon royaume, mes sujets sont si ignorants, si grossiers, que je ne pourrai jamais les engager à faire la guerre. Or, pour devenir le plus grand roi du monde, ne faut-il pas gagner un grand nombre de batailles et prendre beaucoup de villes? — Ah! mon prince, repartit Sincère, vous avez déjà oublié les leçons que je vous ai données. Quand vous n'auriez pour tout bien qu'une seule ville et deux ou trois cents sujets, et que vous ne feriez jamais la guerre, vous pourriez devenir le plus grand roi du monde : il ne faut pour cela qu'être le plus juste et le plus vertueux; c'est là le moyen d'acquérir la princesse Vraie-Gloire. Ceux qui prennent les royaumes de leurs voisins, qui, pour bâtir de beaux châteaux, acheter de beaux habits et beaucoup de diamants, foulent leurs peuples, sont trompés, et ne trouveront que la princesse Fausse-Gloire, qui alors n'aura plus son fard, et leur paraîtra dans toute sa difformité. Vous dites que vos sujets sont grossiers et ignorants, il faut les instruire. Faites la guerre à l'ignorance et au crime; combattez vos passions, et vous serez un grand roi et un conquérant au-dessus de César, de Pyrrhus, d'Alexandre et de tous les héros dont Fausse-Gloire vous a montré les portraits. »
Charmant résolut de suivre les conseils de son gouverneur. Pour cela il pria un de ses parents de commander dans son royaume pendant son absence, et partit avec son gouverneur pour voyager dans tout le monde, et s'instruire par lui-même de tout ce qu'il fallait faire pour rendre ses sujets heureux. Quand il trouvait dans un royaume un homme sage ou habile, il lui disait :

« Voulez-vous venir avec moi? je vous donnerai beaucoup d'or. » Quand il fut bien instruit, et qu'il eut un grand nombre de gens habiles, il retourna dans son royaume, et les chargea d'instruire ses sujets, qui étaient très-pauvres et très-ignorants. Il fit bâtir des grandes villes et quantité de vaisseaux; il faisait apprendre à travailler aux jeunes gens, nourrissait les pauvres malades et les vieillards, rendait lui-même la justice à ses peuples, en sorte qu'il les rendit honnêtes gens et heureux. Il passa deux ans dans ce travail, et au bout de ce temps, il dit à Sincère : « Croyez-vous que je sois bientôt digne de Vraie-Gloire? — Il vous reste encore un grand ouvrage à faire, lui dit son gouverneur. Vous avez vaincu les vices de vos sujets, votre paresse, votre amour pour les plaisirs, mais vous êtes encore l'esclave de votre colère; c'est le dernier ennemi qu'il faut combattre. » Charmant eut beaucoup de peine à se corriger de ce dernier défaut; mais il était si amoureux de sa princesse, qu'il fit les plus grands efforts pour devenir doux et patient. Il y réussit; et les trois ans étant passés, il se rendit dans la forêt où il avait vu la biche blanche. Il n'avait pas mené avec lui un grand équipage; le seul Sincère l'accompagnait. Il rencontra bientôt Absolu dans un char superbe; il avait fait peindre sur ce char les batailles qu'il avait gagnées, les villes qu'il avait prises; et il faisait marcher devant lui plusieurs princes qu'il avait faits prisonniers, et qui étaient enchaînés comme des esclaves. Lorsqu'il aperçut Charmant, il se moqua de lui et de la conduite qu'il avait tenue. Dans le même moment, ils virent les palais des deux sœurs, qui n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre. Charmant prit le chemin du premier, et Absolu en fut charmé, parce que celle qu'il prenait pour sa princesse lui avait dit qu'elle n'y retournerait jamais. Mais à peine eut-il quitté Charmant, que la princesse Vraie-Gloire, mille fois plus belle, mais toujours aussi simplement vêtue que la première fois qu'il l'avait vue, vint au-devant de lui. « Venez, mon prince, lui dit-elle; grâce à votre ami Sincère, qui vous a appris à me distinguer de ma sœur, vous êtes digne d'être mon époux. » Dans le même temps, Vraie-Gloire

commanda aux Vertus, qui sont ses sujettes, de préparer une fête pour célébrer son mariage avec Charmant; et pendant qu'il s'occupait du bonheur qu'il allait avoir d'être l'époux de cette princesse, Absolu arriva chez Fausse-Gloire, qui le reçut parfaitement bien, et lui offrit de l'épouser sur-le-champ. Il y consentit avec joie; mais à peine fut-elle sa femme, qu'il s'aperçut, en la regardant de près, qu'elle était vieille et ridée, quoiqu'elle n'eût pas oublié de mettre beaucoup de blanc et de rouge pour cacher ses rides. Pendant qu'elle lui parlait, un fil d'or qui attachait ses fausses dents se rompit, et ses dents tombèrent à terre. Le prince Absolu était si fort en colère d'avoir été trompé, qu'il se jeta sur elle pour la battre; mais comme il l'avait prise par de beaux cheveux noirs qui étaient fort longs, il fut très-étonné qu'ils lui restassent dans la main : car Fausse-Gloire portait une



perruque; et comme elle resta nu-tête, il vit qu'elle n'avait qu'une douzaine de cheveux, et encore ils étaient tous blancs.

Absolu laissa cette méchante et laide créature, et courut au palais de Vraie-Gloire, qui venait d'épouser Charmant, et la douleur qu'il eut d'avoir perdu cette princesse fut si grande qu'il en mourut. Charmant plaignit son malheur, et vécut longtemps avec Vraie-Gloire. Il en eut plusieurs filles, mais une seule ressemblait parfaitement à sa mère. Il la mit dans le château champêtre, en attendant qu'elle pût trouver un époux; et pour empêcher la méchante fante de faire du mal à ceux qui s'attachaient à elle, il écrivit sa propre histoire, afin d'apprendre aux princes qui voudraient épouser sa fille que le seul moyen de posséder Vraie-Gloire est de travailler à se rendre vertueux et utiles à leurs sujets, et que, pour réussir dans ce dessein, ils avaient besoin d'un ami sincère.

MARIE.

Ma bonne amie, je ne trouve pas ce conte si joli que les autres; car je ne connais pas les gens dont Fausse-Gloire parle aux princes. Je vois bien qu'il me reste bien des choses à apprendre; dépêchez-vous, je vous prie, de me les enseigner. Savez-vous bien, ma bonne amie, que j'ai plus de six ans? Je suis déjà bien vieille.

MADEMOISELLE.

Oh! cela est vrai, ma chère, on est vieille à six ans quand on ne sait rien; mais quand on s'est appliquée, on est encore assez jeune pour apprendre bien des choses. Nous allons reprendre la géographie; mais, auparavant, je prie Juliette de me dire ce qu'elle pense du conte que je viens de dire.

JULIETTE.

Bien des choses, mademoiselle. Je pense d'abord que j'ai fait comme le prince Absolu : j'ai pris Fausse-Gloire pour Vraie-Gloire. Je croyais me faire estimer par mon esprit, et je ne savais pas qu'il me rendait haïssable, si je n'étais pas bonne en même temps. Je pense aussi que le prince Charmant ressemble à Pierre le Grand, empereur de toutes les Russies, dont j'ai lu l'histoire.

MADEMOISELLE.

Et tout cela est fort bien pensé, ma chère demoiselle. Voyez-vous, mes enfants, nous aimons toutes à être estimées, louées, c'est-à-dire que nous sommes amoureuses de Belle-Gloire, ce qui est fort bien. Mais il faut bien nous mettre dans l'esprit ce que je vous ai déjà dit bien des fois, et ce que je vous répéterai encore : on ne nous estime que pour l'amour de notre vertu, et non pas pour notre argent, pour nos beaux habits ni pour nos titres. Travaillons donc à être vertueux, mes bons enfants; il n'y a que cela de nécessaire, et pour cette vie et pour l'autre. Allons, Hélène, dites-nous votre histoire.

HÉLÈNE.

Parmi les enfants de Sem, il y eut, longtemps après le déluge, un homme qu'on appelait Abraham. Il aimait beaucoup le bon Dieu, et Dieu l'aimait aussi beaucoup. Il vint demeurer dans un pays qu'on nommait Chanaan, avec Sara, sa femme, et Loth son neveu. Dieu lui avait commandé de venir dans ce pays, et lui avait promis de le rendre père d'un grand peuple. Abraham, qui était fort vieux, n'avait point d'enfants; mais cela ne l'empêcha pas de croire ce que le bon Dieu lui promettait, parce qu'il savait fort bien que Dieu pouvait tout. Abraham et son neveu Loth devinrent fort riches, car ils avaient un grand nombre de bœufs, de moutons et de valets. Un jour, les valets d'Abraham et ceux de Loth eurent une grande dispute ensemble, et Abraham, qui savait qu'on fait un péché quand on se querelle, dit à Loth : « Mon frère, je ne veux pas de disputes; ainsi il faut nous séparer. Voilà deux pays, choisissez : j'irai demeurer dans celui dont vous ne voudrez pas. » Loth, au lieu de dire à Abraham : « Mon oncle, je ne veux point vous quitter, et je défendrai à mes domestiques de quereller les vôtres, » choisit le plus beau pays, et fut demeurer dans une ville qu'on appelait Sodome. Mais tous les gens qui demeuraient dans ce pays étaient bien méchants, et quand il venait des étrangers chez eux, ils les maltraitaient beaucoup; toutefois ils ne firent point de mal à Loth.

Un jour que Loth était sur sa porte, il vit venir deux jeunes hommes. Comme il avait appris, chez son oncle Abraham, à être charitable, Loth dit à ces deux hommes : « Il est presque nuit, je vous prie de venir souper et coucher dans ma maison. » Les deux jeunes hommes entrèrent; mais les habitants de cette ville, qui voulaient maltraiter ces étrangers, vinrent à la porte de Loth, et lui dirent qu'ils le feraient mourir s'il ne les mettait dehors. Loth eut bien peur, mais pourtant il dit à ces méchants : « Vous pouvez me faire tout le mal que vous voudrez, mais je ne mettrai pas ces hommes dans la rue. » En même temps, ces deux hommes lui dirent : « N'ayez point peur, nous sommes des anges, et Dieu nous a envoyés pour vous dire de sortir de cette ville, parce qu'il veut punir ce méchant peuple. Sortez donc avec votre femme et vos filles; mais surtout ne regardez pas derrière vous : car Dieu vous punira si vous lui désobéissez. » Aussitôt Loth et sa famille sortirent de Sodome, et les anges marchèrent



devant eux. Quand ils furent un peu loin, ils entendirent un bruit terrible; et la femme de Loth, qui était curieuse, regarda derrière elle pour voir d'où venait ce bruit. Elle vit qu'il tombait une pluie de feu qui brûlait tous ces méchants hommes; mais, comme elle désobéissait à Dieu, elle fut changée en une statue de sel. Son

mari et ses filles furent plus sages qu'elle. Ils ne regardèrent point; et les anges les laissèrent sur une montagne, d'où ils virent brûler Sodome et plusieurs autres villes, dont les peuples étaient aussi fort méchants.

MARIE.

Mais c'est épouvantable d'être ainsi brûlé tout vif!

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère ; et cela nous apprend qu'il ne faut pas désobéir à Dieu. Il ne brûle pas aujourd'hui tous les méchants ; mais ceux qu'il ne punit pas pendant leur vie, il les punira d'une manière bien terrible après leur mort : il ne faut pas oublier cela. Dieu est l'ennemi des méchants qui ne veulent pas se corriger; il compte nos mauvaises actions, et ceux qui ne lui en demandent pas pardon de tout leur cœur, il les rendra très-misérables en cette vie ou en l'autre. Voyez aussi, mes enfants, combien il faut prendre garde à vivre avec d'honnêtes gens. Si Loth n'eût pas quitté Abraham, il n'eût pas perdu sa femme. Il fut sauvé, parce qu'en demeurant avec Abraham, il avait pris la bonne habitude d'être charitable. Il faut donc rechercher la société des jeunes personnes qui sont bonnes, charitables, obéissantes, et fuir comme la peste la compagnie de celles qui voudraient vous donner de mauvais exemples. Allons, Marie, répétez l'histoire que vous avez apprise.

MARIE.

Un jour qu'Abraham était devant sa tente, il vit venir trois voyageurs. Il fut au-devant d'eux, et leur dit : « Je vous prie, faites-moi l'honneur de vous arrêter ici pour manger un morceau. » Les étrangers lui dirent : « Nous le voulons bien. » Et alors Abraham dit à sa femme de préparer du pain et des gâteaux pour ces étrangers; et il commanda à ses valets de leur apprêter de l'eau pour leur laver les pieds, et de la viande pour leur dîner. Après qu'ils eurent dîné, ils dirent à Abraham : « Où est votre femme? » Abraham leur répondit : « Elle est dans sa tente. » Et ces trois étrangers, qui étaient des anges, lui dirent que Sara aurait bientôt un fils. Quand Sara entendit cela, elle se

mit à rire, parce qu'elle était très-vieille, et que ce n'est pas la coutume que les vieilles femmes aient des enfants. Les anges dirent à Sara : « Pourquoi riez-vous? Dieu n'est-il pas le maître de vous donner un fils, lui qui est le tout-puissant? » Sara, toute honteuse, dit qu'elle n'avait pas ri. « Ah! que cela est vilain de mentir, dirent les anges; demandez pardon à Dieu de cette mauvaise action. » Les anges partirent; et quelque temps après, Sara eut un fils qu'elle nomma Isaac.

MADEMOISELLE.

Bien, ma bonne amie. Allons, Sophie, faites quelques réflexions.

SOPHIE.

Je répéterai à ces demoiselles les réflexions que vous m'avez faites, quand vous m'avez appris cette histoire. Abraham était un homme bien charitable, puisqu'il ne laissait passer aucun voyageur sans le prier d'entrer chez lui pour se reposer; et Sara était bien modeste, puisqu'elle se tenait cachée dans sa tente, sans se montrer curieuse de voir ces étrangers.

LÉONIE.

Mademoiselle, est-ce qu'Abraham n'avait point de maison, que Sara restait dans une tente?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère, Abraham n'avait point de maison, quoiqu'il fût un grand seigneur, qui avait plus de domestiques que le roi. Aujourd'hui les personnes riches ont de grandes terres, de belles maisons, de l'argent; mais, dans ce temps-là, pour être riche, il fallait avoir beaucoup de troupeaux. Abraham en avait une grande quantité, et il lui fallait beaucoup d'herbe pour les nourrir; ainsi, quand ses troupeaux avait mangé toute l'herbe d'un endroit, on les menait dans un autre. Vous voyez bien qu'il ne devait pas avoir de maison, on n'aurait pas pu l'emporter; mais il avait des tentes qu'on démontait toutes les fois qu'il quittait un pays pour aller dans un autre.

MARIE.

Puisque Sara avait tant de domestiques, pourquoi son mari lui disait-il de faire du pain pour ces étrangers, comme si elle eût été une servante?

MADEMOISELLE.

Les dames de ce temps-là n'étaient point aussi fières que celles d'aujourd'hui, ma chère. Sara était comme une princesse, et pourtant elle prenait soin du ménage de son mari, et faisait elle-même la cuisine; les jeunes demoiselles menaient boire les moutons : tout le monde travaillait.

MARIE.

Mais, mademoiselle, cela ne serait pas joli, si maman faisait elle-même la cuisine.

MADEMOISELLE.

Vous avez raison, ma chère; mais si les dames ne doivent pas faire la cuisine, elles doivent du moins avoir soin de leur ménage, prendre garde aux domestiques, et penser qu'une honnête femme doit être la première intendante de sa maison.

JULIETTE.

Mais, mademoiselle, cela ne se peut pas : une dame n'en a pas le temps. Il faut qu'elle aille en soirée, à la comédie, à l'Opéra.

MADEMOISELLE.

Souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire, ma chère. Dieu ne nous a pas mis au monde pour jouer, pour courir les bals, les spectacles. On peut y aller quelquefois pour se délasser; mais celles qui ne font autre chose font mal, et Dieu les punira, parce qu'elles négligent leurs devoirs, et c'est un grand péché. Une femme est obligée d'avoir soin de ses enfants, de ses domestiques. Tout le mal qu'ils font pendant qu'elle n'y est pas, Dieu lui en demandera compte, et il y aura un grand nombre de femmes qui seront punies de cette négligence-là. D'ailleurs, c'est un grand péché de dépenser inutilement tant d'argent; on vole cet argent aux pauvres ou à ses enfants.

JULIETTE.

On ne peut donc pas dépenser son argent à sa fantaisie?

MADEMOISELLE.

Dites-moi, ma chère : votre papa a des fermiers qui vendent le blé et les fruits de ses terres; ces fermiers sont-ils maîtres de l'argent qu'on leur donne pour ces blés, pour ces fruits?

JULIETTE.

Ils ne peuvent pas en être les maîtres, car toutes ces choses sont à papa, et ils lui en rendent compte.

MADEMOISELLE.

Eh bien! ma chère, nous sommes les fermiers du bon Dieu. Il nous donne de l'argent pour nous nourrir, nous habiller, pour élever nos enfants; payer les marchands, les domestiques, et assister les pauvres; et comme les fermiers sont obligés de rendre compte à leurs maîtres, et qu'ils les feraient mettre en prison s'ils dépensaient leur argent mal à propos, de même le bon Dieu fera rendre compte aux riches de l'argent qu'il leur aura donné, et les punira s'ils le dépensent en folies. D'ailleurs il faut être bien méchante pour dépenser tant d'argent au jeu, ou à l'Opéra, et aux bals, pendant qu'il y a un si grand nombre de pauvres qui n'ont pas un morceau de pain!

MARIE.

Il y a des gens qui n'ont point de pain, mademoiselle?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère. Il y en a qui n'ont point de lits, d'autres qui meurent de froid en hiver, d'autres qui sont même sans chemises et qui manquent d'ouvrage pour gagner de l'argent.

MARIE.

Ah! mon Dieu, mademoiselle, cela me fait pitié. Prenez tout mon argent pour soulager ces pauvres gens.

MADEMOISELLE.

Vous avez donc beaucoup d'argent?

MARIE.

Ma bonne amie, j'ai deux louis. Prenez-les, je vous prie, pour ces malheureux.

MADEMOISELLE.

Venez m'embrasser, ma chère amie, je vous aime de tout mon cœur; et pour vous récompenser, nous dirons quelque chose de la géographie que vous aimez tant.

Vous voyez ce plat rempli d'eau; supposez que ce soit la mer, et tous les morceaux de carton que je vais mettre dessus seront

la terre. Tous ces petits morceaux de cartes, qui sont environnés d'eau de tous côtés, nous les appellerons des *îles*. Voyez cet autre carton qui touche au bord du plat par un petit bout : c'est presque une île; nous le nommerons donc *presqu'île*. Ce grand morceau de carte, qui ne touche à l'eau que par un côté, nous l'appellerons une *terre ferme* ou un *continent*; cette pointe qui s'avance dans l'eau, nous l'appellerons un *cap*; et une terre fort élevée nous l'appellerons *montagne*. Comprenez-vous bien cela?

MARIE.

A merveille, ma bonne amie. Une île est une terre absolument environnée d'eau; une presqu'île a un petit coin hors de l'eau : elle tient par ce morceau de terre à cette autre grande terre que vous appelez continent, etc.

MADEMOISELLE.

Cela est très-bien. Voyons présentement sur cette carte géographique, si vous trouverez bien chacun de ces objets.

MARIE.

Mademoiselle, la Grande-Bretagne, l'Irlande, ce sont des îles; car la mer est tout au tour.

MADEMOISELLE.

Et de quel côté sont ces pays, ma chère?

MARIE.

Tout en haut, et à gauche de la carte.

MADEMOISELLE.

Mais ce côté d'en haut et ce côté gauche ont des noms, qu'il faut toujours dire.

MARIE.

Ces pays, ou ces îles, sont au nord, et en même temps à l'ouest de l'Europe.

MADEMOISELLE.

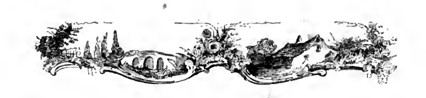
Fort bien, Léonie, cherchez une presqu'île sur cette carte.

LÉONIE.

L'Afrique, au sud de l'Europe, en est une.

MADEMOISELLE.

Bien. Comme il est tard, nous finirons là pour aujourd'hui.



HUITIÈME DIALOGUE.

SIXIÈME JOURNÉE

LÉONIE.

BONJOUR, ma bonne amie. J'ai été sage presque tout à fait; et tout le monde, dans la maison, me fait tant d'amitiés, que je suis heureuse comme une reine. Voyez cette jolie montre; papa me l'a donnée pour montrer qu'il est content de moi.

MADEMOISELLE.

Elle est fort belle. Mais, ma chère, vous dites que vous êtes heureuse comme une reine; vous croyez donc que toutes les reines sont heureuses?

LÉONIE.

Je pense que oui, ma bonne amie; car on dit toujours, quand on veut parler d'une personne qui est bien contente : « Elle est heureuse comme une reine. »

MADEMOISELLE.

On parle mal à propos quand on dit cela, ma chère; je vais vous raconter une fable à ce sujet.



LA VEUVE ET SES DEUX FILLES,

FABLE.

Il y avait une veuve assez bonne femme qui avait deux filles, toutes deux fort aimables; l'aînée se nommait Blanche, la seconde Vermeille. On leur avait donné ces noms parce qu'elles avaient, l'une le plus beau teint du monde, et la seconde des joues et des lèvres vermeilles comme du corail. Un jour, la bonne femme, étant à filer près de sa porte, vit une pauvre vieille qui avait bien de la peine à se traîner avec son bâton. « Vous êtes bien fatiguée, dit la bonne femme à la vieille; asseyez-vous un moment pour vous reposer. » Et aussitôt elle dit à ses filles de donner une chaise à cette femme. Elles se levèrent toutes les deux; mais Vermeille courut plus fort que sa sœur, et apporta la chaise. « Voulez-vous boire un verre de vin? dit la bonne femme à la vieille. — De tout mon cœur, répondit-elle; il me semble même que je mangerais bien un morceau, si vous pouviez me donner quelque chose pour me remettre. — Je vous donnerai tout ce qui est en mon pouvoir, dit la bonne femme; mais comme je suis pauvre, ce ne sera pas grand'chose. » En même temps, elle dit à ses filles de servir la bonne vieille, qui se mit à table; et la bonne femme commanda à l'aînée d'aller cueillir quelques prunes sur un pru-



nier qu'elle avait planté elle-même, et qu'elle aimait beaucoup. Blanche, au lieu d'obéir de bonne grâce à sa mère, murmura contre

cet ordre, et dit en elle-même : « Ce n'est pas pour cette vieille gourmande que j'ai eu tant de soin de mon prunier. » Elle n'osa pourtant pas refuser quelques prunes, mais elle les donna de mauvaise grâce et à contre-cœur. « Et vous, Vermeille, dit la bonne femme à la seconde de ses filles, vous n'avez pas de fruit à donner à cette bonne dame, car vos raisins ne sont pas mûrs. — Il est vrai, dit Vermeille ; mais j'entends ma poule qui chante, elle vient de pondre un œuf, et si cette pauvre femme veut l'avaler tout chaud, je le lui offre de tout mon cœur. » En même temps, sans attendre la réponse de la vieille, elle courut chercher son œuf ; mais dans le moment qu'elle le présentait à cette femme, elle disparut, et l'on vit à sa place une belle dame, qui dit à la mère : « Je vais récompenser vos deux filles selon leur mérite. L'aînée deviendra une grande reine, et la seconde une fermière. » Et en même temps ayant frappé la maison de son bâton, elle disparut, et l'on vit à sa place une jolie ferme. « Voilà votre partage, dit-elle à Vermeille. Je sais que je vous donne à chacune ce que vous aimez le mieux. » La fée s'éloigna en disant ces paroles ; et la mère aussi bien que les deux filles restèrent fort étonnées. Elles entrèrent dans la ferme, et furent charmées de la propreté des meubles. Les chaises n'étaient que de bois ; mais elles étaient si propres, qu'on s'y voyait comme dans un miroir. Les lits étaient de toile blanche comme la neige. Il y avait dans les étables vingt moutons, autant de brebis, quatre bœufs, quatre vaches ; et, dans la cour, toutes sortes d'animaux, comme des poules, des canards, des pigeons et autres. Il y avait aussi un joli jardin rempli de fleurs et de fruits. Blanche voyait sans jalousie le don qu'on avait fait à sa sœur, et elle n'était occupée que du plaisir

qu'elle aurait à être reine. Tout d'un coup, elle entendit passer des chasseurs ; et étant allée sur la porte pour les voir, elle parut



si belle aux yeux du roi, qu'il résolut de l'épouser. Blanche, étant devenue reine, dit à sa sœur Vermeille : « Je ne veux pas que vous soyez fermière ; venez avec moi, ma sœur, je vous ferai épouser un grand seigneur. — Je vous suis bien obligée, ma sœur, répondit Vermeille ; je suis accoutumée à la campagne, et je veux y rester. » La reine Blanche partit donc ; elle était si contente, qu'elle passa plusieurs nuits sans dormir. Les premiers mois elle fut si occupée de ses beaux habits, des bals, des comédies, qu'elle ne pensait pas à autre chose. Mais bientôt elle s'accoutuma à tout cela, et rien ne la divertissait plus ; au contraire, elle eut de grands chagrins ; toutes les dames de la cour lui témoignaient un grand respect quand elles étaient devant elle ; mais elle savait qu'elles ne l'aimaient pas, et qu'elles disaient : « Voyez cette petite paysanne, comme elle fait la grande dame ! Le roi a le cœur bien bas d'avoir pris une telle femme. » Ce discours fit faire des réflexions au roi. Il pensa qu'il avait eu tort d'épouser Blanche ; et, comme son amour pour elle était passé, il la négligeait, et ne lui parlait presque plus. Quand on vit que

le roi n'aimait plus sa femme, on commença à ne lui rendre aucun devoir. Elle était très-malheureuse, car elle n'avait pas une seule bonne amie à qui elle pût conter ses chagrins. Elle voyait que c'était la mode à la cour de trahir ses amis par intérêt, de faire bonne mine à ceux que l'on haïssait, et de mentir à tout moment. Il fallait être sérieuse, parce qu'on lui disait qu'une reine doit avoir un air grave et majestueux. Elle eut plusieurs enfants, et pendant tout ce temps elle avait un médecin auprès d'elle qui examinait tout ce qu'elle mangeait, et lui ôtait tout ce qu'elle aimait. On ne mettait point de sel dans ses bouillons, on lui défendait de se promener quand elle en avait envie; en un mot, elle était contredite depuis le matin jusqu'au soir. On donna des gouvernantes à ses enfants, qui les élevaient tout de travers, sans qu'elle eût la liberté d'y trouver à redire. La pauvre Blanche se mourait de chagrin, et elle devint si maigre, qu'elle faisait pitié à tout le monde. Elle n'avait pas vu sa sœur depuis trois ans qu'elle était reine, parce qu'elle pensait qu'une personne de son rang serait déshonorée d'aller rendre visite à une fermière; mais, se voyant accablée de mélancolie, elle résolut d'aller passer quelques jours à la campagne pour se désennuyer. Elle en demanda permission au roi, qui la lui accorda de bon cœur, parce qu'il pensait qu'il serait débarrassé d'elle pendant quelque temps. Elle arriva sur le soir à la ferme de Vermeille, et elle vit de loin, devant la porte, une troupe de bergers et de bergères qui dansaient et se divertissaient de tout leur cœur. « Hélas! dit la reine



en soupirant, où est le temps que je me divertissais comme ces pauvres gens? Personne n'y trouvait à redire. » Dès qu'elle parut, sa sœur accourut pour l'embrasser. Elle avait un air si content, elle était si fort engraissée, que la reine ne put s'empêcher de pleurer en la regardant. Vermeille avait épousé un jeune paysan qui n'avait pas de fortune; mais il se souvenait toujours que sa femme lui avait donné ce qu'il avait, et il cherchait par ses manières complaisantes à lui en marquer sa reconnaissance. Vermeille n'avait pas beaucoup de domestiques; mais ils l'aimaient comme s'ils eussent été ses enfants, parce qu'elle les traitait bien. Tous ses voisins l'aimaient aussi, et chacun s'empressait de lui en donner des preuves. Elle n'avait pas beaucoup d'argent; mais elle n'en avait pas besoin, car elle recueillait dans ses terres du blé, du vin et de l'huile. Ses troupeaux lui fournissaient du lait, dont elle faisait du beurre et du fromage. Elle filait la laine de ses moutons pour se faire des habits, aussi bien qu'à son mari et à deux enfants qu'elle avait. Ils se portaient à merveille, et le soir, quand le temps du travail était passé, ils se divertissaient à toutes sortes de jeux. « Hélas! s'écria la reine, la fée m'a fait un mauvais présent en me donnant une couronne. On ne trouve point la joie dans les palais magnifiques, mais dans les occupations innocentes de la campagne. » A peine eut-elle dit ces paroles que la fée parut. « Je n'ai pas prétendu vous récompenser en vous faisant reine, lui dit la fée, mais vous punir, parce que vous m'avez donné vos prunes à contre-cœur. Pour être heureux, il faut, comme votre sœur, ne posséder que les choses nécessaires, et n'en point souhaiter davantage. — Ah! madame, s'écria Blanche, vous êtes assez vengée, finissez mon malheur. — Il est fini, reprit la fée. Le roi, qui ne vous aime plus, vient d'épouser une autre femme, et demain ses officiers viendront vous ordonner de sa part de ne point retourner à son palais. » Cela arriva comme la fée l'avait prédit. Blanche passa le reste de ses jours avec sa sœur Vermeille, dans le contentement et les plaisirs; et elle ne pensa jamais à la cour que pour remercier la fée de l'avoir ramenée dans son village.

SOPHIE.

Ma bonne amie, j'aime beaucoup ce conte. J'ai beaucoup désiré d'être bergère; j'aime la campagne à la folie; et il me



semble que je ne souhaiterais rien, si j'avais une jolie ferme comme Vermeille; mais, pour cela, il faudrait encore que j'y eusse des livres.

MADEMOISELLE.

Je vois que vous avez du goût, ma chère, mais pour se plaire dans la vie champêtre, il ne faut avoir ni ambition, ni vanité, ni désirs, et cela est bien difficile. Sans aller vivre à la campagne, vous pouvez être heureuse partout où vous vous trouverez, si vous pouvez vous défaire de ces trois défauts dont je viens de parler.

HELÈNE.

Qu'est-ce que l'ambition, mademoiselle?

MADEMOISELLE.

C'est le désir de commander à tout le monde; et la vanité, c'est de vouloir être loué pour la beauté, l'esprit, les richesses, les beaux habits. Demandez à Juliette combien sa vanité l'a rendue malheureuse.

JULIETTE.

Elle m'avait aussi rendue méchante. Mais, ma bonne amie, j'en ai encore beaucoup, et cela m'a fait faire une grande faute depuis que je ne vous ai vue; je veux vous la dire devant ces demoiselles pour me corriger.

MADEMOISELLE.

Vous avez raison, ma chère petite; le vrai moyen de se corriger de ses fautes est de les avouer. Voyons donc ce que vous avez fait.

JULIETTE.

Nous étions hier chez madame D***. Cette dame, âgée, me demanda à quoi je m'occupais. « Je lis Quinte-Curce, lui ai-je répondu. — Qu'est-ce que Quinte-Curce? a dit cette dame. — Oh! lui ai-je dit, c'est un fort beau livre où l'on trouve la vie d'Alexandre le Grand. » Cette dame me répondit : « Je ne savais pas qu'il y eût un roi de France qui se nommât Alexandre le Grand : cependant, quand j'étais jeune, j'ai appris par cœur l'abrégé de l'histoire de France; il est vrai que je l'ai oubliée. » Au lieu de répondre à cette dame, j'ai fait semblant de saigner du nez, j'ai mis mon mouchoir devant mon visage, car j'étouffais à force de rire; et j'ai été dans les autres salles, où j'ai conté à tout le monde l'ignorance de cette dame, qui n'a jamais entendu parler d'Alexandre.

MADEMOISELLE.

Vous avez fait effectivement une grande faute, ma chère. Je gage que vous croyiez avoir fait beaucoup de mal à cette dame?

JULIETTE.

Oui, ma bonne amie; mais quand j'ai fait cette sottise, ce n'était pas pour lui faire du mal, c'était seulement par vanité, pour faire penser à tout le monde que j'étais une fille raisonnable, qui lisait beaucoup.

MADEMOISELLE.

Je vous assure, ma chère, qu'on n'a point du tout pensé à cela. Nous avons été ce matin rendre visite à la comtesse C***.

Vous savez qu'elle a beaucoup d'esprit. « Que cette petite Juliette est méchante! m'a-t-elle dit; elle s'est hier moquée cruellement de cette pauvre madame D***. Si elle avait été ma fille, je l'aurais souffletée. » Vous voyez, ma chère, que votre amour-propre, au lieu de vous faire paraître estimable, engage tout le monde à vous mépriser. Vous avez appris à tout le monde que cette dame était une ignorante; mais, en même temps, vous leur avez fait croire que vous étiez méchante : vous vous êtes fait beaucoup plus de mal que vous n'en avez fait à celle dont vous vous moquiez. Appliquez-vous donc à devenir bonne, charitable. Avant de parler, dites-vous en vous-même : « Ne vais-je point dire une méchanceté? » Au lieu de parler des défauts des autres, attachez-vous à faire remarquer leurs bonnes qualités, et alors tout le monde vous aimera. Présentement, Marie va nous dire son histoire.

MARIE.

Abraham aimait tendrement son fils Isaac; mais il aimait le bon Dieu encore davantage, comme cela est juste. Un jour Dieu dit à Abraham : « Prenez votre fils, et allez sur une grande montagne pour m'en faire un sacrifice. » C'est-à-dire pour lui couper la tête, et ensuite brûler son corps; car, dans ce temps-là, on tuait des bêtes, qu'on offrait au Seigneur, et après cela on les brûlait; et Dieu voulait Isaac au lieu d'une bête. Un autre qu'Abraham aurait dit en lui-même : « Dieu m'a promis de donner à mon fils un grand nombre d'enfants; si je le tue, cela ne pourra arriver. » Mais Abraham était bien plus sage; il ne raisonnait point quand Dieu lui commandait quelque chose, et savait fort bien qu'il peut faire les choses qui vous paraissent impossibles. Abraham prit du bois, et dit à Isaac de le porter; et pendant qu'ils montaient la montagne, Isaac disait : « Mon père, nous avons

du bois et du feu pour l'allumer, mais nous n'avons point de bête pour faire le sacrifice.—Dieu y pourvoira, » lui répondit Abraham. Mais quand ils furent au haut de la montagne, il dit à Isaac : « Mon fils, c'est vous que je vais sacrifier à Dieu, car il me l'a commandé. — Je le veux bien, dit Isaac : le bon Dieu m'a donné la vie, je dois la lui rendre, puisqu'il le veut. » Aussitôt Abraham fit un bûcher avec le bois, lia son fils sur ce bois; ensuite il prit son grand couteau, et leva le bras pour le frapper. Mais il vint un ange qui arrêta son bras et lui dit : « Ne tuez pas votre fils ;



Dieu voulait voir seulement si vous seriez obéissant. » Abraham délia Isaac; et dans le même instant ils virent un bélier qui était pris par ses cornes dans un buisson. Ils prirent ce bélier, et le sacrifièrent au Seigneur ; et ensuite ils retournèrent fort contents dans leur tente.

HÉLÈNE.

J'avais bien peur pour le pauvre Isaac, ma bonne amie ; je croyais qu'il allait être tué.

LÉONIE.

Mais, ma bonne amie, c'est une mauvaise action de tuer un homme; comment Dieu peut-il commander une mauvaise action?

MADEMOISELLE.

Ce n'est pas toujours une mauvaise action de tuer un homme; vous voyez qu'on en fait mourir souvent pour avoir assassiné. Quand on fait la guerre, les soldats tuent leurs ennemis sans commettre un péché. D'ailleurs vous voyez que Dieu ne voulait pas qu'Isaac fût tué; et Abraham, qui savait que Dieu est bon et sage, disait en lui-même : « Puisque Dieu me commande cela, il n'y a point de mal, car Dieu ne commande jamais le péché. »

MARIE.

Isaac était un bon fils. Je veux être bien obéissante comme lui; et si Dieu disait à maman de me tuer, je lui dirais que je le veux bien.

MADEMOISELLE.

Il ne dira pas cela à votre maman; mais peut-être le dira-t-il à la fièvre, à la petite vérole, ou à quelque autre maladie. S'il ne veut pas votre vie, peut-être voudra-t-il vos yeux, vos oreilles, ou quelque autre partie de votre corps. Quand donc vous serez malade, il faut dire comme Isaac : « Mon Dieu, c'est vous qui m'avez donné la vie; si vous voulez me l'ôter par cette maladie, je le veux bien. » Il faut en dire autant quand on perd sa fortune et tout ce qu'on possède dans le monde, et penser : « Je suis sûr que le bon Dieu m'aime; puisqu'il m'ôte ces choses, apparemment qu'elles ne valaient rien pour moi; si elles eussent été bonnes pour moi, Dieu ne me les aurait pas ôtées, cela est bien sûr. »

SOPHIE.

Si l'on pensait toujours à cela, mademoiselle, on n'aurait jamais de chagrin.

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère; c'est pour cela que nous voyons quelquefois des personnes qui nous paraissent très-malheureuses,

et qui sont souvent fort contentes. Allons, Léonie, dites-nous votre histoire.

LÉONIE.

Abraham, voulant marier son fils Isaac, appela son intendant, et lui dit d'aller dans le pays où demeurait son frère, qui s'appelait Nachor, pour chercher une femme à son fils. Quand l'intendant fut arrivé dans le pays de Nachor, il pria Dieu de faire réussir son voyage, et dit : « Seigneur, montrez-moi la femme que vous voulez donner à mon jeune maître. » Et comme il s'était assis auprès d'un puits, il dit encore à Dieu : « Seigneur, les filles de la ville vont venir chercher de l'eau à la fontaine ; je leur demanderai à boire : inspirez à celle qui doit être la femme d'Isaac de me présenter honnêtement sa cruche, et de m'offrir aussi à boire pour mes chameaux. » En même temps, les filles sortirent de la ville, et il y en avait une qui était fort belle. L'intendant s'approcha d'elle, et lui demanda à boire. « De tout



mon cœur, » lui dit cette fille; et en même temps elle baissa sa

cruche, et lui dit : « Je veux aussi donner à boire à vos chameaux. » L'intendant lui demanda comment elle s'appelait; elle lui répondit : « Je m'appelle Rebecca ; mon grand-père se nommait Nachor. » Alors l'intendant remercia Dieu, et fit présent à Rebecca d'une bague d'or et de belles boucles d'oreilles. Rebecca courut à la maison pour montrer ces présents à ses frères; car elle savait qu'une fille ne doit pas prendre des présents d'un homme sans la permission de ses parents. Laban, frère de Rebecca, ayant vu ces présents, courut à la fontaine, et pria l'intendant de venir loger chez lui. Cet homme ne voulait ni boire ni manger qu'il n'eût fait sa commission. Il demanda Rebecca en mariage pour Isaac, et ses frères y consentirent. Ils dirent ensuite à Rebecca : « Voulez-vous aller avec cet homme pour épouser votre cousin Isaac? » Elle répondit : « Je le veux bien. » Et elle partit avec l'intendant, qui lui fit de beaux présents, ainsi qu'à ses frères. Quand ils eurent marché bien longtemps, Rebecca vit un homme qui se promenait dans les champs; et l'intendant lui ayant dit que c'était Isaac, elle mit son voile sur sa tête. Et Isaac l'épousa bientôt; et il aima tellement Rebecca, qu'elle le consola un peu de la mort de sa mère Sara, qui mourut peu de temps après.

HÉLÈNE.

Cette histoire est bien belle, mademoiselle; mais je voudrais savoir pourquoi Abraham envoyait si loin pour chercher une femme à son fils. Est-ce qu'il n'y avait pas de filles dans le pays où il était?

MADEMOISELLE.

Il y en avait, ma chère; mais ces filles manquaient ou de piété, ou de religion; et Abraham, qui voulait pour son fils une femme de mérite, la préféra aux richesses. Remarquez, mes enfants, ce que fit l'intendant d'Abraham. Il pria Dieu de lui trouver une femme pour son maître. Cela nous apprend à demander à Dieu tous nos besoins; il est si bon, qu'il ne s'offense pas de cette liberté. Il faut lui demander généralement toutes les choses qui nous sont nécessaires.

MARIE.

Mais le bon Dieu sait bien que nous avons besoin de ces choses ; ainsi il n'est pas nécessaire de les lui demander.

MADEMOISELLE.

Pardonnez-moi, ma chère. Dieu sait bien que nous avons besoin de pain ; cependant Jésus-Christ nous ordonne de lui en demander tous les jours, dans la prière qu'il nous a enseignée. Ne dites-vous pas tous les matins et soirs dans votre prière : « Donnez-nous notre pain quotidien, » c'est-à-dire le pain de tous les jours ?

LÉONIE.

Cela est vrai, ma bonne amie ; je n'y avais jamais fait attention.

SOPHIE.

Pour moi, je demande toujours au bon Dieu tout ce dont j'ai besoin. Quand je commence mes leçons, je le prie de me faire la grâce de bien apprendre ; quand maman est malade, ou mes sœurs, ou papa, je le prie de les guérir ; quand j'ai envie d'avoir quelque chose, je prie Dieu d'inspirer à maman de me le donner ; et Dieu est si bon, qu'il m'accorde toujours tout ce que je lui demande.

MADEMOISELLE.

Conservez bien cette habitude, ma chère. Accoutumons-nous, mes enfants, à regarder Dieu comme notre bon père et notre maître. Un enfant demande avec confiance les choses justes à à son père, un domestique à son maître. Mais comme nous ne savons pas nos vrais besoins, et que nous pourrions demander des choses qui ne seraient pas bonnes, disons toujours : « Accordez-moi cette chose, Seigneur, si elle est bonne pour votre gloire et mon salut. » Voyons à présent si nous dirons quelque chose de la géographie. La dernière fois nous avons parlé des noms qu'on donne aux différentes parties de la terre, c'est-à-dire du continent, de l'île, de la presqu'île, et du cap ; il faut apprendre aujourd'hui les noms qu'on donne aux différentes parties de l'eau.

Voyez-vous ce grand amas d'eau, on l'appelle *Océan ;* on l'ap-

pelle aussi *mer*, de l'amertume de son eau. Il y en a quatre, qui prennent leur nom des côtés ou points du monde vers lesquels ils sont situés ; ce sont : l'Océan septentrional, l'Océan méridional, l'Océan oriental et l'Océan occidental. On appelle *golfe* une portion de l'Océan qui s'avance dans les terres ; *baie*, c'est un petit golfe ; *archipel* est un amas d'îles ; *isthme* est une langue de terre qui joint une presqu'île à un continent ; *détroit* est un passage d'une mer à une autre ; *lac* est un amas d'eau entouré de terre, et *rivière* une eau qui coule toujours. Comprenez-vous cela ?

LÉONIE.

Oui, mademoiselle : un golfe est une mer qui s'avance dans la terre, comme le golfe de Venise ; un détroit est une rue de mer qui joint deux mers ensemble, comme le détroit de Gibraltar, qui joint le grand Océan à la mer Méditerranée.

MADEMOISELLE.

Fort bien. On appelle aussi un détroit une mer resserrée entre deux terres ; voyez sur cette carte. Entre l'île de Corse et l'île de Sardaigne, il y a une petite rue de mer ; on la nomme le *détroit de Boniface.*

JULIETTE.

Mademoiselle, pourquoi appelle-t-on la petite rue de mer qui est entre l'Italie et la Sicile le *phare de Messine ?* Que veut dire ce mot de *phare ?*

MADEMOISELLE.

Je ne sais pas le grec, ma chère, et ce mot vient du grec ; mais nous pouvons le deviner. Les vaisseaux qui sont sur la mer ne peuvent sans danger s'approcher de la terre. Pour avertir que la terre n'est pas loin, on met du feu ou de la lumière sur le bord de la mer, et alors les gens qui sont dans le vaisseau, voyant ce feu ou cette lumière pendant la nuit, n'approchent pas. Or, il y avait un roi en Égypte, nommé Ptolémée, qui fit bâtir une tour de marbre qui était si belle, qu'on a dit qu'elle était une des sept merveilles du monde. On mettait une lumière au haut de cette tour, qu'on appela *Pharos*, pour avertir les

vaisseaux; et depuis ce temps, on a nommé *phares* les endroits élevés où l'on met de la lumière la nuit, pour ceux qui sont sur



la mer; et c'est une de ces tours, qui s'appelait le phare de Messine, qui a donné le nom à ce détroit. Nous pouvons donc penser que le mot de *phares* veut dire *une lumière qui conduit pendant la nuit.*

MARIE.

Ainsi les lanternes qui sont aux portes sont des phares?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère.

HÉLÈNE.

Vous nous avez dit qu'il y avait sept merveilles dans le monde, apprenez-nous quelles sont les autres.

MADEMOISELLE.

Je vais vous les dire toutes comme je les sais. Les *murailles* et les *jardins de Babylone*, le *phare d'Alexandrie*, le *tombeau de Mausole*, le *colosse de Rhodes*, le *temple de Diane* à Éphèse, le *labyrinthe de Minos* dans l'île de Crète, les *pyramides d'Égypte.*

LÉONIE.

Qu'est-ce que c'était que toutes ces choses?

MADEMOISELLE.

Sophie va vous les expliquer, mes enfants. Allons, ma chère,

apprenez à ces demoiselles ce que c'était que le *tombeau de Mausole.*

SOPHIE.

Il y avait une reine de Carie, nommée Artémise, qui aimait beaucoup son mari Mausole. Il mourut, et elle lui fit faire un tombeau magnifique. Depuis ce temps, on a appelé *mausolées* les monuments que l'on fait pour honorer la mémoire des morts. Quoique ce tombeau qu'Artémise avait fait bâtir fût magnifique, elle ne le trouva pas digne de recevoir les cendres de son mari.

LÉONIE.

Où les mit-elle donc, mademoiselle?

SOPHIE.

Elle les mêlait chaque jour avec sa soupe et son vin; ainsi elle les avala tout à fait.

JULIETTE.

N'est-ce pas cette Artémise qui combattit pour Xercès, roi de Perse, contre les Grecs, à Salamine?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; celle-là vivait auparavant. Il faut nous séparer, mesdemoiselles, il est tard. La prochaine fois nous parlerons des autres merveilles du monde.





NEUVIÈME DIALOGUE.

SEPTIÈME JOURNÉE

MARIE.

Bonjour, mademoiselle; nous direz-vous un joli conte de fée aujourd'hui?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; mais à la place d'un conte de fée, Sophie vous dira la fable du Labyrinthe, qui était une des sept merveilles du monde. Quand je dis que c'est une fable, ce n'est pas qu'il n'y ait eu un labyrinthe, un Minos, un Thésée, et les autres personnages dont nous allons parler; mais c'est qu'on a mêlé des fables aux actions véritables de ces personnes-là. Allons, Sophie, commencez.

SOPHIE.

Il y avait un roi de Crète, nommé Minos. Les Athéniens ayant tué son fils, il leur déclara la guerre, remporta la victoire, et condamna les Athéniens à lui donner tous les ans sept garçons et sept filles pour être dévorés par le minotaure. Ce minotaure était un monstre, moitié homme et moitié taureau. Il demeurait dans une maison qu'on nommait le labyrinthe. Cette maison était faite de façon qu'on ne pouvait retrouver son chemin quand on y était entré, car il y avait mille tours et détours. Ainsi, les pauvres Athéniens qu'on mettait dans cette maison y

seraient morts de faim, quand même ils n'auraient pas été mangés par le monstre. Le fils du roi d'Athènes, qui se nommait Thésée, résolut d'aller en Crète avec les jeunes gens qu'on y envoyait, afin de tuer le minotaure. Quand il fut arrivé dans ce pays, la fille de Minos, appelée Ariadne, trouva Thésée à son goût; celui-ci lui promit de l'épouser si elle voulait lui sauver la vie. Ariadne lui donna un peloton de fil et lui dit de l'attacher, à la porte du labyrinthe. Il tenait le peloton dans sa main, et dévidait le fil à mesure qu'il avançait. Ayant rencontré le



minotaure, il le tua, et, ayant suivi son fil, il trouva la porte et sortit. Ainsi, les Athéniens ne furent plus obligés d'envoyer personne pour être mangé par ce monstre. Quand Thésée retourna dans Athènes, Ariadne le suivit; mais il la méprisa, parce qu'une fille qui s'en va avec un homme ne mérite pas d'être estimée. Il se leva donc de grand matin, pendant qu'elle dormait dans une île où ils étaient descendus pour passer la nuit. Quand Ariadne se réveilla, et qu'elle vit que le vaisseau était parti, elle pleura et avait bien du regret d'avoir quitté la maison de son père; mais ses regrets étaient inutiles. Bacchus, dieu du vin, passa par là, et comme Ariadne se repentait de sa conduite, il en eut compassion et l'épousa. Elle avait une couronne sur la tête;

Bacchus la jeta au ciel, et la changea en étoile. Quand Thésée partit d'Athènes, il promit à son père Égée, s'il était victorieux, de mettre un drapeau blanc au haut de son vaisseau : il l'oublia ; et son père, qui venait tous les jours voir si le vaisseau n'arrivait point, le voyant sans drapeau, crut que son fils était mort, et se jeta dans la mer. Thésée envoya des présents au dieu Apollon, pour le remercier de sa victoire, et il ordonna que tous les ans on enverrait le même vaisseau avec des présents. Tout le temps que ce vaisseau était hors d'Athènes, on ne pouvait faire mourir personne, et on attendait qu'il fût revenu.

LÉONIE.

Mademoiselle, ce Thésée était un méchant homme d'abandonner ainsi cette pauvre princesse qui lui avait sauvé la vie.

MADEMOISELLE.

On pourrait le croire ; mais, s'il ne l'avait pas laissée là, il aurait fallu qu'il l'épousât, et il est fâcheux d'épouser une fille qui ne se conduit pas convenablement. Tant qu'il eut besoin d'elle, il lui fit les plus belles promesses : mais les hommes ne se croient pas obligés de garder les promesses qu'ils font aux femmes; ils sont charmés de pouvoir les tromper pour s'en moquer après.

MARIE.

Fi, que cela est vilain ! ce sont des menteurs. Mais tous les hommes sont-ils comme cela, mademoiselle? N'y a-t-il point une marque pour connaître ceux qui se moquent de nous?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère. Je suppose que vous soyez une grande fille, et qu'un jeune homme devienne amoureux de vous. Si c'est tout de bon, il ne vous le dira pas, mais il ira trouver votre papa, votre maman, et il leur dira : « Votre fille est bien aimable : si vous voulez me la donner pour femme, je vous serai bien obligé,

car je l'aime beaucoup. » Si cet homme veut se moquer de vous, il vous dira secrètement qu'il vous aime, et vous priera de n'en point parler à votre papa.

MARIE.

Fort bien, et moi je dirai tout d'abord : « Monsieur, je vais dire à mon papa que vous m'aimez. » Il sera bien déçu s'il me le disait pour se moquer de moi ; n'est-ce pas, ma bonne amie ?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, cela le rendra tout honteux, et vous ne manquerez pas d'en avertir votre papa et votre maman ; mais il ne faut le dire qu'à eux, et jamais à vos bonnes amies, ni à d'autres personnes.

JULIETTE.

Mademoiselle, j'ai une grande envie de savoir ce qu'il y a de vrai dans ce que Sophie vient de nous dire.

MADEMOISELLE.

Presque tout, ma chère. Au lieu du monstre, c'était un capitaine crétois, nommé Taurus. Au lieu du peloton de fil, Ariadne donna à Thésée la carte du labyrinthe ; et, au lieu de Bacchus, cette princesse épousa un prêtre de ce Dieu. Je vais vous expliquer les quatre autres merveilles du monde.

Les ***Murailles de Babylone*** entouraient cette ville, la capitale du plus ancien empire du monde : elles avaient plus de treize lieues d'étendue, et deux cents pieds de haut. Elles étaient si larges que six chevaux pouvaient y marcher de front sans s'incommoder. Les jardins suspendus de Babylone ont été un ouvrage aussi merveilleux que ses murailles.

Le *Colosse de Rhodes* était une statue d'airain, d'une grandeur démesurée, qui avait la figure d'un homme. Les Rhodiens la consacrèrent au dieu Apollon, et la placèrent à l'entrée du port de la ville de Rhodes, dans l'île de ce nom. Elle était si haute, et ses pieds étaient posés sur deux rochers si écartés, que les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes. Elle fut renversée par un tremblement de terre.

Le *Temple de Diane* était ce superbe édifice dans la ville d'Éphèse, qui avait été dédié à la déesse Diane. L'extravagant Érostrate le brûla pour se rendre fameux dans l'histoire.

Les *Pyramides d'Égypte* sont des ouvrages fameux, bâtis depuis quatre mille ans, que l'on voit encore dans le voisinage du



Caire. Elles servaient de sépulture aux rois d'Égypte. On fut vingt ans à construire la plus grande, et on y employa trois cent soixante mille ouvriers. On a remarqué qu'il en avait coûté simplement pour les aulx, les poireaux, les oignons et autres légumes fournis aux ouvriers, dix-huit cents talents, qui font environ 9,600,000 francs. Mais en voilà assez pour la fable aujourd'hui. Disons un mot de la géographie. Prenons notre carte. Nous allons diviser l'Europe en trois principales parties, en partie du nord, en partie du milieu, en partie du sud.

La partie du nord comprend, de l'ouest à l'est, les îles Britanniques, qui consistent en deux grandes et un grand nombre de petites. La plus considérable est la Grande-Bretagne. Dans celle-ci, il y a deux royaumes : l'Angleterre au sud, et l'Ecosse au nord. L'autre île, qui est la plus petite, s'appelle l'Irlande.

MARIE.

Londres est la principale ville ou la capitale de l'Angleterre. Édimbourg est la capitale de l'Écosse, et Dublin est la capitale

de l'Irlande. Ces trois royaumes sont maintenant gouverné par la reine d'Angleterre Victoria Ire. A l'est de l'Angleterre, on trouve le Danemark, dont la capitale est Copenhague, dans l'île de Zélande. La Norwége, qui est au nord du Danemark, appartient au roi de Suède; sa ville capitale est Christiania. Le roi de Danemark possède aussi l'Islande, et cette île est encore plus au nord de l'Europe que l'Angleterre. A l'est de la Norwége, on trouve la Suède, autour du golfe de Bothnie, dans la mer Baltique; la capitale de la Suède est Stockholm. Enfin, à l'est de la Suède, on trouve la Russie, qui est un très-grand pays : sa ville capitale est Moscou; mais aujourd'hui Pétersbourg en est la plus belle ville, et la résidence de l'empereur et de la cour de Russie. Voilà donc cinq parties principales de l'Europe au nord. Retenez-les bien. La première fois nous apprendrons les parties du milieu.

JULIETTE.

Mademoiselle, j'ai lu hier l'histoire de Pierre le Grand, qui a bâti la ville de Pétersbourg. Je l'ai trouvée toute semblable au conte du prince Charmant que vous avez raconté l'autre jour.

MADEMOISELLE.

C'est presque la même chose, ma chère; et le roi Absolu ressemble un peu à Charles XII, roi de Suède. Je vous prêterai son histoire plus tard. Allons, mesdemoiselles, voyons ce que vous avez appris de l'Histoire sainte.

MARIE.

Quand Isaac eut épousé Rebecca, il pria Dieu de lui envoyer des enfants; elle eut deux fils; l'aîné fut nommé Ésaü, et le second Jacob. Vous savez bien, mesdemoiselles, qu'autrefois l'aîné seul héritait du titre et de la fortune de son père. Or, un jour, Ésaü fut à la chasse; et quand il revint à la maison, il avait une grande faim. Il trouva Jacob qui venait de faire une soupe aux lentilles, et qui allait la manger. Ésaü lui dit : « Mon frère,

donnez-moi votre soupe. — Je l'ai faite pour moi, répondit Jacob ; mais si vous voulez me donner votre droit d'aînesse, je vous donnerai ma soupe. » Ésaü, qui était un gourmand, vendit son titre pour cette soupe ; alors Jacob eut les prérogatives de l'aîné de la famille.



MADEMOISELLE.

Vous voyez, mesdemoiselles, combien la gourmandise fait faire de sottises. C'est un vilain défaut. Outre que c'est un péché d'être gourmande, cela rend malade, stupide, et fait mourir jeune ; mais je ne vous en dirai pas davantage sur cet article : je vous estime trop, mes enfants, pour croire que vous soyez gourmandes. C'est un vice si bas, si honteux, que je ne voudrais pas souffrir en votre compagnie une jeune personne que je croirais gourmande. Vous rougissez, Hélène ; auriez-vous eu le malheur de faire quelque faute en ce genre ?

HÉLÈNE.

Oui, ma bonne amie. Il y a quelques jours que ma bonne ne voulut pas me donner du thé le soir ; j'ai pleuré pendant plus d'une heure.

MADEMOISELLE.

Il faut vous corriger de ce vilain défaut, ma chère ; et si vous voulez être estimée, et que je vous aime encore, il faut réparer votre faute. Voyons, que ferez-vous pour cela?

HÉLÈNE.

Je serai huit jours sans prendre de thé, mademoiselle; mais aussi vous ne penserez plus à la sottise que j'ai faite.

MADEMOISELLE.

Pourquoi y penserais-je, ma bonne amie? Quand nous sommes fâchées de nos fautes et que nous les réparons, le bon Dieu les oublie; je n'ai garde de m'en souvenir. Dites votre histoire, ma chère enfant.

HÉLÈNE.

Ésaü n'aimait point son frère Jacob, parce qu'il lui avait acheté son droit d'aînesse, et qu'il lui avait volé la bénédiction de son père. Rebecca dit à Jacob : « J'ai peur que votre frère Ésaü ne se venge de vous; ainsi, mon fils, allez trouver votre oncle Laban, et demeurez avec lui jusqu'à ce que la colère de votre frère soit passée. » Laban avait deux filles. Lia, l'aînée, était laide, et Rachel, la seconde, était belle. Jacob devint amoureux de Rachel, et la demanda en mariage à Laban, qui lui dit : « Je vous donnerai ma fille Rachel, si vous voulez être mon domestique pendant sept ans. » Jacob y consentit, et il aimait tant Rachel que ces sept années lui parurent très-courtes. Au bout de ce temps, il croyait épouser Rachel; mais Laban le trompa. Dans ce pays, les femmes se marient voilées; ce ne fut donc qu'après la cérémonie, en levant le voile de sa femme, que Jacob vit qu'il était dupe. Sa colère fut égale à sa surprise. Laban lui dit : « Ce n'est pas la coutume de marier la plus jeune avant l'aînée; mais si vous voulez me servir encore sept ans, je vous donnerai Rachel dans huit jours. » Jacob y consentit. Et après ce

temps, Laban, qui voyait que Dieu le bénissait à cause de Jacob, le pria de rester chez lui, et lui promit une bonne récompense; mais il cherchait à le tromper, ce qui n'empêcha pas Jacob de devenir très-riche. Il n'aimait point sa femme Lia, et Dieu eut pitié d'elle. Il lui donna un grand nombre d'enfants, et Rachel n'en avait point. A la fin pourtant, elle eut un fils qui fut nommé Joseph. Cependant Jacob quitta son beau-père Laban, et revint dans son pays. Comme il en était proche, il apprit que son frère Ésaü venait au-devant de lui avec un grand nombre d'hommes armés. Il eut peur; mais Dieu lui envoya un ange pour le rassurer, et Jacob apaisa la colère de son frère par ses présents.

MADEMOISELLE.

Allons, Léonie, continuez ce récit.

LÉONIE.

Jacob s'arrêta avec sa famille près la ville de Sichem. Il avait douze garçons, et une fille nommée Dina. Cette fille, qui était curieuse, voulut voir les filles de Sichem. Elle sortit donc, et le fils du roi, l'ayant vue, en devint amoureux et l'enleva. Les



fils de Jacob, ayant appris cela, furent fort en colère; mais le roi leur dit : « Ne vous fâchez pas; donnez-moi votre sœur pour être

la femme de mon fils, et devenons amis les uns et les autres. » Les frères de Dina y consentirent; mais deux d'entre eux, qu'on nommait Siméon et Lévi, résolurent de se venger. Ils tuèrent en trahison le roi, son fils et tous les hommes de Sichem, et firent leurs femmes prisonnières. Jacob fut bien fâché quand il sut cette mauvaise action, et il avait peur que les peuples des villes voisines ne leur fissent la guerre. Dieu le rassura, et lui promit, comme il avait fait à Abraham et à Isaac, de donner à ses enfants le pays dans lequel ils demeuraient actuellement. Jacob quitta cet endroit et vint demeurer à Béthel, qu'on a depuis appelé Bethléem. Quand ils furent arrivés, Rachel eut encore un fils, et elle mourut quand il vint au monde. Elle le nomma Benoni, c'est-à-dire l'enfant de ma douleur; mais Jacob l'appela Benjamin. Et Rachel fut enterrée auprès de Bethléem.

JULIETTE.

Mademoiselle, il me semble que les enfants de Jacob n'étaient pas tous honnêtes gens. Ce Siméon et ce Lévi étaient bien cruels, de tuer tous les gens de la ville de Sichem, qui n'étaient pas coupables.

MADEMOISELLE.

Ils étaient presque tous sans éducation, ce qui rend les hommes barbares, comme vous le verrez bientôt. Juda, l'aîné, a commis de grands crimes, mais il y en avait un qui était plein de vertus.

SOPHIE.

Mon Dieu! je ne comprends pas pourquoi les hommes sont si méchants. Il y a tant de plaisir à faire son devoir! Pour moi, quand j'ai fait une faute, je suis si tourmentée, qu'il ne m'est pas possible de dormir de toute la nuit. Est-ce que Lévi et Siméon, qui tuèrent tous ces gens, n'étaient pas aussi tourmentés?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère. Dans le commencement qu'on est méchant, la conscience tourmente; mais quand, malgré ses reproches, on continue à commettre le crime, petit à petit les remords diminuent, et à la fin la conscience ne dit plus mot, ce qui est le

plus grand de tous les malheurs. Remarquez aussi, mes enfants, combien il est dangereux pour une jeune fille d'être curieuse. Si Dina était restée chez elle, elle n'aurait pas causé les effroyables malheurs que nous venons d'entendre. Les femmes sont faites pour la retraite; il faut qu'elles s'accoutnment à l'aimer, et j'ai très-mauvaise opinion d'une fille qui aime à courir et à aller partout. Je vous disais, il y a quelque temps, que les femmes



étaient destinées à veiller sur leurs familles. Comment le peuvent-elles faire, si elles sont toujours hors de leurs maisons?

JULIETTE.

Mais, ma bonne amie, quand on est riche, on a des domestiques pour veiller sur sa famille; je croyais qu'il n'y avait que les pauvres femmes qui dussent s'occuper du soin de leurs maisons.

MADEMOISELLE.

Vous vous trompiez, ma chère. Dieu n'a pas dit que les riches ne mangeraient pas leur pain à la sueur de leur front. Tout le monde doit travailler : c'est la pénitence de tout le monde; et le travail d'une grande dame, comme d'une marchande, est d'avoir soin de sa famille. Je suppose même que l'oisiveté ne fût pas un péché, les dames devraient toujours s'occuper du soin de leurs maisons. Retenez bien ceci, mes enfants. Quand vous seriez beaucoup plus riches que vous n'êtes, si vous ne prenez pas

garde à vos affaires, vos domestiques vous voleront, les marchands seront d'accord avec eux pour vous vendre trop cher; vous deviendriez pauvres, ou du moins vos enfants le deviendraient. Or, il n'y a rien de plus honteux que de devenir pauvre par sa faute : tout le monde se moque de ces pauvres-là, et loin d'en avoir pitié, on les méprise.

MARIE.

Vous dites que tout le monde est obligé de travailler; mais les rois et les reines n'y sont pas obligés.

MADEMOISELLE.

Je vous demande pardon, ma chère, un bon roi, une bonne reine, travaillent beaucoup plus que le plus pauvre de leurs sujets. Il y a plusieurs manières de travailler, mesdemoiselles : un paysan travaille à la terre, un menuisier travaille sur le bois, une couturière fait des robes; mais ce travail-là n'est pas fort difficile. Celui où l'esprit travaille l'est bien davantage, et voilà l'ouvrage des rois et des reines. Comme Dieu leur demandera compte de tout le mal qui se fait par leur faute ou leur négligence, ils doivent penser jour et nuit à s'instruire de tout ce qui se fait dans leur royaume; et je vous assure qu'un bon roi, un grand roi, n'a pas un moment de repos.

JULIETTE.

Si cela est, mademoiselle, il n'y a pas beaucoup de plaisir à être roi.

MADEMOISELLE.

Pardonnez-moi, ma chère; un roi peut être le plus heureux de tous les hommes; mais pour le devenir, il faut qu'il ne se donne pas un moment de repos. Ce travail, que vous regardez comme une peine, fait le bonheur et la gloire de sa vie. Dites-moi, je vous prie, une bonne mère trouve-t-elle de la peine à s'occuper de ses enfants? Non, sans doute. Eh bien, un bon roi est le père de ses sujets : loin de trouver de la peine à s'occuper des choses qui peuvent les rendre heureux, cela lui donne une satisfaction infinie.

Adieu, mes enfants. La leçon a été un peu courte aujourd'hui, nous compenserons cela la première fois.



DIXIÈME DIALOGUE.

HUITIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.

Bonjour, mesdemoiselles; aujourd'hui je vais vous rendre bien contentes; j'ai lu hier un fort joli conte, et je vais vous le raconter.

LE PRINCE DÉSIR,

CONTE.

Il y avait une fois un roi qui aimait passionnément une princesse; mais elle ne pouvait se marier, parce qu'elle était enchantée. Il fut trouver une fée pour savoir comment il devait faire pour être aimé de cette princesse. La fée lui dit : « Vous savez que la princesse a un gros matou qu'elle aime beaucoup; elle doit épouser celui

qui sera assez adroit pour marcher sur la queue de son chat. » Le prince dit en lui-même : « Cela ne sera pas fort difficile. » Il quitta donc la fée, déterminé à écraser la queue du chat plutôt que de manquer à marcher dessus. Il courut au palais de sa maîtresse; Minon vint au-devant de lui, faisant le gros dos, comme il avait coutume : le roi leva le pied; mais lorsqu'il croyait l'avoir mis sur sa queue, Minon se retourna si vite, qu'il ne prit



rien sous son pied. Il essaya inutilement pendant huit jours à marcher sur cette fatale queue; mais il semblait qu'elle fût pleine de vif-argent, car elle remuait toujours. Enfin, le roi eut le bonheur de surprendre Minon pendant qu'il était endormi, et lui appuya de toute sa force le pied sur la queue. Minon se réveilla en miaulant horriblement, puis tout à coup il prit la figure d'un grand homme, et, regardant le prince avec des yeux pleins de colère, il lui dit : « Tu épouseras la princesse, puisque tu as

détruit l'enchantement qui t'en empêchait; mais je m'en vengerai. Tu auras un fils qui sera toujours malheureux, jusqu'au moment où il reconnaîtra qu'il aura le nez trop long; et si tu parles de la menace que je te fais, tu mourras sur-le-champ. » Quoique le roi fût fort effrayé de voir ce grand homme qui était



un enchanteur, il ne put s'empêcher de rire de cette menace. « Si mon fils a le nez trop long, dit-il en lui-même, à moins qu'il ne soit aveugle ou manchot, il pourra toujours le voir et le sentir. » L'enchanteur ayant disparu, le roi fut trouver la princesse, qui consentit à l'épouser; mais il ne vécut pas longtemps avec elle, et mourut au bout de huit mois. Un mois après, la reine mit au monde un petit prince qu'on nomma Désir. Il avait de grands yeux bleus, les plus beaux yeux du monde, une jolie petite bouche; mais son nez était si grand, qu'il lui couvrait la moitié du visage. La reine fut inconsolable quand elle vit ce grand nez, mais les dames de sa cour lui dirent que ce nez n'était pas aussi grand qu'il le lui paraissait; que c'était un nez à la

romaine, et qu'on voyait par l'histoire que tous les héros avaient eu un grand nez. La reine, qui aimait son fils à la folie, fut charmée de ce discours, et, à force de regarder Désir, son nez ne lui parut plus si grand. Le prince fut élevé avec soin; sitôt qu'il sut parler, on faisait devant lui toutes sortes de mauvais contes sur les personnes qui avaient le nez court. On ne souffrait auprès de lui que ceux dont le nez ressemblait un peu au sien, et les courtisans, pour faire leur cour à la reine et à son fils, tiraient plusieurs fois par jour le nez de leurs petits enfants pour le faire allonger; mais ils avaient beau faire, ils paraissaient camards auprès du prince Désir. Quand il fut raisonnable, on lui apprit l'histoire, et quand on lui parlait de quelque grand prince ou de quelque belle princesse, on disait toujours qu'ils avaient le nez long. Toute sa chambre était pleine de tableaux où il y avait de grands nez; et Désir s'accoutuma si bien à regarder la longueur du nez comme une perfection, qu'il n'eût pas voulu, pour une couronne, faire ôter une ligne du sien. Lorsqu'il eut vingt ans, et qu'on pensa à le marier, on lui présenta le portrait de plusieurs princesses. Il fut enchanté de celui de Mignonne. C'était la fille d'un grand roi, et elle était héritière de plusieurs royaumes; mais Désir n'y pensait seulement pas, tant il était occupé de sa beauté. Cette princesse, qu'il trouvait charmante, avait pourtant un petit nez retroussé, qui faisait le plus joli effet du monde sur son visage, mais qui jeta les courtisans dans le plus grand embarras. Ils avaient pris l'habitude de se moquer des petits nez, et il leur échappait quelquefois de rire de celui de la princesse; mais Désir n'entendait pas raillerie sur cet article, et il chassa deux courtisans qui avaient osé parler mal du nez de Mignonne. Les autres, devenus sages par cet exemple, se corrigèrent, et il y en eut un qui dit au prince, qu'à la vérité un homme ne pouvait pas être aimable sans avoir un grand nez, mais que la beauté des femmes était différente, et qu'un savant lui avait dit avoir lu dans un vieux manuscrit grec que la belle Cléopâtre avait le bout du nez retroussé. Le prince fit un présent magnifique à celui qui lui dit cette bonne nouvelle, et fit

partir des ambassadeurs pour aller demander Mignonne en mariage. On la lui accorda, et il fut au-devant d'elle à plus de trois lieues, tant il avait envie de la voir; mais lorsqu'il s'avançait pour lui baiser la main, on vit descendre l'enchanteur, qui enleva la princesse à ses yeux et le rendit inconsolable. Désir résolut de ne point rentrer dans son royaume qu'il n'eût retrouvé Mignonne. Il ne voulut permettre à aucun de ses courtisans de le suivre; et étant monté sur un bon cheval, il lui mit la bride sur le cou, et lui laissa prendre le chemin qu'il voulut. Le cheval entra dans une grande plaine, où il marcha toute la journée sans trouver une seule maison. Le maître et l'animal mouraient de faim; enfin, sur le soir, il vit une caverne où il y avait de la lumière. Il y entra, et vit une petite vieille qui paraissait avoir



plus de cent ans. Elle mit ses lunettes pour regarder le prince, mais elle fut longtemps sans pouvoir les faire tenir, parce que son nez était trop court. Le prince et la fée (car c'en était une) firent chacun un éclat de rire en se regardant, et s'écrièrent tous deux en même temps : « Ah! quel drôle de nez! — Pas si drôle que le vôtre, dit Désir à la fée : mais, madame, laissons nos nez pour ce qu'ils sont, et soyez assez bonne pour me don-

ner quelque chose à manger; car je meurs de faim, aussi bien que mon pauvre cheval. — De tout mon cœur, lui dit la fée.



Quoique votre nez soit ridicule, vous n'en êtes pas moins le fils du meilleur de mes amis. J'aimais le roi votre père comme mon frère; il avait le nez fort bien fait, ce prince. — Et que manque-t-il au mien? dit Désir. — Oh! il n'y manque rien, dit la fée, au contraire, il n'y a que trop d'étoffe; mais n'importe, on peut être fort honnête homme et avoir le nez trop long. Je vous disais donc que j'étais l'amie de votre père; il venait me voir souvent dans ce temps-là. Savez-vous bien que j'étais fort jolie alors : il me le disait. Il faut que je vous conte une conversation que nous eûmes ensemble la dernière fois qu'il me vit. — Eh! madame, dit Désir, je vous écouterai avec bien du plaisir quand j'aurai soupé : pensez, s'il vous plaît, que je n'ai pas mangé d'aujourd'hui. — Le pauvre garçon! dit la fée, il a raison, je n'y pensais pas. Je vais donc vous donner à souper, et pendant que vous mangerez, je vous dirai mon histoire en quatre paroles, car je n'aime pas les longs discours; une langue trop longue est encore plus insupportable qu'un grand nez, et je me souviens, quand j'étais jeune, qu'on m'admirait, parce que je n'étais pas une grande parleuse; on le disait à la reine ma mère : car, telle que vous me voyez, je suis la fille d'un grand roi. Mon père... — Votre père mangeait quand il avait faim,

lui dit le prince en l'interrompant. — Oui, sans doute, lui dit la fée, et vous souperez aussi tout à l'heure : je voudrais vous dire seulement que mon père... — Et moi, je ne veux rien écouter que je n'aie à manger, » dit le prince, qui commençait à se mettre en colère. Il se radoucit pourtant, car il avait besoin de la fée, et lui dit : « Je sais que le plaisir que j'aurais en vous écoutant pourrait faire oublier ma faim ; mais mon cheval, qui ne vous entendra pas, a besoin de prendre quelque nourriture. »

La fée se rengorgea à ce compliment.

« Vous ne m'entendrez pas davantage, lui dit-elle en appelant ses domestiques ; vous êtes bien poli, et malgré l'énorme grandeur de votre nez, vous êtes fort aimable.

— Peste soit de la vieille avec mon nez, dit le prince en lui-même ; on dirait que ma mère lui a volé l'étoffe qui manque au sien ; si je n'avais pas besoin de manger, je laisserais là cette babillarde, qui se croit une petite parleuse. Il faut être bien sot pour ne pas connaître ses défauts ; voilà ce que c'est que d'être née princesse ; les flatteurs l'ont gâtée et lui ont persuadé qu'elle parlait peu. »

Pendant que le prince pensait cela, les servantes mettaient la table, et le prince admirait la fée, qui leur faisait mille questions, seulement pour avoir le plaisir de parler ; il admirait surtout une femme de chambre qui, à propos de tout ce qu'elle voyait, louait sa maîtresse sur sa discrétion.

« Parbleu, pensait-il en mangeant, je suis charmé d'être venu ici. Cet exemple me fait voir combien j'ai fait sagement de ne pas écouter les flatteurs. Ces gens-là nous louent effrontément, nous cachent nos défauts, et les changent en perfections : pour moi, je ne serai jamais leur dupe, je connais mes défauts, Dieu merci. »

Le pauvre Désir le croyait bonnement, et ne sentait pas que ceux qui avaient loué son nez se moquaient de lui, comme la femme de chambre de la fée se moquait d'elle ; car le prince vit qu'elle se tournait de temps en temps pour rire. Pour lui, il ne disait mot, et mangeait de toutes ses forces.

« Mon prince, lui dit la fée, quand il commençait à être rassasié, tournez-vous un peu, je vous prie, votre nez fait une ombre qui m'empêche de voir ce qui est sur mon assiette. Ah çà, parlons de votre père : j'allais à sa cour dans le temps où il n'était qu'un petit garçon, mais il y a quarante ans que je suis retirée dans cette solitude. Dites-moi un peu comment l'on vit à la cour à présent; les dames aiment-elles toujours à courir? De mon temps on les voyait le même jour dans les réunions, aux spectacles, aux promenades, au bal... Que votre nez est long! Je ne puis m'accoutumer à le voir.

— En vérité, lui répondit Désir, cessez de parler de mon nez, il est comme il est, que vous importe? J'en suis content, je ne voudrais pas qu'il fût plus court, chacun l'a comme il peut.

— Oh! je vois bien que cela vous fâche, mon pauvre Désir, dit la fée; ce n'est pourtant pas mon intention; au contraire, je suis de vos amies, et je veux vous rendre service; mais, malgré cela, je ne puis m'empêcher d'être choquée de votre nez; je ferai pourtant en sorte de ne vous en plus parler, je m'efforcerai même de penser que vous êtes camard, quoiqu'à dire la vérité il y ait assez d'étoffe dans cè nez pour en faire trois raisonnables. »

Désir, qui avait soupé, s'impatienta tellement des discours sans fin que la fée faisait sur son nez, qu'il se jeta sur son cheval et sortit. Il continua son voyage, et partout où il passait il croyait que tout le monde était fou, parce que tout le monde parlait de son nez; mais malgré cela, on l'avait si bien accoutumé à s'entendre dire que son nez était beau, qu'il ne put jamais convenir avec lui-même qu'il fût trop long. La vieille fée, qui voulait lui rendre service malgré lui, s'avisa d'enfermer Mignonne dans un palais de cristal, et mit ce palais sur le chemin du prince. Désir, transporté de joie, s'efforça de le casser, mais il n'en put venir à bout : désespéré, il voulut s'approcher pour parler du moins à la princesse, qui, de son côté, approchait aussi sa main de la glace. Il voulait baiser cette main;

mais, de quelque côté qu'il se tournât, il ne pouvait y porter la bouche, parce que son nez l'en empêchait. Il s'aperçut, pour la première fois, de son extraordinaire longueur, et le prenant avec sa main pour le ranger de côté : « Il faut avouer, dit-il,



que mon nez est trop long. » Dans ce moment le palais de cristal tomba par morceaux, et la vieille, qui tenait Mignonne par la main, dit au prince : « Avouez que vous m'avez beaucoup d'obligation; j'avais beau vous parler de votre nez, vous n'en auriez jamais reconnu le défaut, s'il ne fût devenu un obstacle à ce que vous souhaitiez. » C'est ainsi que l'amour-propre nous cache les difformités de notre âme et de notre corps. La raison a beau chercher à nous les dévoiler, nous n'en convenons qu'au moment où ce même amour-propre les trouve contraires à ses intérêts. Désir, dont le nez était devenu un nez ordinaire, profita de cette leçon : il épousa Mignonne et vécut heureux avec elle un grand nombre d'années.

JULIETTE.

Vous aviez raison de dire que ce conte était joli; mais, ma bonne amie, est-il possible qu'on ne connaisse pas ses défauts? J'ai toujours bien cru que je n'étais pas belle, et si on me disait le contraire, je penserais qu'on se moque de moi.

MADEMOISELLE.

Votre amour-propre vous a dit que vous n'étiez pas belle : mais je gage que vous ne croyez pas non plus être laide?

JULIETTE.

Quand je me regarde, je me trouve laide; mais on a dit souvent devant moi que j'étais de ces laides qui plaisent : ainsi je pense que je suis laide et aimable en même temps.

MADEMOISELLE.

Eh bien, mon enfant, si quelque flatteur vous disait que vous êtes jolie, d'abord vous penseriez qu'il se moque de vous; mais s'il vous répétait cela plusieurs fois, vous commenceriez à le croire. Il est fort aisé d'oublier ses défauts, à moins qu'on ait une amie qui nous en avertisse. Présentement répétons nos histoires. Commencez, Hélène.

HÉLÈNE.

Jacob aimait mieux son fils Joseph que ses autres enfants, parce qu'il était plus honnête homme que ses frères, et parce qu'il était fils de sa chère Rachel; mais il fut haï de ses frères pour plusieurs motifs. Un jour Joseph leur vit faire une mauvaise action; il en avertit son père Jacob, ce qui aliéna l'esprit de ses frères. Un autre jour il leur dit : « J'ai rêvé que nous étions dans un champ, et que nous faisions des gerbes de blé; mais toutes vos gerbes se sont abaissées devant la mienne. J'ai rêvé une autre fois que le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi. » Quoique Jacob pensât que Dieu avait

envoyé ces rêves à Joseph, il le gronda pourtant de ce qu'il les racontait, et lui dit : « Crois-tu que ta mère et tes frères seront tes serviteurs? » Les autres enfants de Jacob étaient donc bien en colère contre Joseph ; et un jour qu'ils étaient allés bien loin mener leurs troupeaux, ils virent venir Joseph, que Jacob avait envoyé pour voir comment ils se portaient, et ils dirent : « Voici notre rêveur ; il faut le tuer. » Ruben, qui n'était pas si méchant que les autres, dit : « Ne le tuons pas, mais jetons-le dans un grand trou. » Car Ruben avait envie de revenir la nuit pour le tirer de ce trou. Mais quand il fut parti, les enfants de Jacob virent venir des marchands qui allaient en Égypte ; ils tirèrent Joseph de la fosse, et le vendirent à ces marchands pour être esclave. Quand Ruben vint le soir pour sauver Joseph, il fut bien fâché de ne le point trouver, et il pleura. Ses frères prirent la robe de Joseph, et l'ayant toute remplie de sang, ils la renvoyèrent à Jacob, qui crut qu'une



bête sauvage avait dévoré Joseph, ce qui lui donna beaucoup de chagrin.

LÉONIE.

Ma bonne amie, est-ce qu'il faut croire aux rêves?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; c'est la plus grande sottise du monde. Il est vrai que Dieu s'est servi quelquefois des rêves pour découvrir sa volonté à ses serviteurs; mais nous ne sommes pas assez bonnes pour espérer de pareilles faveurs. D'ailleurs cela est fort rare, et n'est arrivé que dans des choses de la plus haute importance.

HÉLÈNE.

Ma bonne amie, je connais une dame qui explique les rêves de tout le monde; elle verse aussi du café sur la table, et puis elle explique ce café renversé, et dit à ses amies tout ce qui leur doit arriver. Je puis vous la faire connaître, c'est madame la comtesse.....

MADEMOISELLE.

Il ne faut jamais nommer les gens, ma chère, quand on dit d'eux des choses qui ne sont pas bonnes; comme cette dame est une sotte, il faut bien se garder de nous dire son nom. Retenez bien, mes enfants, qu'il n'y a que Dieu qui connaisse l'avenir : or il faut être bien sotte pour croire qu'on obligera Dieu à le découvrir toutes les fois qu'on répandra une tasse de café; une personne qui a de l'esprit doit se moquer de toutes ces superstitions.

JULIETTE.

Mais pourtant, ma bonne amie, ce que l'on explique des rêves arrive quelquefois.

MADEMOISELLE.

Oui, par hasard, une fois en mille; ainsi c'est une folie d'être triste ou gaie, à cause d'un rêve. Allons, Léonie, continuez l'histoire de Joseph.

LÉONIE.

Les marchands qui avaient acheté Joseph le vendirent à un grand seigneur d'Égypte. Joseph, se voyant esclave, résolut de servir fidèlement son maître, qui se nommait Putiphar, et il gagna l'affection de ce seigneur. Putiphar avait une très-méchante femme, et elle voulut engager Joseph à trahir son maître : Jo-

seph ne voulut jamais faire cette mauvaise action; et la femme de Putiphar, outrée de son refus, dit à son mari que Joseph était un méchant qui le trahissait. Putiphar, qui ne savait pas que sa femme était une calomniatrice, fut fort en colère contre Joseph, et le fit mettre en prison. Il y demeura longtemps; mais le gardien de la prison, touché de sa vertu, avait beaucoup d'amitié pour lui. Il y avait dans cette prison deux officiers du roi d'Égypte, qui s'appelait Pharaon. L'un était son échanson, c'est-à-dire celui qui lui versait à boire; l'autre était son panetier, c'est-à-dire celui qui lui fournissait son pain. Un jour l'échanson dit à Joseph : « J'ai rêvé que j'avais de fort beaux raisins;



je les ai écrasés dans une coupe, et le roi a bu le jus de ces raisins. » Joseph lui dit : « Ce rêve veut dire que le roi vous pardonnera et vous rendra votre charge. Quand vous serez retourné à la cour, je vous prie de parler au roi pour me faire sortir de prison, car je suis innocent. » Le panetier dit à Joseph : « Et moi j'ai rêvé que je portais sur ma tête une corbeille pleine de gâteaux, et que les oiseaux venaient manger. » Joseph lui répondit : « Ce rêve veut dire que vous serez pendu, et que les oiseaux mangeront votre corps. » Toutes ces choses arrivèrent comme Joseph l'avait prédit; mais quand l'échanson fut à la cour, il oublia son ami Joseph, qui resta en prison.

MADEMOISELLE.

Vous voyez, mesdemoiselles, que Dieu envoyait ces rêves, et les autres dont nous parlerons, pour faire connaître l'innocence de Joseph. C'était un miracle que Dieu faisait pour le récompenser et le rendre heureux; or il ne faut pas croire que Dieu

fasse des miracles pour rien, et qu'il veuille découvrir sans nécessité l'avenir aux hommes. Ainsi, je vous le répète, c'est une grande folie de vouloir expliquer les rêves; les gens d'esprit se moquent de tout ce qu'on leur dit à ce sujet.

SOPHIE.

Ma bonne amie, je suis en colère contre l'échanson, qui a oublié son ami, le pauvre Joseph.

MADEMOISELLE.

Les gens qui vivent à la cour n'ont guère d'amitié; ils ne sont occupés que du désir de plaire au roi, pour faire leur fortune. Ils vous diront quelquefois qu'ils sont vos amis, qu'ils veulent vous rendre service; mais aussitôt que vous ne serez plus devant eux, ils ne penseront plus à vous.

JULIETTE.

Comment, toutes les personnes qui vont à la cour sont des trompeuses!

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; tous ceux qui vont à la cour ne sont pas des gens de cour. On appelle ainsi ceux qui ont l'amitié du prince, qui veulent faire fortune par cette amitié-là, et qui sont jaloux de tous ceux qui approchent de leur maître.

JULIETTE.

Il me semble que si j'étais aimée de la reine, je serais charmée de rendre service à tout le monde.

MADEMOISELLE.

Vous le croyez, ma chère, mais l'amitié des princes change le cœur; et pour conserver un bon cœur à la cour, il faut être quatre fois plus vertueuse qu'une autre. Mais revenons à notre histoire. Remarquez, mesdemoiselles, que Joseph obéit fidèlement à son maître et à l'homme qui commandait dans la prison, quoiqu'il ne fût pas né pour être esclave; et que, par cette conduite, il gagna leur amitié.

MARIE.

Ma bonne amie, Joseph a-t-il toujours resté en prison?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère. Hélène va continuer son histoire.

HÉLÈNE.

Pharaon rêva un jour qu'il voyait sept belles vaches qui étaient si grasses, qu'elles faisaient plaisir à regarder. Tout d'un coup il vit sept vaches qui étaient si maigres, qu'elles n'avaient que la peau et les os. Ces sept vaches maigres mangèrent les sept grasses; et le roi, s'étant éveillé, envoya chercher les hommes les plus savants de l'Égypte, pour lui expliquer son rêve : mais ils ne purent pas le faire, parce que Dieu ne leur avait pas appris ce qu'il voulait dire. Alors l'échanson se souvint de Joseph, et dit au roi qu'il lui avait expliqué son songe et celui du panetier. On fit venir Joseph, qui dit au roi : « Sire, les



sept vaches grasses signifient que pendant sept ans il y aura beau-

coup de blé; mais, après ce temps, il y aura sept années pendant lesquelles il n'y aura point de blé, et ce sont les vaches maigres qui mangeront les grasses. » Le roi dit à Joseph : « Puisque tu as connu le mal, il faut que tu donnes le remède; je te laisse le maître de faire tout ce que tu voudras dans mon royaume. » Alors Joseph fit bâtir de grandes maisons; et quand tout le monde eut sa provision de blé, il acheta tout ce qui restait, et le mit dans les maisons qu'il avait fait bâtir; et au bout de sept ans toutes ces maisons ou greniers furent pleins de blé. On ne savait pas pourquoi Joseph faisait cela; mais on le connut bientôt : car après les sept ans, le blé qu'on avait semé ne vint pas, et les Égyptiens furent obligés d'aller acheter le blé du roi, dont Joseph avait la charge. Pharaon connut donc la sagesse de Joseph, et il le fit le plus grand seigneur de son royaume.

MARIE.

Ah! que je suis contente de voir le pauvre Joseph hors de prison! Dites-moi, je vous prie, ma bonne amie, n'envoya-t-il pas dire à son père Jacob qu'il était encore vivant?

MADEMOISELLE.

C'est ce que nous verrons la première fois; aujourd'hui nous n'avons que le temps de répéter notre géographie. Vous vous souvenez bien que nous avons trouvé cinq grandes parties au nord de l'Europe. Il y en a quatre au milieu; dites-les à ces demoiselles, Sophie.

SOPHIE.

A l'ouest, on trouve la France, dont la capitale est Paris. A l'est de la France est la Confédération germanique, qui se compose de trente-neuf États, y compris une partie de l'Autriche, de la Prusse et les quatre royaumes de Saxe, de Bavière, de Hanovre et de Wurtemberg. C'est à Francfort-sur-le-Mein que se tient la diète, à laquelle préside l'empereur d'Autriche. Au nord-est de la Confédération est la Pologne, capitale, Varsovie. Au sud de la Pologne est la Hongrie, Bude, capitale.

MADEMOISELLE.

Dans le milieu de l'Europe se trouve la France; la Belgique au

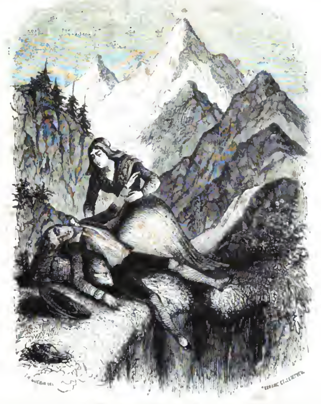
nord, capitale, Bruxelles; la Hollande au nord de la Belgique, capitale, Amsterdam; à l'est de la France se trouve la Suisse; au sud-est de la France est située la Savoie, sa capitale est Chambéry.

MARIE.

La Savoie est-elle un beau pays?

MADEMOISELLE.

Ce pays est plein de montagnes dont les sommets sont toujours couverts de neige, et où l'on voit des vallons toujours remplis de glace; les voyageurs y courent souvent de grands



dangers, soit en étant ensevelis sous les neiges, soit en y péris-

sant de froid; il appartient au roi de Sardaigne. La Suisse, le plus haut pays de l'Europe, est un État composé de vingt-deux cantons tous indépendants les uns des autres, lesquels forment une république.

MARIE.

Ma bonne amie, qu'est-ce qu'on appelle les Pays-Bas?

MADEMOISELLE.

On appelle ainsi l'étendue de pays qui est entre la mer du Nord, la France et la Confédération germanique. Autrefois ils comprenaient plusieurs provinces qui, réunies, ont formé les royaumes de Hollande et de Belgique. Adieu, mesdemoiselles, apprenez bien vos leçons; je tâcherai de vous trouver un conte pour la première fois.





ONZIÈME DIALOGUE.

NEUVIÈME JOURNÉE.

JULIETTE.

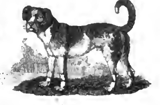
Ma bonne amie, j'ai une jolie histoire à dire à ces demoiselles. Ce n'est pas un conte, au moins; cela est arrivé à Paris, à une dame que maman connaît, et elle a reçu hier une lettre dans laquelle on lui écrit cette histoire.

MADEMOISELLE.

Je serai charmée de l'entendre, aussi bien que ces demoiselles.

JULIETTE.

Maman connaît une dame qui a une fille qu'on appelle Julie. Cette demoiselle est la meilleure fille du monde. Elle n'a jamais fait de mal à personne, pas même aux bêtes, et elle est fâchée quand elle voit tuer une mouche. Un jour qu'elle se promenait, elle vit un pauvre chien que des petits garçons traînaient avec une corde pour le jeter dans la rivière. Ce pauvre chien était très-laid et tout crotté. Julie en eut pitié, et dit à ces petits garçons : « Je



vous donnerai dix sous, si vous voulez me donner ce chien. » Sa

femme de chambre lui dit : « Que voulez-vous faire de ce vilain chien ? — Il est vilain, dit Julie, mais il est malheureux ; si je l'abandonne, personne n'en aura pitié. » Elle fit laver ce chien, et le prit dans sa voiture. Tout le monde se moqua d'elle quand elle revint à la maison ; mais cela ne l'a pas empêchée de garder cette pauvre bête depuis trois ans. Il y a huit jours qu'elle était couchée, et qu'elle commençait à s'endormir, lorsque son chien a sauté sur son lit, et s'est mis à la tirer par sa manche ; il aboyait si fort, qu'elle s'est éveillée ; et comme elle avait une lampe dans sa chambre, elle vit son chien qui aboyait en regardant sous son lit. Julie, ayant peur, courut ouvrir sa porte et appela les domestiques, qui, par bonheur, n'étaient pas encore couchés. Ils vinrent à sa chambre, et trouvèrent un voleur armé d'un poignard caché sous le lit ; et ce voleur a dit qu'il devait tuer cette demoiselle pendant la nuit pour prendre ses diamants. Ainsi ce pauvre chien lui a sauvé la vie.



MADEMOISELLE.

Vous aviez raison, ma chère, de nous dire que votre histoire était fort jolie. Il est certain que la pitié, même pour les animaux, est la marque d'un cœur généreux. J'aime surtout la pensée de cette demoiselle Julie : « Ce chien n'est pas beau, mais il est malheureux. » Tout ce qui est malheureux devient respectable à une personne d'un bon caractère : c'est par cette raison que les honnêtes gens traitent avec douceur les domestiques et les ouvriers.

MARIE.

Est-ce que tous ces gens-là sont malheureux ?

MADEMOISELLE.

Mettez-vous à leur place, ma bonne amie. Par exemple, votre institutrice avait autrefois des domestiques; elle leur commandait, ils lui obéissaient : mais comme elle est devenue pauvre, c'est elle qui doit obéir aux autres. Vous sentez bien que cela lui doit faire de la peine. Les autres domestiques, qui n'ont jamais été riches, ne sont pas malheureux, s'ils ont de bons maîtres; mais si on les gronde mal à propos, si on les méprise, si on leur parle rudement, ils disent en eux-mêmes : « Que je suis malheureux d'être forcé par la pauvreté de servir ces méchantes gens qui me maltraitent, qui me parlent comme à un esclave, quoiqu'ils soient de la même nature que moi! » Les meilleurs maîtres ont des caprices qui rendent quelquefois les domestiques misérables; il faut donc en avoir pitié. Et puis, ma chère, ces pauvres gens-là ont déjà assez de mal. Votre laquais, votre cocher sont exposés dans la rue à la pluie, au vent et au froid, pendant que vous êtes bien chaudement dans votre voiture. Ils ont mille autres sujets de chagrin; il serait donc bien cruel de leur en donner encore davantage. J'on dis autant de tous ceux qui sont obligés de travailler pour gagner leur vie : il faut bien prendre garde de les rendre plus malheureux qu'ils ne sont. Par exemple, vous envoyez chercher un pauvre ouvrier, et quand il est venu, vous le faites attendre deux heures, ou bien vous lui faites dire qu'il revienne une autre fois, que vous n'avez pas le temps de lui parler. Vous ne pensez pas que pendant qu'il court il ne travaille pas, que vous lui faites perdre son temps, qu'il sera obligé de travailler pendant la nuit pour finir son ouvrage, sans quoi il n'aura pas de pain. N'est-il pas bien cruel de faire toutes ces choses?

JULIETTE.

En vérité, ma bonne amie, on ne pense point à tout cela. Je fais courir mon cordonnier et ma couturière trois ou quatre jours avant d'être disposée à essayer mon corset ou mes souliers; je pleurerais presque quand j'y pense. Quant aux domestiques,

ils sont si impertinents, qu'on a bien de la peine à avoir pitié d'eux.

MADEMOISELLE.

Ma chère, la plus grande partie du temps, ce sont les mauvais maîtres qui font les mauvais domestiques. Vous ne les aimez pas, ils ne vous aiment pas non plus; ils vous servent, parce qu'ils ont besoin de votre argent; mais en même temps ils maudissent leur pauvreté qui les force à vous servir. Je me souviendrai toujours de ce que madame de Saint-André disait à une aimable fille qu'elle a perdue, et qui sans doute eût pu dans la suite servir de modèle à toutes les dames : « Si vous voulez être bien servie, ma chère, faites en sorte que vos domestiques vous servent avec plaisir et non par intérêt; qu'ils ne pensent pas à l'argent que vous leur donnez, mais à la douceur qu'ils trouvent à vous servir. Reprochez-vous comme un crime une parole dure à leur égard; qu'ils connaissent sur votre visage et par vos paroles que vous leur êtes obligée quand ils font leur



devoir; que vous vous intéressez à leur fortune, à leurs maladies, à leurs chagrins. Si vous suivez mes conseils, vos domestiques vous regarderont comme une mère; ils vous respecteront, et aimeront mieux gagner quatre louis dans votre maison que huit chez un autre. » Voilà, mes enfants, ce que cette dame respectable disait à sa fille, et cette demoiselle

avait tellement pratiqué les leçons de sa mère qu'elle était adorée de toute la maison. Elle disait toujours : « Je vous prie, faites cela. » Elle les remerciait des petits services qu'ils lui rendaient, d'un air doux, content; et quand elle était obligée de les reprendre, c'était sans gronder, en sorte qu'ils avaient la plus grande crainte de lui déplaire; et quand elle est morte, ils étaient aussi affligés que s'ils eussent perdu leur propre enfant.

JULIETTE.

Allons, ma bonne amie, je veux ressembler à cette demoiselle, et être douce et bonne pour mes domestiques; mais j'aurai de la peine, car mon institutrice me gronde quand je leur parle.

MADEMOISELLE.

Elle a raison, ma chère. Il faut être bonne avec les domestiques; mais il ne faut pas se familiariser avec eux, cela ferait qu'ils vous manqueraient de respect.

LÉONIE.

Qu'est-ce que se familiariser avec les domestiques?

MADEMOISELLE.

C'est leur parler sans besoin, rire, badiner avec eux, leur demander des nouvelles, leur raconter ce que l'on a fait, ce que l'on a dit.

HÉLÈNE.

Ma bonne amie, maman fait tout ce que vous dites là avec sa femme de chambre : elle lui dit tout ce qu'elle fait, et cette femme la gronde quelquefois, comme si elle était une petite fille.

MADEMOISELLE.

Premièrement, ma chère, il ne faut jamais rapporter ce que fait votre maman, surtout quand vous croyez que cela n'est pas bien. Secondement, votre maman a raison de faire ce qu'elle fait. Il y a vingt ans qu'elle a cette femme de chambre; et elle

sait qu'elle l'aime plus que toute chose au monde, et qu'elle a refusé d'aller demeurer chez d'autres dames qui lui offraient beaucoup plus d'argent. Quand votre maman est malade, cette pauvre femme ne veut pas se coucher, elle reste avec la garde. D'ailleurs elle sait que c'est une honnête personne qui lui a toujours donné de bons conseils, et qui ne l'a jamais flattée. Quand on a le bonheur d'avoir un tel domestique, il ne faut plus le regarder que comme un ami, et il faut lui pardonner la liberté qu'il prend de nous gronder quelquefois, parce qu'on sait que c'est par affection et pour notre bien; mais ces sortes de domestiques sont rares : ainsi on peut toujours dire, en général, qu'il est dangereux de se familiariser avec eux. Mais les domestiques m'ont fait oublier une jolie histoire que je voulais vous dire. Nous l'avons lue hier au soir, Sophie et moi. Elle va vous la raconter.

SOPHIE.

Il y avait un voyageur qui se perdit dans une forêt. Il était presque nuit; et ayant vu une caverne, il y entra pour y attendre le lendemain. Mais, un moment après, il vit venir un lion vers cette caverne. Cet homme eut une grande frayeur, et crut que le lion allait le dévorer. Ce lion marchait sur trois pattes et tenait la quatrième levée; il s'approcha du voyageur, et lui montra cette patte où il avait une grande épine. L'homme ôta l'épine, et ayant déchiré sa tunique, il en enveloppa la patte du lion. Cet animal, pour le remercier, le caressa comme si c'eût été un chien, et ne lui fit aucun mal; et le lendemain l'homme continua son voyage.

Quelques années après, cet homme, ayant commis un crime, fut condamné à être déchiré par les bêtes sauvages. Lorsqu'il fut dans un lieu qu'on nommait l'Arène, on fit sortir contre lui un lion furieux, qui d'abord courut à lui pour le dévorer; mais quand il fut proche de cet homme, il s'arrêta pour le regarder, et l'ayant reconnu pour celui qui lui avait ôté l'épine de la patte, il s'approcha de lui en remuant la tête et la queue, pour lui témoi-

gner le plaisir qu'il avait de le revoir. L'empereur fut fort sur-



pris de voir cela, et ayant fait venir cet homme, il lui demanda s'il connaissait ce lion; le criminel lui raconta son histoire, et l'empereur lui accorda sa grâce.

LÉONIE.

Est-ce que les empereurs voyaient mourir les criminels, ma bonne amie? Il me semble que cela était bien cruel.

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère; mais ce qu'il y a de plus abominable, c'est que les dames et le grand monde allaient voir cet affreux spectacle. On y courait comme à l'Opéra ou à la Comédie; on se divertissait aussi à voir combattre des hommes qu'on nommait *gladiateurs*, et qui, pour de l'argent, se déchiraient par morceaux.

MARIE.

Je vous assure, ma bonne amie, que je suis charmée de n'être point née parmi ce vilain peuple-là. L'autre jour, il y eut deux hommes qui se battaient sous ma fenêtre, je ne voulus pas les regarder; mais ma bonne me dit qu'elle était bien aise, parce qu'elle n'avait jamais vu cela : depuis ce temps je ne l'aime

plus. D'où vient qu'on n'empêche pas ces gens de se battre? Si j'étais reine, je les ferais mettre en prison.

SOPHIE.

Et moi aussi, ma chère; mais, au lieu de cela, on les encourage. J'en vis deux, l'autre jour, qui se battaient comme des furieux. J'étais bien en colère contre tous ceux qui étaient là et qui n'empêchaient pas ces deux hommes de se battre.

MADEMOISELLE.

Vous avez bien raison d'avoir horreur de ces choses, mes bons enfants. Mais il est tard, hâtons-nous de dire nos histoires. A vous, Hélène.

HÉLÈNE.

Vous savez, mesdemoiselles, que Jacob avait beaucoup d'enfants et un grand nombre de domestiques. Il n'avait plus de blé pour faire du pain, et ayant appris qu'on en vendait dans l'Égypte, il dit à ses fils : « Prenez de l'argent, allez en Égypte pour acheter du blé. » Les dix enfants de Jacob partirent; mais il garda auprès de lui le petit Benjamin.

Quand les enfants de Jacob furent devant Joseph, ils ne le reconnurent pas; mais lui les reconnut fort bien, et faisant semblant d'être en colère, il leur dit :

« Vous êtes des espions, vous êtes venus dans ce pays pour trahir le roi. »

Ils lui répondirent, en se prosternant devant lui :

« Seigneur, nous ne sommes point des espions, mais nous sommes frères et enfants du même père; nous avons encore un frère à la maison, et un autre qui est mort il y a longtemps.

— Vous êtes des menteurs, leur dit Joseph, et je ne vous croirai point, à moins que vous n'ameniez ici ce jeune frère que vous avez. »

Alors les frères de Joseph dirent entre eux en leur langue :

« Dieu nous punit pour avoir tué notre pauvre frère Joseph, qui nous priait d'avoir pitié de lui. »

Joseph, qui n'avait pas oublié la langue de son pays, les entendit fort bien, et leur dit : « Retournez chez votre père pour

ramener le petit Benjamin ; je garderai un de vous en prison, et si vous ne revenez pas, je le ferai mourir. »

Les neuf enfants de Jacob retournèrent auprès de leur père ; mais ils furent bien étonnés de retrouver dans leurs sacs l'argent qu'ils avaient donné pour payer le blé : car Joseph avait commandé qu'on remît leur argent dans les sacs. Ils racontèrent leur aventure à leur père ; mais Jacob ne voulait point laisser aller Benjamin. Pourtant, quand ils eurent mangé tout leur blé, il fallut retourner ; et Juda, l'aîné des enfants de Jacob, lui dit qu'il répondait de Benjamin, et Jacob les laissa partir. Joseph fut charmé quand il vit son jeune frère ; et ayant fait sortir Siméon de prison, il dit à son intendant de mener ces étrangers dans sa maison. Ils eurent peur quand ils entendirent cela, et dirent à l'intendant :

« Nous ne savons pas comment cela s'est fait, mais nous avons trouvé dans nos sacs l'argent que nous avions donné pour le blé dans l'autre voyage. »

L'intendant leur répondit : « Soyez tranquilles, j'ai reçu votre argent, je ne vous demande rien. »

Quand Joseph fut venu, il demanda comment se portait Jacob, et regardant son frère, qui était comme lui fils de Rachel, les larmes lui vinrent aux yeux, et il se retira.

Le lendemain, Joseph commanda à son intendant de leur donner du blé, mais il lui dit en même temps de cacher dans le sac de Benjamin une belle coupe d'or dans laquelle il buvait.

Quand les enfants de Jacob furent un peu éloignés, le maître d'hôtel courut après, et leur dit :

« Vous êtes des voleurs et des méchants : mon maître vous a bien reçus dans sa maison, et pour le récompenser vous avez emporté sa coupe d'or. »

Ils répondirent tous :

« Nous n'avons point fait cette mauvaise action ; et si vous trouvez la coupe parmi nous, nous consentons d'être esclaves de votre maître. »

Alors ils vidèrent leurs sacs, et on trouva la coupe dans le



sac de Benjamin. Ils retournèrent auprès de Joseph, qui leur dit : « Il n'est pas juste que les innocents souffrent pour le coupable; allez chez votre père, et le voleur sera mon esclave. » Juda, se jetant aux pieds de Joseph, lui dit : « Seigneur, ne vous mettez point en colère, je vous prie : permettez-moi d'être votre esclave à la place de Benjamin; car si mon père nous voit retourner sans lui, il mourra de chagrin. » Joseph, ne pouvant plus retenir ses pleurs, fit sortir tout le monde, et dit à ses frères : « Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu; mais je vous pardonne, n'ayez pas peur. C'est Dieu qui a permis cela pour que je pusse vous donner du pain. »

Cependant Pharaon, ayant appris que Joseph avait retrouvé ses frères, en fut très-content, et il lui dit : « Prenez des chariots, et envoyez chercher votre père; je veux qu'il vienne en Égypte avec sa famille, et je lui donnerai le plus beau pays pour y demeurer. »

Ensuite Joseph, après avoir embrassé ses frères, surtout Benjamin, leur fit de grands présents, et les renvoya chercher leur

père Jacob. Quand ils furent arrivés, ils dirent à leur père : « Réjouissez-vous, votre fils Joseph n'est pas mort, il est devenu un grand seigneur : c'est lui qui a le blé de toute l'Égypte. » Jacob eut bien de la peine à croire cette bonne nouvelle; mais quand il eut vu les présents, il remercia Dieu en pleurant de joie, et partit avec toute sa famille pour aller revoir son cher fils. Joseph, après l'avoir embrassé, le présenta au roi, qui lui demanda quel âge il avait. « J'ai cent trente ans, répondit Jacob, et les jours de mon voyage sur la terre ont été courts et fâcheux. » Pharaon donna à Jacob et à ses enfants un fort beau pays, où il y avait des pâturages pour ses troupeaux, et Jacob vécut encore plusieurs années. Avant de mourir, il prédit à ses enfants tout ce qui devait leur arriver, et il assura à Juda, son fils, que la couronne viendrait dans sa maison, et qu'elle n'en sortirait jamais. Après sa mort, on transporta son corps au tombeau de ses pères, car il avait fait jurer à Joseph de lui accorder cette satisfaction. Joseph vécut un grand nombre d'années; et comme Dieu lui avait révélé que les descendants de Jacob, qu'on nommait *Israélites*, sortiraient un jour de l'Égypte, il fit jurer à ses enfants d'emporter ses restes mortels pour les mettre auprès de ceux de Jacob.

JULIETTE.

En vérité, ma bonne amie, je n'ai pu m'empêcher de pleurer en écoutant cette histoire. Joseph était bien honnête homme de faire tant de bien à ses frères qui l'avaient traité si cruellement.

MADEMOISELLE.

Quand Jacob fut mort, ses frères eurent peur qu'il ne cherchât à se venger; mais il les rassura, et leur dit toujours que son esclavage était arrivé par la volonté de Dieu, et qu'il le leur avait pardonné de tout son cœur.

SOPHIE.

Pour moi, ma bonne amie, j'admire la sagesse de Dieu, qui se sert de la malice des hommes pour faire réussir ses desseins. Qui est-ce qui n'aurait pas pensé que Joseph était fort malheu-

reux d'avoir de si méchants frères, d'être vendu comme un esclave, d'être accusé par la femme de Putiphar, et d'être mis dans une prison? Cependant, si tous ces malheurs n'étaient pas arrivés à Joseph, il n'aurait pas eu le plaisir de sauver l'Égypte et sa famille, ni de pardonner à ses frères.

LÉONIE.

Est-ce qu'il y a du plaisir à pardonner à ceux qui nous ont fait beaucoup de mal?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, c'est le plus grand plaisir qu'il y ait au monde; jugez-en par vous-même. Je suppose que vous soyez fort en colère contre moi, que vous me disiez des injures, que vous me preniez mon argent, et qu'après tout ce mal que vous m'auriéz fait, je vous trouvasse dans un bois près de mourir de faim, et que je vous donnasse à manger, n'est-il pas vrai que vous diriez: « J'étais bien méchante de faire du mal à cette personne qui est si bonne? »

HÉLÈNE.

Oh! oui, je vous assure que j'aurais bien du regret de vous avoir causé tout ce mal; je vous en demanderais pardon, et je tâcherais de vous faire tant de bien que vous oublieriez toutes mes méchancetés.

MADEMOISELLE.

Ne voyez-vous pas, ma chère, combien je serais contente de vous voir devenir bonne? Cela me ferait beaucoup plus de plaisir que le mal que j'aurais pu vous faire en me vengeant.

JULIETTE.

Mais si, au lieu de vous remercier pour le pain que vous lui auriez donné, Hélène cherchait encore à vous faire du mal, vous n'auriez par le plaisir de la voir devenir bonne.

HÉLÈNE.

Je vous assure que je ne suis pas si méchante que vous le pensez, et que jamais je ne voudrais faire du mal à mademoiselle, qui aurait été si bonne pour moi.

JULIETTE, en l'embrassant.

Je le sais bien, ma chère; ce que je dis, c'est seulement par une supposition.

MADEMOISELLE.

Supposez donc qu'Hélène continuât d'être méchante, après que je lui aurais rendu le bien pour le mal; il me resterait le plaisir d'être contente de moi, d'avoir fait mon devoir. Ce plaisir est le plus grand de tous ceux qu'on peut avoir, et nos ennemis ne peuvent nous l'ôter.

SOPHIE.

Ma bonne amie, voulez-vous me permettre de dire à ces demoiselles une jolie histoire dont je me souviens?

MADEMOISELLE.

Volontiers, ma chère.

SOPHIE.

Il y avait un homme, nommé Lycurgue, qui donna des lois à une ville appelée Sparte. Ces lois n'étaient pas du goût d'un jeune homme qui n'aimait pas Lycurgue, et ce jeune homme donna un coup de bâton au législateur et lui creva l'œil. Le



peuple de Sparte dit à Lycurgue : « Prenez ce méchant garçon pour le punir selon votre fantaisie. — Je le veux bien, dit Lycurgue, et je le punirai d'une manière qui étonnera tout le monde. » Il prit donc ce jeune homme, le mena dans sa maison,

et le traita comme s'il eût été son fils. Tous les jours il lui disait qu'il y avait beaucoup de plaisir à pardonner, à être doux et honnête. Ce jeune homme fut si touché de la bonté de Lycurgue, qu'il résolut de devenir aussi bon que lui, si cela était possible; et véritablement tout le monde fut étonné de la vengeance que Lycurgue en avait prise. Mais le jeune homme dit au peuple : « Il m'a puni plus sévèrement que vous ne pensez : s'il m'avait fait mourir, je n'aurais souffert qu'un moment, au lieu que je souffrirai toute ma vie du regret de lui avoir crevé l'œil. »

MADEMOISELLE.

Cette histoire est fort belle, et vous l'avez fort bien racontée. Disons présentement un mot de la géographie, car il est tard. Je vous ai promis les noms des parties de l'Europe qui sont au sud; il y en a cinq principales. Au sud-ouest, on trouve le Portugal; à l'est du Portugal, on trouve l'Espagne. A l'est de l'Espagne, il y a une grande mer qu'on appelle Méditerranée; et après avoir traversé cette grande mer, on trouve l'Italie. A l'est de l'Italie, on trouve la Turquie d'Europe; et au nord-est de la Turquie d'Europe, on trouve la petite Tartarie. La capitale du Portugal est Lisbonne, celle de l'Espagne est Madrid; l'Italie en compte plusieurs, telles que Rome, Naples, Florence et d'autres, car ce pays est divisé en différents États; celle de la Turquie est Constantinople. La petite Tartarie n'en a point, parce que ses peuples vivent sous des tentes, comme faisait Abraham.

MARIE.

Mademoiselle, Sophie a dit un mot que je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'un législateur?

MADEMOISELLE.

C'est un homme qui donne des lois. Ainsi, comme Lycurgue a donné des lois à la ville de Sparte, on dit que c'est un législateur.



DOUZIÈME DIALOGUE.

DIXIEME JOURNEE

LÉONIE.

Mademoiselle, j'ai trouvé dans un livre tout ce que vous nous avez dit de la géographie, et bien d'autres choses encore que j'ai apprises par cœur.

MADEMOISELLE.

Cela est très-bien, ma chère; mais voyons ce que vous avez appris.

LÉONIE.

J'ai appris à voyager sur toutes les mers de l'Europe, en passant par les détroits. Je me mets dans une mer qui est à l'est de l'Europe; elle s'appelle la mer d'Azof. Je sors de cette mer par le détroit de Caffa, et j'entre dans la mer Noire. Je sors de la mer

Noire par le détroit de Constantinople, et j'entre dans la mer de Marmara. Je sors de la mer de Marmara par le détroit des Dardanelles, et j'entre dans la mer Méditerranée. Entre l'Italie et la Sicile, je trouve le détroit ou le phare de Messine. Entre l'île de Corse et la Sardaigne, qui sont aussi dans la Méditerranée, je trouve le détroit de Bonifacc. Je sors de la mer Méditerranée par le détroit de Gibraltar, et j'entre dans le grand Océan. Entre la France et l'Angleterre, je trouve la Manche ou le canal Britannique; de là je passe au pas de Calais, qu'on appelle aussi détroit de Douvres; ensuite à la mer du Nord ou d'Allemagne; enfin je passe par le Sund, et j'entre dans la mer Baltique.

MADEMOISELLE.

Reposez-vous, ma chère; car vous venez de faire un grand voyage.

LÉONIE.

Je n'en suis guère fatiguée. Pour la prochaine fois j'apprendrai les noms de toutes les montagnes de l'Europe, et de tous les golfes.

MADEMOISELLE.

Cela sera très-bien; et moi, pour vous récompenser, je vais vous dire un joli conte.

LA BELLE AURORE,

CONTE.

Il y avait une fois une jolie dame qui avait deux filles; l'aînée, qui se nommait Aurore, était belle comme le jour, et avait un assez bon caractère; la seconde, qui se nommait Aimée, était

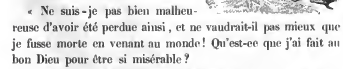
bien aussi belle que sa sœur, mais elle était maligne, et n'avait de l'esprit que pour faire du mal. La mère avait été aussi fort riche; mais ayant perdu toute sa fortune, cela lui donna beaucoup de chagrin. Elle fut obligée de quitter la ville et d'aller à la campagne. Elle partit d'abord avec Aimée, sa plus jeune fille; puis, quand elle fut installée, elle fit dire à une personne chez laquelle elle avait laissé sa fille Aurore de la lui amener. Celle-ci obéit. En traversant un bois, la nuit les surprit; elles se couchèrent par terre toutes les deux pour dormir. Vers le milieu de la nuit, la personne qui conduisait Aurore, étant somnambule, se leva endormie, comme font les personnes atteintes de cette maladie, et s'en retourna chez elle; de sorte que quand Aurore se réveilla, et qu'elle se vit toute seule dans ce bois, elle se mit à pleurer. Il était presque nuit, et s'étant levée, elle chercha à sortir de cette forêt; mais au lieu de trouver son chemin, elle s'égara encore davantage. Enfin elle vit de bien loin une lumière, et étant allée de ce côté-là, elle trouva une petite maison.



Aurore frappa à la porte, et une bergère vint lui ouvrir, et lui demanda ce qu'elle voulait.

« Ma bonne mère, lui dit Aurore, je vous prie, par charité,

de me donner la permission de coucher dans votre maison; car si je reste dans le bois, je serai mangée par les loups.



— De tout mon cœur, ma belle fille, lui répondit la bergère; mais, dites-moi, pourquoi êtes-vous dans ce bois si tard? »

Aurore lui raconta son histoire, et lui dit :

« Ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir été perdue ainsi, et ne vaudrait-il pas mieux que je fusse morte en venant au monde! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour être si misérable?

— Ma chère enfant, répliqua la bergère, il ne faut jamais murmurer contre Dieu; il est tout-puissant, il est sage, il vous aime, et vous devez croire qu'il n'a permis votre malheur que pour votre bien. Confiez-vous en lui, et mettez-vous bien dans la tête que Dieu protége les bons, et que les choses fâcheuses qui leur arrivent ne sont pas toujours des malheurs. Demeurez avec moi, je vous servirai de mère, et je vous aimerai comme ma fille. »

Aurore consentit à cette proposition; et le lendemain la bergère lui dit :

« Je vais vous donner un petit troupeau à conduire; mais j'ai peur que vous vous ennuyiez, ma belle fille; ainsi, prenez une quenouille et vous filerez, cela vous amusera.

— Ma mère, répondit Aurore, je suis de bonne famille, ainsi je ne sais pas travailler.

— Prenez donc un livre, lui dit la bergère.

— Je n'aime pas la lecture, » lui répondit Aurore en rougissant. C'est qu'elle était honteuse d'avouer à la fée qu'elle ne savait même pas lire. Il fallut pourtant avouer la vérité : elle dit à la bergère qu'elle n'avait jamais voulu apprendre à lire quand elle était petite, et qu'elle n'en avait pas eu le temps quand elle était devenue grande.

« Vous aviez donc de grandes affaires? lui dit la bergère.

Lith. Fernique et Cie



— Oui, ma mère, répondit Aurore. J'allais me promener tous les matins avec mes bonnes amies; après dîner je me coiffais; le soir j'allais à l'Opéra, à la comédie, et la nuit au bal.

— Véritablement, dit la bergère, vous aviez de grandes occupations, et sans doute vous ne vous ennuyiez pas.

— Je vous demande pardon, ma mère, répondit Aurore. Quand j'étais un quart d'heure toute seule, ce qui m'arrivait quelquefois, je m'ennuyais à mourir; mais quand nous allions à la campagne, c'était bien pire, je passais toute la journée à me coiffer et à me décoiffer pour m'amuser.



— Vous n'étiez donc pas heureuse à la campagne? dit la bergère.

— Je ne l'étais pas à la ville non plus, répondit Aurore. Si j'étais dans une réunion, je voyais mes amies mieux habillées que moi, et cela me chagrinait; si j'allais au bal, je n'étais occupée qu'à chercher des défauts à celles qui dansaient mieux

que moi; enfin je n'ai jamais passé un jour sans avoir du chagrin.

— Ne vous plaignez donc plus de la Providence, lui dit la bergère; en vous conduisant dans cette solitude, elle vous a ôté plus de chagrins que de plaisirs; mais ce n'est pas tout. Vous auriez été par la suite encore plus malheureuse; car, enfin, on n'est pas toujours jeune; le temps du bal et du spectacle passe quand on devient vieille, on ne peut plus danser; il faut donc s'ennuyer à mourir, et être fort malheureuse.

— Mais, ma bonne mère, dit Aurore, on ne peut pourtant rester seule; la journée paraît longue comme un an, quand on n'a pas de compagnie.

— Je vous demande pardon, ma chère, répondit la bergère; je suis seule ici, et les années me paraissent courtes comme les jours : si vous voulez, je vous apprendrai le secret de ne vous ennuyer jamais.

— Je le veux bien, dit Aurore; vous pouvez me gouverner comme vous le jugerez à propos; je veux vous obéir. »

La bergère profitant de la bonne volonté d'Aurore, lui écrivit sur un papier tout ce qu'elle devait faire. Toute la journée était partagée entre la prière, la lecture, le travail et la promenade. Il n'y avait point d'horloge dans ce bois, et Aurore ne savait pas quelle heure il était; mais la bergère connaissait l'heure par le soleil; elle dit à Aurore de venir dîner :

« Ma mère, dit cette belle fille à la bergère, vous dînez de bonne heure, il n'y a pas longtemps que nous sommes levées.

— Il est pourtant deux heures, reprit la bergère en souriant, et nous sommes levées depuis cinq heures; mais, ma fille, quand on s'occupe utilement, le temps passe bien vite, et jamais on ne s'ennuie. »

Aurore, charmée de ne plus sentir l'ennui, s'appliqua de tout son cœur à la lecture et au travail; et elle se trouvait mille fois plus heureuse au milieu de ses occupations champêtres qu'à la ville. « Je vois bien, disait-elle à la bergère, que Dieu fait tout notre bien. Si ma mère n'avait pas été injuste et cruelle à mon

égard, je serais restée dans mon ignorance, et la vanité, l'oisiveté, le désir de plaire, m'auraient rendue méchante et malheureuse. » Il y avait un an qu'Aurore était chez la bergère, lorsque le frère du roi vint chasser dans le bois où elle gardait ses moutons. Il se nommait Ingénu, et c'était le meilleur prince du



monde : mais le roi son frère, qui s'appelait Fourbin, ne lui ressemblait pas, car il n'avait de plaisir qu'à tromper ses voisins et à maltraiter ses sujets. Ingénu fut charmé de la beauté d'Aurore, et lui dit qu'il s'estimerait fort heureux si elle voulait l'épouser. Aurore le trouvait fort aimable ; mais elle savait qu'une fille sage n'écoute point les hommes qui tiennent de pareils discours. « Monsieur, dit-elle à Ingénu, si ce que vous dites est vrai, vous irez trouver ma mère, qui est une bergère ; elle demeure dans cette petite maison que vous voyez tout là-bas : si elle veut bien que vous soyez mon mari, je le voudrai bien aussi ; car elle est si sage, si raisonnable, que je ne lui désobéis jamais. — Ma belle fille, reprit Ingénu, j'irai de tout mon cœur vous demander

à votre mère; mais je ne voudrais pas vous épouser malgré vous : si elle consent que vous soyez ma femme, cela vous donnera peut-être du chagrin, et j'aimerais mieux mourir que de vous causer de la peine. — Un homme qui pense comme cela a de la vertu, dit Aurore, et une fille ne peut être malheureuse avec un homme vertueux. » Ingénu quitta Aurore et fut trouver la bergère qui connaissait sa vertu, et qui consentit de bon cœur à son mariage : il lui promit de revenir dans trois jours pour voir Aurore avec elle, et partit le plus content du monde après lui avoir donné sa bague pour gage. Cependant Aurore avait beaucoup d'impatience de retourner à la petite maison. Ingénu lui avait paru si aimable, qu'elle craignait que celle qu'elle appelait sa mère ne l'eût rebuté; mais la bergère lui dit : « Ce n'est pas parce qu'Ingénu est prince que j'ai consenti à votre mariage avec lui, mais parce qu'il est le plus honnête homme du monde. » Aurore attendait avec impatience le retour du prince; mais le second jour après son départ, comme elle ramenait son troupeau, elle se laissa tomber si malheureusement dans un buisson, qu'elle se déchira tout le visage. Elle se regarda bien vite dans



un ruisseau, et elle se fit peur, car le sang lui coulait de tous

les côtés. « Ne suis-je pas bien malheureuse? dit-elle à la bergère en rentrant dans la maison ; Ingénu viendra demain matin, et il ne m'aimera plus, tant il me trouvera horrible. » La bergère lui dit en souriant : « Puisque le bon Dieu a permis que vous fussiez tombée, sans doute que c'est pour votre bien ; car vous savez qu'il vous aime, et qu'il sait mieux que vous ce qui vous est bon. » Aurore reconnut sa faute, car c'en est une de murmurer contre la Providence, et elle dit en elle-même : « Si le prince Ingénu ne veut plus m'épouser parce que je ne suis plus belle, apparemment que j'aurais été malheureuse avec lui. » Cependant la bergère lui lava le visage, et lui arracha quelques épines qui s'y étaient enfoncées. Le lendemain matin, Aurore était effroyable, car son visage était horriblement enflé, et on ne lui voyait pas les yeux. Sur les dix heures du matin, on entendit un carrosse s'arrêter devant la porte ; mais, au lieu d'Ingénu, on en vit descendre le roi Fourbin ; un des courtisans qui étaient à la chasse avec le prince avait dit au roi que son frère avait rencontré la plus belle fille du monde, et qu'il voulait l'épouser. « Vous êtes bien hardi de vouloir vous marier sans ma permission, dit Fourbin à son frère ; pour vous punir, je veux épouser cette fille si elle est aussi belle qu'on le dit. »

Fourbin, en entrant chez la bergère, lui demanda où était sa fille.

« La voici, répondit la bergère en montrant Aurore.

— Quoi! ce monstre-là? dit le roi ; et n'avez-vous point une autre fille à laquelle mon frère a donné sa bague?

— La voici à mon doigt, » répondit Aurore.

A ces mots, le roi fit un grand éclat de rire, et dit :

« Je ne croyais pas mon frère de si mauvais goût, mais je suis charmé de pouvoir le punir. »

En même temps il commanda à la bergère de mettre un voile sur la tête d'Aurore, et, ayant envoyé chercher le prince Ingénu, il lui dit : « Mon frère, puisque vous aimez la belle Aurore, je veux que vous l'épousiez tout à l'heure.

— Et moi, je ne veux tromper personne, dit Aurore en

arrachant son voile; regardez mon visage, Ingénu; je suis de-



venue bien horrible depuis trois jours, voulez-vous encore m'épouser?

— Vous paraissez plus aimable que jamais à mes yeux, dit le prince, car je reconnais que vous êtes plus vertueuse encore que je ne croyais. »

En même temps il lui donna la main; Fourbin riait de tout son cœur.

Il commanda donc qu'ils fussent mariés sur-le-champ, mais ensuite il dit à Ingénu :

« Comme je n'aime pas les monstres, vous pouvez demeurer avec votre femme dans cette cabane, je vous défends de l'amener à la cour. »

Après avoir dit ces paroles, il remonta dans son carrosse, et laissa Ingénu transporté de joie.

« Eh bien, dit la bergère à Aurore, croyez-vous encore être malheureuse d'être tombée? Sans cet accident, le roi serait devenu amoureux de vous, et si vous n'aviez pas voulu l'épouser, il eût fait mourir Ingénu. — Vous avez raison, ma mère, reprit Aurore, mais pourtant je suis devenue laide à faire peur, et je crains que le prince n'ait du regret de m'avoir épousée. — Non, je vous assure, reprit Ingénu, on s'accoutume au visage d'une

laide, mais on ne peut s'accoutumer à un mauvais caractère. — Je suis charmée de vos sentiments, dit la bergère; mais Aurore sera encore belle; j'ai une eau qui guérira son visage. » Effectivement, au bout de trois jours, le visage d'Aurore devint comme auparavant, mais le prince la pria de porter toujours son voile; car il avait peur que son méchant frère ne l'enlevât, s'il la voyait. Cependant Fourbin, qui voulait se marier, fit partir plusieurs peintres pour lui apporter les portraits des plus belles filles. Il fut enchanté de celui d'Aimée, sœur d'Aurore, et l'ayant fait venir à sa cour, il l'épousa. Aurore eut beaucoup d'inquiétude quand elle sut que sa sœur était reine; elle n'osait plus sortir, car elle savait combien sa sœur était méchante, et combien elle la haïssait. Au bout d'un an, Aurore eut un fils qu'on nomma *Beaujour*, et qu'elle aimait tendrement. Ce petit prince, lorsqu'il commença à parler, montra tant d'esprit, qu'il faisait la joie de ses parents. Un jour qu'il était devant la porte avec sa mère, elle s'endormit, et, quand elle se réveilla, elle ne trouva plus son fils. Elle jeta de grands cris, et courut par toute la fo-



rêt pour le chercher. La bergère avait beau la faire souvenir qu'il n'arrive rien que pour notre bien, elle eut toutes les peines du monde à la consoler; mais le lendemain elle fut contrainte

d'avouer que la bergère avait raison. Fourbin et sa femme, désespérés de n'avoir point d'enfants, envoyèrent des soldats pour tuer leur neveu; et, voyant qu'on ne pouvait le trouver, ils mirent Ingénu, sa femme et la bergère dans une barque, et les firent exposer sur la mer, afin qu'on n'entendît jamais parler d'eux. Pour cette fois, Aurore crut qu'elle devait se croire fort malheureuse; mais la bergère lui répétait toujours que Dieu faisait tout pour le mieux. Comme il faisait un très-beau temps, la barque vogua tranquillement pendant trois jours, et aborda à une ville qui était sur le bord de la mer. Le roi de cette ville avait une grande guerre, et les ennemis l'assiégèrent le lendemain. Ingénu, qui avait du courage, demanda quelques troupes au roi; il fit plusieurs sorties, et eut le bonheur de tuer le général qui assiégeait la ville. Les soldats, ayant perdu leur commandant, s'enfuirent, et le roi qui était assiégé, n'ayant point d'enfants, adopta Ingénu pour son fils, afin de lui marquer sa reconnaissance. Quatre ans après on apprit que Fourbin était mort de chagrin d'avoir épousé une méchante femme. Le peuple, qui la haïssait, la chassa honteusement, et envoya des ambassadeurs à Ingénu pour lui offrir la couronne. Il s'embarqua avec sa femme et la bergère; mais une grande tempête étant survenue, ils firent naufrage et se trouvèrent dans une île déserte. Aurore, devenue sage par tout ce qui lui était arrivé, ne s'affligea point, et pensa que c'était pour leur bien que Dieu avait permis ce naufrage; ils mirent un grand bâton sur le rivage et le tablier blanc de la bergère au bout de ce bâton, afin d'avertir les vaisseaux qui passeraient par là de venir à leur secours. Sur le soir, ils virent venir une femme qui portait un petit enfant, et Aurore ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle reconnut son fils Beaujour. Elle demanda à cette femme où elle avait pris cet enfant; celle-ci lui répondit que son mari, qui était un corsaire, l'avait enlevé; mais qu'ayant fait naufrage près de cette île, elle s'était sauvée avec l'enfant qu'elle tenait alors dans ses bras. Deux jours après, les vaisseaux qui cherchaient les corps d'Ingénu et d'Aurore, qu'on croyait péris, virent ce linge blanc, et, étant venus dans

l'île, ils menèrent leur roi et sa famille dans leur royaume; et, quelque accident qu'il arrivât à Aurore, elle ne murmura jamais, parce qu'elle savait par expérience que les choses qui nous paraissent des malheurs sont souvent la cause de notre félicité.

JULIETTE.

Je vous assure, ma bonne amie, que je me suis impatientée de tous les malheurs d'Aurore; je ne pouvais me persuader que cela fût pour son bien.

LÉONIE.

Et moi, je connais la raison qui me fait trouver la journée si longue, c'est que je suis une paresseuse qui n'aime pas à travailler.

MADEMOISELLE.

Vous avez raison, ma chère; la journée n'est longue que pour les paresseuses. Si vous voulez ne vous ennuyer jamais, il faut avoir un papier comme Aurore, où toutes les heures du jour seront employées utilement. Si vous voulez, mesdemoiselles, je vous donnerai à chacune un petit règlement qui fera paraître les jours fort courts.

TOUTES ENSEMBLE.

Oui, oui, ma bonne amie.

MADEMOISELLE.

Nous y travaillerons tantôt. En attendant, Léonie nous dira son histoire.

LÉONIE.

Les enfants de Jacob, qu'on nommait *Israélites*, eurent un grand nombre d'enfants, et cela fit un grand peuple. Longtemps après, un autre roi, nommé aussi *Pharaon*, monta sur le trône, et Joseph était mort avant que ce roi fût né. Ce méchant prince voulut faire périr les Israélites, et il les forçait de travailler à lui bâtir des villes; mais plus ils travaillaient, plus ils se portaient bien, et plus ils avaient d'enfants. Pharaon, qui voulait les détruire, commanda qu'on jetât dans le Nil tous les enfants mâles des Israélites. Un homme de la tribu de Lévi eut un petit garçon

qui était très-beau, et sa mère le cacha pendant trois mois; mais comme elle avait peur qu'on ne découvrît cet enfant, elle disposa un petit panier, et ayant mis son fils dedans, elle le porta



sur le Nil, et laissa sa fille Marie pour voir ce qu'il deviendrait. La fille de Pharaon vint vers cette heure pour se baigner, et, ayant vu cette corbeille, elle commanda à une de ses servantes de la prendre. Quand elle vit ce bel enfant dans la corbeille, elle en eut pitié, et dit : « Je veux le sauver. » Marie, qui entendit cela, lui dit : « Madame, si vous voulez, j'irai vous chercher une nourrice. » Alors Marie fut chercher sa mère; et la princesse, ayant nommé cet enfant *Moïse*, le donna à nourrir à sa propre mère, qu'elle ne connaissait pas. Quand Moïse fut grand, la fille de Pharaon le prit pour son fils : il était un grand seigneur; mais les richesses et les plaisirs de la cour ne lui firent point oublier les Israélites ses frères. Un jour il en vit un qui était maltraité par un Égyptien, et Moïse tua cet Égyptien qui voulait tuer cet Israélite; il le cacha dans du sable, et croyait fermement que personne ne l'avait vu. Le lendemain il trouva deux Israélites qui se querellaient; il leur dit : « Pourquoi vous querellez-vous? Vous êtes frères, il faut vivre en paix. » Un de ces Israélites lui dit : « De quoi vous mêlez-vous? Voulez-vous aussi me tuer, comme vous avez tué hier cet Égyptien? » Moïse,

qui croyait que personne ne savait qu'il avait tué cet homme, fut fort effrayé, et ayant appris que le roi le voulait faire mourir, il s'enfuit dans un autre pays. Quand il eut beaucoup marché, il s'assit près d'un puits pour se reposer; et il vint là sept filles qui étaient sœurs, et leur père se nommait *Jéthro*. Ces filles ayant



tiré de l'eau pour faire boire leurs troupeaux, il vint des bergers qui voulaient les chasser; mais Moïse défendit ces filles, et quand elles furent retournées chez leur père, elles lui racontèrent ce qui s'était passé..... Jéthro leur dit : « Pourquoi n'avez-vous pas prié cet honnête étranger d'entrer pour partager notre repas? » Jéthro fit donc venir Moïse, et, par la suite, il lui donna en mariage une de ses filles qui se nommait *Séphora*. Moïse gardait un jour les troupeaux de son beau-père Jéthro, et il vint jusqu'à la montagne d'Horeb. Pendant qu'il gardait ce troupeau, il vit un buisson tout en feu, et pourtant ce buisson ne brûlait pas. Moïse s'approcha pour admirer cette merveille; alors il entendit une voix qui lui dit : « Otez vos souliers, car ce lieu est saint. » Alors Moïse se prosterna la face contre terre, et la voix lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; j'ai entendu le cri

de mon peuple qui est en Égypte; car les Israélites sont mon peuple; c'est pourquoi je te commande d'aller vers eux pour les délivrer, et tu leur diras que tu viens de ma part. — Seigneur, dit Moïse, je ne sais pas votre nom, comment pourrais-je leur dire? — *Je suis celui qui est*, répondit la voix. Va-t'en trouver Pharaon, et tu lui demanderas la permission de mener mon peuple dans le désert pour sacrifier pendant trois jours. — Seigneur, reprit Moïse, Pharaon ne voudra pas me croire, et il me



fera mourir. — Je serai avec toi, reprit la voix, et je te donnerai le pouvoir de faire des miracles. Jette à terre la petite baguette que tu as dans la main. » Moïse obéit, et cette baguette ou verge fut d'abord changée en serpent. Moïse eut peur et s'enfuit; mais la voix lui dit : « Prends ce serpent par la queue, et aussitôt il redeviendra baguette. » Cela arriva comme la voix avait dit, et pourtant Moïse n'était pas encore rassuré. La voix lui commanda de mettre sa main dans son sein, et aussitôt elle fut couverte de lèpre; et puis ayant mis une seconde fois cette main lépreuse dans son sein, elle fut guérie. Quoique Moïse connût par ces miracles que c'était Dieu qui lui parlait, il avait bien de la peine à

se résoudre d'aller trouver Pharaon, et lui dit : « Seigneur, vous savez bien que je n'ai pas la langue fort libre; j'ai eu toute ma vie beaucoup de peine à prononcer, et depuis que je vous ai parlé, j'ai beaucoup plus de peine qu'auparavant. » La voix lui répondit : « Qui a fait la bouche du muet et de celui qui parle? n'est-ce pas moi? Va-t'en; je serai dans ta bouche, et puis j'enverrai au-devant de toi ton frère Aaron qui parle avec facilité; il sera ton interprète. » Moïse quitta donc cette montagne, et retourna en Égypte; et comme il était en chemin, Aaron vint au-devant de lui, comme Dieu le lui avait promis.

LÉONIE.

Mon Dieu, ma bonne amie, que cette histoire de la sainte Écriture est belle! Je passerais les jours et les nuits à l'entendre.

HÉLÈNE.

Je vous prie, ma bonne amie, dites-moi ce que cela veut dire : *Je suis celui qui est.*

MADEMOISELLE.

Cela veut dire : Je suis Dieu par moi-même, et sans le secours de personne. J'ai toujours été. Je serai toujours. Tout ce qui est sur la terre n'est rien en comparaison de moi. Les rois, les empereurs, les conquérants, les riches, les nobles, tout cela n'est rien devant moi; tout cela ne subsiste que par ma volonté; le monde entier est moins devant moi qu'un grain de poussière; je pourrais le détruire en un instant. Je suis seul, je suis tout ce qu'il y a de bon, de grand, de sage, de puissant, d'aimable, de juste.

JULIETTE.

Mais, ma bonne amie, vous dites qu'il n'y a que Dieu qui est. Il me semble pourtant que je suis aussi quelque chose; la terre, le soleil, les hommes, sont quelque chose aussi; on ne peut donc pas dire qu'il n'y a que Dieu qui soit quelque chose.

MADEMOISELLE.

Pardonnez-moi, ma chère; vous êtes quelque chose, cela est

vrai; vous avez l'être; mais cet être que vous avez, Dieu vous l'a prêté; il lui appartient; il peut vous l'ôter dans un moment. Si je vous prêtais ma robe, vous ne pourriez pas dire que cette robe fût à vous; eh bien, votre corps, votre âme, votre esprit, vos parents, vos richesses, en un mot, tout ce que vous avez est à Dieu; il vous l'a prêté. Il n'y a que Dieu à qui on n'a jamais rien donné, ni prêté, parce que rien n'était avant lui, et que tout ce qui existe vient de lui. Il est donc le maître de tout ce qu'il a, de tout ce qu'il donne, c'est-à-dire de tout ce qui existe. Voyez, mes enfants, combien il mérite de reconnaissance et d'amour. Nous aimons ceux qui nous font du bien : or, Dieu nous a donné tout ce que nous avons; il est notre père, notre maître, notre bienfaiteur; il nous aime comme ses enfants; nous serions donc bien méchantes si nous refusions de l'aimer et de lui obéir.

SOPHIE.

Pour moi, ma bonne amie, quand je lis les histoires que ces demoiselles viennent de répéter, je ne puis m'empêcher de frémir de respect.

MADEMOISELLE.

Vous avez raison, ma chère. Nous sommes si petits devant Dieu, que nous ne pouvons être assez pénétrés de respect en sa présence. Dieu est partout, mes bons enfants; mais il est d'une manière particulière dans les temples et dans les lieux où l'on prie. C'est donc un grand péché de lui manquer de respect dans ces lieux, d'y parler, d'y rire, d'y tourner la tête. C'est donc un péché quand on fait ses prières sans attention. Que diriez-vous si une pauvre femme demandait permission de parler au roi, et si, lorsqu'elle serait dans sa chambre pour lui demander une grâce, elle lui tournait le dos, et s'amusait à rire et à parler avec ses domestiques?

MARIE.

Je dirais qu'elle serait folle, et que je suis folle aussi quelquefois; car, pendant que je suis à genoux pour parler au bon Dieu, je tourne la tête, et je ne pense pas à ce que je dis; mais

je veux me corriger, et avant ma prière, je prendrai un petit moment pour penser que je vais parler à Dieu.

MADEMOISELLE.

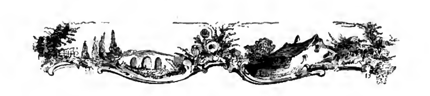
Je vous assure, si vous faites cela, que vous n'aurez pas envie de tourner la tête. C'est une excellente habitude de penser souvent à la présence de Dieu. On ne devient méchante que parce qu'on l'oublie. Si avant de mentir, de se mettre en colère, d'être gourmande, on pensait : Je vais commettre ces fautes devant Dieu, il me regarde, il hait les méchants, il peut les punir, et peut-être va-t-il me punir tout à l'heure; si, dis-je, on pensait à cela, on ne serait pas assez téméraire pour faire ces fautes. Adieu, mesdemoiselles, je.....

HÉLÈNE.

Mademoiselle, avant de vous en aller, expliquez-moi, je vous prie, un mot que je n'entends pas. On nous dit que le père de Moïse était de la tribu de Lévi; qu'est-ce qu'une tribu?

MADEMOISELLE.

Tribu veut dire famille. Vous savez, mes enfants, que Jacob avait douze fils; cela faisait douze familles, qu'on appela tribus. Je vais vous les nommer : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issacar, Zabulon, Dan, Gad, Aser, Nephtali, Joseph, Benjamin. C'étaient donc là les douze tribus d'Israël, c'est-à-dire les douze familles sorties de Jacob. Mais comme Jacob adopta deux des fils de Joseph, qui s'appelaient Manassé et Éphraïm, cela fit deux demi-tribus ou familles, pour représenter la tribu de Joseph. Voilà ce que vous vouliez savoir, Hélène. Mais quand vous m'avez interrompue, j'allais vous dire que nous irons dîner à la campagne après-demain, et que si vous voulez venir le matin, nous irons toutes ensemble en demander la permission à vos mamans, et vous me ferez savoir demain si nous vous attendrons.



TREIZIÈME DIALOGUE.

ONZIEME JOURNEE.

MADEMOISELLE.

Voyons, mesdemoiselles, mettons-nous en route; je vais vous raconter un joli conte que j'ai lu quelque part.

LES TROIS SOUHAITS,

CONTE.

Il y avait une fois un homme qui n'était pas fort riche; il se maria, et épousa une jolie femme. Un soir, en hiver, qu'ils étaient auprès de leur feu, ils s'entretenaient du bonheur de leurs voisins, qui étaient plus riches qu'eux.

« Oh! si j'étais la maîtresse d'avoir tout ce que je souhaiterais, dit la femme, je serais bientôt plus heureuse que tous ces gens-là.

— Et moi aussi, dit le mari, je voudrais être au temps des fées, et qu'il s'en trouvât une assez bonne pour m'accorder tout ce que je désirerais; mais malheureusement ces temps-là sont passés, et nous resterons pauvres toute notre vie.

Au même instant ils virent dans leur chambre une très-belle dame, qui leur dit : « Je suis une fée, je vous promets de vous



accorder les trois premières choses que vous souhaiterez ; mais, prenez-y garde, après avoir souhaité ces trois choses, je ne vous accorderai plus rien. » La fée ayant disparu, cet homme et cette femme furent très-embarrassés. « Pour moi, dit la femme, si je suis la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterai. Je ne souhaite pas encore ; mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche et de qualité. — Mais, répondit le mari, avec ces choses on peut être malade, chagrin ; on peut mourir jeune : il serait plus sage de souhaiter de la santé, de la joie et une longue vie. — Et à quoi servirait une longue vie, si l'on était pauvre? dit la femme ; cela ne servirait qu'à être malheureux plus longtemps. En vérité, la fée aurait dû nous promettre de nous accorder une douzaine de dons ; car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurais besoin. — Cela est vrai, dit le mari ; mais prenons du temps. Examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont le plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. — J'y veux penser toute

la nuit, dit la femme. En attendant, chauffons-nous, car il fait froid. » En même temps, la femme prit les pincettes et raccommoda le feu, et comme elle vit qu'il y avait beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser : « Voilà un bon feu; je voudrais avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire bien aisément. » A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée. « Peste soit de la gourmande avec son boudin! dit le mari; ne voilà-t-il pas un beau souhait! nous n'en avons plus que deux à faire. Pour moi, je suis si en colère, que je voudrais que tu eusses le boudin au bout du nez. » Dans le moment, l'homme s'aperçut qu'il était encore plus fou que la femme; car, par ce second souhait, le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme qui ne put jamais l'arracher. « Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle; tu es un méchant, d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez. — Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répondit le mari. Mais que ferons-nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or pour cacher ce boudin. — Gardez-vous-en bien, reprit la femme; car je me tuerais s'il fallait vivre avec ce boudin à mon nez. Croyez-moi, il nous reste un souhait à faire, laissez-le-moi, ou je vais me jeter par la fenêtre. » En disant ces paroles, elle courut ouvrir la fenêtre, et son mari, qui l'aimait, lui cria : « Arrête, ma chère femme! je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras. — Eh bien, dit la femme, je souhaite que le boudin tombe à terre. » A l'instant le boudin tomba, et la femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari : « La fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être aurions-nous été plus malheureux étant riches que nous ne le sommes à présent. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien, et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer. En attendant, soupons avec notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits. » Le mari pensa que sa femme avait raison; ils soupèrent gaiement, et ne s'embarrassèrent plus des choses qu'ils avaient eu dessein de souhaiter.

rue de Clichy 15



SOPHIE.

Cette femme souhaitait une douzaine de dons ; mais avec tout cela elle aurait pu être encore plus malheureuse. Par exemple, si elle eût souhaité un bon dîner, il aurait fallu avoir aussi un bon appétit pour le manger, et puis de la modération pour n'en point manger trop, afin de n'être pas malade : voilà trois souhaits pour un dîner.

MARIE.

Si j'avais la liberté de souhaiter quelque chose, je souhaiterais d'être tout d'un coup la plus savante du monde.

MADEMOISELLE.

Mais, ma chère, cela ne serait pas assez ; il faudrait souhaiter encore de faire un bon usage de votre science ; car, sans cela, elle pourrait servir à vous rendre plus sotte, plus orgueilleuse et plus méchante.

LÉONIE.

Et moi, je souhaiterais de devenir la meilleure de toutes les filles ; car j'ai beaucoup de peine à n'être plus méchante.

MADEMOISELLE.

Il n'y a rien à dire à ce souhait, il est parfaitement bon. Mais, ma chère, il y a encore un avantage que vous ne connaissez pas. Je suppose que vous souhaitiez d'être belle, d'être riche, ou quelque autre avantage, vous aurez beau souhaiter toute votre vie, vous ne serez jamais ni plus riche ni plus belle. Les souhaits que nous faisons ne nous avancent à rien. Mais, sitôt qu'on souhaite véritablement d'être bonne et vertueuse, on commence à le devenir. Remarquez, mes enfants, ces paroles : *Quand on souhaite véritablement*, c'est-à-dire quand on travaille à le devenir, et qu'on prend toute la peine nécessaire pour cela ; car il n'y a personne, même parmi les plus méchantes, qui ne souhaitât de devenir vertueuse tout d'un coup, pourvu que cela ne donnât aucune peine ; mais si l'on souhaite véritablement de devenir bonne, on en prend les moyens. Dites-moi, Léonie, n'est-il pas vrai que vous souhaiteriez d'être bonne tout d'un

coup, pour être débarrassée de la peine de vous corriger de vos défauts?

LÉONIE.

Tout justement, ma bonne amie, je crois que vous devinez. Quand je pense à la peine que j'aurai à devenir douce, cela m'effraye. Malgré cela, à tout moment je fais des fautes; j'ai peur de ne me corriger jamais.

MADEMOISELLE.

C'est la paresse qui vous donne cette peur, ma bonne amie. Retenez bien qu'on se corrige toujours quand on répare ses fautes. Si vous vouliez aller d'ici à Versailles, et que vous tombassiez à chaque pas, vous seriez sans doute bien longtemps à faire ce chemin; mais enfin vous y arriveriez, pourvu que vous eussiez soin de vous relever. Si, au contraire, vous disiez : Je tombe trop souvent, et cela me donne trop de peine de me relever, ainsi je veux rester à terre; certainement vous n'arriveriez jamais. Il est ainsi du voyage que nous faisons pour acquérir la vertu; nous arriverons un jour, pourvu que nous ne restions pas à terre par paresse.

LÉONIE.

Je ne croyais pas être paresseuse, ma bonne amie : j'aime à travailler, à apprendre par cœur, et je sais une grande leçon de géographie.

MADEMOISELLE.

On peut être paresseuse, quoiqu'on aime à travailler et à apprendre, mais d'une paresse d'esprit qui est bien dangereuse, car elle ôte le courage. Voyons donc cette leçon de géographie que vous avez apprise.

LÉONIE.

J'ai appris à connaître toutes les montagnes de l'Europe, les principales rivières, les presqu'îles et les isthmes.

MADEMOISELLE.

Vous nous parlerez des montagnes et des presqu'îles; pour les rivières, nous les apprendrons en parlant des pays où elles coulent.

LÉONIE.

On trouve dans la Grande-Bretagne, entre l'Angleterre et l'Écosse, le mont Cheviot; les montagnes de Kolen sont entre la Norwége et la Suède; les montagnes des Pyrénées sont entre la France et l'Espagne; les Alpes, entre la France, la Savoie et l'Italie; les Apennins traversent l'Italie, et dans la Hongrie on trouve les monts Krapacks.

Il y a dans l'Europe deux presqu'îles qui ont des isthmes. L'une est la Morée, au sud de l'Europe, dans la Turquie européenne; elle est jointe à la terre ferme par l'isthme de Corinthe. L'autre est la Crimée, au nord de la mer Noire, et elle est jointe à la terre ferme par l'isthme de Précops. Le Jutland, qui est au roi de Danemark, est aussi une presqu'île.

MADEMOISELLE.

Courage, ma chère, vous deviendrez bientôt une habile géographe. Voyons présentement si ces demoiselles savent leur histoire. Commencez, Marie.

MARIE.

Moïse et Aaron vinrent trouver Pharaon, et lui dirent: « Le Dieu éternel te commande de laisser aller son peuple dans le désert, afin qu'il lui offre un sacrifice. » Pharaon répondit: « Je ne connais pas le Dieu éternel. » Ce méchant roi envoya chercher ceux qui faisaient travailler les Israélites, et leur dit: « Augmentez le travail de ce peuple; c'est parce qu'il ne travaille pas assez qu'il a le temps de souhaiter d'aller au désert. » On donna donc aux Israélites plus de travail qu'ils n'en pouvaient faire, et on les battait quand ils n'avaient pas fait leur ouvrage. Les Israélites, voyant qu'ils étaient plus malheureux qu'auparavant, dirent à Moïse: « Vous êtes cause de notre malheur; pourquoi avez-vous dit à Pharaon de nous laisser aller dans le désert? » Alors Moïse dit au Seigneur: « Vous voyez que mes frères sont en colère contre moi. » Le Seigneur lui répondit: « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Je donnerai aux Israélites la terre de Chanaan, qui est le meilleur pays du monde. Retournez à Pharaon, et Aaron fera des

prodiges en sa présence. » Moïse et Aaron furent encore trouver le roi; et Aaron ayant jeté sa verge contre terre, elle fut changée en dragon. Les magiciens de Pharaon changèrent aussi leurs baguettes en dragons; mais le dragon d'Aaron dévora les dragons des magiciens. Ensuite Aaron frappa de sa baguette les eaux du fleuve, et elles furent changées en sang; ces eaux étaient puantes et firent mourir tous les poissons; mais comme les magiciens changeaient aussi les eaux en sang, Pharaon ne voulut point laisser aller les Israélites. Dieu commanda ensuite à Aaron d'étendre sa verge, et il vint dans l'Égypte une grande quantité de grenouilles: elles montaient dans les maisons, dans les lits, dans les fours et jusque dans la chambre du roi. Alors Pharaon dit à Moïse: « Prie ton Dieu qu'il fasse mourir ces grenouilles, et je laisserai aller les Israélites. » Moïse pria Dieu, et les grenouilles moururent. Mais, après qu'elles furent mortes, Pharaon ne voulut plus tenir sa promesse. Alors Dieu envoya une grande quantité d'insectes dans toutes les provinces de l'Égypte, ensuite une grosse grêle qui tuait les hommes et les animaux; il envoya aussi des plaies sur tous les hommes, et à midi on ne voyait pas clair, parce que la terre était couverte d'un affreux brouillard. Il n'y avait que dans le pays des Israélites où tous ces malheurs n'arrivaient pas; mais, malgré cela, Pharaon ne voulut pas laisser aller les Israélites. Alors Dieu dit à Moïse: « Que chaque famille des Israélites prenne un agneau ou un chevreau; ils le tueront le quatorzième jour de ce mois, et ils frotteront avec son sang toutes leurs portes. Ils feront rôtir cet agneau ou ce chevreau, et le mangeront avec du pain sans levain et des laitues amères; ils devront tout manger, et s'il en reste quelque chose, ils le brûleront. Ils mangeront cela debout, à la hâte, ayant des habits de voyageurs, car je vais les tirer d'Égypte, et tous les ans ils célébreront cette délivrance pendant sept jours, en mangeant du pain sans levain. » Les Israélites, ayant appris la volonté du Seigneur par la bouche de Moïse et d'Aaron, firent tout ce qui leur était ordonné. A minuit, Dieu envoya son

ange qui tua les fils aînés des Égyptiens, depuis le fils du roi jusqu'à celui des esclaves, mais il ne mourut personne dans les maisons dont les portes étaient arrosées du sang des agneaux. Alors Pharaon et le peuple firent de grands cris, et dirent aux Israélites : « Allez-vous-en au plus tôt, et priez Dieu pour nous. » Quand les Israélites sortirent de l'Égypte, ils étaient six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Dieu leur recommanda de ne jamais manquer à manger cet agneau tous les ans, pour célébrer leur délivrance : c'est ce qu'on appelle, chez les Israélites, la Pâque.



SOPHIE.

Ma bonne amie, il me souvient d'avoir lu dans la sainte Écriture que Dieu commanda aux Juifs de lui offrir les premiers-nés.

MADEMOISELLE.

Non-seulement on les offrait, mais on les donnait au Seigneur. Les parents, après cela, étaient obligés de les racheter, et ils donnaient à la place un agneau ou deux tourterelles.

JULIETTE.

Ma bonne amie, je suis l'aînée; ainsi, si j'avais vécu dans ce temps-là, on m'aurait offerte au Seigneur.

MADEMOISELLE.

Vous devez vous offrir vous-même, comme les prémices de la famille. Allons dîner, mesdemoiselles, et après le dîner nous irons nous promener dans le jardin.



QUATORZIÈME DIALOGUE.

DOUZIÈME JOURNÉE.

LÉONIE.

Mademoiselle, je n'ai pas dormi de toute la nuit : on m'a donné une estampe, et l'on m'a dit qu'en me l'expliquant vous me raconteriez une jolie fable. Je meurs d'envie de la savoir.

MADEMOISELLE.

Approchez, Sophie, et venez expliquer cette estampe.

LÉONIE.

Mais, ma bonne amie, vous lui cachez les noms; comment voulez-vous qu'elle les devine?

MADEMOISELLE.

Elle n'a pas besoin de lire les noms des personnages qui sont dans cette estampe pour les connaître. Quand on sait bien l'histoire et la fable, on devine tous les tableaux, toutes les tapisseries et toutes les estampes; vous allez voir.

SOPHIE.

Ce vieillard et cette bonne femme, dont les habits sont si usés, c'est le mari et la femme; on les appelle Philémon et Baucis.

Ce grand homme qui a une oie entre les jambes, c'est Jupiter, que les païens appelaient le dieu du ciel, et cet autre qui

est à côté de lui, c'est son fils Mercure qui était l'ambassadeur des dieux.

ADELINE.

Mais, ma chère, comment avez-vous pu deviner cela?

SOPHIE.

J'aurais, je crois, reconnu ces deux vieillards; mais cette oie qui se sauve entre les jambes de Jupiter suffisait pour me faire connaître l'estampe. Si Mademoiselle veut le permettre, je vous raconterai cette fable, et vous verrez après cela qu'il n'était pas difficile de la deviner.

MADEMOISELLE.

Je le veux bien, ma chère amie.

SOPHIE.

Jupiter et Mercure prirent un jour une figure humaine, et furent voyager. Ils arrivèrent un soir dans un grand village, et demandèrent à coucher par charité; mais personne ne voulut les recevoir. Après avoir frappé à toutes les portes, ils furent à une petite cabane couverte de paille et de feuilles



d'arbres : le maître de cette cabane était un pauvre vieillard qui vivait en paix avec Baucis, sa femme. Les dieux les prièrent

de leur laisser passer la nuit dans leur cabane, et ces bonnes vieilles gens y consentirent de bon cœur. D'abord Philémon pria Baucis de faire chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces étrangers, et la bonne femme, pour allumer plus vite le feu, cassa quelques branches de celles qui couvraient leur petite maison; ensuite elle souffla le feu avec sa bouche, car elle n'avait pas de soufflet. Lorsque l'eau fut chaude, Philémon prit un plat de bois qui était attaché à la muraille avec une cheville, et pendant qu'il lavait les pieds de ces étrangers, Baucis lava la table et la frotta avec de la menthe pour lui donner une bonne odeur; ensuite elle mit un morceau de tuile sous un des pieds de cette table, parce qu'il était un peu cassé. Il n'y avait point de chaises dans cette pauvre maison, et il fallait s'asseoir sur un banc; Baucis, pour le rendre moins dur, mit dessus un vieux morceau de tapisserie dont elle couvrait son lit les jours de fête. Elle courut aussi au jardin et apporta des prunes sur une feuille de vigne, un peu de miel dans une moitié de plat, car il était cassé, et un morceau de fromage. Ils se mirent tous à table, et Philémon demanda pardon aux étrangers de les recevoir si mal. Tout d'un coup il se souvint qu'il avait une oie, et résolut de la tuer pour donner un meilleur souper à ses hôtes; il se leva donc avec sa femme pour attraper l'oie; mais cet animal se sauvait tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, et les bonnes gens, à force d'avoir couru, étaient tout en sueur. A la fin, l'oie se réfugia entre les jambes de Jupiter, et ce dieu dit à Philémon et à Baucis :

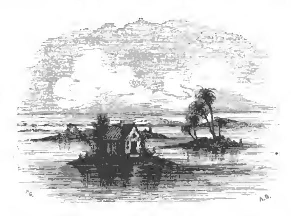
« Je suis content de votre charité; suivez-moi sur cette grande montagne. »

En même temps il parut environné d'une auréole lumineuse aussi bien que Mercure. Lorsqu'ils furent sur la montagne, Jupiter leur dit :

« Regardez derrière vous. »

Ils obéirent, et virent qu'il n'y avait plus de village, il n'y avait plus qu'une grande quantité d'eau; car Jupiter, pour punir la dureté des habitants de ce village, les avait tous noyés, en

faisant venir un lac dans cet endroit ; mais, au milieu de ce lac, on voyait la petite cabane des vieilles gens qui avait été con-



servée. Comme ils étaient charitables, ils s'affligèrent du malheur de leurs voisins, quoique ces gens ne leur eussent jamais fait que du mal. Ensuite Jupiter leur dit : « Demandez-moi une récompense, et je vous l'accorderai. » Ces bonnes gens se consultèrent un moment ensemble, après quoi Philémon dit à Jupiter : « Puisque vous avez la bonté de vouloir nous récompenser, transportez notre petite maison sur cette montagne, changez-la en un temple où vous soyez adoré ; que je sois votre prêtre et Baucis votre prêtresse, et faites que nous y mourions ensemble le même jour, afin que je n'aie pas la douleur de pleurer ma chère Baucis, et qu'elle n'ait point de larmes à répandre pour son tendre Philémon. » Jupiter accorda une demande si juste ; la maison fut changée en un temple, et les bonnes gens y vécurent en paix plusieurs années. Un jour qu'ils étaient assis devant la porte du temple, et qu'ils s'entretenaient de l'amour qu'ils devaient aux dieux, Philémon voulut se lever, mais il s'aperçut qu'il n'avait point de jambes, et qu'elles étaient changées en arbre. Baucis, à son tour, voulut aller le secourir ; elle s'aperçut que le même changement était arrivé en elle. Elle dit donc adieu à son cher Philémon ; il lui parla tant qu'il eut l'usage de la pa-

role ; mais l'écorce, montant petit à petit, les enveloppa entièrement, et ils devinrent deux beaux arbres qui restèrent toujours à la porte du temple.

Vous voyez bien, mesdemoiselles, qu'après avoir lu cette fable, il n'était pas difficile d'expliquer l'estampe.

JULIETTE.

Je vois aussi que Sophie n'est jamais fière de ce qu'elle sait. Si j'en avais dit autant, je serais toute glorieuse.

MADEMOISELLE.

Cela aurait pu vous arriver il y a deux mois ; mais je vous crois corrigée. Sophie a bien raison de ne pas être glorieuse d'avoir expliqué cette fable : cela prouve qu'elle a de la mémoire ; mais cette mémoire, ce n'est pas elle qui se l'est donnée, c'est un présent de Dieu.

JULIETTE.

Je sais que sa mémoire est un présent de Dieu ; mais son application à en profiter mérite des louanges.

SOPHIE, embrassant Juliette.

Vous êtes bien bonne, ma chère amie, d'avoir si bonne opinion de moi.

MADEMOISELLE.

J'ai bien du plaisir à voir Juliette si changée ; autrefois, ma chère, vous auriez été chagrine et jalouse de la mémoire et de l'application de votre compagne ; aujourd'hui cela vous fait plaisir, vous en êtes contente. En corrigeant votre orgueil, vous avez chassé la jalousie et tous les chagrins qu'elle vous causait ; vous vous faites aimer de vos compagnes, qui souhaitent de vous voir souvent, parce qu'au lieu de chercher à les mortifier, vous n'êtes occupée qu'à leur dire des choses agréables. N'est-il pas vrai, ma chère, que votre cœur est mille fois plus content qu'il n'était autrefois ?

JULIETTE.

Cela est bien vrai, ma bonne amie ; mais je fais encore bien des fautes. Par exemple, je n'ai pas encore pardonné à M. de..., qui a dit que j'étais une peste.

MADEMOISELLE.

Comment, ma chère! c'est l'homme du monde auquel vous avez les plus grandes obligations. Rendez-vous justice : M. de.... avait raison : ce n'est pas par méchanceté qu'il disait cela; au contraire, il vous aime; il s'est fort bien aperçu de votre conversion, et il disait, il y a trois jours, que si vous continuez comme vous avez commencé, vous seriez la plus aimable femme de Paris.

JULIETTE.

Ma bonne amie, est-ce une faute d'être bien contente de ce que M. de... a dit?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; nous devons chercher à plaire à tout le monde, pourvu que ce soit par nos vertus, et rien n'est si mal que de dire : Je ne me soucie pas qu'on me méprise. Mais ne parlons plus de tout cela, puisque vous êtes corrigée. Nous allons à présent répéter nos histoires.

MARIE.

Ma bonne amie, je vous prie auparavant de m'expliquer deux mots que je n'entends pas. Qu'est-ce qu'un hôte? Qu'est-ce qu'un lac?

MADEMOISELLE.

Ce mot d'hôte a deux significations. Quelquefois il veut dire une personne chez laquelle on loge et l'on mange. Ainsi le maître d'une auberge s'appelle un hôte et sa femme une hôtesse. Quelquefois aussi il veut dire des personnes qui viennent manger et coucher chez nous, comme dans la fable de Philémon et de Baucis; Jupiter et Mercure étaient leurs hôtes. Sophie va nous dire ce que c'est qu'un lac, et en même temps elle vous dira la différence qu'il y a entre les mers, les rivières, les fleuves et les lacs.

SOPHIE.

Une mer, c'est une grande quantité d'eaux qui ne sortent point de leur place, et qui ne coulent point comme les rivières.

MARIE.

Est-ce que les rivières coulent?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, elles coulent ou marchent toujours. Mettez-vous sur le Pont-Neuf, vous verrez que l'eau ne se tient point tranquille, et qu'elle va toujours du côté du pont des Arts.

HÉLÈNE.

Dites-moi, je vous prie, d'où viennent les rivières?

MADEMOISELLE.

Elles sortent ordinairement des montagnes. La rivière coule sans cesse, jusqu'à ce qu'elle trouve une autre rivière où elle se perd; mais si elle ne rencontre point de rivière dans son chemin, et qu'elle aille jusqu'à la mer, alors on la nomme un fleuve. Un fleuve est donc une grande rivière qui ordinairement conserve son nom jusqu'à la mer. Vous le comprendrez en regardant une carte. Voyez-vous cette grande rivière qu'on appelle le Rhône: voilà plusieurs autres rivières qui viennent se perdre chez elle. En voilà surtout deux grandes, la Saône et l'Isère. Quand la Saône et l'Isère ont joint le Rhône, il n'y a plus de Saône et d'Isère, mais seulement le Rhône qui court encore fort longtemps, et puis va se jeter dans la mer. Quand le Rhône arrive à la mer, on le nomme encore le Rhône: c'est donc un fleuve, parce qu'il garde son nom jusqu'à la mer. Je dis que cela arrive ordinairement, mais pas toujours; car le Rhin, qui coule à l'ouest



de l'Allemagne, ne va pas jusqu'à la mer, mais il se perd dans le sable. Sophie, dites-nous ce que c'est qu'un lac, et combien il y a de grands lacs en Europe.

SOPHIE.

Un lac est comme une petite mer, car ses eaux ne coulent pas. Il y en a deux dans la Russie : le lac Onéga et le lac Ladoga ; un au nord-est de la Suisse, qu'on appelle le lac de Constance, et un proche de Genève, qu'on appelle le lac de Genève. Le fleuve du Rhône passe à travers ce dernier lac.

MADEMOISELLE.

Cela finira notre leçon de géographie aujourd'hui. Marie, dites-nous votre histoire.

MARIE.

Lorsque Moïse et les Israélites entrèrent dans le désert, le Seigneur ordonna à son ange de les conduire. Le jour il marchait devant eux dans une nuée, et la nuit dans une colonne de feu qui les éclairait. Cependant Pharaon eut regret d'avoir laissé partir ce peuple qui travaillait pour lui, et ayant assemblé une grande armée il courut après lui. Quand les Israélites virent les Égyptiens, ils eurent une grande peur, et ils dirent à Moïse : « Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert pour y périr tout d'un coup? Il fallait nous laisser dans l'Égypte ; aviez-vous peur qu'il y manquât de la terre pour nous mettre après notre mort ? » Moïse les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, et il pria le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. En même temps, l'ange qui était devant les Israélites passa derrière et se mit entre eux et les Égyptiens. Du côté des Israélites il faisait jour, car la colonne de feu les éclairait; mais du côté des Égyptiens il n'y avait qu'une nuée; ainsi ils ne voyaient pas les Israélites, car cette nuée était comme un grand brouillard. Alors Moïse, par ordre du Seigneur, leva sa baguette sur la mer Rouge, et aussitôt cette mer s'écarta des deux côtés, comme deux murs,

et qu'on pouvait passer sans se mouiller au milieu de cette mer. Pendant toute la nuit, les Israélites passèrent, et les Égyptiens crurent qu'ils pouvaient passer après eux; mais quand ils furent dans la mer avec Pharaon leur roi, les eaux se rejoignirent, et tous les Égyptiens furent noyés sans qu'il s'en sauvât un seul. Alors Moïse, Aaron et leur sœur Marie chantèrent avec le peuple un cantique de louange au Seigneur, qui les avait sauvés de leurs ennemis. Les Israélites arrivèrent dans un lieu où les eaux étaient si amères, qu'il n'était pas possible d'en boire. Ils recommencèrent à murmurer contre Moïse; mais ce saint homme, sans se rebuter de leur ingratitude, pria le Seigneur. Dieu lui commanda de jeter dans ces eaux d'un certain bois, et en même temps elles devinrent douces. Ensuite les Israélites entrèrent dans un grand désert où il n'y avait rien à manger et ils murmurèrent encore en disant : « Pourquoi nous as-tu tirés d'Égypte, où nous avions des marmites pleines de viandes. C'est pour nous faire mourir de faim que tu nous as menés dans ce désert. » Moïse pria le Seigneur, qui fit tomber sur la terre une grande rosée, et sur cette rosée de petits grains comme de la grêle. Alors Moïse dit au peuple : « Voici le pain que Dieu vous envoie; qu'on en ramasse une mesure pour chaque personne; mais il ne faut pas en garder pour le lendemain. » Le peuple, qui n'avait jamais rien vu comme ces petits grains, les appela manne, et ils



avaient le goût de beignets cuits dans le miel. Chacun se dépêcha d'en ramasser; mais il y en eut quelques-uns qui désobéirent à Moïse, et qui en gardèrent pour le lendemain; ils furent bien surpris quand ils la voulurent manger le matin, car elle sentait mauvais et était pleine de vers. Cependant Moïse dit au peuple de la part de Dieu: « Vous ramasserez chacun une mesure de manne pendant cinq jours; mais le sixième jour vous en ramasserez deux mesures, celle-là se conservera bonne et fraîche pour le lendemain, car il n'en tombera pas le septième jour. Ce septième jour sera consacré au Seigneur, et il ne sera pas permis de travailler ce jour-là. » Les choses arrivèrent comme Moïse les avait prédites, et la manne, qui se gâtait du jour au lendemain pendant la semaine, se conserva bonne le jour du Seigneur, et ce septième jour fut appelé Sabbat. Moïse commanda aussi à Aaron de ramasser une mesure de cette manne, et de la garder comme un témoignage du miracle que Dieu avait fait pour les Israélites, qui en mangèrent pendant quarante ans; mais les paresseux, qui n'aimaient pas à se lever matin, en manquaient, car la manne se fondait au soleil; ainsi il fallait prévenir le lever du soleil pour en faire provision.

MADEMOISELLE.

C'est votre tour, Hélène.

HÉLÈNE.

Les Israélites, étant allés dans un autre endroit, manquèrent d'eau, et, oubliant tous les miracles que Dieu avait faits pour eux, ils dirent à Moïse: « Pourquoi nous as-tu tirés de l'Égypte, et nous as-tu menés ici pour mourir de soif avec nos familles et nos troupeaux? » Moïse leur répondit: « Ce n'est pas contre moi que vous murmurez, mais contre Dieu; toutefois je vais le prier qu'il vous donne de l'eau. » Alors Moïse, par ordre du Seigneur, frappa un rocher avec sa baguette, et il en sortit une grande quantité d'eau. Ensuite il y eut un roi nommé Amalec, qui vint avec une grande armée pour combattre les Israélites. Moïse com-

manda à Josué de choisir des soldats parmi le peuple, et d'aller combattre Amalec. Pendant la bataille, Moïse, Aaron et Hur montèrent sur la montagne, et Moïse levait les mains au ciel en priant le Seigneur; mais comme il avait les bras fatigués, il fut obligé de les baisser. Or, les Israélites, qui avaient été vainqueurs pendant que Moïse avait les mains élevées, furent battus aussitôt qu'il les eut abaissées. Quand il vit cela, il s'assit sur une pierre, et Aaron et Hur lui tenaient chacun un bras, et les Amalécites, sujets d'Amalec, furent contraints de s'enfuir, et Dieu déclara une guerre éternelle aux Amalécites, et commanda à Moïse d'écrire toutes ces choses.

JULIETTE.

Ma bonne amie, toutes ces histoires sont-elles bien vraies? elles sont si surprenantes qu'on a bien de la peine à les croire.

MADEMOISELLE.

Vous oubliez, ma chère, que rien n'est impossible à Dieu.

JULIETTE.

Je le sais, ma bonne amie. Mais ne pourrait-il pas se faire que Moïse eût écrit des choses qui ne seraient pas vraies? Je ne dis pas que cela soit faux; mais je vous prie seulement de me dire comment on peut s'assurer que cela est vrai?

MADEMOISELLE.

Je le ferai de tout mon cœur, ma chère. Je suis bien aise de voir que vous écoutiez comme une personne raisonnable, et que vous vouliez des preuves : c'est le moyen de n'être jamais trompée. Nous savons que Dieu peut faire des miracles, et nous voulons savoir s'il a fait ceux que Moïse a écrits : n'est-ce pas cela que vous demandez?

JULIETTE.

Oui, ma bonne amie.

MADEMOISELLE.

Si Moïse avait écrit des mensonges, les Israélites, qui n'é-

taient pas complaisants, lui auraient donné un démenti et lui auraient dit : « Pourquoi dites-vous que nous avons passé la mer Rouge, que nous avons mangé de la manne qui tombait du ciel? Pourquoi dites-vous que cette manne ne pouvait se conserver du jour au lendemain pendant six jours, et qu'elle se conservait le septième? Pourquoi dites-vous que vous avez fait sortir de l'eau d'un rocher? Nous sommes trois cent mille hommes qui aurions vu ces choses si elles étaient vraies. Allez, vous êtes un fourbe et un imposteur, vous ne méritez pas qu'on vous écoute. » Si on mettait dans les journaux qu'il a tombé une pluie de feu sur la ville de Paris, n'est-il pas vrai que vous diriez : « L'homme qui a écrit cela est un impudent menteur; si cela était vrai, nous l'aurions vu? » N'est-il pas vrai que dans les journaux du lendemain on se moquerait de cet homme?

MARIE.

Sans doute, ma bonne amie.

MADEMOISELLE.

Mais si cet homme vous disait ensuite : « Vous savez que c'est moi qui ai fait tomber ce feu; ainsi je suis bien puissant, vous devez m'obéir; » que lui répondriez-vous?

MARIE.

Je lui dirais : « Vous êtes un extravagant; au lieu de vous obéir, il faudrait vous envoyer à Charenton avec les fous. »

MADEMOISELLE.

Eh bien, ma chère, les Israélites n'ont pas répondu cela à Moïse. Pourquoi? C'est qu'ils avaient vu les miracles que Dieu avait faits, et dont Moïse leur parlait.

SOPHIE.

Permettez-moi, ma bonne amie, de faire aussi une réflexion. Si Moïse avait écrit une histoire faite à plaisir, il me semble qu'il n'aurait pas mis dans cette histoire ce qui lui arriva quand il vit tout ce buisson en feu qui ne brûlait point. Moïse ne montra pas beaucoup de courage alors, il s'excusa plusieurs fois, et répétait toujours qu'il avait de la peine à parler. Il me semble,

s'il n'avait pas voulu écrire la vérité, qu'il eût dit : « D'abord que Dieu m'eut parlé, je n'eus pas de peur, et je dis : J'irai délivrer le peuple, et je ne crains point Pharaon. »

MADEMOISELLE.

Votre remarque est excellente, ma chère. Quand un homme écrit une histoire, et qu'il avoue les sottises qu'il a faites, on peut juger hardiment que cet homme dit la vérité; car, s'il était un menteur, il mentirait à son avantage. Vous verrez par la suite qu'il continue d'avouer ses fautes.

JULIETTE.

J'ai pourtant entendu un monsieur qui disait que Moïse était un malhonnête homme, qu'il n'avait jamais fait de miracles. Il disait encore que la mer Rouge se retire de temps en temps, et que Moïse, qui savait cela, avait profité de ce moment pour la passer.

MADEMOISELLE.

Il fallait donc qu'il fût bien adroit pour faire durer le passage des Israélites justement jusqu'au temps où la mer devait revenir à sa place afin de faire noyer les Égyptiens. Il fallait encore que les Égyptiens fussent de grands ignorants, car enfin ils ne demeuraient pas loin de la mer Rouge; si cette mer se retirait, ils devaient le savoir, et ils n'auraient eu garde d'y entrer.

HÉLÈNE.

Pour moi, ma bonne amie, je pense que les Israélites étaient bien ingrats de murmurer sans cesse contre Moïse qui leur avait obtenu de si grandes grâces, en priant Dieu.

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère; mais nous sommes aussi ingrats que ce peuple, puisque nous désobéissons à Dieu, malgré les miracles que nous voyons tous les jours.

LÉONIE.

Mais je n'ai jamais vu de miracles.

MADEMOISELLE.

Ouvrez les yeux, ma chère, et regardez le soleil, la lune,

les étoiles; regardez la terre et la mer; regardez-vous vous-même. Nous sommes environnés de miracles auxquels nous ne pensons pas, parce que nous les voyons tous les jours. Ce soleil qui éclaire les hommes depuis le commencement du monde est précisément placé comme il faut pour nous être utile : s'il était plus haut, il ne pourrait pas échauffer la terre; s'il était plus bas, il la brûlerait, et nous aussi. N'est-ce pas un miracle qu'il reste toujours à la même hauteur depuis si longtemps?

SOPHIE.

J'ai ouï dire qu'il y a un pays d'où le soleil est bien plus proche que de nous, et où il fait une chaleur insupportable.

MADEMOISELLE.

C'est dans l'Afrique, dans le milieu de l'Amérique et au sud de l'Asie; cette chaleur est supportable pour ces habitants auxquels Dieu a donné des corps capables de la souffrir; mais les étrangers en sont incommodés. Voyez-vous, sur la carte d'Afrique, ce pays qu'on appelle Égypte? Il y fait fort chaud; cependant il n'y pleut jamais, ou du moins très-rarement.

JULIETTE.

Comment donc ces pauvres gens peuvent-ils vivre? car sans la pluie il ne vient rien.

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère; cependant l'Égypte est un pays fertile; Dieu y a placé ce grand fleuve que vous voyez qu'on nomme le Nil. Tous les ans il sort de son lit, va couvrir toutes les terres d'Égypte pendant plusieurs mois, et les fertilise par une boue ou limon qu'il leur apporte.

MARIE.

Mais, ma bonne amie, les eaux du Nil, en se répandant, doivent remplir toutes les villes?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; car on a élevé des digues qui y mettent obstacle. Adieu, mesdemoiselles, je me suis amusée à vous parler, et il est bien tard.



QUINZIÈME DIALOGUE.

TREIZIÈME JOURNÉE.

MARIE.

J'ai beaucoup de choses à vous demander aujourd'hui, ma bonne amie, si vous voulez me le permettre.

MADEMOISELLE.

De tout mon cœur, ma chère.

MARIE.

Je voudrais savoir d'où vient la pluie.

MADEMOISELLE.

Des mers, des rivières et de toutes les eaux qui sont sur la terre.

MARIE.

Vous vous moquez de moi, ma bonne amie; comment! est-ce que l'eau qui est dans la mer et dans les rivières peut monter au ciel?

MADEMOISELLE, découvrant la théière.

Comment l'eau qui est dans cette théière a-t-elle monté au couvercle? vous voyez qu'il en est tout plein, quoique la théière ne soit pas à moitié remplie. Quand l'eau commence à chauffer, et surtout à bouillir, vous voyez qu'elle produit de la fumée; eh bien, ce qui vous paraît de la fumée, c'est la partie la plus

délicate de l'eau, qu'on appelle vapeur, et qui est fort subtile.



Or la chaleur du soleil attire perpétuellement les parties de l'eau les plus délicates; elles s'élèvent en l'air en vapeurs, et l'air les soutient quand il n'y en a guère; mais quand il y en a une grande quantité, l'air ne peut plus la supporter; l'eau crève l'air, et retombe en pluie sur la terre.

JULIETTE.

Mais, ma bonne amie, je ne croyais pas que l'air pût soutenir quelque chose; l'air est comme rien; car j'ai beau regarder autour de moi, je ne le vois pas.

MADEMOISELLE.

Ce n'est pas la faute de l'air, ma chère, mais celle de vos yeux, qui ne sont pas assez bons pour le voir. Il y a bien des choses que nous ne voyons pas et qui sont pourtant. Par exemple, voyez-vous une grande poussière dans cette chambre?

JULIETTE.

Non, ma bonne amie, mais c'est qu'il n'y en a pas.

MADEMOISELLE.

Levez-vous, et allez regarder au bout de la chambre, dans l'endroit où il fait du soleil, et vous verrez s'il n'y a pas de poussière.

JULIETTE.

Oui, ma bonne amie, il y a un grand nombre de petites choses qui remuent toujours.

MADEMOISELLE.

Ces petites choses se nomment des atomes. Tout l'air en est plein; mais les parties de l'air sont beaucoup plus fines et plus petites; c'est pour cela que vous ne les voyez pas.

LÉONIE.

Je voudrais bien voir l'air; de quelle couleur est-il?

HELÈNE.

Est-ce que l'air, dont les parties sont si petites, peut avoir une couleur?

MADEMOISELLE.

Oui, mes enfants. Levez les yeux au ciel : de quelle couleur est-il?

MARIE.

Il est bleu.

MADEMOISELLE.

Eh bien, ma chère, ce que vous appelez le ciel, c'est l'air qui se rassemble et qui se presse là-haut. Vous ne voyez pas les atomes à l'endroit non éclairé par le soleil, parce qu'ils sont trop éloignés les uns des autres et trop petits; mais je vais vous en faire venir une grande quantité; ils seront alors plus pressés, et vous les verrez. (Mademoiselle prend un balai et balaye la chambre.)

JULIETTE.

Ah! ma bonne amie, quelle poussière! je ne vois plus clair, elle m'aveugle.

MADEMOISELLE.

Vous voyez pourtant la poussière ou les atomes, car c'est la même chose, parce que j'en ai fait lever une grande quantité, et que tous ces grains de poussière se touchent; de même vous ne

voyez pas l'air qui vous environne, parce que ces parties ne sont pas pressées les unes contre les autres; mais les parties de l'air se rassemblent là-haut, et alors vous les voyez. Je vais vous faire comprendre cela, par exemple, en versant un peu de vin dans un verre. Vous voyez qu'il est bien rouge; j'en vais prendre une goutte avec mon doigt et la jeter sur mon mouchoir. Regardez, mes enfants : ce vin sur mon mouchoir n'est pas si rouge que le vin qui est dans le verre, parce que dans le verre il y a une plus grande quantité de parties, et qu'elles sont plus pressées, plus jointes ensemble que sur mon mouchoir. Voyez aussi cette aiguillée de soie rouge; elle paraît moins rouge toute seule que dans l'écheveau, et cela par la même raison.

JULIETTE.

Eh bien, ma bonne amie, je suppose que l'air est un corps composé d'un grand nombre de parties bleues; mais je ne conçois pas que ces petits corps, dont les parties sont si faibles, puissent soutenir l'eau, qui est plus pesante, puisque ses parties sont assez grosses pour que je les voie.

MADEMOISELLE.

Comment donc! Juliette, vous allez devenir physicienne. Un oiseau est plus lourd que l'air; cependant l'air le soutient bien. N'avez-vous jamais été dans un jardin après une grande pluie?

JULIETTE.

Oui, ma bonne amie.

MADEMOISELLE.

N'avez-vous point remarqué qu'il pend des gouttes d'eau à tous les petits bouts des branches ou des feuilles?

JULIETTE.

Oui, ma bonne amie, et je m'arrête toujours à les regarder, surtout quand le soleil donne dessus; cela me paraît comme des diamants qui sont à toutes les feuilles.

MADEMOISELLE.

Qu'est-ce qui soutient ces diamants au bout de ces feuilles? C'est l'air, qui par conséquent est plus lourd qu'eux; mais à la fin, la petite boule d'eau grossit, parce que le reste de l'eau

qui est sur la feuille ou la branche se joint avec la petite boule ; alors cette petite boule devient plus lourde que l'air , crève et tombe à terre.

JULIETTE.

Je comprends fort bien cela à présent. L'eau sans doute est plus lourde que l'air, quand il y a une égale quantité d'eau et d'air : mais cela n'empêche pas qu'une grande quantité d'air puisse porter une petite quantité d'eau. C'est comme ce vaisseau dont vous nous parliez il y a quelque temps; ce vaisseau par lui-même est plus pesant que l'eau, mais pourtant il y a une si grande quantité d'eau sous le vaisseau, qu'elle le porte et le soutient.

MADEMOISELLE.

Justement, ma chère.

MARIE.

Mais, ma bonne amie, vous avez dit que Juliette allait devenir physicienne; est-ce que les dames doivent savoir cette science? Je croyais qu'il n'y avait que les savants.

MADEMOISELLE.

Le mot physique veut dire une science qui apprend à connaître tous les corps. Un physicien est donc un homme qui connaît la nature de l'air, du feu, de l'eau, de la terre; il connaît aussi les corps des hommes et des animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, les minéraux et les métaux ; et les dames peuvent savoir tout cela.

LÉONIE.

Qu'est-ce que les minéraux et les métaux ?

MADEMOISELLE.

L'or, l'argent, le cuivre et les autres choses qui viennent dans la terre.

MARIE.

Est-ce que l'or vient de la terre?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère. Mais nous avons assez parlé de physique aujourd'hui; nous continuerons la première fois. Je veux à présent vous raconter une petite fable, après quoi nous répéterons nos histoires.

LE PÊCHEUR ET LE VOYAGEUR,

CONTE.



Il y avait une fois un homme qui n'avait pour tout bien qu'une pauvre cabane sur le bord d'une petite rivière : il gagnait sa vie à pêcher du poisson ; mais, comme il y en avait peu dans cette rivière, il ne gagnait pas grand'-chose, et ne vivait guère que de pain et d'eau. Cependant il était content dans sa pauvreté, parce qu'il ne souhaitait rien que ce qu'il avait. Un jour il lui prit fantaisie de voir la ville, et il résolut d'y aller le lendemain. Comme il pensait à faire ce voyage, il rencontra un voyageur qui lui demanda s'il y avait bien loin jusqu'à un village pour trouver une maison où il pût coucher. « Il y a douze milles, répondit le pêcheur, et il est bien tard; si vous voulez passer la nuit dans ma cabane, je vous l'offre de bon cœur. » Le voyageur accepta sa proposition, et le pêcheur, qui voulait le régaler, alluma du feu pour faire cuire quelques petits poissons.



Pendant qu'il apprêtait le souper, il riait, il chantait et paraissait de fort bonne humeur. « Que vous êtes heureux, lui dit son hôte,

de pouvoir vous divertir! Je donnerais tout ce que je possède au monde pour être aussi gai que vous. — Eh! qui vous en empêche? dit le pêcheur. Ma joie ne me coûte rien, et je n'ai jamais eu sujet d'être triste. Est-ce que vous avez quelque grand chagrin qui ne vous permet pas de vous réjouir? — Hélas! reprit le voyageur, tout le monde me croit le plus heureux des hommes. J'étais marchand et je gagnais de grands biens, mais je n'avais pas un moment de repos. Je craignais toujours qu'on me fît banqueroute, que mes marchandises se gâtassent, que les vaisseaux que j'avais sur la mer fissent naufrage; ainsi j'ai quitté le commerce pour essayer d'être plus tranquille, et j'ai acheté une charge chez le roi. D'abord j'ai eu le bonheur de plaire au prince; je suis devenu son favori, et je croyais que j'allais être content; mais j'ai connu bientôt que j'étais plutôt l'esclave du prince que son favori. Il fallait renoncer à tout moment à mes inclinations pour suivre les siennes. Il aimait la chasse, et moi le repos: cependant j'étais obligé de courir avec lui les bois toute la journée; je revenais au palais bien fatigué, et avec une grande envie de me coucher. Point du tout, une grande dame donnait un bal, un festin, elle me faisait l'honneur de m'y inviter pour faire sa cour au roi; j'y allais en enrageant; mais l'amitié du prince me consolait un peu. Il y a environ quinze jours qu'il s'est avisé de parler d'un air d'amitié à un des seigneurs de sa cour, il lui a donné deux commissions, et a dit qu'il le croyait un fort honnête homme. Dès ce moment j'ai bien vu que j'étais perdu, et j'ai passé plusieurs nuits sans dormir. — Mais, dit le pêcheur en interrompant son hôte, est-ce que le roi vous faisait mauvais visage, et ne vous aimait plus? — Pardonnez-moi, répondit cet homme, le roi me faisait plus d'amitié qu'à l'ordinaire, mais pensez donc qu'il ne m'aimait plus tout seul, et que tout le monde disait que ce seigneur allait devenir un second favori. Vous sentez bien que cela est insupportable; aussi ai-je manqué en mourir de chagrin. Je me retirai hier au soir dans ma chambre, tout triste, et quand je fus seul, je me mis à pleurer. Tout d'un coup je vis un homme de haute stature, d'une physionomie fort agréable, qui me dit:

Lith. Fernique et C.



« Azaël, j'ai pitié de ta misère : veux-tu devenir tranquille? renonce à l'amour des richesses et au désir des honneurs. — Hélas! seigneur, ai-je dit à cet homme, je le souhaiterais do tout mon cœur, mais comment y réussir? — Quitte la cour, m'a-t-il dit, et marche pendant deux jours par le premier chemin qui s'offrira à ta vue; la folie d'un homme te prépare un spectacle capable de te guérir pour jamais de l'ambition. Quand tu auras marché pendant deux jours, reviens sur tes pas, et je crois fermement qu'il ne tiendra qu'à toi de vivre gai et tranquille. » J'ai déjà marché un jour entier pour obéir à cet homme, et je marcherai encore demain; mais j'ai bien de la peine à espérer le repos qu'il a promis. »

Le pêcheur, ayant écouté cette histoire, ne put s'empêcher d'admirer la folie de cet ambitieux qui faisait dépendre son bonheur des regards et des paroles du prince. « Je serai charmé de vous recevoir et d'apprendre votre guérison, dit-il au voyageur. Achevez votre voyage, et dans deux jours revenez dans ma cabane. Je vais voyager aussi : je n'ai jamais été à la ville, et je m'imagine que je me divertirai beaucoup de tous les fracas qu'il doit y avoir. — Vous avez là une mauvaise pensée, dit le voyageur; puisque vous êtes heureux à présent, pourquoi cherchez-vous à vous rendre misérable? Votre cabane vous paraît suffisante aujourd'hui; mais quand vous aurez vu les palais des grands, elle vous paraîtra bien petite et bien chétive. Vous êtes content de votre habit parce qu'il vous couvre, mais il vous fera mal au cœur quand vous aurez examiné les superbes vêtements des riches. — Monsieur, dit le pêcheur à son hôte, vous parlez comme un livre; servez-vous de ces belles raisons pour apprendre à ne pas vous fâcher quand on regarde les autres ou qu'on leur parle. Le monde est plein de ces gens qui conseillent les autres pendant qu'ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes. » Le voyageur ne répliqua rien, parce qu'il n'est pas honnête de contredire les gens dans leur maison, et le lendemain il continua son voyage pendant que le pêcheur commençait le sien. Au bout de deux jours, le voyageur Azaël, qui n'avait rien rencon-

tré d'extraordinaire, revint à la cabane; il trouva le pêcheur assis devant sa porte, la tête appuyée dans sa main et les yeux fixés contre terre. « A quoi pensez-vous ? lui demanda Azaël. — Je pense que je suis fort malheureux, répondit le pêcheur. Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour m'avoir rendu si pauvre, pendant qu'il y a une grande quantité d'hommes si riches et si contents? » Dans ce moment, l'homme qui avait commandé à Azaël de marcher pendant



deux jours, et qui était un ange, parut. « Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils d'Azaël ? dit-il au pêcheur. La vue des magnificences de la ville a fait naître chez toi l'avarice et l'ambition; elles en ont chassé la joie et la paix. Modère tes désirs, et tu recouvreras ces précieux avantages. — Cela vous est bien aisé à dire, reprit le pêcheur; mais cela ne m'est pas possible, et je sens que je serai toujours malheureux, à moins qu'il ne plaise à Dieu de changer ma situation. — Ce serait pour ta perte, lui dit l'ange. Crois-moi, ne souhaite que ce que tu as. — Vous avez beau parler, reprit le pêcheur, vous ne m'empêcherez pas de souhaiter une autre situation. — Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit l'ange, mais c'est dans sa colère et pour le punir. — Eh! que vous importe? dit le pêcheur. S'il ne tenait qu'à souhaiter, je ne m'embarrasserais guère de vos menaces. — Puisque tu veux te perdre, dit l'ange, j'y consens. Tu peux souhaiter trois choses, Dieu te les accordera. » Le pêcheur, transporté de joie, souhaita que sa cabane fût changée en un palais magnifique, et aussitôt son souhait fut accompli. Le pêcheur, après avoir admiré ce palais, souhaita que la petite rivière qui était devant sa porte fût changée en une grande mer; et aussitôt son souhait fut accom-

pli. Il lui en restait un troisième à faire : il y rêva quelque temps, et ensuite il souhaita que sa petite barque fût changée en un vaisseau superbe chargé d'or et de diamants. Aussitôt qu'il vit le vaisseau, il y courut pour admirer les richesses dont il était devenu le maître; mais à peine y fut-il entré, qu'il s'éleva un grand orage. Le pêcheur voulut revenir au rivage et descendre à terre, mais il n'y avait pas moyen. Ce fut alors qu'il maudit son ambition : regrets inutiles, la mer l'engloutit avec toutes ses richesses. Et l'ange dit à Azaël : « Que cet exemple te



rende sage. La fin de cet homme est presque toujours celle de l'ambitieux. La cour où tu vis présentement est une mer fameuse par les naufrages et les tempêtes; pendant que tu le peux encore, gagne le rivage; tu le souhaiteras un jour, sans pouvoir y parvenir. » Azaël, effrayé, promit d'obéir à l'ange et lui tint parole. Il quitta la cour et vint demeurer à la campagne, où il se maria avec une fille qui avait plus de vertu que de beauté et de fortune. Au lieu de chercher à augmenter ses grandes ri-

chesses, il ne s'appliqua plus qu'à en jouir avec modération et à en distribuer le superflu aux pauvres. Il se vit alors heureux et content, et il ne passa aucun jour sans remercier Dieu de l'avoir guéri de l'avarice et de l'ambition, qui avaient jusqu'alors empoisonné tout le bonheur de sa vie.

SOPHIE.

Est-il possible que l'ambition rende les gens si malheureux?

MADEMOISELLE.

Demandez à Juliette ce qu'elle a souffert dans le temps où elle n'était occupée que du désir de plaire, de faire briller son esprit et d'être louée.

JULIETTE.

Il est vrai que j'étais bien malheureuse. Quand venait chez nous une jeune personne à qui on faisait politesse, cela me mettait de mauvaise humeur; il me semblait qu'on me volait toutes les louanges qu'on lui donnait, et je la haïssais. Savez-vous bien, Sophie, que j'ai été très-fâchée contre vous?

SOPHIE.

Et pourquoi, ma chère?

JULIETTE.

Parce que je ne pouvais m'empêcher de voir que vous valiez mieux que moi. Mais je vous assure qu'à présent je vous aime de tout mon cœur, et loin d'avoir de la jalousie, cela me fait grand plaisir quand on dit du bien de vous.

SOPHIE.

Je vous suis bien obligée, ma chère amie; mais il est vrai que vous seriez une ingrate si vous ne m'aimiez pas, car, pour moi, je vous ai toujours aimée de tout mon cœur.

MADEMOISELLE.

Mes enfants, nous n'avons pas trop de temps pour répéter notre histoire et notre géographie. Commencez, Marie.

MARIE.

Jéthro, beau-père de Moïse, ayant appris les grands miracles que Dieu avait opérés par le moyen de son gendre, vint le voir, et lui ramena sa femme et deux enfants qu'il avait. Or, Jéthro, ayant vu que Moïse passait toute la journée à écouter les affaires du peuple, lui dit : « Si vous continuez à prendre cette peine, vous tomberez malade; croyez-moi, choisissez les plus honnêtes gens, qui écouteront le peuple et qui vous rendront compte de toutes les affaires. » Moïse suivit ce conseil, et, après avoir régalé son beau-père, ils se séparèrent. Ensuite les Israélites arrivèrent près de la montagne de Sinaï, et Dieu dit à Moïse : « Montez sur cette moutagne; mais que le peuple n'approche pas, car il mourrait. » Moïse monta sur le mont Sinaï, et la majesté de Dieu y parut. La montagne était environnée de fumée; il en sortait un tonnerre terrible; elle était pleine de feux et d'éclairs, et ce fut au milieu de ces feux que Dieu donna à Moïse les dix commandements qu'il faisait à son peuple, pour lui montrer qu'il était un Dieu puissant, et qu'il saurait se venger et punir les hommes qui seraient assez hardis pour lui désobéir. Et ces dix commandements que Dieu donna aux Israélites sont ceux qu'on nous a appris, et que nous répétons tous les jours dans nos prières. Dieu appela Moïse sur la montagne une autre fois, et il y fut quarante jours et quarante nuits. Pendant ce temps il lui donna des lois pour son peuple et lui commanda de bâtir une arche et un tabernacle pour lui. Il lui expliqua la façon dont cette arche devait être construite, et ce qu'il fallait faire lorsqu'on lui sacrifierait quelque chose, et lui commanda de prendre Aaron et ses enfants pour être sacrificateurs et grands prêtres. Mais, pen-

dant que Moïse parlait à Dieu comme à son ami, les Israélites, oubliant les miracles que Dieu avait faits pour l'amour d'eux, dirent à Aaron : « Faites-nous des dieux comme ceux qui étaient en Égypte, afin qu'ils marchent devant nous ; car ce Moïse, nous ne savons ce qu'il est devenu. » Aaron, craignant que le peuple ne le tuât, leur dit : « Apportez-moi les pendants d'oreilles de vos filles et de vos femmes. » Ils se hâtèrent d'apporter leurs bijoux, et Aaron en fit un veau d'or qu'ils adorèrent en disant : « C'est ici le dieu qui nous a tirés d'Égypte. » Dieu dit à Moïse qui était sur la montagne : « Le peuple présentement a commis un grand crime ; c'est pourquoi je veux le faire périr, et je te donnerai un autre peuple. » Mais Moïse dit : « Souvenez-vous, Seigneur, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; pardonnez à ce pauvre peuple, et effacez-moi du livre de vie plutôt que de le détruire. » Dieu répondit à Moïse : « Il n'y a que le méchant qui sera effacé du livre de la vie ; toutefois je pardonne à ce peuple. » Alors Moïse descendit de la montagne avec des tables de pierre, où Dieu avait lui-même écrit sa loi de tous les côtés. Quand Moïse vit les Israélites qui dansaient autour du veau d'or, il entra dans



une si grande colère qu'il jeta ses tables contre terre, et les brisa. Ensuite il fit de grands reproches à Aaron, et ayant jeté le veau dans le feu, il le fit réduire en poussière ; puis, mêlant cette pous-

sière; puis, mêlant cette poussière avec de l'eau, il la fit boire au peuple; ensuite il appela les enfants de Lévi, et il leur dit : « Je vous commande, de la part de Dieu, de prendre votre épée, et de traverser tout le camp d'un bout à l'autre, en tuant à droite et à gauche tous ceux que vous rencontrerez, sans épargner vos parents et vos amis. » Les enfants de Lévi lui obéirent, et il y eut trois mille hommes de tués. Après cela, Moïse dit aux enfants de Lévi : « Dieu vous bénira, parce que vous avez exécuté sa sentence. » Ensuite Moïse s'enferma dans son tabernacle, et la nuée où était le Seigneur était à la porte. Les Israélites, tremblants, se prosternaient contre terre, après avoir quitté leurs beaux habits, pour tâcher d'obtenir miséricorde de Dieu.

MARIE.

Ma bonne amie, cela était bien terrible de tuer trois mille hommes.

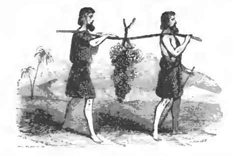
MADEMOISELLE.

Mon enfant, tous les Israélites méritaient la mort; ils avaient promis d'observer la loi du Seigneur qui condamnait à mort tous ceux qui adoraient les idoles. Dieu était donc encore bien bon de ne punir que trois mille hommes. Je suis sûre qu'il permit que les enfants de Lévi ne tuassent que les plus coupables.

LÉONIE.

Les enfants d'Israël murmurèrent encore contre le Seigneur, et dirent : « Pourquoi avons-nous quitté l'Égypte où nous avions de si beaux poissons pour rien et où nous mangions de si beaux oignons? Nous sommes las de ne voir que de la manne. » Moïse fut si fâché de l'ingratitude de ce peuple envers Dieu, qu'il pria le Seigneur de lui donner la mort, pour qu'il ne vît plus leur méchanceté. Dieu le consola et envoya une grande quantité de cailles aux Israélites. D'abord ils furent fort contents, et mangèrent de ces cailles avec avidité; mais ils avaient encore la chair entre les dents, que Dieu en fit mourir un grand nombre. Moïse eut encore un sujet de chagrin : Aaron et sa sœur Marie se moquèrent de lui, à cause que sa femme était Éthiopienne; mais

Dieu prit le parti de Moïse. Sa sœur devint lépreuse, et Moïse eut beau prier le Seigneur pour elle, elle resta lépreuse pendant sept jours. Ensuite Moïse envoya des espions dans le pays que Dieu avait promis à Abraham; ils en rapportèrent une grappe de raisin qui était si grosse, qu'il fallait deux hommes pour la porter.



Parmi ces espions étaient Caleb et Josué, qui exhortèrent le peuple à venir dans ce pays, qui était excellent; mais les autres espions dirent : « Il est vrai que c'est une terre d'où découlent le lait et le miel; mais elle est habitée par des hommes plus forts que nous; il y a même des géants qui nous tueront, aussi bien que nos femmes et nos enfants. » Alors les Israélites dirent : « Pourquoi nous a-t-on tirés d'Égypte? Il faut nommer un chef pour y retourner. » Et comme Josué et Caleb les reprenaient, ils voulurent les tuer à coups de pierres. Moïse et Aaron se prosternèrent pour demander pardon à Dieu; mais le Seigneur leur répondit : « Ce peuple a murmuré contre moi dix fois, et je jure dans ma colère qu'il mourra dans ce désert; il y restera pendant quarante ans; quand ils seront tous morts, leurs enfants entreront dans cette terre promise avec Caleb et Josué qui ont cru à ma parole; pour les autres, qui ont vu les miracles que j'ai faits pour eux, et qui se sont défiés de moi, ils laisseront leurs cadavres dans ce désert. » Or, le nombre de ces hommes passait six cent mille.

HÉLÈNE.

En vérité, les Israélites m'impatientent avec leurs murmures.

Comment s'exposaient-ils à la colère de Dieu, dont ils connaissaient la puissance? Comment pouvaient-ils adorer la figure d'un veau, et dire que c'était le dieu qui les avait tirés d'Égypte?

MADEMOISELLE.

Sommes-nous moins méchants et moins aveugles que les Israélites, ma chère, quand nous désobéissons à Dieu, et que nous n'accomplissons pas ses commandements? Car enfin il est sûr qu'il punira ceux qui seront menteurs, gourmands, colères, désobéissants à leurs parents, impitoyables envers les pauvres; les jalouses, celles qui parlent mal du prochain, qui se vengent de leurs ennemis, qui se réjouissent du mal qui leur arrive. Nous savons tout cela, mes chers enfants, et nous ne prenons aucune peine pour nous corriger de nos mauvaises habitudes, qui attireront sur nous la colère de Dieu et qui nous conduiront en enfer. Réfléchissons bien sur cela, mes chers enfants, et n'épargnons rien pour détruire nos vices.





SEIZIÈME DIALOGUE.

QUATORZIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.

J'ai promis que nous commencerions par la géographie; nous parlerons donc aujourd'hui des îles Britanniques. Il y a deux îles, comme nous l'avons dit, une grande et une petite. Dans la grande, on compte deux royaumes, l'Angleterre, qui est au sud de l'île, et l'Écosse, qui est au nord. On divise l'Angleterre en quarante comtés, et en y ajoutant douze comtés dans la principauté de Galles, cela fait en tout cinquante-deux. La capitale de ce royaume est Londres, sur la Tamise, dans la province de Midlesex, au sud-est de l'Angleterre. Ce royaume se nommait Albion dans les premiers temps, et les naturels du pays furent d'abord soumis par un peuple qui se nommait Breton. Jules César, ayant passé en Angleterre, soumit une partie de ce royaume; mais les Romains n'en furent entièrement les maîtres que sous l'empereur Domitien. Quoique les Romains fussent maîtres de l'Angleterre, les naturels du pays vivaient selon leurs lois et leurs coutumes; ils avaient même plusieurs

rois, car l'île comprenait plusieurs royaumes, dont les rois reconnaissaient la puissance romaine. Les Écossais, qui habitaient l'Irlande ou l'Hibernie, s'étant joints aux Pictes, s'emparèrent de la partie de l'île qui est au nord, et qu'on nomme l'Écosse : ils en furent chassés par les Romains; mais les troubles de l'empire de Rome leur donnèrent le moyen de s'y établir sous un prince nommé Fergus. Depuis ce temps, il y a eu une guerre presque continuelle entre les Bretons (car on nommait ainsi le peuple de cette île) et les Écossais unis avec les Pictes. Et pour se garantir de leur fureur, les Bretons firent une muraille qui séparait leur pays de celui de leurs ennemis, et dont on voit encore les restes; mais cela n'empêcha pas les Écossais de les réduire à l'extrémité. Ils furent donc contraints d'appeler à leur secours les Anglo-Saxons, venus de l'île d'Angelen, qui pour lors étaient établis en Frise, qui les défendirent d'abord, et ensuite devinrent leurs maîtres. Mais quelques restes des Bretons du pays se réfugièrent dans les montagnes du pays de Galles, où ils acquirent la réputation de ne pouvoir être vaincus; d'autres se retirèrent dans la petite Bretagne. Les Saxons, qui avaient chassé les Bretons de l'Angleterre, furent chassés à leur tour par les Danois, qui en furent tranquilles possesseurs sous le roi Canut; mais dans la suite les Anglais remirent sur le trône Édouard, qui était du sang de leurs rois. Après la mort de ce dernier roi, Guillaume, duc de Normandie, qui prétendait être son héritier, devint maître de l'Angleterre, et commença le règne des princes normands. Après les princes normands, ceux de la maison d'Anjou, nommés Plantagenets, montèrent sur le trône, qui a passé ensuite dans la maison des Stuarts, et qui est aujourd'hui dans la maison de Brunswick. Je vous ai dit que Canut, prince danois, avait porté la couronne d'Angleterre; Sophie ne sait-elle rien de ce prince?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, ma bonne amie, je sais une belle histoire que je vais raconter à ces demoiselles.

Un jour Canut était sur le bord de la mer avec toute sa cour.

Ses courtisans, qui étaient des flatteurs, lui dirent qu'il était le roi des rois et le maître de la mer et de la terre. Canut, qui avait de la religion et du bon sens, voulut se moquer de ces flatteurs, et leur montrer qu'il avait trop d'esprit pour être la dupe de leurs sots discours. Pour cela, il plia son manteau et s'assit dessus : c'était dans le temps du flux de la mer, c'est-à-dire dans le temps où la mer sort de son lit et s'étend sur la terre. Canut, parlant à la mer, lui dit : « La terre où je suis est à moi, et je suis ton maître ; je te commande donc de rester où tu es, et de ne point avancer pour mouiller mes pieds. » Tous ceux qui entendirent ces paroles pensèrent que le roi était fou de s'imaginer que la mer allait lui obéir. Cependant elle s'avançait toujours, et vint mouiller les pieds du monarque. Alors Canut, se levant, dit aux flatteurs : « Vous voyez comment je suis maître de la mer ; apprenez par là que la puissance des rois est bien peu de chose. Il



n'y a point d'autres rois que Dieu, par qui le ciel, la terre et la mer sont gouvernés. »

LÉONIE.

Ma bonne amie, est-ce que la mer sort de son lit ou de sa place ?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, elle en sort deux fois par jour, et elle y

rentre : cela ne manque jamais, et l'on sait juste à quelle heure elle sort de sa place, et à quelle heure elle y rentre.

LÉONIE.

Ah! mon Dieu, que cela est singulier! Et qu'est-ce qui la fait ainsi sortir et rentrer?

MADEMOISELLE.

Je ne sais pas trop bien; des savants prétendent que c'est la lune qui presse l'air; cet air, comprimé, refoule la mer à son tour, et la fait sortir de tous les côtés.

MARIE.

Je ne comprends pas du tout cela.

MADEMOISELLE.

Je vais tâcher de vous l'expliquer, ma chère.... Vous voyez ce bassin que j'ai empli d'eau, c'est la mer. Cette petite assiette, qui est plus petite que le bassin, et que je tiens, c'est l'air, qui se tient tout seul au-dessus de la mer. Supposez maintenant que quelque chose pousse cette assiette et la force de toucher l'eau qui est au bassin, à peine y aura-t-elle touché que l'eau sortira de tous côtés. Voyez, mes enfants (1).

MARIE.

Je comprends à présent. Mais, ma bonne amie, comment la lune peut-elle presser la mer? ce n'est qu'une grande lumière.

MADEMOISELLE.

Vous vous trompez, ma chère; la lune est une terre comme la nôtre; elle reçoit les rayons du soleil, c'est ce qui la fait paraître comme une grande lumière.

HÉLÈNE.

Mais, ma bonne amie, la lune est toute petite; elle est en l'air, elle marche; comment peut-elle être une terre comme celle sur laquelle nous vivons?

MADEMOISELLE.

Vous croyez que la lune est petite, mais vos yeux vous trom-

(1) Elle met l'assiette dans le bassin.

pent; elle est très-grande. Regardons par la fenêtre dans la campagne...Voyez-vous cet homme qui est tout au loin? Il vous paraît petit comme un enfant, pourquoi? parce qu'il est fort éloigné. Quand on regarde les choses de loin, elles paraissent petites; eh bien, la lune, qui est fort éloignée, trompe vos yeux à cause de son éloignement. Vous dites que la lune est suspendue en l'air, qu'elle marche ou tourne; savez-vous bien, ma chère, que la terre où nous sommes est aussi suspendue en l'air, et qu'elle tourne toujours?

JULIETTE.

Permettez-moi de vous dire, ma bonne amie, que vous voulez voir si nous serons assez sottes pour croire des contes à dormir debout. Assurément la terre ne tourne pas; car si elle tournait, nous le sentirions.

MADEMOISELLE.

N'avez-vous jamais été dans un bateau, et n'avez-vous pas remarqué que le bateau paraît toujours rester à la même place, et que la terre, les arbres et les maisons courent et s'enfuient?



JULIETTE.

Cela est vrai, ma bonne amie; mais je n'y avais pas fait attention. Quand je suis en voiture dans la campagne, je vois aussi les arbres qui s'enfuient.

MADEMOISELLE.

C'est-à-dire que vous croyez les voir; car la terre, les arbres et les maisons restent à leur place : c'est la voiture et le bateau qui marchent et qui vous emportent. Quand le temps est beau, vous êtes assise dans le bateau tranquillement sans remuer, et s'il était bien fermé, et qu'on vous y eût portée pendant que vous étiez endormie, vous croiriez être dans votre chambre. C'est ainsi que vous êtes sur la terre; elle tourne très-vite, mais si également, qu'elle vous emporte avec elle sans que vous la sentiez, et pendant ce voyage, vous croyez voir courir le soleil qui reste à sa place. Et voilà ce qui nous donne le jour et la nuit. La terre est vingt-quatre heures à tourner; quand elle nous porte vis-à-vis du soleil, nous avons le jour, et quand elle nous porte de l'autre côté, nous avons la nuit.

JULIETTE.

Je croyais que le soleil se couchait tous les soirs dans la mer.

MADEMOISELLE.

Le soleil luit toujours, ma chère. Il se couche pour nous, c'est-à-dire que nous cessons de le voir; mais en même temps il se lève pour les peuples de l'Amérique, c'est-à-dire qu'ils commencent à le voir à leur tour. Or, les anciens ne connaissaient pas l'Amérique; ils ignoraient que la terre est ronde, et qu'elle est habitée tout autour comme je vais vous le faire voir sur un globe.

JULIETTE.

Ma bonne amie, ceux qui vivent sous ce globe marchent donc les pieds en haut et la tête en bas? Car enfin, si l'on perçait ce globe, leurs pieds et les nôtres se rencontreraient.

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, leurs pieds et les nôtres se rencontreraient, ce qui n'empêche pas qu'ils aient comme nous les pieds à terre et la tête tournée vers le ciel; la terre est comme une petite boule, grosse comme une noix, enfermée dans une grande

boule, grosse comme cette chambre, qui est le ciel. Supposez que cette petite boule se tienne en l'air dans le milieu de cette chambre, et qu'il y ait une mouche dessus et une mouche dessous, n'est-il pas vrai que ces deux mouches auraient toutes deux la tête tournée vers la grande boule qui est le ciel? La terre est environnée du ciel, comme un jaune d'œuf est environné du blanc de l'œuf. Ce blanc d'œuf, supposez que c'est l'air, et la coquille de l'œuf le ciel. Comprenez-vous cela, mes enfants?

HÉLÈNE.

A merveille, mademoiselle; il n'y a plus qu'une chose qui m'embarrasse, c'est de savoir comment la petite boule se tient toute seule au milieu de la grande.

MADEMOISELLE.

Et comment le jaune d'œuf se tient-il tout seul au milieu de l'œuf, sans se mêler avec le blanc qui l'environne, quoiqu'il paraisse plus lourd? Voyez-vous, mes enfants, les savants ont dit beaucoup de choses pour prouver les moyens dont Dieu se sert pour soutenir ainsi la terre en l'air; mais je ne suis pas assez habile pour les bien entendre, ni vous non plus; il nous suffit de savoir que Dieu l'a voulu ainsi. Nous n'en pouvons douter, car plusieurs voyageurs ont fait le tour du monde, ce qui prouve qu'il est en l'air. Mais c'est assez parler de physique, Juliette va nous raconter une jolie histoire que je lui ai donnée avant-hier.

JULIETTE.

Il y avait un homme qui se promenait dans la campagne; il regardait les chênes, qui sont de grands arbres, et qui portent un petit fruit qu'on nomme gland, et qui n'est pas plus gros que le pouce; il remarqua en même temps une plante assez petite qui touchait à la terre, et qui portait des citrouilles, grosses quatre fois comme sa tête. Cet homme dit en lui-même: « Il me semble que si j'avais été en la place du bon Dieu, j'aurais mieux arrangé les choses; j'aurais fait venir la citrouille sur ce grand arbre, et le gland sur cette petite branche. » Pendant que cet

homme raisonnait ainsi, il fut pris d'une grande envie de dormir, et comme il faisait soleil, il se coucha sous un chêne pour avoir de l'ombre. Pendant qu'il dormait, il vint un vent qui fit tomber un gland sur le bout de son nez, ce qui le réveilla. Alors cet homme s'écria : « J'avoue que je ne suis qu'un sot, et que Dieu a raison d'avoir arrangé les choses comme elles sont. Que serais-je



devenu si la citrouille eût été attachée au chêne? Elle m'eût écrasé la tête en tombant. » Depuis ce temps, cet homme, devenu plus sage, se contenta d'admirer la sagesse avec laquelle Dieu avait arrangé l'univers, et ne s'avisa plus de trouver à redire aux choses qui n'étaient pas faites selon son esprit.

SOPHIE.

Il me semble que j'aurais beaucoup de plaisir à apprendre la physique; les personnes qui la savent ne peuvent pas s'ennuyer.

MADEMOISELLE

Vous avez raison, ma chère; mais auparavant il faut bien apprendre l'histoire. Voyons si Marie a retenu la sienne.

MARIE.

Trois Israélites, qui se nommaient Coré, Dathan et Abiron, se soulevèrent contre Moïse, et engagèrent deux cent cinquante hommes dans leur révolte. Ils étaient chagrins qu'il n'y eût qu'Aaron et ses enfants qui eussent permission d'offrir l'encens au Seigneur, sans penser que c'était Dieu lui-même qui l'avait ainsi ordonné. Ils firent donc de grands reproches à Moïse; mais Moïse, par ordre du Seigneur, dit à ces hommes: « Prenez chacun un encensoir avec des parfums, et alors Dieu montrera ceux qu'il a choisis. » Moïse fit aussi prendre l'encensoir à Aaron, et ensuite, par ordre de Dieu, il dit au peuple: « Séparez-vous de Coré, de Dathan et d'Abiron, de crainte que Dieu ne vous punisse avec eux. » Alors Moïse, parlant au peuple, dit: « Si ces gens, qui ne veulent pas obéir au Seigneur, meurent d'une mort naturelle, vous pouvez penser que je suis un méchant, et que le Seigneur ne m'a pas envoyé; mais si la terre s'ouvre sous eux, et qu'ils tombent tout vivants dans l'abîme, alors vous connaîtrez que je vous parle de la part du Seigneur. » A peine Moïse eut-il fini ces paroles, que la terre s'ouvrit en deux et engloutit Coré, Dathan et Abiron avec toute leur famille, et le feu, par ordre du Seigneur, brûla les deux cent cinquante hommes qui tenaient les encensoirs. Alors Dieu commanda à Moïse de prendre ces encensoirs, et d'en faire des plaques pour couvrir l'autel, afin que ces plaques fissent souvenir les enfants d'Israël que nul de ceux qui ne sont point de la race d'Aaron ne doit pas s'approcher de l'autel pour offrir de l'encens au Seigneur. Cependant les Israélites murmurèrent contre Moïse et Aaron de ce qu'ils avaient causé la mort de ces personnes, et ces murmures ayant irrité le Seigneur, il dit à Moïse et à Aaron: « Séparez-vous de ce peuple; car je vais le faire périr. » Alors Moïse dit à son frère: « Mettez promptement du parfum dans votre encensoir, et courez au milieu du peuple pour apaiser la colère de Dieu. » Aaron obéit à son frère et, se tenant entre les vivants et ceux que Dieu venait de faire périr, il apaisa sa colère, et Dieu, dans cette dernière

occasion, en fit périr quatorze mille sept cents, en punition de leurs murmures.

LÉONIE.

Mon Dieu, que cette histoire est terrible! Nous sommes bien heureuses que Dieu ne fasse plus ces terribles châtiments.

MADEMOISELLE

Dieu est aussi juste et aussi ennemi des méchants qu'il l'était en ce temps-là, mes enfants; ceux qui ne veulent point obéir à ses commandements ne sont pas, il est vrai, engloutis tout vivants dans l'enfer, mais il est sûr qu'ils y tomberont après leur mort, et cela doit bien imprimer dans nos âmes la haine du crime et la crainte de Dieu. Nous ne devons craindre que Dieu et le péché, selon cette parole de Jésus-Christ: « Ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps; mais craignez celui qui peut perdre le corps et l'âme, et les précipiter dans l'enfer. »

HÉLÈNE.

Mais, ma bonne amie, on dit que Dieu est si bon, il punit pourtant bien rigoureusement les méchants.

MADEMOISELLE.

Dieu montre sa bonté aux hommes, en leur donnant de bonnes pensées pour faire le bien, des remords quand ils font de mauvaises actions; il leur donne beaucoup de temps pour se repentir et se corriger; mais s'ils refusent de le faire, et s'ils veulent absolument rester toujours méchants, comme Dieu est juste il faut qu'il les punisse. Le roi est bon, mais pourtant il consent à la mort des méchants, et il serait méchant lui-même s'il pardonnait à tous les criminels; car alors personne n'oserait plus sortir dans les rues; ceux à qui on aurait donné le plus petit sujet de chagrin tueraient leurs ennemis; on serait obligé d'aller vivre dans les bois; et le roi serait cause de tous ces crimes par sa fausse bonté.

LÉONIE.

Je vous assure, ma bonne amie, que je veux absolument me corriger; je n'ai été méchante jusqu'à ce jour que parce que je

ne pensais pas à toutes ces choses; j'avais pourtant lu la sainte Écriture; mais je n'y faisais pas attention; quand on y pense bien, il faudrait être folle pour s'exposer à la colère de Dieu.

MADEMOISELLE.

Voyez combien il vous aime, ma chère : ces bonnes pensées, ces bonnes résolutions, c'est lui qui vous les donne : ne seriez-vous pas bien coupable si vous les oubliiez? Allons, Hélène, dites votre histoire.

HÉLÈNE.

Dieu voulant faire voir aux Israélites qu'il avait choisi Aaron pour être son prêtre, fit dire au peuple par la bouche de Moïse : « Que les chefs de toutes les tribus d'Israël apportent chacun une verge en ma présence. » Ils obéirent, et le lendemain la verge d'Aaron avait poussé des fleurs, des boutons et des amandes. Alors Dieu dit : « J'ai choisi Aaron et sa famille pour être mes sacrificateurs, nul autre qu'eux ne pourra m'offrir de l'encens : mais je leur donne les enfants de Lévi pour avoir soin des choses qui me seront consacrées : ils vivront des choses qui me seront offertes, et auront la dixième partie des bêtes et des fruits de la terre. Après cela, les Israélites vinrent en un lieu où il n'y avait point d'eau, et murmurèrent encore. Moïse et Aaron se prosternèrent devant le Seigneur, qui dit à Moïse : « Prends ta verge et marche avec ton frère sur le rocher, devant toute l'assemblée du peuple; tu parleras au rocher, et il te donnera de l'eau. » Moïse et Aaron assemblèrent le peuple, mais ils n'obéirent pas simplement au commandement du Seigneur, et au lieu de parler au rocher, ils le frappèrent de deux coups de baguette. Alors Dieu dit à Moïse et à Aaron : « Parce que vous n'avez pas cru à la parole du Seigneur, vous mourrez tous les deux avant d'entrer dans la terre promise. » Et Dieu commanda à Moïse de monter sur la montagne avec son frère Aaron et Éléazar, son neveu, fils d'Aaron : il commanda aussi à Aaron d'ôter ses habits de grand prêtre et de les donner à son fils, parce qu'il allait mourir. Aaron obéit à Dieu et mourut aussitôt. Une autre fois, les Israélites murmurèrent encore contre Dieu, qui, pour

les punir, envoya contre eux des serpents brûlants; mais le peuple s'étant repenti, Dieu commanda à Moïse de faire un serpent d'airain et de l'élever en l'air; et tous ceux qui étaient



mordus et qui regardaient ce serpent étaient guéris sur-le-champ. Cependant les Israélites demandèrent aux rois qui étaient voisins la permission de passer dans leurs pays, promettant de ne leur faire aucun tort, et de payer jusqu'à l'eau qu'ils boiraient; mais ces rois ne voulurent pas leur accorder cette grâce; et Dieu dit aux Israélites : « Combattez-les, et vous les vaincrez par mon secours. » Les Israélites obéirent, et ils remportèrent de grandes victoires.

MARIE.

Moïse et Aaron n'étaient pas des méchants; cependant, ma bonne amie, Dieu les punit bien sévèrement, et cela pour une bagatelle. Quel mal avaient-ils fait en frappant le rocher?

MADEMOISELLE.

Ils avaient sans doute fait un grand mal, car ils s'étaient méfiés de la puissance de Dieu qui leur avait dit qu'ils devaient commander au rocher de leur donner de l'eau. Au lieu d'obéir

tout simplement à Dieu, ils dirent en eux-mêmes : « Si nous commandons au rocher de nous donner de l'eau, il n'en viendra pas ; mais nous le frapperons comme nous avons déjà fait une fois, et alors il en viendra. » J'avoue que cette faute n'était pas si grande que celle d'adorer le veau d'or, mais Dieu punit le péché quel qu'il soit : toute la différence qu'il y a, c'est que les méchants qui pèchent par malice, il les punit en l'autre vie en les envoyant dans l'enfer, et les bons qui pèchent par faiblesse, et qui sont fâchés d'avoir péché, il les punit en cette vie par des maladies, par la perte de leurs biens, de leurs parents, de leurs amis. Dieu fait comme un bon père, qui, pour corriger ses enfants, les met en pénitence.

JULIETTE.

Ce n'est donc pas parce que Dieu est fâché contre un homme qu'il devient pauvre, aveugle, ou qu'il lui arrive des malheurs.

MADEMOISELLE.

Quand Dieu envoie ces malheurs aux méchants, c'est pour les punir, et en même temps pour tâcher de les corriger ; car on pense à Dieu quand on est affligé. Dans ce moment, Dieu dit au cœur des méchants : « Voyez ce que vous gagnez à me désobéir ; j'ai le pouvoir de vous rendre malheureux en vous ôtant toutes les choses que vous aimez. Demandez du secours à votre argent que vous aimez plus que moi. Demandez du secours à vos amis, à qui vous aimez mieux plaire qu'à moi. Toutes les créatures ne peuvent m'empêcher de vous punir : ainsi laissez là les créatures, et revenez à moi qui suis votre Dieu ; quoique vous soyez un méchant enfant, je suis un bon père, je ne demande pas mieux que de vous pardonner si vous voulez vous convertir. Je frappe à votre porte, ouvrez-moi ; ce malheur qui vient de vous arriver, et que vous croyez si grand, n'est rien en comparaison des maux que vous souffrirez en l'autre vie, si vous ne devenez meilleur. Ayez pitié de vous-même, renoncez au péché et à vos mauvaises habitudes, devenez doux, charitable ; aimez la prière, soyez juste envers les

autres. Je vous avertis, je vous donne le temps de vous corriger; mais bientôt vous n'aurez plus une minute, vous mourrez, et alors je ne serai plus pour vous un père plein de tendresse, mais un juge terrible. Vous pleurez, Léonie?

LÉONIE.

Oui, mademoiselle; car Dieu m'a souvent dit tout cela. Je n'ai jamais fait une grande faute, sans en avoir été punie dans la journée par quelque chagrin.

MADEMOISELLE.

C'est signe que Dieu vous aime beaucoup, ma chère amie. Juliette demandait tout à l'heure si c'était une marque que Dieu était fâché contre un homme, quand il lui envoyait des malheurs : je viens de vous dire qu'il en envoyait aux méchants pour les convertir; il en envoie aussi aux bons pour les corriger et pour les punir de fautes légères, et quelquefois aussi pour éprouver leur vertu et leur donner occasion d'être meilleurs. Je me souviens, mes enfants, que quand j'étais petite j'avais un maître d'écriture bien méchant; il me grondait toujours, quoique je m'appliquasse de tout mon cœur. Ce maître, c'était l'instrument dont Dieu se servait pour punir mes fautes. Quand je n'avais pas été sage, je disais en moi-même : « Je serai bien querellée tantôt par M. Georges (c'était le nom de mon professeur). » Alors je priais Dieu de bon cœur pour qu'il adoucît l'esprit de ce terrible homme. Quelquefois Dieu écoutait ma prière; mais le plus souvent j'étais punie, j'écrivais tout de travers : et alors mon maître se plaignait à maman, et on me faisait garder la maison, pendant que mes sœurs allaient se promener, et alors je pleurais souvent comme une sotte; mais quelquefois aussi j'offrais à Dieu cette mortification : car je savais bien que si j'étais innocente pour mon écriture, j'étais coupable pour quelque autre chose que maman ne savait pas, et qu'elle aurait puni si elle l'avait su. Léonie, vous n'avez pas dit votre histoire; mais il est bien tard, ce sera pour la prochaine fois.

DIX-SEPTIÈME DIALOGUE.

DOUZIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.

LÉONIE doit commencer notre séance d'aujourd'hui par nous raconter son histoire. Nous allons donc l'écouter.

LÉONIE.

Il y avait un roi nommé *Balak*, qui régnait sur les Moabites. Ce prince, ayant appris que les Israélites avaient battu tous les peuples qui s'étaient opposés à leur passage, eut beaucoup de crainte, et envoya chercher un prophète nommé *Balaam*, pour les maudire. Lorsque Balaam fut en chemin, l'ange du Seigneur lui ferma le passage. Balaam ne voyait pas l'ange, mais l'ânesse sur laquelle il était monté le voyait, et elle avait peur de l'épée que l'ange tenait à sa main. Balaam battait son ânesse pour la faire avancer, mais cette bête se coucha par terre, ce qui mit son maître si fort en colère, qu'il l'assommait à coups de bâton. Alors Dieu permit que cette ânesse parlât et dît à Balaam : « Pourquoi me frappes-tu ? ne t'ai-je pas bien servi toute ma vie, et ne vois-tu pas ce qui m'empêche de passer ? » Balaam fut fort étonné d'entendre parler son ânesse ; mais il le

fut bien davantage quand il vit l'ange, qui lui dit : « Si cette



pauvre bête avait avancé, je t'aurais tué, cependant continue ton chemin, tu ne feras que ce qu'il plaira au Seigneur. » Balaam étant arrivé, le roi lui dit : « Je vous prie de maudire les Israélites. » Balaam lui répondit : « Pourquoi maudirais-je ce peuple ? Ma malédiction ne servirait de rien, puisque Dieu l'a béni. » Malgré cela, le roi mena Balaam en trois différents endroits; mais le prophète, au lieu de lui obéir, bénit le peuple d'Israël, et le roi Balak dit au prophète : « Je ne t'ai pas fait venir pour bénir ce peuple; puisque tu fais le contraire de ce que je veux, je ne te donnerai point les honneurs et les richesses que je t'avais destinés. » Balaam, qui était méchant, dit au roi : « Si vous pouvez engager les Israélites à commettre quelque grand péché, certainement Dieu les maudira. Vous n'avez qu'à envoyer vers eux les plus belles femmes qui sont parmi vous; ils les prendront pour femmes : or, ils commettront un péché, car Dieu leur a défendu de prendre des femmes étrangères. » Balak suivit ce conseil; et les Israélites, oubliant le commandement du Seigneur, prirent ces femmes, qui leur firent adorer les idoles. Alors Dieu ordonna à Moïse de prendre tous les princes du peuple, de juger avec eux

les coupables, en sorte qu'il en périt vingt-quatre mille. Mais, malgré ce châtiment, il y eut un homme assez pervers pour entrer dans la tente d'une femme de Madian. Alors Phinée, fils du grand prêtre Éléazar, transporté d'une sainte colère, prit son épée et tua cet homme et cette femme; et cette action de justice fut si agréable à Dieu, qu'il pardonna au reste des coupables : mais en même il commanda à son peuple de détruire tous les Madianites, parce qu'ils avaient engagé les Israélites à commettre le péché.

JULIETTE.

Cela était bien terrible pourtant de détruire tout un peuple; peut-être n'avaient-ils pas tous consenti à cette mauvaise action.

MADEMOISELLE.

Dieu ne commande jamais rien qui ne soit juste, mes enfants. Dieu fit détruire non-seulement cette nation, mais aussi toutes les autres qui demeuraient dans la terre promise, parce que ces peuples étaient extrêmement méchants, et qu'ils n'avaient pas profité du temps qu'il leur avait donné pour se corriger. Dieu se sert de tout pour punir ceux qui ne veulent pas se convertir. Du temps de Noé, il se servit du déluge; du temps d'Abraham, il se servit du feu, qu'il fit tomber du ciel pour punir Sodome et Gomorrhe; dans le temps dont nous parlons, il se servit de l'épée des Israélites; dans d'autres temps, il employa la peste, la famine, la mortalité des bestiaux, les inondations, les tremblements de terre, car il est tout-puissant : les éléments sont toujours prêts à lui obéir pour punir les pécheurs, et s'ils n'ont pas recours à sa miséricorde, il faut qu'ils éprouvent sa justice. Dites-nous votre histoire, Hélène.

MARIE.

Auparavant, ma bonne amie, je vous prie de me dire ce que c'est que les éléments.

MADEMOISELLE.

Autrefois, mes enfants, l'on ne connaissait que quatre éléments sans lesquels l'homme ne pourrait vivre : la terre, l'eau, l'air et le feu.

MARIE.

Si l'on vivait dans un lieu où il ne fît pas froid, on pourrait se passer de feu; il n'y aurait qu'à boire du lait et manger des fruits.

MADEMOISELLE.

Par le feu, il ne faut pas seulement entendre le feu dont nous nous servons pour nous chauffer, mais aussi le soleil, qui échauffe toute la nature, qui fait croître les herbes et les plantes. Or les hommes ne sauraient vivre sans ce feu.

MARIE.

Mais pourquoi le soleil est-il plus chaud en été qu'en hiver? Est-ce qu'en été nous sommes plus proches de lui ?

MADEMOISELLE.

Au contraire, ma chère, nous sommes plus éloignés du soleil en été qu'en hiver. Mais en été, il tombe plus droit sur nos têtes; en hiver, ses rayons ne nous touchent plus que par le côté. Je vais vous apprendre deux mots pour expliquer cela, et ensuite vous le faire comprendre par un exemple. Mettez votre main justement au-dessus de la bougie, mais ne l'approchez pas trop près, car vous vous brûleriez... Eh bien, je dis que votre main est *perpendiculairement* sur la bougie, c'est-à-dire qu'elle est droit au-dessus. Observez que vous êtes obligée de la tenir fort éloignée. Présentement, mettez votre main à côté de la bougie... je dis que votre main la regarde de côté, c'est-à-dire *obliquement*. Or, remarquez que vous pouvez approcher votre main beaucoup plus près par le côté que par le haut : la chaleur qui vient de côté frapper votre main est beaucoup plus faible que celle qui vient la frapper quand vous la placez au-dessus. Voilà ce qui fait l'hiver et l'été.

LÉONIE.

J'aimerais bien qu'il fît l'été pendant toute l'année : les jours sont plus longs, plus beaux, et on a le plaisir de se promener.

A quoi sert l'hiver, je vous prie? Il ne croît rien sur la terre pendant ce temps.

MADEMOISELLE.

Mais s'il n'y avait point d'hiver, il ne viendrait rien sur la terre pendant l'été. Dieu a tellement arrangé le monde, mes enfants, qu'il n'y a pas une seule chose inutile; et si les choses que Dieu a réglées se dérangeaient, tout le monde périrait. N'avez-vous jamais vu du blé, mes enfants ?

LÉONIE.

Oui, ma bonne amie, j'en ai vu à la campagne.

MADEMOISELLE.

Eh bien, mes enfants, examinons comment ce blé croît. On le jette dans la terre en grains, et on fait cela un peu avant l'hiver, et dans le temps des pluies, qui ne manquent jamais dans cette saison. Alors le grain de blé s'amollit, et il en sort un petit brin d'herbe; mais si cette herbe sortait d'abord bien grande, elle n'aurait pas assez de force : le froid de l'hiver vient, qui la retient dans la terre et l'empêche de sortir, afin qu'elle ait le temps de se nourrir. Si, après l'hiver, l'été venait tout de suite, cette herbe serait séchée tout d'un coup, et n'aurait pas le temps de croître. Qu'a fait le bon Dieu? Il a mis le printemps, qui n'est ni chaud ni froid, entre l'hiver et l'été; pendant le printemps, l'herbe qui renferme le blé grandit tout à son aise. Il se forme au bout de cette herbe quantité de petites cloisons, et dans chaque cloison il y a un grain de blé qui grossit petit à petit, jusqu'à ce qu'il soit assez gros. Alors viennent les grandes chaleurs qui la mûrissent. Il change de couleur, car il devient jaune de vert qu'il était. Chaque grain de blé est environné d'une petite peau qui est jaune, comme je viens de vous le dire; il est dur : mais sous cette peau on trouve une petite chose blanche comme la neige; on la met entre deux pierres pour la réduire en poussière, et cette poussière blanche, c'est la farine avec laquelle on fait le pain.

JULIETTE.

J'ai mangé le pain jusqu'à présent sans savoir comment il

venait, et sans penser à toutes les précautions que Dieu a prises pour me le donner. Vraiment, ma bonne amie, cela est admirable. L'été prochain, quand j'irai à la campagne, j'examinerai toutes ces merveilles ; cela m'amusera beaucoup.

MADEMOISELLE

Mais cela doit faire autre chose que de vous amuser, ma chère enfant. N'admirez-vous pas la sagesse de Dieu, qui a arrangé toutes les saisons précisément comme il faut pour faire venir ce blé? Ne remercierez-vous pas ce bon père, en voyant cette grande quantité d'hommes qui travaillent comme des chevaux à l'ardeur du soleil? Ne direz-vous pas en vous-même : « La providence de Dieu est grande d'avoir fait des riches et des pauvres! Sans cela, si je voulais du pain, il faudrait que je travaillasse avec ces pauvres gens. » Vous penserez encore : « Ces pauvres gens ont bien de la peine pour me nourrir : ne serais-je pas bien méchante, si je les maltraitais, si je les méprisais, parce qu'ils sont pauvres? »

SOPHIE.

Voilà bien de quoi s'amuser et profiter à la campagne, ma bonne amie; je voudrais que quelques dames que je connais fussent à notre leçon : elles disent qu'elles s'ennuient quand elles sont toutes seules ; vous leur apprendriez à s'occuper pour plusieurs semaines.

MADEMOISELLE.

Oh! je vous assure, mes enfants, qu'il y aurait de quoi s'occuper toute sa vie, si l'on voulait examiner toutes les œuvres de Dieu dans la nature...Vous bâillez, Marie : la leçon a été bien sérieuse pour vous; mais, pour vous réveiller, j'ai envie de vous régaler d'un conte.

MARIE.

Je ne m'ennuie pas, je vous assure, mademoiselle; mais si vous voulez nous dire un conte, je vous avoue que cela me fera beaucoup de plaisir.

MADEMOISELLE.

Volontiers, ma chère. — Il y avait un seigneur et une dame qui étaient mariés depuis plusieurs années sans avoir d'enfants :

ils croyaient qu'il ne leur manquait que cela pour être heureux, car ils étaient riches et estimés de tout le monde. A la fin, ils eurent une fille, et toutes les fées qui étaient dans le pays vinrent à son baptême pour lui faire des dons. L'une dit qu'elle serait belle comme un ange ; l'autre, qu'elle danserait à ravir ; une troisième, qu'elle ne serait jamais malade ; une quatrième, qu'elle aurait beaucoup d'esprit. La mère était bien joyeuse de tous les dons qu'on faisait à sa fille : belle, spirituelle, une bonne santé, des talents ! qu'est-ce qu'on pouvait donner de mieux à cette enfant, qu'on nommait *Joliette?* On se mit à table pour se divertir ; mais lorsqu'on eut à moitié soupé, on vint dire au père de Joliette que la reine des fées, qui passait par là, voulait entrer. Toutes les fées se levèrent pour aller au-devant de leur reine ; mais elle avait un visage si sévère, qu'elle les fit toutes trembler. « Mes sœurs, dit-elle



lorsqu'elle fut assise, est-ce ainsi que vous employez le pou-

voir que vous avez reçu du ciel? Pas une de vous n'a pensé à douer Joliette d'un bon cœur, d'inclinations vertueuses. Je vais tâcher de remédier au mal que vous lui avez fait : je la condamne à être muette jusqu'à l'âge de vingt ans; plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de lui ôter absolument l'usage de la parole! En même temps, la fée disparut, et laissa le père et la mère de Joliette dans le plus grand désespoir du monde, car ils ne concevaient rien de plus triste que d'avoir une fille muette. Cependant Joliette devenait charmante; elle s'efforçait de se faire comprendre quand elle eut deux ans, et l'on voyait, par ses petits gestes, qu'elle entendait tout ce qu'on lui disait, et qu'elle mourait d'envie de répondre. On lui donna toutes sortes de maîtres, et elle apprenait avec une promptitude surprenante. Elle avait tant d'esprit, qu'elle rendait compte par gestes à sa mère de tout ce qu'elle voyait ou entendait. D'abord on admirait cela : mais le père, qui était un homme de bon sens, dit à sa femme : « Ma chère, vous laissez prendre une mauvaise habitude à Joliette; c'est une petite espionne. Qu'avons-nous besoin de savoir tout ce qui se fait dans la ville? On ne se méfie pas d'elle, parce qu'elle est une enfant, et qu'on sait qu'elle ne peut pas parler, et elle vous fait savoir tout ce qu'elle entend : il faut la corriger de ce défaut; il n'y a rien de plus vilain que d'être une rapporteuse. »

La mère qui idolâtrait Joliette, et qui était naturellement curieuse, dit à son mari qu'il n'aimait pas cette pauvre enfant, parce qu'elle était muette; qu'elle était déjà assez malheureuse par son infirmité, et qu'elle ne pouvait se résoudre à la contrarier. Le mari, qui ne se payait pas de ces mauvaises raisons, prit Joliette en particulier, et lui dit : « Ma chère enfant, vous me chagrinez. La bonne fée qui vous a rendue muette avait sans doute prévu que vous seriez une rapporteuse; mais à quoi cela sert-il que vous ne puissiez parler, puisque vous vous faites entendre par signes? Savez-vous ce qu'il arrivera? Vous vous ferez haïr de tout le monde; on vous fuira comme la peste, et on aura raison, car vous causerez plus de mal que cette

affreuse maladie. Un rapporteur brouille tout le monde, et cause des maux épouvantables. Pour moi, si vous ne vous corrigez pas, je souhaiterais de tout mon cœur que vous fussiez aussi aveugle et sourde. » Joliette n'était pas méchante, c'était par étourderie qu'elle découvrait ce qu'elle avait vu; aussi elle lui promit par signes qu'elle se corrigerait. Elle en avait l'intention; mais, deux ou trois jours après, elle entendit une dame qui se moquait d'une de ses amies : elle savait écrire alors, et elle mit sur le papier ce qu'elle avait entendu. Elle



avait écrit cette conversation avec tant d'esprit, que sa mère ne put s'empêcher de rire de ce qu'il y avait de plaisant, et d'admirer le style de sa fille. Joliette avait de la vanité : elle fut si contente des louanges que sa mère lui donna, qu'elle écrivait tout ce qui se passait devant elle. Ce que son père lui avait prédit arriva ; elle se fit haïr de tout le monde. On se cachait d'elle; on parlait bas quand elle entrait, et on craignait de se trouver dans les sociétés où elle était invitée. Malheureusement pour elle, son père mourut quand elle n'avait que

Mouilleron del.

Lith. Fernique et C.e Rue de Clichy 15



douze ans; et personne ne lui faisant plus honte de son défaut, elle prit une telle habitude de rapporter, qu'elle le faisait même sans y penser. Elle passait toute la journée à espionner les domestiques, qui la détestaient: si elle était dans un jardin, elle faisait semblant de dormir pour entendre les discours de ceux qui se promenaient. Mais comme plusieurs parlaient à la fois, et qu'elle n'avait pas assez de mémoire pour retenir ce que l'on disait, elle faisait dire aux uns ce que les autres avaient dit; elle écrivait le commencement d'un discours sans attendre la fin, ou la fin sans en savoir le commencement. Il n'y avait pas de semaine qu'il n'y eût vingt querelles dans la ville, et quand on recherchait d'où venaient ces bruits, on découvrait que cela provenait des rapports de Joliette. Bref, elle brouilla sa mère avec toutes ses amies.

Cela dura jusqu'au jour où elle eut vingt ans; elle attendait ce jour avec une grande impatience, pour parler tout à son aise. Il vint enfin; et la reine des fées, se présentant devant elle, lui dit: « Joliette, avant de vous rendre l'usage de la parole, dont certainement vous abuserez, je vais vous faire voir tous les maux que vous avez causés par vos rapports. » En même temps, elle lui présenta un miroir: elle vit un homme suivi de trois enfants qui demandaient l'aumône avec leur père.

« Je ne connais pas cet homme, dit Joliette, qui parlait pour la première fois; quel mal lui ai-je causé? — Cet homme était un riche marchand, lui répondit la fée: il avait dans son magasin beaucoup de marchandises; mais il manquait d'argent comptant. Cet homme vint emprunter une somme à votre père pour payer une lettre de change; vous écoutiez à la porte du cabinet, et vous fîtes connaître la situation de ce marchand à plusieurs personnes à qui il devait de l'argent: cela lui fit perdre son crédit; tout le monde voulut être payé, et des fripons s'étant mêlés de cette affaire, le pauvre homme et ses enfants sont réduits à l'aumône depuis neuf ans. — Ah! mon Dieu, madame, dit Joliette, je suis au désespoir d'avoir commis ce crime; mais je suis riche, je

veux réparer le mal que j'ai fait, en rendant à cet homme le bien que je lui ai fait perdre par mon imprudence. »

Après cela, Joliette vit une jeune femme dans une chambre dont les fenêtres étaient garnies de grilles de fer; elle était couchée sur la paille, ayant une cruche d'eau et un morceau de pain à côté d'elle; ses grands cheveux noirs retombaient sur ses épaules, et son visage était baigné de larmes. « Ah! mon Dieu, dit Joliette, je connais cette dame; son frère l'a menée en France il y a deux ans, et il a écrit qu'elle était morte. Serait-il bien possible que je fusse la cause de l'affreuse situation de cette dame? — Oui, Joliette, répondit la fée; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que vous êtes encore la cause de la mort d'un homme que le frère de cette dame a tué. Vous souvenez-vous qu'un soir, étant dans un jardin, sur un banc, vous fîtes semblant de dormir pour entendre ce que disaient ces deux personnes? vous comprîtes par leurs discours qu'ils s'aimaient, et vous le fîtes savoir à toute la ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du frère de cette dame, qui est noble et jaloux de sa noblesse; il tua ce jeune homme qui était d'une naissance obscure, et a mené sa sœur en France; il l'a fait passer pour morte, afin de la tourmenter plus longtemps. Cependant cette pauvre femme était innocente. Le jeune homme lui parlait de l'amour qu'il avait pour une de ses cousines qu'il voulait épouser; mais comme ils parlaient bas, vous n'avez entendu que la moitié de leur conversation, que vous avez écrite, et cela a causé ces horribles malheurs. — Ah! s'écria Joliette, je suis une malheureuse; je ne mérite pas de voir le jour. — Attendez avant de vous condamner que vous ayez reconnu tous vos crimes, lui dit la fée. Regardez cet homme debout dans ce cachot, chargé de chaînes; vous avez découvert une conversation fort innocente que tenait cet homme, et comme vous ne l'aviez écouté qu'à moitié, vous avez cru entendre qu'il était d'intelligence avec les ennemis du roi. Un jeune étourdi, fort méchant homme, une femme aussi babillarde que vous, qui n'aimaient pas ce pauvre homme qui est prisonnier, ont répété et augmenté ce

que vous leur aviez fait entendre de cet homme ; ils l'ont fait mettre dans ce cachot, d'où il ne sortira que pour assommer le



rapporteur à coups de bâton, et vous traiter comme la dernière des femmes, si jamais il vous rencontre. » Après cela, la fée montra à Joliette quantité de domestiques sans place, et manquant de pain ; des maris séparés de leurs femmes, des enfants déshérités de leurs pères, et tout cela à cause de ses rapports. Joliette était inconsolable, et promit de se corriger. « Vous êtes trop âgée pour vous corriger, lui dit la fée : des défauts qu'on a nourris jusqu'à vingt ans ne se corrigent pas après cela quand on le veut ; je ne sais qu'un remède à ce mal, c'est d'être aveugle, sourde et muette pendant dix ans, et de passer tout ce temps à réfléchir sur les malheurs que vous avez causés. » Joliette n'eut pas le courage de consentir à un remède qui lui paraissait si terrible : elle promit pourtant de ne rien épargner pour devenir silencieuse ; mais la fée lui tourna le dos sans vouloir l'écouter, car elle savait bien que si elle avait eu une vraie envie de se corriger, elle en aurait pris les moyens.

Le monde est plein de ces sortes de gens qui disent : « Je suis bien fâché d'être gourmand, colère, menteur; je souhaiterais de tout mon cœur me corriger. » Ils mentent assurément; car si on leur dit : « Pour corriger votre gourmandise, il ne faut jamais manger hors de vos repas, et rester toujours sur votre appétit, quand vous sortez de table; pour vous guérir de votre colère, il faut vous imposer une bonne pénitence toutes les fois que vous vous emporterez. » Si on leur dit de se servir de ces moyens, ils répondent : « Cela est trop difficile. » C'est-à-dire qu'ils voudraient que Dieu fît un miracle pour les corriger tout d'un coup, sans qu'il leur en coûtât aucune peine. Voilà précisément comment pensait Joliette; mais avec cette bonne volonté on ne se corrige de rien. Comme elle était détestée de toutes les personnes qui la connaissaient, malgré son esprit, sa beauté et ses talents, elle résolut d'aller demeurer dans un autre pays. Elle vendit donc tout son bien, et partit avec sa mère. Elles arrivèrent dans une grande ville, où l'on fut d'abord enchanté de Joliette. Plusieurs seigneurs la demandèrent en mariage, et elle en choisit un qu'elle aimait passionnément. Elle vécut un an fort heureuse avec lui. Comme la ville dans laquelle elle demeurait était bien grande, on ne sut pas tout de suite qu'elle était une rapporteuse, parce qu'elle voyait beaucoup de gens qui ne se connaissaient pas les uns les autres. Un jour, après souper, son mari parlait de plusieurs personnes, et il vint à dire qu'un certain seigneur n'était pas un fort honnête homme, parce qu'il lui avait vu faire plusieurs mauvaises actions. Deux jours après, Joliette étant dans une grande mascarade, un homme couvert d'un *domino* la pria de danser, et vint ensuite s'asseoir auprès d'elle. Comme elle parlait bien, il s'amusa beaucoup de sa conversation, d'autant plus qu'elle savait toutes les histoires scandaleuses de la ville, et qu'elle les racontait avec beaucoup d'esprit. La femme du seigneur, dont son mari lui avait parlé, vint à danser; et Joliette dit à ce masque qui avait un *domino :* « Cette femme est fort aimable, c'est bien dommage qu'elle soit mariée à un malhon-

nête homme.—Connaissez-vous le mari dont vous parlez si mal? lui demanda le masque. — Non , répondit Joliette ; mais mon mari, qui le connaît parfaitement, m'a raconté plusieurs vilaines histoires qui courent sur son compte. » Et aussitôt Joliette raconta ces histoires, qu'elle augmenta selon la mauvaise habitude qu'elle avait prise, afin d'avoir occasion de faire briller son esprit. Le masque l'écouta très-attentivement, et elle était fort aise de l'attention qu'il lui donnait, parce qu'elle pensait qu'il l'admirait. Quand elle eut fini, il se leva; un quart d'heure après, on vint dire à Joliette que son mari se mourait, parce qu'il s'était battu contre un homme dont il avait terni la répu-



tation. Joliette courut tout en pleurs au lieu où était son mari, qui n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre. « Retirez-vous, maudite créature! lui dit cet homme mourant; c'est votre langue et vos rapports qui m'ôtent la vie. » Et peu de temps après, il expira. Juliette, qui l'aimait à la folie, le voyant mort, se jeta toute furieuse sur son épée, et se la passa au travers du corps. Sa mère, qui vit cet horrible spectacle, en fut si saisie, qu'elle en tomba malade de chagrin, et mourut aussi, en maudissant sa curiosité et la sotte complaisance qu'elle avait eue pour sa fille, dont elle avait causé la perte.

JULIETTE.

Il faut avouer que cette Joliette était une méchante créature.

MADEMOISELLE.

Point du tout, ma chère, c'était une fille étourdie, qui avait beaucoup de vanité, qui voulait montrer son esprit, et qui eût été une fort bonne fille, si sa mère l'eût corrigée la première fois qu'elle fit un rapport.

JULIETTE.

Mon Dieu, mademoiselle, vous me faites trembler : j'ai de la vanité comme Joliette, je veux montrer de l'esprit en toutes sortes d'occasions, et je suis fort étourdie ; si j'allais comme elle causer de si grands malheurs !

MADEMOISELLE.

Vous avez un bon remède, ma chère amie : il faut devenir sourde, aveugle et muette.

MARIE.

Mais cela est bien terriblo, ma bonne amie.

MADEMOISELLE.

Non, mesdemoiselles, cela n'est pas aussi terrible que vous le croyez. Quand vous vous trouvez dans une compagnie où l'on parle mal du prochain, devenez sourde, c'est-à-dire n'écoutez point ces mauvais discours ; si vous ne pouvez pas vous empêcher de les entendre, ne répétez jamais ce que vous avez entendu. Il faut aussi fermer les yeux sur les actions de votre prochain. Vous voyez combien cela est important. J'aimerais mieux être exposée avec des voleurs dans une forêt qu'avec une rapporteuse; je me méfierais des voleurs, mais comment se garder d'une personne qu'on croit son amie, à laquelle on n'a jamais fait de mal, et qui, à tout moment, peut vous exposer aux plus grands malheurs par son indiscrétion? Je vous avoue que si j'avais remarqué qu'une de vous rapportât ce qui se dit, je la chasserais avec ignominie. Mais, mes enfants, je m'aperçois qu'il est déjà bien tard ; disons un mot de la géographie. Sophie, quelles sont les principales rivières d'Angleterre ?

SOPHIE.

La Tamise, qui tire son origine de quelques ruisseaux des

collines de Cotswold et se jette dans la mer du Nord; elle passe à Londres. La Saverne, qui a sa source dans la principauté de Galles, et qui a son embouchure dans l'océan Atlantique. L'Humber, qui a son embouchure au nord-est de l'Angleterre, et qui est composée de deux rivières qui se joignent : le Trent, qui vient du côté du sud, et l'Ouse, qui vient du côté du nord.

MARIE.

Qu'est-ce qu'une embouchure et une source, mademoiselle ?

MADEMOISELLE.

On appelle source d'une rivière l'endroit d'où elle sort de terre, et embouchure l'endroit où elle se jette dans la mer ou dans une autre rivière. Continuez, Sophie.

SOPHIE.

La rivière de Tweed sépare l'Angleterre de l'Écosse, aussi bien que le mont Cheviot.

MADEMOISELLE.

Il vous reste à apprendre les noms des cinquante-deux comtés de l'Angleterre, les caps, les golfes et les îles; mais vous avez toutes vos livres de géographie : ainsi vous aurez la bonté d'apprendre tout cela vous-mêmes. Adieu, mes enfants.



DIX-HUITIÈME DIALOGUE.

SEIZIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.

Hélène, répétez-nous votre histoire, s'il vous plaît.

HÉLÈNE.

Dieu commanda à Moïse d'imposer les mains à Josué, et de donner son esprit à cet homme, pour conduire son peuple dans la terre qu'il avait promise à Abraham. Moïse obéit à Dieu, et fit souvenir les Israélites de tous les miracles que Dieu avait faits pour l'amour d'eux. Il leur promit que Dieu ne les abandonnerait jamais, s'ils étaient fidèles à observer ses commandements, et leur fit jurer qu'ils n'y manqueraient jamais. Après quoi il monta sur une haute montagne, d'où il découvrit cette terre dans laquelle il ne devait point entrer, à cause de sa désobéissance. Il mourut en cet endroit; mais on n'a jamais su où l'on avait enseveli son corps. Il avait vécu cent vingt ans.

MARIE.

Ce grand législateur a essuyé bien des traverses pendant sa vie.

MADEMOISELLE.

Toutes ses peines sont finies, et il est heureux depuis bien longtemps. Comparez les cent vingt années qu'il a véeu avec le grand nombre de celles qui se sont passées depuis ce temps-là ; ses peines ont été bien courtes en comparaison du temps qu'il a déjà été heureux, et il le sera encore pendant toute l'éternité. Vous n'auriez pas voulu être à sa place pendant qu'il avait tant de peine; mais n'est-il pas vrai que vous voudriez bien y être à présent ?

SOPHIE.

Oui, ma bonne amie; je pense quelquefois à cela, et je dis en moi-même : La vie est bien courte! et après ma mort, qui arrivera bientôt, je n'aurai plus qu'à être heureuse, si j'ai bien véeu.

LÉONIE.

Mais, ma chère amie, vous dites que votre mort arrivera bientôt, et vous n'avez que treize ans; est-ce que vous êtes malade?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère, Sophie se porte à merveille; mais quand elle devrait vivre encore cent ans, elle aurait encore raison de dire qu'elle mourra bientôt. Il y a sept ans que vous êtes au monde, ces sept années se sont écoulées comme sept jours, le reste de votre vie passera tout aussi vite; mais il n'est pas sûr que nous vivions encore longtemps : chaque jour peut être le dernier de notre vie.

JULIETTE.

Mademoiselle, si je pensais à cela, je serais toujours mélancolique; car, je vous l'avoue, j'ai bien peur de mourir.

MADEMOISELLE.

Vous craignez apparemment de n'avoir pas encore assez fait d'efforts pour vous convertir.

JULIETTE.

En vérité, mademoislle, je ne pense pas à cela; mais j'aime la vie : je n'ai presque pas eu de plaisir jusqu'à présent, parce que je suis trop jeune ; je voudrais donc, avant de mourir, avoir eu le temps de voir le monde et de me divertir un peu.

MADEMOISELLE.

Que diriez-vous si le fils d'un roi était en prison, et qu'il ne voulût pas sortir de cette prison, parce qu'il n'aurait pas encore été se promener dans le jardin de ce triste lieu ?

JULIETTE.

Je dirais qu'il serait fou, parce qu'il aurait sans doute dans le royaume de son père des jardins bien plus beaux que celui de la prison.

MADEMOISELLE.

Voilà pourtant ce que vous faites, ma bonne amie, quand vous dites que vous ne voudriez pas mourir encore, parce que vous souhaitez de voir le monde : cela me fait souvenir d'un petit trait que j'ai lu quelque part.

Un prince nommé *Josaphat*, s'étant perdu à la chasse, entendit la plus belle voix du monde. Surpris d'entendre si bien chanter dans un désert, il marcha du côté d'où venait la voix, et fut bien surpris de voir que celui qui chantait était un pauvre lépreux. « Eh! mon Dieu, lui dit le prince, comment pouvez-



vous avoir le cœur de chanter dans une position si misérable?

— J'ai bien sujet de me réjouir, lui dit le malade : il y a quarante ans que je suis au monde, c'est-à-dire qu'il y a quarante ans que mon âme est renfermée dans un corps de boue qui est sa prison. Les murailles de cette prison tombent par morceaux ; bientôt mon âme, libre par la destruction de mon corps, va s'envoler vers mon Dieu pour y jouir d'une félicité sans bornes : j'en ai tant de joie, que je ne puis m'empêcher d'élever ma voix vers le ciel pour célébrer ma délivrance. »

LÉONIE.

Pour moi, ma bonne amie, je ne suis pas fort attachée à la vie ; mais je crains la mort, parce que j'ai été bien méchante.

MADEMOISELLE.

Vous avez commencé à vous convertir, ma chère, et vous y travaillez tous les jours ; cela doit vous tranquilliser. Dieu est si bon, qu'il n'en demande pas davantage. J'avoue que la mort est bien terrible pour ces personnes qui vivent comme si leur âme devait mourir avec leur corps, qui ne sont occupées que de leurs plaisirs, qui ne pensent pas plus à Dieu que s'il n'y en avait point : l'enfer de ces personnes commence dès le temps de leur maladie. J'ai connu une dame qui avait vécu comme cela ; elle avait le foie attaqué, et les médecins le lui dirent ; elle jeta de grands cris, et leur demanda sottement si on ne pouvait pas lui faire un autre foie, car elle était très-ignorante ; elle offrait pour cela tout son bien. Les médecins lui ayant dit qu'il n'y avait point de remède, elle en devint folle. Mais, mes chères enfants, continuons nos histoires.

LEONIE.

Josué, ayant succédé à Moïse par ordre de Dieu, envoya deux espions vers une ville nommée *Jéricho*. Ils allèrent chez une femme nommée *Rahab ;* mais le roi de Jéricho envoya des soldats chez cette femme pour prendre ces espions. Ils ne les trouvèrent pas, car elle les avait cachés ; et le lendemain, elle leur dit : « Je sais que vous êtes venus de la part du vrai Dieu, et qu'il livrera cette ville entre vos mains ; mais puisque je vous ai rendu service, je vous prie de ne me point faire de mal ni

à ma famille. » Les espions lui dirent : « Nous ne vous ferons point de mal ; assemblez toute votre famille chez vous, quand nous prendrons cette ville, et mettez un cordon d'écarlate à votre fenêtre : on ne vous fera aucun mal. » Ils retournèrent après cela vers Josué, qui commanda au peuple de se tenir prêt pour passer le fleuve du Jourdain. Les Israélites étaient fort embarrassés, car il n'y avait pas de pont sur le Jourdain ; mais Josué commanda aux prêtres de prendre l'arche du Seigneur et d'entrer dans le fleuve. A peine leurs pieds eurent-ils touché l'eau, que le fleuve s'ouvrit en deux pour laisser passer les Israélites ; et Dieu dit à Josué : « Faites prendre douze pierres à la place où les prêtres sont restés au milieu du Jourdain pendant que le peuple passait ; et de ces douze pierres vous ferez un autel, et quand vos enfants vous demanderont ce que signifie cet autel, vous leur répondrez : C'est pour vous faire souvenir du miracle que Dieu a fait pour l'amour de vous, afin de vous faire entrer dans la terre qu'il avait promise à Abraham. » Et les Israélites obéirent en tout au commandement du Seigneur, et entrèrent dans la terre promise.

MARIE.

Dans quelle partie du monde était cette terre promise?

MADEMOISELLE.

Je vais vous la montrer sur la carte, ma chère. Elle est dans l'Asie, au sud-ouest; et depuis que les Israélites y ont demeuré, on l'a nommée la Judée; aujourd'hui elle est plus connue sous le nom de Palestine. Voilà le fleuve du Jourdain ; la mer Morte, à la même place où était Sodome qui fut brûlée par le feu du ciel. Allons, Marie, dites votre histoire.

MARIE.

Aussitôt que les Israélites furent entrés dans la terre promise, ils firent du pain avec le blé du pays, et aussitôt la manne cessa de tomber. Cependant Josué vit un ange qui avait une épée à la main, pour montrer que Dieu combattait pour son peuple; et le Seigneur dit à Josué : « Que les prêtres prennent

l'arche du Seigneur, et qu'ils la portent en silence autour des murailles de Jéricho pendant six jours; le septième jour, vous



ferez le tour de la ville sept fois, et la septième fois les prêtres sonneront de la trompette et le peuple jettera un cri de réjouissance; aussitôt les murailles de la ville tomberont, et chacun entrera de son côté dans cette ville. Mais prenez bien garde à ce que je vais vous dire. Je ne veux pas qu'on pardonne à aucun des habitants de Jéricho; je vous commande de tuer les hommes et les bêtes, excepté Rahab et sa famille. Après cela, vous détruirez cette ville, car tous ceux qui y demeurent sont des méchants. Je vous défends de garder rien de ce qui sera dans Jéricho; mais vous prendrez l'or, l'argent, le cuivre et le fer, et vous me les consacrerez, et tout le reste sera brûlé. » Josué exécuta ce que Dieu lui avait ordonné. Les murailles de Jéricho tombèrent, et la seule Rahab fut sauvée avec sa famille. Cependant Josué envoya trois mille hommes pour combattre les ennemis; mais les Israélites s'enfuirent, et il y eut trente-six hommes tués. Josué et les anciens, bien affligés, se prosternèrent la face contre terre; mais le Seigneur dit à Josué : « Ne t'afflige point; ce malheur est arrivé au peuple, parce qu'il y a au milieu de vous un homme qui m'a

désobéi, en gardant quelque chose de ce qu'il a pris dans Jéricho. Tirez au sort, et je désignerai le coupable, que vous tuerez à coups de pierres, et ensuite vous le brûlerez avec ce qu'il a volé. » On écrivit donc les noms des tribus d'Israël sur des papiers, et on les plia ; ensuite on les tira sans les voir; et le premier nom qui vint fut celui de la tribu de Juda : ensuite on tira les noms de toutes les familles de cette tribu, on tira le nom de la famille de Zara ; enfin dans la famille de Zara, on tira le nom d'Achan. Alors Josué dit à Achan : « Mon fils, glorifie le Seigneur, en avouant ce que tu as volé. » Achan répondit : « J'ai péché contre l'Éternel, et je me suis laissé tenter par un beau manteau et par de l'or et de l'argent, que j'ai enterrés dans ma tente. » On trouva effectivement toutes ces choses; et Achan fut lapidé, c'est-à-dire qu'il fut tué à coups de pierres, et on le brûla ensuite avec tout ce qui lui appartenait.

MADEMOISELLE.

Avouez, mes enfants, que voilà une histoire bien terrible. Achan s'était caché pour commettre ce vol, et il ne pensait pas que Dieu le voyait et qu'il trouverait le moyen de découvrir son crime à la face de tout le peuple. Cachez-vous tant qu'il vous plaira pour faire le mal ; choisissez, si vous pouvez, le temps de la nuit ; allez dans une cave, dans un désert, Dieu est partout, il voit votre crime, et s'il ne le découvre pas à tout le monde, il est sûr qu'il vous le reprochera à la face de l'univers, au jugement dernier.

MARIE.

Qu'est-ce que le jugement dernier, ma bonne amie? Je n'ai jamais entendu parler de cela.

MADEMOISELLE.

Vous vous trompez, ma chère, vous en parlez tous les jours dans votre prière. En disant le Symbole, ne dites-vous pas que Jésus-Christ « est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, » d'où il viendra juger les vivants et les morts? »

MARIE.

Mademoiselle, que signifient ces paroles ?

MADEMOISELLE.

Je vais vous l'expliquer, ma chère. Le ciel, la terre, et toutes les choses que vous voyez, ne dureront pas toujours, mes enfants; il viendra un jour où toutes ces choses seront détruites. Alors tous les hommes qui seront vivants mourront ; et ces hommes, et tous ceux qui sont morts depuis le commencement du monde, ressusciteront, quand l'ange du Seigneur sonnera de la trompette, en criant : « Levez-vous, morts, et venez au ju- » gement ! »



Quand tous les hommes seront rassemblés, on ouvrira le livre, dit l'Écriture, et l'on verra toutes les bonnes et mauvaises actions que les hommes ont faites pendant leur vie. Après cet examen, Jésus-Christ dira aux bons : « Venez, les bénis de mon » père, posséder le royaume que je vous ai préparé de toute

» éternité : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai » eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été nu, et vous » m'avez habillé; j'ai été malade, et vous m'avez donné des » remèdes; j'étais en prison, et vous êtes venus me visiter pour » me secourir. » Les bons diront : « Seigneur, comment vous » avons-nous rendu tous ces services? « Et Jésus répondra : « Je » vous dis en vérité que toutes les fois que vous avez fait du » bien à un pauvre et à un affligé pour l'amour de moi, c'est à » moi que vous avez rendu ce service. » Ensuite Jésus-Christ dira aux méchants : « Retirez-vous de devant moi, maudits, allez » au feu éternel qui a été préparé par le diable : car j'ai eu faim, » et vous n'avez pas voulu me donner à manger ni à boire; vous » ne m'avez point aidé ni visité quand j'étais nu, malade et en » prison. »

A ces paroles, les méchants tomberont dans l'enfer. « Là, dit » Jésus-Christ, il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

JULIETTE.

Mon Dieu! mademoiselle, si je pensais souvent à ce que vous venez de dire, je serais une sainte. Allons, je veux me convertir tout de bon, et ne plus craindre la mort, puisque je ne mourrai pas pour tout à fait, et que je dois ressusciter un jour. Mais dites-moi, ma bonne amie, sera-ce avec nos propres corps que nous ressusciterons? Cela me paraît bien difficile à croire. Car enfin, je suppose qu'un homme tombe dans la mer et qu'il soit mangé par vingt poissons, ces poissons seront mangés par vingt hommes; comment toutes les parties du corps de cet homme noyé pourront-elles être rassemblées?

MADEMOISELLE.

Elles seront encore bien plus divisées que vous ne croyez, ma chère; car enfin, ces hommes qui auront mangé les poissons qui se seront nourris de cet homme noyé mourront à leur tour. La graisse de leurs corps fera venir de l'herbe dans les cimetières où ils seront enterrés; cette herbe sera mangée par des animaux, ces animaux par d'autres hommes. Cependant, à

ces paroles de l'ange : *Levez-vous, morts!* la puissance de Dieu rassemblera toutes ces parties.

LÉONIE.

Mademoiselle, reprochera-t-il aux hommes les fautes dont ils se seront corrigés?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère; mais en même temps on montrera les efforts qu'ils auront faits pour se corriger, et cela sera bien glorieux.

HÉLÈNE.

Mais les méchants seront donc bien honteux de voir que tous les hommes sauront les péchés qu'ils auront commis en cachette?

MADEMOISELLE.

Ils seront si honteux, qu'ils prieront les montagnes de tomber sur eux et de les écraser, mais leurs vœux seront inutiles; il faudra qu'ils portent la honte de leurs mauvaises actions à la face de tout l'univers.

MARIE.

Quant à moi, je pense qu'il est fort aisé de gagner le ciel, puisqu'il n'y a qu'à faire du bien aux pauvres; cela ne me paraît pas bien difficile. Ces gens-là me font tant de pitié, que volontiers je leur donnerais du pain de mon déjeuner, si l'on voulait me le permettre.

MADEMOISELLE.

Mais si vous aviez bien faim, ma chère amie?

MARIE.

Eh bien, je leur en donnerais la moitié, et je mangerais l'autre. Mais, dites-moi, mademoiselle, je suppose qu'une femme fût bien méchante, qu'elle se mît toujours en colère, qu'elle aimât le vin et les liqueurs, qu'elle fût une menteuse, qu'elle parlât mal de son prochain; cette femme irait-elle au ciel avec tous ses défauts, si elle faisait l'aumône?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; mais il n'est presque pas possible qu'une femme bien charitable ait tous ces défauts, ou du moins qu'elle ne s'en corrige pas. Mais remarquez, mes enfants, que pour être vraiment charitable, il faut l'être pour l'amour de Dieu. Il y a des

gens qui font l'aumône par vanité ; d'autres, par imitation, pour faire comme les autres, et d'autres pour se débarrasser de l'importunité des pauvres. Vous sentez bien que de pareilles aumônes ne sont pas celles dont parle Jésus-Christ.

JULIETTE.

Mais, ma bonne amie, quand on n'a pas beaucoup d'argent, et qu'on a une famille, on ne peut pas faire beaucoup d'aumônes.

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère; mais si l'on ne peut pas donner de l'argent aux pauvres, on peut exercer la charité comme si l'on était riche en pratiquant les autres œuvres de miséricorde. Si une personne vous expose sa pauvreté, vous la consolerez, vous l'exhorterez à prendre son mal en patience ; vous la recommanderez aux personnes riches, et vous ferez ainsi la charité, car consoler les affligés est une œuvre de miséricorde. C'en est une aussi de reprendre les pécheurs avec douceur et charité; de prier pour eux, et de s'attacher à rendre aux autres tous les petits services que l'on peut. En un mot, mes enfants, une personne vraiment charitable trouve mille moyens de faire la charité, quoiqu'elle soit pauvre. Disons maintenant un mot de la géographie. Sophie, comment partage-t-on l'Écosse?

SOPHIE.

En deux parties : méridionale et septentrionale; la rivière du Tay les sépare. L'Écosse se subdivise en trente-trois comtés; sa capitale est Édimbourg, dans la partie méridionale, à l'est.

MADEMOISELLE.

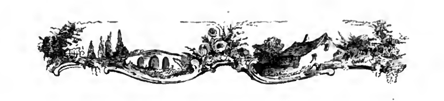
Comment divisez-vous l'Irlande ?

SOPHIE.

En quatre parties, qui étaient autrefois quatre royaumes, savoir : au sud, le Munster; à l'ouest, le Leinster; au nord, l'Ulster; et à l'ouest, le Connaught. Dublin, capitale de l'Irlande, est dans le Leinster. L'Irlande est subdivisée en trente-deux comtés.

MADEMOISELLE.

C'est très-bien. Nous continuerons la géographie un autre jour. Adieu, mes enfants.



DIX-NEUVIEME DIALOGUE.

DIX-SEPTIÈME JOURNÉE

JULIETTE.

MADEMOISELLE, mon papa m'a prêté un livre où j'ai lu un joli conte : voulez-vous que je le répète à ces demoiselles?

MADEMOISELLE.

Volontiers, ma chère.

JULIETTE.

Il y avait un prince, nommé *Roland*, qui était amoureux d'une princesse nommée *Angélique*. Roland était un fort honnête homme; mais malgré cela Angélique ne pouvait le souffrir. Il allait à la guerre, et faisait les plus belles actions du monde pour lui plaire. Quand il faisait des prisonniers, il leur disait : « Je vous donne la liberté, à condition que vous irez trouver Angélique de ma part, et que vous lui direz que je vous ai donné la liberté pour l'amour d'elle. » Quand il prenait des diamants et d'autres choses précieuses aux ennemis, il les envoyait à cette princesse; mais rien de tout cela ne touchait son cœur, Roland n'était pas beau, voilà pourquoi elle ne voulait pas l'épouser.

Un jour qu'elle se promenait dans un bois, elle vit uu homme à terre, percé de plusieurs coups d'épée; d'abord elle crut qu'il



était mort, mais l'ayant regardé de plus près, elle vit qu'il respirait encore, et qu'il était beau comme le jour. Elle pria des bergers qui étaient proches de là de porter ce jeune homme dans leur cabane; et quand il y fut, Angélique en prit soin, mais ce n'était pas par charité, c'est qu'elle aimait ce jeune homme. Quand il fut guéri, elle s'enfuit avec lui; et Roland fut si fâché de cela, qu'il devint fou. Une grande fée eut pitié de lui, et alla trouver un de ses cousins, nommé *Astolphe ;* elle lui donna un cheval qui avait des ailes, et lui dit : « Montez sur ce cheval; il vous mènera dans le royaume de la lune, et vous y trouverez la raison de Roland, que vous rapporterez. »

Astolphe monta sur ce cheval ailé, qui le porta jusqu'à la lune. Alors il vit trois vieilles femmes qui filaient ensemble. L'une, qui se nommait *Clotho,* tenait le fil ; la seconde, qui s'appelait *Lachésis*, le tournait dans le fuseau, et *Atropos*, la plus vieille, le coupait. Elles dirent à Astolphe : « Nous sommes trois sœurs qu'on appelle les *Parques;* nous filons la vie des mortels : quand un homme vient au monde, l'une de nous prend le fil, l'autre le tourne ; mais quand nous le coupons, il faut qu'il meure. » Astolphe, qui était fort attaché à la vie, dit aux Parques : « Mesdames, je suis charmé d'avoir l'honneur de vous faire ma révérence. Les poëtes disent que vous êtes vieilles, ils mentent : moi, je vous trouve encore très-aimables. — On voit bien que vous venez de la cour, dit Clotho : vous mentez avec une effronterie admirable ; mais vous perdez vos peines : nous savons que nous sommes vieilles, très-vieilles. Je vois bien ce qui vous engage à nous dire des douceurs : vous voudriez bien que ma sœur Atropos oubliât de couper le fil de votre vie ; mais cela ne dépend pas d'elle : le destin conduit nos ciseaux, et toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers ne peuvent l'empêcher d'exécuter ses arrêts. Vous mourrez quand il l'ordonnera. Adieu! pensez à faire votre commission. Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui est devant vous ; vous trouverez une grande maison, dans laquelle vous entrerez, et l'un de nos domestiques vous enseignera où vous devez chercher la raison de Roland. » Astolphe, un peu honteux d'avoir été trouvé flatteur, prit congé des Parques, et trouva la maison dont Clotho lui avait parlé. Le domestique qui gardait cette maison lui dit : « Seigneur, entrez dans cette chambre avec moi ; vous trouverez ce que vous cherchez. » Astolphe entra dans une grande chambre qui était garnie de planches, et sur ces planches il y avait un grand nombre de petites bouteilles, avec des étiquettes. « Chacune de ces bouteilles renferme la raison d'un homme ; cherchez celle du seigneur Roland, dit le valet. — Mais, mon ami, répondit Astolphe, je suis tout étonné du grand nombre de bouteilles que je vois ici ; je ne croyais pas qu'il y eût

tant de fous sur la terre. — Vous ne voyez presque rien, lui répondit ce domestique ; cette chambre ne renferme que les raisons des fous qui sont à la cour de Charlemagne, votre empereur. Mais dépêchez-vous de chercher celle dont vous avez besoin. » Astolphe lut les étiquettes, et trouva d'abord :



Raison de la jeune Élise. « Vous n'y pensez, pas, dit-il au gardien de cette maison ; Élise n'est point folle, elle fait l'ornement de la cour de Charlemagne, et moi, qui la connais particulièrement, je puis vous assurer qu'elle a beaucoup d'esprit. — Et point de raison, ajouta le gardien. Est-on raisonnable quand on sacrifie de sang-froid sa jeunesse, sa santé, sa réputation, au désir de se divertir ? Élise, livrée à la dissipation, avance la vieillesse pour elle, et mourra à la moitié de sa vie : elle fait du jour la nuit, et de la nuit le jour. Elle craint si fort de se trouver avec elle-même, qu'elle court de tous côtés pour fuir sa propre compagnie ; vous la voyez partout, elle est de toutes les parties, et tout cela parce qu'elle craint de trouver un moment pour réfléchir sur elle-même, ce qui la rendrait trop honteuse. Cependant Élise était née avec une raison extraordinaire; remarquez que sa bouteille est beaucoup plus grande que les

autres. — Permettez-moi de prendre cette bouteille avec celle de Roland, dit Astolphe. — Vous le feriez inutilement, répondit le gardien : je suis descendu plusieurs fois dans votre monde pour offrir cette bouteille à Élise, elle m'a remercié de fort bonne grâce ; elle n'a pu se résoudre à la recevoir. Elle aime le plaisir, elle veut briller, et elle sait bien que si elle reprenait sa raison, il faudrait renoncer à ce genre de vie, et briser les chaînes qui l'y retiennent ; elle aime ces chaînes, et m'a prié de lui garder sa bouteille jusqu'à ce qu'elle ait quarante ans : elle a juré qu'alors elle la prendrait jusqu'à la dernière goutte ; mais, hélas ! elle la prendra alors pour son désespoir. Infirme, méprisée, personne ne lui saura gré d'abandonner des plaisirs près de la quitter ; et sa raison, qui pourrait aujourd'hui lui servir à se corriger, ne servira dans ce temps qu'à la désespérer. Mais passons à d'autres bouteilles. » Astolphe lut encore quelques étiquettes. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il trouva une bouteille sur laquelle était écrit : *Raison d'Astolphe*. « Ah ! parbleu, ceci est singulier ! s'écria-t-il ; me prend-on pour un fou ? — Apprenez, lui dit son guide, que tous les plus grands fous ne sont pas ceux qui courent les champs comme Roland : tous ceux qui se laissent gouverner par une passion sont extravagants. Le riche avare, qui se laisse manquer du nécessaire, qui s'attire le mépris des honnêtes gens, et tout cela pour entasser écus sur écus, et les laisser à des héritiers qui les dépenseront en se moquant de lui, n'est-il pas un fou ? Cet homme entêté de sa noblesse, qui périrait plutôt que de céder le pas à un autre qu'il croit son égal, n'est-il pas un fou ? Vous-même, seigneur Astolphe, qui courez à la guerre, et qui vous exposez tous les jours à vous faire casser la tête, les bras ou les jambes, et cela pour faire parler de vous, n'êtes-vous pas un fou ? — Non, répondit Astolphe : un homme de mon rang est fait pour aller à la guerre, et la raison me dit qu'il faut sacrifier ma vie pour mon pays et pour mon prince. — Vous avez raison, lui dit son guide ; mais en sacrifiant votre vie, vous n'avez jamais pensé ni à votre prince, ni à votre pays, et voilà la folie : vous

n'avez eu d'autres pensées que de faire parler de vous, d'acquérir une dignité, de l'emporter sur vos camarades, et voilà l'extravagance. Croyez-moi, prenez votre bouteille jusqu'à la dernière goutte. — Il me reste assez de raison pour suivre votre conseil, » dit Astolphe. Et aussitôt, ouvrant sa bouteille, il respira tout ce qui était dedans, et fut bien honteux quand il examina avec sa raison toutes les sottises qu'il avait faites. Il trouva enfin la bouteille de Roland, et après avoir remercié son guide, il revint sur la terre.



On eut bien de la peine à attraper Roland pour lui faire

respirer sa raison; mais enfin on en vint à bout. A peine l'eut-il reprise, qu'il regarda de tous les côtés, et, surpris de se voir tout nu, il demanda qui l'avait mis dans cette situation. On lui dit que c'était le chagrin qu'il avait conçu de la perte d'Angélique. « Angélique! dit Roland tout étonné; cette coquette qui écoutait tous les hommes, qui était tout occupée de sa beauté, qui n'aimait que les louanges, qui recevait les présents que les hommes lui donnaient, qui, oubliant qu'elle était une princesse, a épousé un jeune aventurier seulement parce qu'il était beau; est-il possible que je sois devenu fou pour une personne si méprisable? » Ensuite Roland, réfléchissant, dit encore: « Après tout, c'est un grand bonheur pour moi d'être devenu furieux; cette folie était moins grande que celle qui me rendait amoureux d'Angélique, et elle était bien moins dangereuse: car le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme, c'est d'épouser une femme coquette. » Tout le monde fut bien surpris d'entendre parler Roland d'une manière si raisonnable. Plusieurs personnes attaquées de la même maladie prièrent Astolphe de recommencer le voyage en leur faveur; mais la fée n'était plus d'humeur à prêter de nouveau sa monture. Ainsi, depuis Roland, personne n'a pu parvenir à cette demeure bienheureuse; et ce n'est qu'en faisant les plus grands efforts qu'on peut retrouver sa raison, quand on l'a perdue en cédant lâchement à quelque passion.

SOPHIE.

Ma bonne amie, n'est-il pas question de ce Roland dans l'histoire?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère: c'était un des gouverneurs des côtes de l'océan Britannique sous Charlemagne, et apparemment un grand capitaine, car les poëtes et les faiseurs de romans nous le dépeignent comme un homme d'une valeur extraordinaire; mais tout ce que l'histoire nous apprend de lui, c'est qu'il mourut à Roncevaux, au sortir de l'Espagne, où Charlemagne, son maître, qui avait remporté de grands avantages sur les Sarra-

sins, rentrait dans ses États, couvert de gloire et chargé de butin. Mais la haine veillait sur lui. Loup II, duc des Gascons, qui avait de nombreuses offenses à venger, attendit l'armée de Charlemagne dans les défilés des montagnes, et lorsqu'elle fut engagée dans les détours des Pyrénées, il fondit en traître sur l'arrière-garde. Les Français, ne pouvant ni développer leurs forces, ni se mettre en bataille, ni atteindre un ennemi presque invisible, effrayés par la vue des précipices et par le bruit des torrents, étaient écrasés par de grosses roches qu'on roulait sur eux du haut



des montagnes, ou percés par des flèches lancées d'un lieu sûr.

JULIETTE.

En vérité, ma bonne amie, je suis fâchée d'apprendre que tout ce qu'on écrit de Roland est faux, car je l'aimais beaucoup malgré sa folie.

MADEMOISELLE.

C'est que vous avez du goût pour tout ce qui est extraordinaire ; mais, dans le fond, ces sortes de lecture ne valent rien : on peut s'en amuser quelques moments pour se délasser, mais il ne faudrait pas en faire son occupation ordinaire : on accou-

tume par là son esprit à aimer le faux, et puis cela prend beaucoup de temps, et, à votre âge, c'est une chose bien précieuse. Vous pouvez d'autant mieux vous passer de ces lectures, que vous trouverez dans l'histoire sainte, et même dans l'histoire profane, des faits véritables et plus intéressants que toux ceux qu'on rencontre dans les contes et les histoires fabuleuses.

LÉONIE.

Mais pourtant, ma bonne amie, vous nous dites des contes.

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère; mais c'est que vous êtes encore une petite fille, et qu'il faut bien vous amuser un peu. Mais à mesure que vous deviendrez plus raisonnable, je vous dirai moins de contes, et plus d'histoires. Commencez à nous répéter celle que vous avez apprise.

LÉONIE.

Les Israélites avaient déjà détruit, par ordre de Dieu, la ville de Jéricho et celle de Haï; mais les rois de ce pays, au lieu de se soumettre au Seigneur, se liguèrent contre les Israélites. Les Gabaonites seuls refusèrent d'entrer dans cette alliance. Ce peuple, ayant vu les grandes choses que Dieu avait faites pour les Israélites, vit bien qu'il était inutile de leur résister, puisque le Seigneur des armées combattait pour eux : c'est pourquoi ils eurent recours à la ruse. Pour cela, ils envoyèrent vers eux des ambassadeurs qui avaient des souliers tout déchirés; ils leur donnèrent des pains qui étaient cuits depuis plusieurs jours, en sorte qu'ils étaient fort durs, et les outres où ils mirent leur vin étaient usées et rapiécées. Ces ambassadeurs, étant arrivés au camp des Israélites, dirent à Josué : « Nous demeurons bien loin d'ici, et nos peuples ayant appris les merveilles que Dieu a faites pour vous tirer d'Égypte, nous ont envoyés pour faire alliance avec vous, afin que, quand vous serez les maîtres de tout ce pays, vous ne nous fassiez point de mal : il y a longtemps que nous sommes en chemin, c'est pourquoi nos souliers sont tout usés, et le pain que nous avons emporté avec nous est sec et se rompt, tant il est vieux. » Josué

et les principaux d'Israël ne consultèrent point le Seigneur pour savoir ce qu'ils devaient faire, et jurèrent la paix avec les Gabaonites. Quelques jours après, ils approchèrent de leurs villes pour les prendre, et ils furent bien étonnés lorsque ce peuple leur dit : « Vous ne pouvez nous faire aucun mal, car vous avez juré par le nom du Seigneur l'alliance avec nous. » Quoique Josué fût bien fâché d'avoir été trompé, il ne voulut pas manquer à son serment, et dit aux Gabaonites : « Puisque nous avons juré par le nom du Seigneur de ne point vous tuer, vous vivrez parmi nous; mais parce que vous avez sauvé votre vie par un mensonge, vous serez esclaves, et vous travaillerez à fournir l'eau et le bois pour le service du Seigneur. » Les Gabaonites dirent à Josué : « Nous voulons bien être vos esclaves, nous ferons tout ce que vous nous commanderez. » Ainsi les Israélites pardonnèrent aux Gabaonites pour garder leur serment.

HÉLÈNE.

Ces pauvres gens! je craignais qu'on ne les fît mourir. Mais dites-moi, ma bonne amie, d'où vient que Dieu a pardonné à ceux-là, et point aux autres?

MADEMOISELLE.

Je pourrais vous répondre qu'il est le maître d'accorder le pardon à qui il lui plaît; mais, ma chère enfant, je vais vous dire ce que je pense là-dessus. Dieu ne fait rien par caprice; puisqu'il a permis que les Gabaonites trouvassent le moyen de sauver leur vie, je crois que c'est parce qu'ils n'étaient pas si méchants que les autres peuples, et qu'ils avaient dessein de se convertir.

MARIE.

Et moi, ma bonne amie, je pense qu'ils avaient déjà commencé à se convertir. Ils croyaient au Dieu des Israélites, puisqu'ils étaient assurés que ce qu'il avait ordonné ne pouvait manquer d'arriver. Or, croire en Dieu, c'est avoir commencé à se convertir.

MADEMOISELLE.

Je suis de votre sentiment, ma chère enfant; car Dieu, qui est infiniment juste, punit chacun selon le degré de sa méchan-

cetté : les Gabaonites commençaient à croire en lui et à le craindre ; il change la peine de mort qu'il avait portée contre eux en celle de l'esclavage, et leur donne par là le moyen de le connaître et de se convertir tout à fait. Allons, Marie, continuez l'histoire de l'entrée des Israélites dans la terre promise.

MARIE.

Cinq rois s'étant assemblés pour punir les Gabaonites, qui s'étaient soumis aux enfants d'Israël, Josué marcha au secours de ses alliés, et donna une grande bataille. Le Seigneur combattit visiblement pour lui, en envoyant une grêle de pierres qui tua plus d'ennemis que le fer des Israélites. Comme il y avait encore un grand nombre d'ennemis à vaincre, et que la nuit était proche, Josué, animé d'une foi vive, s'écria : « Soleil, arrête-toi !... Lune, n'avance pas !... » Et le soleil s'arrêta au milieu du ciel, et la lune n'avança point, jusqu'à ce que la vengeance d'Israël fût satisfaite. Jamais jour, ni avant ni après, ne fut aussi long que celui-là. Josué remporta encore un grand nombre d'autres victoires. Ensuite il partagea les pays qu'il avait conquis aux tribus des enfants d'Israël ; puis il leur rappela les miracles que Dieu avait faits en leur faveur : il leur demanda s'ils voulaient servir ce Dieu tout-puissant qui les avait tirés d'Égypte, ou les dieux des peuples qu'ils venaient de détruire. Le peuple répondit avec de grands cris qu'il ne voulait d'autre Dieu que l'Éternel ; Josué, ayant reçu son serment, mourut âgé de cent dix ans. Les enfants d'Israël n'obéirent point au Seigneur, car ils se contentèrent de faire payer un tribu à plusieurs des peuples qui habitaient la terre promise, et ne les détruisirent point : or ces peuples adoraient les idoles, et ne voulaient pas adorer le vrai Dieu. Le Seigneur dit donc aux Israélites : « Parce que vous avez épargné ces peuples contre ma défense, désormais vous ne pourrez plus les détruire ; ils vous engageront à adorer leurs idoles, et je me servirai d'eux pour vous punir. » Ce que Dieu avait prédit arriva : les Israélites épousèrent des femmes de ces peuples,

et ils adorèrent leurs dieux; aussi furent-ils plusieurs fois esclaves de ces peuples. Quand ils étaient bien misérables, ils levaient les mains au ciel et demandaient miséricorde; alors Dieu avait pitié d'eux, et leur envoyait des juges pour les gouverner et les délivrer de leurs ennemis. Mais ils retombaient bientôt dans le crime par le mauvais exemple de leurs voisins. Une fois le Seigneur leur donna une femme nommée *Débora* pour les conduire, et elle dit à un homme nommé *Barac :* « Prends dix mille hommes, et va combattre les ennemis du Seigneur. » Barac refusa d'aller à la guerre, à moins que Débora ne marchât avec lui contre le roi Sisara, qui avait une armée formidable. Débora lui dit : « Je marcherai avec toi, mais une autre femme que moi aura l'honneur de la victoire. » En effet, Dieu effraya l'armée de Sisara, qui prit lui-même la fuite. Comme il se sauvait, il entra dans la tente d'une femme nommée *Jahel*, qui descendait du beau-père de Moïse : cette



femme le tua, et les enfants d'Israël furent délivrés par cette mort.

JULIETTE.

Je vois bien présentement pourquoi Dieu avait condamné tous ces peuples; c'est qu'ils étaient incorrigibles, et qu'ils faisaient tous leurs efforts pour engager les Israélites à devenir idolâtres.

MADEMOISELLE.

Vos réflexions sont fort justes, ma chère. Dieu est si bon, qu'il ne condamne jamais que les méchants. Or, il ne faut jamais balancer à lui sacrifier les occasions de pécher, sans quoi il est sûr qu'on deviendra bientôt criminel. Je suppose, par exemple, une jeune dame qui aime beaucoup le monde, les assemblées, qui y passe tout son temps sans penser à prier Dieu, et sans prendre soin de ses enfants; cette dame dira : Je sais bien que j'offense Dieu en négligeant mes devoirs; mais je ne puis me corriger; quand je prends la résolution de rester à la maison, je reçois des invitations, mes amies me viennent chercher, et je n'ai pas la force de résister. Allez à la campagne, dirais-je à cette dame; quittez ces amies qui, comme vous, ne pensent qu'à se divertir; faites connaissance avec quelques dames raisonnables qui aiment à s'occuper de choses utiles. Oh! mais, me dira cette dame, si je restais dans ma campagne, je m'ennuierais à mourir, je ne saurais me résoudre à quitter la compagnie de cette dame, elle m'amuse. Et moi je lui dis : Vous êtes une menteuse quand vous dites que vous voulez vous corriger; vous faites comme les Israélites; vous ne voulez pas sacrifier les occasions du péché, vous pécherez. C'est une chose absolument nécessaire pour être bon, de s'éloigner des occasions d'être méchant. Retenez-le bien, mes enfants.

MARIE.

Ma bonne amie, vous nous avez dit, il y a quelque temps, que c'était la terre qui tournait, et non pas le soleil : cependant Josué commanda au soleil de s'arrêter, et non pas à la terre; est-ce qu'il ne savait pas que le soleil ne marchait pas?

MADEMOISELLE.

Josué pouvait fort bien ne pas savoir que c'était la terre qui tourne, et non pas le soleil, parce que les savants de ce temps-là le croyaient ainsi. Il est vrai que Josué était inspiré du ciel : mais c'était pour conduire les Israélites dans la terre promise, pour les exhorter à demeurer fidèles au Seigneur, et non pas pour leur apprendre les sciences humaines; mais quand

Dieu même eût révélé à Josué que c'était la terre qui tourne, je crois qu'il aurait toujours dit au soleil de s'arrêter; car, s'il eût fait ce commandement à la terre, les Israélites eussent cru qu'il était fou, puisqu'ils étaient persuadés qu'elle restait immobile; il eût fallu leur faire de grands discours pour leur faire comprendre cela. Or Dieu a abandonné la nature aux hommes, pour en découvrir eux-mêmes les secrets. Nous allons dire un mot de la géographie. Sophie, quels royaumes trouve-t-on à l'est des îles Britanniques.

SOPHIE.

On trouve le Danemark, qui a la Norwége au nord; ce dernier royaume a la Suède à l'est; à l'est de la Suède est la Russie. Ce sont là les cinq contrées qu'on trouve au nord de l'Europe, et que je vais répéter de suite : 1° Grande-Bretagne; 2° Danemark; 3° Norwége; 4° Suède; 5° Russie. La Norwége et la Suède sont aujourd'hui gouvernées par le même roi.

JULIETTE.

Il n'en a donc pas toujours été ainsi?

MADEMOISELLE.

Non, la Norwége, après avoir formé jadis un État indépendant, a été pendant longtemps une province du Danemark. Ce fut la célèbre Marguerite qui la réunit à ce dernier royaume, dont elle a été en dernier lieu détachée.

JULIETTE.

Mademoiselle, je voudrais bien savoir ce que c'était que cette *Marguerite?*

MADEMOISELLE.

Cette histoire ennuierait de petits enfants, elle est trop difficile; mais si vous voulez venir de bonne heure la première fois, je vous la raconterai.

MARIE.

Je vous assure, mademoiselle, que cette histoire ne m'ennuiera pas, quoique je sois la plus petite : dites-la présentement, je vous prie.

MADEMOISELLE.

Je le veux bien, mes enfants; mais, comme je vous l'ai dit, elle pourra vous ennuyer.

HISTOIRE DE MARGUERITE.

Waldemar III, roi de Danemark, maria sa seconde fille nommée Marguerite, à Haquin, roi de Norwége. Elle eut un fils de ce prince ; et son mari et son père étant morts, elle eut le crédit de faire nommer son fils roi, au préjudice de sa sœur aînée, et elle fut régente du royaume. Marguerite était si habile, qu'on l'a appelée la Sémiramis du Nord. Son fils mourut, et elle avait si bien établi son autorité, qu'on n'osa lui refuser la couronne. Il est vrai qu'elle gouvernait avec tant de sagesse, que tous ses sujets étaient heureux. Les Suédois n'étaient pas si tranquilles ; ils voulaient que leurs rois n'eussent aucune autorité ; les rois voulaient être les maîtres ; cela occasionnait des guerres continuelles. Ils prirent la résolution de se soumettre à Marguerite, mais ils se donnèrent à elle à certaines conditions qui assuraient leur liberté et leurs lois. Marguerite promit tout ce qu'on voulut ; mais quand elle fut reine de Suède, elle ne tint pas ses promesses, et se moqua des Suédois qui voulurent l'en faire ressouvenir. Les rois qui régnèrent après Marguerite, traitèrent les Suédois encore plus mal, en sorte qu'ils se révoltèrent. Un roi de Danemark, qui se nommait *Christiern*, et qui était bien méchant, déclara la guerre aux Suédois, pour les forcer à le reconnaître pour roi ; et comme ils avaient parmi eux un jeune homme, nommé *Gustave*, qui avait beaucoup de valeur, Christiern le prit par trahison et l'envoya en Danemark. Ce méchant prince, étant devenu maître de la Suède, fit mourir tous les hommes de qualité qu'il avait priés à dîner, et parmi ceux qu'il tua était le père de Gustave. Ce jeune homme, ayant su cela, se sauva et vint dans les montagnes qui sont en Suède : et, parce que Christiern avait promis une grosse somme d'argent à ceux qui le tueraient, il fut obligé, pour se cacher, de prendre un habit grossier et de travail-

ler à la journée. Il fut découvert par une femme qui vit que le collet de sa chemise était brodé ; et il se sauva chez un gentilhomme qu'il croyait de ses amis. Ce gentilhomme le pria de rester chez lui, pendant qu'il irait lui chercher des troupes pour faire la guerre à Christiern. Gustave y consentit; mais quand cet homme fut sorti, sa femme dit à Gustave que son mari était allé chercher des soldats pour le faire prisonnier. Cette dame l'envoya chez un curé qui était de ses amis, et ce curé cacha Gustave dans une armoire qui était dans son église, et toutes les nuits il



lui portait à manger. Ensuite ce curé engagea un grand nombre de paysans à faire la guerre avec Gustave contre Christiern. Les paysans y consentirent, et, après bien des fatigues, Gustave rendit la liberté aux Suédois, qui, pour le récompenser, le firent leur roi.

HÉLÈNE.

Je vous assure, ma bonne amie, que cette histoire ne m'a pas ennuyée, que je l'ai fort bien comprise, et que je m'en souviendrai.



VINGTIÈME DIALOGUE.

DIX HUITIÈME JOURNÉE.

MARIE.

Mademoiselle, il est de bonne heure, n'aurons-nous pas un conte aujourd'hui?

MADEMOISELLE.

Vous aimez beaucoup les contes; mais puisque vous apprenez si bien vos histoires, je ne puis vous refuser. En voici un; il sera un peu long. Il y avait une fois un roi nommé *Guinguet*, tellement avare, qu'il était toujours plus mal vêtu que le dernier de ses sujets. Il voulut se marier; mais il ne se souciait pas d'avoir une belle princesse; il voulut seulement qu'elle eût beaucoup d'argent et qu'elle fût plus avare que lui. Il en trouva une telle qu'il la souhaitait. Elle eut un fils qu'on nomma *Tity;* et une autre année, elle accoucha d'un second fils, qu'on nomma *Mirtil.* Tity était bien plus beau que son frère; mais le roi et la reine ne le pouvaient souffrir, parce qu'il aimait à partager tout ce qu'on lui donnait avec les autres enfants qui venaient jouer avec lui. Pour Mirtil, il aimait mieux laisser gâter ses bonbons que d'en donner à personne. Il enfermait ses jouets, crainte de les user; et quand

il tenait quelque chose dans sa main, il le serrait si fort, qu'on ne pouvait le lui arracher, même pendant qu'il dormait. Le roi et sa femme étaient fous de cet enfant, parce qu'il leur ressemblait. Les princes devinrent grands; et de peur que Tity ne dépensât son argent, on ne lui donnait pas un sou. Un jour que Tity était à la chasse, un des écuyers qui courait à cheval passa auprès d'une vieille femme et la jeta dans la boue: la vieille criait qu'elle avait la jambe cassée; mais l'écuyer n'en faisait que rire. Tity, qui avait un bon cœur, gronda son écuyer, et



s'approchant de la vieille avec l'Éveillé, qui était son page favori, il aida la vieille à se relever, et l'ayant prise chacun par un bras, ils la conduisirent dans une petite cabane où elle demeurait. Le prince alors fut au désespoir de n'avoir point d'argent pour donner à cette femme. « A quoi me sert-il d'être prince, disait-il, puisque je n'ai pas la liberté de pouvoir faire du bien? Il n'y a de plaisir à être grand seigneur que parce qu'on a le pouvoir de soulager les misérables. » L'Éveillé, qui entendit le prince parler ainsi, lui dit: « J'ai un écu pour tout bien, il est à votre service. — Je vous récompenserai quand je serai roi, dit Tity, j'accepte votre écu pour donner à cette pauvre femme. » Tity étant retourné à la cour, la reine le gronda de ce qu'il avait aidé cette pauvre femme à se relever. « Le grand malheur quand cette vieille femme serait morte! dit-elle à son fils, il fait beau voir

un prince s'abaisser jusqu'à secourir une misérable gueuse! — Madame, lui dit Tity, je croyais que les princes n'étaient jamais plus grands que quand ils faisaient du bien. — Allez, lui dit la reine, vous êtes un extravagant, avec cette belle façon de parler. » Le lendemain Tity fut encore à la chasse : mais c'était pour voir comment cette femme se portait. Il la trouva guérie, et elle le remercia de la charité qu'il avait eue pour elle. « J'ai encore une prière à vous faire, lui dit-elle : j'ai des noisettes et des nèfles qui sont excellentes, faites-moi la grâce d'en manger quelques-unes. » Le prince ne voulut pas refuser cette femme, de crainte qu'elle crût que c'était par mépris : il goûta donc ces noisettes et ces nèfles, il les trouva excellentes. « Puisque vous les trouvez si bonnes, dit la vieille, faites-moi le plaisir d'emporter le reste pour votre dessert. » Pendant qu'elle disait cela, une poule qu'elle avait se mit à chanter, et pondit un œuf: la vieille pria le prince de si bonne grâce d'emporter aussi cet œuf, qu'il le prit par complaisance; mais en même temps il donna quatre pièces d'or à la vieille; car l'Éveillé lui avait donné cette somme qu'il avait empruntée de son père, qui était un gentilhomme de campagne. Quand le prince fut à son palais, il commanda de lui donner l'œuf, les nèfles et les noisettes de la bonne femme pour son souper; mais quand il eut cassé l'œuf, il fut bien étonné de trouver dedans un gros diamant; les nèfles et les noisettes étaient aussi remplies de diamants. Quelqu'un fut dire cela à la reine, qui courut de suite à l'appartement de Tity, et qui fut si charmée de voir ces diamants qu'elle l'embrassa et l'appela son cher fils pour la première fois de sa vie. « Voulez-vous me donner ces diamants? dit-elle à son fils. — Tout ce que j'ai est à votre service, lui dit le prince. — Vous êtes un bon fils lui dit la reine, je vous récompenserai. » Elle emporta donc ces trésors, et elle envoya au prince quatre pièces d'or enveloppées proprement dans un petit morceau de papier. Ceux qui virent ce présent voulurent se moquer de la reine, qui n'était pas honteuse d'envoyer cette somme pour des diamants qui valaient plus de cinq cent mille louis; mais le

prince les chassa de sa chambre, en leur disant qu'ils étaient bien hardis de manquer de respect à sa mère. Cependant la reine dit à Guinguet : « Apparemment que la vieille que Tity a relevée est une grande fée; il faut l'aller voir demain; mais au lieu d'y mener Tity nous y mènerons son frère; car je ne veux pas qu'elle s'attache trop à ce benêt qui n'a pas eu l'esprit de garder ses diamants. » En même temps elle ordonna qu'on nettoyât les carrosses, et qu'on louât des chevaux, car elle avait fait vendre ceux du roi, parce qu'ils coûtaient trop à nourrir. On fit remplir deux de ces carrosses de médecins, chirurgiens, et la famille royale se mit dans l'autre.



Quand ils furent arrivés à la cabane de la vieille, la reine lui dit qu'elle venait lui demander excuse de l'étourderie de l'écuyer de Tity. « C'est que mon fils n'a pas l'esprit de choisir de bons domestiques, dit-elle à la bonne femme; mais je le forcerai de chasser ce brutal. » Ensuite elle dit à la vieille qu'elle avait amené avec elle les plus habiles gens de son royaume pour guérir son pied. Mais la bonne femme lui dit que son pied allait fort bien, et qu'elle lui était obligée de la charité qu'elle avait de visiter une pauvre femme comme elle. « Oh! vraiment, lui dit la reine, nous savons bien que vous êtes une grande fée, car vous avez donné au prince Tity une grande quantité de diamants. — Je vous assure, madame, dit la vieille, que je n'ai donné au prince qu'un œuf, des nèfles et des noisettes; j'en ai encore au service de Votre Majesté. — Je les accepte de bon cœur, dit la reine, » qui espérait avoir des diamants. Elle reçut le présent, caressa la vieille, la pria de la venir voir : et tous les

Lith. Fernique et C.ie



courtisans, à l'exemple du roi et de la reine, donnèrent de grandes louanges à cette bonne femme. La reine lui demanda quel âge elle avait. « J'ai soixante ans, répondit-elle.—Vous n'en paraissez pas quarante, lui dit la reine, et vous pouvez encore penser à vous marier, car vous êtes fort aimable. » A ce discours, le prince Mirtil, qui était très-mal élevé, se mit à rire au nez de la vieille, et lui dit qu'il aurait bien du plaisir de danser à sa noce : mais la bonne femme ne fit pas semblant de voir qu'il se moquait d'elle. Toute la cour partit, et la reine ne fut pas plutôt arrivée dans son palais, qu'elle fit cuire l'œuf, et cassa les noisettes et les nèfles ; mais au lieu de trouver un diamant dans l'œuf, elle n'y trouva qu'un petit poulet, et les noisettes et nèfles étaient remplies de vers. Aussitôt la voilà dans une colère épouvantable. « Cette vieille est une sorcière, dit-elle, qui a voulu se moquer de moi ; je veux la faire mourir ! » Elle assembla donc les juges pour faire le procès à la vieille femme, mais l'Éveillé, qui avait entendu tout cela, courut à la cabane pour lui dire de se sauver. « Bonjour, le page aux vieilles, » lui dit-elle ; car on lui donnait ce nom depuis qu'il avait aidée à se tirer de la boue. « Ah ! bonne mère, lui dit l'Éveillé, hâtez-vous de vous sauver dans la maison de mon père, c'est un très-honnête homme, il vous cachera de bon cœur ; car si vous demeurez dans votre cabane, on enverra des soldats pour vous prendre et vous faire mourir. — Je vous ai bien de l'obligation, lui dit la vieille ; mais je ne crains pas la méchanceté de la reine. » En même temps, quittant la forme d'une vieille, elle parut à l'Éveillé sous sa figure naturelle, et il fut ébloui de sa beauté. Il voulut se jeter à ses pieds, mais elle l'en empêcha, et lui dit : « Je vous défends de dire au prince ni à personne au monde ce que vous venez de voir. Je veux récompenser votre charité : demandez-moi un don. — Madame, lui dit l'Éveillé, j'aime beaucoup le prince mon maître, et je souhaite de tout mon cœur lui être utile ; ainsi je vous demande d'être invisible quand je le souhaiterai, afin de pouvoir connaître quels sont les courtisans qui aiment véritablement mon prince. — Je vous accorde

ce don, reprit la fée; mais il faut encore que je paye les dettes de Tity. N'a-t-il pas emprunté quatre louis à votre père? — Il les a rendus, reprit l'Éveillé : il sait bien qu'il est honteux aux princes de ne pas payer leurs dettes; ainsi il m'a remis les quatre louis que la reine lui a envoyés. — Je sais bien cela, dit la fée, mais je sais aussi que le prince a été au désespoir de ne pouvoir rendre davantage, car il sait qu'un prince doit récompenser noblement, et c'est cette dette que je veux payer. Prenez cette bourse qui est pleine d'or, et portez-la à votre père : il y trouvera toujours la même somme, pourvu qu'il n'y prenne que pour de bonnes actions. » En même temps la fée disparut, et l'Éveillé fut porter cette bourse à son père, auquel il recommanda le secret. Cependant les juges que la reine avait assemblés pour condamner la vieille étaient fort embarrassés, et ils dirent à cette princesse : « Comment voulez-vous que nous condamnions cette femme? Elle n'a point trompé Votre Majesté, elle lui a dit : Je ne suis qu'une pauvre femme, et je n'ai pas de diamants. » La reine se mit fort en colère, et leur dit : « Si vous ne condamnez pas cette malheureuse qui s'est moquée de moi, et qui m'a fait dépenser inutilement beaucoup d'argent pour louer des chevaux et payer des médecins, vous aurez sujet de vous en repentir. » Les juges dirent en eux-mêmes : « La reine est une méchante femme; si nous lui désobéissons, elle trouvera le moyen de nous faire périr; il vaut mieux que la vieille périsse que nous. » Tous les juges condamnèrent donc la vieille à être brûlée toute vive comme une sorcière. Il n'y en eut qu'un seul qui dit qu'il aimait mieux être brûlé lui-même, que de condamner une innocente. Quelques jours après, la reine trouva de faux témoins, qui dirent que ce juge avait mal parlé d'elle. On lui ôta sa charge, et il allait être réduit à demander l'aumône avec sa femme et ses enfants. L'Éveillé prit une grosse somme dans la bourse de son père, et la donnant à ce juge, il lui conseilla de passer dans un autre pays. Cependant l'Éveillé se trouvait partout, depuis qu'il pouvait se rendre invisible : il apprit beaucoup de secrets; mais comme c'était un honnête garçon,

jamais il ne rapportait rien qui pût faire tort à personne, excepté ce qui pouvait être utile à son maître. Comme il allait souvent dans le cabinet du roi, il entendit que la reine disait



à son mari : « Ne sommes-nous pas bien malheureux que Tity soit l'aîné? Nous amassons beaucoup de trésors, qu'il dissipera aussitôt qu'il sera roi, et Mirtil, qui est économe, au lieu de toucher à ces trésors, les aurait augmentés : n'y aurait-il pas moyen de le déshériter? — Nous y réfléchirons, lui répondit le roi; et si nous ne pouvons réussir, il faudra enterrer ces trésors, dans la crainte qu'il ne les dissipe. » L'Éveillé entendait aussi tous les courtisans, qui, pour plaire au roi et à la reine, leur disaient du mal de Tity, et louaient Mirtil; puis au sortir de chez le roi, ils venaient chez le prince, et lui disaient qu'ils avaient pris son parti devant le roi et la reine; mais le prince, qui savait la vérité par le moyen de l'Éveillé, se moquait d'eux dans son cœur, et les méprisait. Il y avait à la cour quatre seigneurs qui étaient fort honnêtes gens; ceux-là prenaient le parti de Tity,

mais ils ne s'en vantaient pas ; au contraire, ils l'exhortaient toujours à aimer le roi et la reine, et à leur être fort obéissant.

Il y avait un roi voisin qui envoya des ambassadeurs à Guinguet pour une affaire importante. La reine, selon sa coutume, ne voulut pas que Tity parût devant les ambassadeurs. Elle lui dit d'aller dans une belle maison de campagne qui appartenait au roi, parce que, ajouta-t-elle, les ambassadeurs voudront sans doute voir cette maison, et il faudra que vous en fassiez les honneurs. Quand Tity fut parti, la reine prépara tout pour recevoir les ambassadeurs, sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Elle prit une jupe de velours et la donna aux tailleurs, pour faire les deux derrières d'un habit à Guinguet et à Mirtil; on fit les devants de cet habit en velours neuf; car la reine pensait que, le roi et le prince étant assis, on ne verrait pas le derrière de leurs habits. Afin de les rendre magnifiques, elle prit les diamants qu'on avait trouvés dans les nèfles, pour servir de boutons à



l'habit du roi; elle attacha à son chapeau le diamant qui avait été trouvé dans l'œuf, et les petits qui étaient sortis des noisettes furent employés à faire des boutons à l'habit de Mirtil, et une

pièce, un collier et des nœuds de manches à la reine. Véritablement ils éblouissaient avec tous ces diamants. Guinguet et sa femme se mirent sur le trône, et Mirtil se mit à leurs pieds; mais à peine les ambassadeurs furent-ils dans la chambre, que les diamants disparurent, et il n'y eut plus que des nèfles, des noisettes et un œuf.

Les ambassadeurs crurent que Guinguet s'était habillé d'une manière si ridicule pour faire affront à leur maître; ils sortirent tout en colère, et dirent que leur maître leur apprendrait qu'il n'était pas un roi de nèfles.

On eut beau les rappeler, ils ne voulurent rien écouter et s'en retournèrent dans leur pays. Guinguet et sa femme restèrent fort honteux et fort en colère. « C'est Tity, qui nous a joué ce tour, dit-elle au roi, quand il fut seul avec elle; il faut le déshériter et laisser notre couronne à Mirtil. — J'y consens de tout mon cœur, » dit le roi.

En même temps ils entendirent une voix qui leur dit : « Si vous êtes assez méchants pour le faire, je vous casserai tous les os les uns après les autres. » Ils eurent une grande peur d'entendre cette voix, car ils ne savaient pas que l'Éveillé était dans leur cabinet, et qu'il avait entendu leur conversation. Ils n'osèrent donc faire aucun mal à Tity, mais ils faisaient chercher la vieille de tous les côtés pour la faire mourir, et ils étaient au désespoir de ce qu'on ne pouvait la trouver.

Cependant le roi Violent, qui était celui qui avait envoyé des ambassadeurs à Guinguet, crut que véritablement on avait voulu se moquer de lui, et il résolut de se venger, en déclarant la guerre à Guinguet. Ce dernier en fut d'abord bien fâché, car il n'avait pas de courage et craignait d'être tué; mais la reine lui dit : « Ne vous affligez point; nous enverrons Tity commander notre armée, sous prétexte de lui faire honneur; c'est un étourdi qui se fera tuer, et alors nous aurons le plaisir de laisser la couronne à Mirtil. »

Le roi trouva cette invention admirable, et ayant fait venir Tity de la campagne, il le nomma généralissime des troupes; et

pour lui donner plus d'occasions d'exposer sa vie, il lui donna aussi plein pouvoir pour faire la guerre ou la paix.

Comme ce conte est encore fort long, mes enfants, et que nous n'avons pas le temps de dire nos histoires, je le garderai pour la première fois.

MARIE.

Je vous assure, mademoiselle, que je ne dormirai pas tranquillement jusqu'à ce temps-là; achevez-le aujourd'hui, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE.

Ma chère amie, il faut savoir se priver d'un plaisir quand il est question de faire son devoir. Je finirai ce conte si vous le voulez absolument; mais nous manquerons à des choses plus nécessaires, et cela ne sera pas bien; pour être bonne, il ne faut pas s'accoutumer à suivre ses fantaisies : je vous conseille donc de faire ce petit sacrifice; autrement, je penserais que vous n'aurez jamais le courage de sacrifier le plaisir au devoir.

MARIE.

Eh bien, disons donc nos histoires; mais je vous assure que cela me coûte un peu.

MADEMOISELLE.

Il en coûte souvent quelque chose pour faire ce que l'on doit; mais c'est pourtant de l'habitude à se vaincre dans ces petites choses que dépend votre bonheur pendant toute votre vie. Voyons donc l'histoire de Léonie.

LÉONIE.

Les enfants d'Israël ayant encore adoré des idoles, Dieu les abandonna aux Madianites, qui les tourmentèrent. Ces peuples venaient dans le temps de la moisson; ils gâtaient les fruits et les blés, et prenaient tous les troupeaux. Alors le peuple reconnut sa faute, et demanda pardon au Seigneur. Dieu, touché de son repentir, envoya son ange à Gédéon, fils de Joas, de la tribu de Manassé; et l'ange lui dit : « *Très-fort et très-vaillant homme, le Seigneur est avec toi;* il a écouté les pleurs d'Israël; marchez contre les Madianites, et vous les vaincrez. » Ensuite

l'Éternel lui apparut et lui commanda de détruire l'autel élevé par son frère à Baal. Gédéon obéit. Le peuple voulut le faire mourir ; mais le père de Gédéon dit au peuple : « Ne prenez point le parti de Baal ; s'il est Dieu, qu'il se venge lui-même. » Cependant les Madianites, les Amalécites et les Orientaux assemblèrent une armée innombrable contre Israël. Gédéon, sonnant de la trompette, assembla aussi une grande armée d'Israélites ; mais Dieu dit à Gédéon : « Vous avez une trop grande armée; si vous battez les ennemis avec ces troupes, le peuple dirait : C'est moi qui ai remporté la victoire, et ce n'est pas la main du Seigneur qui a détruit nos ennemis. » Gédéon choisit alors trois cents soldats des plus braves; il les divisa en trois bandes ; ils prirent chacun une trompette d'une main et une cruche vide de l'autre, dans laquelle ils mirent un flambeau. Étant arrivés au camp des ennemis, ils sonnèrent tous de la trompette et cassèrent leurs cruches en criant : « *L'épée du Seigneur et de Gédéon !* » A ces paroles, les ennemis s'enfuirent, et, tournant leurs épées les uns contre les autres, ils s'entre-tuèrent. Alors Gédéon fit dire à tous les Israélites de poursuivre les ennemis, et ils en tuèrent cent vingt mille. Le peuple dit à Gédéon après la victoire : « Soyez notre roi, et votre fils après vous. » Mais Gédéon leur répondit : « Vous ne devez pas avoir d'autre roi que Dieu. » Gédéon mourut dans une grande vieillesse, et laissa après sa mort soixante et onze enfants de différentes femmes. Après la mort de Gédéon, les Israélites obéirent à ses fils, dont l'un, Abimélec, usurpa toute la puissance. Ce méchant homme fit mourir tous ses frères, à la réserve du plus jeune, qui se nommait Joathan, et qui s'était caché. Alors les Israélites reconnurent ce meurtrier pour leur roi. Joathan reprocha au peuple son ingratitude, et lui prédit qu'Abimélec leur ferait beaucoup de mal. Cela arriva comme il l'avait prédit. Abimélec fit mourir un grand nombre de personnes, et comme il allait mettre le feu à une tour pour la brûler avec ceux qui étaient dedans, une femme lui jeta sur la tête une pierre de meule qui le blessa mortellement. Alors Abimélec commanda à son écuyer de lui passer son épée au tra-

vers du corps, afin qu'il ne fût pas dit qu'il était mort de la main d'une femme.



MADEMOISELLE.

Remarquez, mes enfants, le soin que Dieu a de punir les crimes. Les enfants d'Israël furent ingrats envers les enfants de Gédéon; il se sert d'Abimélec pour les punir, et ensuite il punit Abimélec lui-même. Continuez, Marie.

MARIE.

Une autre fois, les enfants d'Israël abandonnèrent encore le Seigneur pour adorer les faux dieux, et il les abandonna aux Ammonites et aux Philistins. Alors ils demandèrent du secours au Seigneur; qui leur dit : « Demandez du secours aux dieux que vous avez servis. » A la fin, pourtant, Dieu eut pitié d'eux et leur inspira de choisir Jephté pour leur chef. Ce Jephté, fils de Haland, avait été chassé par ses frères de la maison de son père. Toutefois il leur pardonna et se mit à leur tête pour combattre les ennemis. Avant le combat, il dit tout haut : « Seigneur, si vous me donnez la victoire, je promets de vous sacrifier la première personne qui paraîtra à mes yeux quand je rentrerai dans la ville. » Il remporta la victoire; et sa fille, ayant appris cette bonne nouvelle, vint au-devant de lui avec ses compagnes qui jouaient des instruments : elle marchait la pre-

mière. Quand Jephté vit sa fille unique, il détourna ses yeux et déchira sa robe; car il n'avait que cette fille, qu'il aimait beaucoup. Elle fut bien surprise de voir la douleur de son père dans un jour de réjouissance; mais quand elle eut appris le vœu que son père avait fait, elle l'exhorta courageusement à le remplir, elle lui dit : « Ne vous affligez pas, je consens à mourir, puisque vous l'avez promis à Dieu. » Elle demanda deux mois pour pleurer avec ses compagnes, parce qu'elle n'avait point d'enfants; car c'était une honte dans ce temps-là de n'en point avoir; et au bout de deux mois, elle revint trouver son père qui la sacrifia au Seigneur.

JULIETTE.

Mais, mademoiselle, est-ce que Jephté aurait fait un péché, s'il n'avait pas sacrifié sa pauvre fille? Le bon Dieu peut-il aimer de tels sacrifices?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; Dieu a en horreur le sang des hommes. Jephté avait fait un serment imprudent, et il eut tort de l'exécuter. Les Israélites, qui avaient commerce avec les peuples qu'ils avaient laissé subsister contre l'ordre du Seigneur, prirent leurs mauvaises coutumes; or, les peuples de Tyr et de Sidon immolaient des hommes à un de leurs dieux, qu'on nommait Saturne. Jephté, qui avait été chassé trop jeune de la maison de son père, n'était pas instruit dans la loi de Dieu; il crut donc faire une merveille en offrant à Dieu un sacrifice pareil à celui que les Tyriens offraient à Saturne. Son intention était bonne, et son action mauvaise; mais j'admire le courage de sa fille qui se soumet sans murmurer à la volonté de son père, et cela au moment qu'il était devenu un grand personnage, et qu'elle allait être honorée comme la fille de celui qui avait sauvé le peuple.

MARIE.

Mademoiselle, permettez-moi de vous faire une question sur une chose qui me tient à l'esprit depuis une heure. Dans le conte du prince Tity, vous nous avez dit que la reine avait

trouvé un poulet au lieu d'un diamant dans l'œuf que la fée lui avait donné, comment pouvait-il être venu un poulet dans cet œuf?

MADEMOISELLE.

C'est qu'il y a un poulet dans les œufs, ma chère; je vais sonner pour en demander un, et je vous ferai voir un ponlet dedans... Voyez-vous cette petite chose blanche qui tient à ce jaune? Il y a un poulet enfermé dedans.

HÉLÈNE.

Cela est admirable, mademoiselle. Est-ce que tous les poulets que nous mangeons viennent d'une petite chose blanche comme celle-ci?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère : cette petite chose s'appelle germe. Quand la poule veut avoir des poulets, elle reste sur ses œufs pendant quarante jours, et, en les échauffant, elle fait sortir le poulet de ce germe. Quand il est sorti, il se nourrit d'abord du blanc et du jaune de cet œuf; et lorsqu'il n'y a plus rien à manger, et quand il est assez fort, il casse la coquille de l'œuf avec son petit bec, et il sort.

JULIETTE.

J'ai remarqué cela à la campagne, et j'admire la patience de la poule. Cette pauvre bête ne sortait point de là; elle était sèche comme un bâton, et on était obligé de lui apporter à manger, sans quoi, je crois qu'elle serait morte de faim.

MADEMOISELLE.

Admirez la Providence qui permet que cette pauvre bête ait tant d'attachement pour sa famille qui n'est pas encore venue. Quand ses poulets sont sortis de la coquille, quelle est son inquiétude pour les défendre! La poule est fort timide, elle a peur de tout; cependant si on attaque ses poulets, elle devient hardie comme un lion, elle attaque un chien; elle sauterait à la face d'un homme.

JULIETTE.

J'ai vu une poule à qui on avait fait couver des œufs de ca-

nards ; quand ils furent grands, ils se jetèrent dans l'eau, et la pauvre poule, qui ne pouvait pas les suivre, se désespérait.

MADEMOISELLE.

Admirez encore la Providence. Vous voyez combien cette poule est attachée à ses petits poulets tant qu'ils ont besoin d'elle ; mais, aussitôt qu'ils sont grands, et qu'ils peuvent se passer d'elle, elle les abandonne et ne les connaît même plus. D'où vient que ce prodigieux attachement disparaît tout d'un coup dans tous les animaux ? C'est qu'il n'est point nécessaire à la conservation de l'espèce. Rien d'inutile dans la nature, tout y est à sa place, et l'on aurait beau imaginer, on ne pourrait jamais rien trouver de plus parfait. Par exemple, mes enfants, croirez-vous bien qu'il n'y a pas dans tout l'univers deux choses qui soient absolument semblables ?

SOPHIE.

Quoi ! ma bonne amie, dans toutes les feuilles qui sont sur cet arbre, il n'y en a pas deux semblables ?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère ; ni même dans tout le monde. Un grand philosophe, qui se promenait dans un parc avec une princesse, fit un jour cette proposition. On se moqua de lui, et tous les seigneurs qui étaient à la suite de cette princesse passèrent toute la journée à mettre des feuilles à côté l'une de l'autre ; ils ne purent jamais en trouver deux semblables. Mais, mes enfants, il y a une autre chose à laquelle vous ne faites pas attention. Tous les hommes ont un visage, un nez, deux yeux, une bouche, un menton, des sourcils, des joues ; cependant ces mêmes parties, presque faites toutes de la même manières, sont si différentes qu'il n'y a pas deux hommes qui se ressemblent parfaitement. Où est l'ouvrier qui pourrait mettre une telle diversité dans ses ouvrages ?

JULIETTE.

En vérité, mademoiselle, vous avez raison de dire que nous sommes environnés de miracles auxquels nous ne pensons pas. Et les esprits sont-ils aussi différents que les visages ?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère. L'ouvrier qui a fait toutes ces choses pourrait en faire d'autres sans nombre qui ne se ressembleraient pas. Mais il est temps de nous quitter, mes enfants; réfléchissez quelquefois à toutes ces choses, cela vous donnera occasion d'admirer la sagesse et la science du Créateur.





Lith' Fernique et Cie





VINGT ET UNIÈME DIALOGUE.

DIX-NEUVIÈME JOURNÉE.

MARIE.

Vous nous avez promis d'achever le conte du prince Tity.

MADEMOISELLE.

Oui, mes enfants; nous en sommes restées à l'endroit où le roi lui donna le commandement de son armée pour le faire périr.

Tity, étant arrivé sur les frontières du royaume de son père, résolut d'attendre l'ennemi, et s'occupa à faire bâtir une forteresse près d'un petit passage dans lequel il fallait entrer. Un jour qu'il regardait travailler les soldats, il eut soif, et, voyant une maison sur une montagne voisine, il y monta pour demander à boire. Le maître de la maison, qui se nommait Abor, lui en donna; et, comme le prince allait se retirer, il vit entrer dans cette maison une fille si belle, qu'il en fut ébloui. C'était Biby, fille d'Abor; le prince retourna souvent à cette maison. Il parla souvent à Biby, et, trouvant qu'elle était fort sage et qu'elle avait beaucoup d'esprit, il disait en lui-

même : « Si j'étais mon maître, j'épouserais Biby ; elle n'est pas née princesse ; mais elle a tant de vertus, qu'elle est digne de devenir reine. » Il prit la résolution de lui écrire. Biby, qui savait qu'une honnête fille ne reçoit point de lettre des hommes, porta celle du prince à son père sans l'avoir décachetée. Abor, voyant que le prince était amoureux de sa fille, demanda à Biby si elle aimait Tity. Biby, qui n'avait jamais menti de sa vie, dit à son père que le prince lui avait paru si honnête homme, qu'elle n'avait pu s'empêcher de l'aimer ; mais, ajouta-t-elle, je sais bien qu'il ne peut m'épouser, parce que je ne suis qu'une bergère ; ainsi je vous prie de m'envoyer chez ma tante, qui demeure bien loin d'ici. Son père la fit partir le même jour ; et le prince fut si chagrin de l'avoir perdue, qu'il en tomba malade. Abor lui dit : « Mon prince, je suis bien fâché de vous chagriner ; mais puisque vous aimez ma fille, vous ne voudriez pas la rendre malheureuse ; vous savez bien qu'on méprise une fille qui reçoit les visites d'un jeune homme qui ne veut pas l'épouser. — Écoutez, Abor, dit le prince ; j'aimerais mieux mourir que de manquer de respect à mon père, en me mariant sans sa permission ; mais promettez-moi de me garder votre fille, et je vous promets de l'épouser quand je serai roi, je consens à ne point la voir jusqu'à ce temps-là. » En même temps la fée parut dans la chambre, et surprit beaucoup le prince, car il ne l'avait jamais vue sous cette figure. « Je suis la vieille que vous avez secourue, dit-elle au prince. Vous êtes si honnête, et Biby est si sage, que je vous prends tous les deux sous ma protection. Vous l'épouserez dans deux ans ; mais, jusqu'à ce temps, vous aurez encore bien des traverses. Au reste, je vous promets de vous rendre une visite tous les mois, et je mènerai Biby avec moi. » Le prince fut enchanté de cette promesse, et résolut d'acquérir beaucoup de gloire pour plaire à Biby. Le roi Violent vint lui offrir la bataille, et Tity non-seulement la gagna, mais encore Violent fut fait prisonnier. On conseilla à Tity de lui ôter tout son royaume, mais il dit : « Je ne veux pas faire cela : ses sujets, qui aimeraient toujours mieux leur roi qu'un étranger,

se révolteraient et lui rendraient la couronne ; Violent n'oublierait jamais sa prison, et ce serait une guerre continuelle qui rendrait deux peuples malheureux : je veux au contraire rendre la liberté à Violent, et ne lui rien demander pour cela ; je sais qu'il est généreux, il deviendra mon ami, et son amitié vaudra mieux pour nous que son royaume qui ne nous appartient pas. »
Ce que Tity avait prévu arriva. Violent fut si charmé de sa générosité, qu'il jura une alliance éternelle avec le roi Guinguet et avec son fils, et ils se séparèrent très-bons amis.



Cependant Guinguet fut fort en colère quand il apprit que son fils avait rendu la liberté à Violent sans lui faire payer beaucoup d'argent : ce prince avait beau lui représenter qu'il lui avait donné ordre d'agir comme il le voudrait, il ne pouvait lui pardonner. Tity, qui aimait et respectait son père, tomba malade de chagrin de lui avoir déplu. Un jour qu'il était seul dans son lit sans penser que c'était le premier jour du mois, il vit entrer par la fenêtre deux jolis serins, et fut fort surpris lorsque ces deux serins, reprenant leurs formes naturelles, lui

présentèrent la fée et sa chère Biby. Il allait remercier la bonne fée, quand la reine entra dans son appartement, tenant dans ses bras un gros chat qu'elle aimait beaucoup, parce qu'il prenait les souris qui mangeaient ses provisions, et qu'il ne lui coûtait rien à nourrir. Dès que la reine vit les serins, elle se fâcha de ce qu'on les laissait courir, parce que cela gâtait les meubles. Le prince lui dit qu'il les ferait mettre dans une cage; mais elle répondit qu'elle voulait qu'on les prît tout de suite, qu'elle les aimait beaucoup, et qu'elle les mangerait à son dîner : le prince, désespéré, eut beau crier, tous les courtisans et les domestiques couraient après les serins, et on ne l'écoutait pas. Un valet prit un balai, et fit tomber à terre la pauvre Biby. Le prince se jeta hors de son lit pour la secourir; mais il serait arrivé trop tard, car le chat de la reine s'était échappé de ses bras, et allait la tuer d'un coup de griffe, lorsque la fée, prenant tout d'un coup la figure d'un gros chien, sauta sur le chat et l'étrangla; et ensuite elle prit aussi bien que Biby la figure d'une souris, et elles s'enfuirent toutes deux par un petit trou qui était dans un coin de la chambre. Le prince était tombé évanoui à la vue du danger qu'avait couru sa chère Biby; mais la reine n'y fit pas attention, elle n'était occupée que de la mort de son chat; elle jetait des cris horribles : elle dit au roi qu'elle se tuerait s'il ne vengeait pas la mort de ce pauvre animal; que Tity avait commerce avec des sorciers pour lui donner du chagrin, et qu'elle n'aurait pas un moment de repos qu'il ne l'eût déshérité pour donner la couronne à son frère. Le roi y consentit, et lui dit que le lendemain il ferait arrêter le prince, et qu'on lui ferait son procès. Le fidèle l'Éveillé ne s'était pas endormi dans cette occasion, il s'était glissé dans le cabinet du roi, et vint tout de suite avertir le prince. La peur qu'il avait eue lui avait ôté la fièvre, et il se disposait de monter à cheval pour se sauver, lorsqu'il vit la fée qui lui dit : « Je suis lasse des méchancetés de votre mère et de la faiblesse de votre père; je vais vous donner une bonne armée, allez les prendre dans leur palais, vous les mettrez dans une prison avec leur fils Mirtil;

vous monterez sur le trône et vous épouserez Biby tout de suite. — Madame, dit le prince à la fée, vous savez que j'aime Biby plus que ma vie; mais le désir de l'épouser ne me fera jamais oublier ce que je dois à mon père et à ma mère, et j'aimerais mieux périr que de prendre les armes contre eux. — Venez, que je vous embrasse, lui dit la fée; j'ai voulu éprouver votre vertu; si vous aviez accepté mes offres, je vous aurais abandonné; mais, puisque vous avez le courage d'y résister, je serai toujours de vos amis; je vais vous en donner la preuve. Prenez la forme d'un vieillard, et sûr de ne pouvoir être reconnu sous cette figure, parcourez votre royaume; instruisez-vous de toutes



les injustice qu'on commet contre vos pauvres sujets, afin de les réparer quand vous serez roi; l'Éveillé, qui restera à la cour, vous rendra compte de tout ce qui arrivera pendant votre absence. » Le prince obéit à la fée, et il vit des choses qui le faisaient frémir. On vendait la justice, les gouverneurs pillaient

le peuple, les grands maltraitaient les petits, et tout cela se faisait au nom du roi. Au bout de deux ans l'Éveillé lui écrivit que son père était mort, et que la reine avait voulu faire couronner son frère; mais que les quatre seigneurs, qui étaient honnêtes gens, s'y étaient opposés, parce qu'il les avait avertis qu'il était vivant; qu'ainsi la reine s'était sauvée avec son fils, dans une province qu'elle avait fait révolter. Tity, qui avait repris sa figure, alla dans sa capitale, et fut reconnu roi; après quoi il écrivit une lettre fort respectueuse à la reine, pour la prier de ne point causer de révolte; il lui offrit aussi une bonne pension pour elle et pour son frère Mirtil. La reine, qui avait une grosse armée, lui répondit qu'elle voulait la couronne, et qu'elle viendrait la lui arracher de dessus la tête. Cette lettre ne fut pas capable de porter Tity à sortir du respect qu'il devait à la reine; mais cette méchante femme, ayant appris que le roi Violent venait au secours de son ami Tity avec un grand nombre de soldats, fut forcée d'accepter les propositions de son fils. Ce prince se vit donc paisible possesseur de son royaume, et il épousa Biby, au contentement de tous ses sujets, qui furent charmés d'avoir une si belle et surtout si bonne reine.

JULIETTE.

Ma bonne amie, ce prince répara-t-il le mal qu'on avait fait à ses sujets?

MADEMOISELLE.

C'est ce que je vous dirai la première fois, mes enfants; il nous reste à parler de la vie de Tity quand il fut roi; mais cela serait trop long pour aujourd'hui.

MARIE.

Et verrons-nous aussi ce que devint l'Éveillé? je l'aime bien; c'était un bon garçon.

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère. Présentement dites votre histoire.

MARIE.

Après avoir eu plusieurs autres juges, les enfants d'Israël retournèrent à l'idolâtrie, et Dieu promit aux Philistins de les

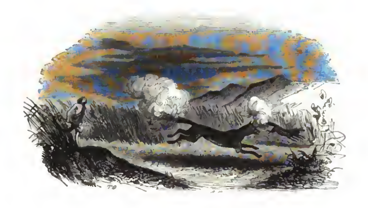
tourmenter : quand ils eurent beaucoup souffert, ils demandèrent pardon à Dieu, qui, touché de leurs larmes, résolut de leur envoyer un libérateur. Pour cela, l'ange du Seigneur apparut à une femme qui était stérile, et lui dit : « Je te déclare que tu auras un fils qui délivrera Israël et sera consacré au Seigneur pour perdre les Philistins ; c'est pourquoi tu ne boiras point de vin, ni aucune chose qui puisse enivrer, jusqu'à ce qu'il soit venu au monde. Cet enfant sera Nazaréen, c'est-à-dire qu'il sera au Seigneur, qu'il ne boira pas de liqueur qui puisse enivrer, et qu'il ne coupera jamais ses cheveux. » Cette femme dit donc à son mari qu'elle avait vu un grand homme qui lui avait promis un fils de la part de Dieu ; car elle ne savait pas que c'était un ange. Son mari eût bien voulu voir cet homme ; et, comme l'ange apparut à sa femme une seconde fois, elle le pria de rester un moment, et fut appeler son mari. Il demanda à l'ange comment il s'appelait, et le pria de leur faire l'honneur de manger un chevreau avec eux ; mais l'ange lui répondit : « Pourquoi demandes-tu mon nom qui est admirable ? Mais quand tu m'apprêterais un chevreau, je n'en mangerais pas avec toi ; il faut plutôt l'offrir en holocauste au Seigneur. » L'homme obéit à l'ange, et lorsque la



flamme de l'holocauste commença à monter vers le ciel, l'ange

s'enveloppa dans cette flamme et monta avec elle. Alors cet homme dit à sa femme : « Certainement nous mourrons, car nous avons vu la face du Seigneur. » Mais elle lui répondit : « Si l'Éternel eût voulu nous faire mourir, il n'aurait pas reçu votre holocauste. » Quelque temps après, cette femme eut un fils qu'elle nomma Samson. Lorsque Samson fut grand, il demanda à son père la permission d'épouser une fille des Philistins. Son père lui dit : « N'y a-t-il pas assez de filles en Israël? Pourquoi veux-tu épouser une étrangère? » Samson lui répondit : « Cette fille me plaît. » Et, comme c'était la volonté de Dieu qu'il l'épousât, son père y consentit. Un jour Samson, allant voir cette femme, rencontra un jeune lion; il le prit avec ses mains et le déchira en pièces, car il était extrêmement fort. Deux jours après, il regarda le corps de ce lion mort, et vit que des mouches avaient fait du miel dans sa gueule. Il prit ce miel et le porta à ses parents, mais il ne leur dit pas où il l'avait pris. Quelques jours après, il se maria et donna aux jeunes Philistins un festin qui dura sept jours. Le premier jour, il leur dit : « Je veux vous donner une énigme à deviner, et je vous donne sept jours pour cela. Si vous la devinez, je vous donnerai trente robes; mais, si vous ne la devinez pas, vous me donnerez trente robes. » Voici mon énigme : *De celui qui mangeait est sortie la nourriture, du fort est sortie la douceur.* » Les jeunes gens qui étaient à ses noces n'avaient garde de deviner cette énigme; car ils ne savaient pas que Samson avait trouvé du miel dans la gueule du lion. Ils furent donc trouver la femme de Samson et lui dirent : « Si vous ne faites pas en sorte que votre mari vous explique cette énigme, nous vous brûlerons toute vive dans votre maison, avec votre père. » Cette femme alla donc trouver son mari le septième jour, et lui dit : « Assurément vous ne m'aimez pas; car vous m'auriez dit ce que c'est que cette énigme que vous avez donnée à deviner. » Samson lui répondit : « Je n'en ai pas parlé à mon père ni à ma mère, mais je vais vous la dire. » Aussitôt cette femme alla trouver les jeunes gens, et leur dit ce que c'était que l'énigme.

Le soir ils dirent à Samson : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, et de plus fort que le lion? » Samson vit bien qu'on avait séduit sa femme, et, comme il voulait se venger, il tua trente Philistins et donna leurs robes à ceux qui avaient deviné l'énigme. Il s'était retiré dans sa maison; mais, quelques jours après, il voulut aller voir sa femme, qu'il aimait malgré son infidélité; mais le père de cette fille lui dit : « Je croyais que vous aviez abandonné votre femme, c'est pourquoi je l'ai mariée à un autre homme. — Voici deux grandes injures des Philistins, dit Samson : après avoir séduit ma femme, ils me l'ont encore ôtée; c'est pourquoi je leur déclare une guerre éternelle. » Samson, voulant donc se venger, prit plusieurs renards et les attacha ensemble par la queue; il mit un flambeau allumé entre les queues de ces renards, et les ayant chassés de-

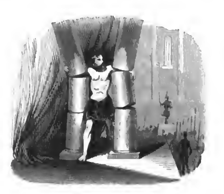


vant lui, ils mirent le feu aux vignes, aux oliviers et aux blés des Philistins. Ceux-ci, ayant appris que Samson avait commis cette action pour se venger de ce qu'on lui avait ôté sa femme, la brûlèrent dans sa maison avec toute sa famille; ensuite ayant pris les armes, Samson les battit. Les Philistins descendirent

vers les Israélites de la tribu de Juda, et leur dirent : « Nous sommes venus pour prendre Samson ; livrez-le entre nos mains, sinon nous vous exterminerons. » Trois mille hommes de cette tribu s'avancèrent vers Samson et lui dirent : « Ne sais-tu pas que les Philistins sont nos maîtres? Pourquoi les as-tu traités ainsi? » Samson leur répondit : « Ce n'est pas moi qui ai commencé la querelle ; ils m'ont attaqué, et il m'est permis de me défendre contre eux. Je vois que vous voulez me livrer à eux, j'y consens; vous pouvez même me lier aussi fort qu'il vous plaira. » Lorsque les Philistins virent leur ennemi lié avec de bonnes cordes neuves, ils jetèrent de grands cris de joie ; mais l'esprit du Seigneur s'emparant de Samson, il brisa les cordes comme si elles eussent été du fil fin ; et, comme il n'avait point d'armes, il se saisit d'une mâchoire d'âne qu'il trouva à terre, et tua mille Philistins. Après cette victoire, il eut une grande soif, et, comme il n'y avait point d'eau dans cet endroit, il cria au Seigneur : « C'est inutilement que vous m'avez tiré des Philistins, puisque je vais mourir de soif. » Dieu écouta la voix de Samson ; une des dents de cette mâchoire d'âne qu'il tenait à sa main s'ouvrit, et il en sortit assez d'eau pour apaiser la soif de ce vaillant homme. Un jour, Samson alla dans la ville de Gaza, et les Philistins mirent des gardes aux murailles et fermèrent toutes les portes de la ville. Samson, s'étant levé à minuit pour s'en retourner, trouva les portes de la ville fermées; mais cela ne l'embarrassa pas beaucoup ; car, ayant toute sa force, il arracha les gonds de fer qui tenaient une des portes, et l'ayant mise sur ses épaules, il l'emporta sur une des montagnes voisines, au grand étonnement des Philistins qui disaient : « Jamais nous ne pourrons nous débarrasser de cet homme. » Ils apprirent que Samson était épris d'une fille de leur pays, et les chefs des Philistins furent la trouver et lui dirent : « Nous te donnerons une grande somme d'argent si tu peux nous livrer Samson. » Cette fille, qui se nommait Dalila, et qui était méchante et avare, résolut de trahir Samson pour gagner cet argent. Elle lui dit : « Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faudrait faire pour vous ôter votre

force. » Samson connut bien qu'elle voulait le trahir; et il résolut de se moquer d'elle. Il lui dit donc : « Si l'on me lie avec sept cordes mouillées, je perdrai toute ma force. » Dalila prit sept cordes mouillées, et lia Samson pendant qu'il dormait. Elle avait fait cacher des Philistins dans sa chambre, et, quand Samson fut lié, elle l'éveilla en disant : « Voici les Philistins qui viennent pour vous prendre. » Samson, étant éveillé, cassa les sept cordes, et les Philistins s'enfuirent. Il trompa encore Dalila deux autres fois, et cette femme, pleurant, lui dit : « Je vois bien que vous ne m'aimez pas, car vous vous moquez toujours de moi. » Elle tourmentait Samson depuis le matin jusqu'au soir, ce qui la rendait mélancolique. Enfin, fatigué des importunités de cette femme, il lui avoua et lui dit : « J'ai été consacré au Seigneur avant de venir au monde, en qualité de Nazaréen; c'est pourquoi on ne m'a jamais coupé les cheveux, et, dès le moment qu'ils seront coupés, je perdrai toute ma force. » Dalila profita de cet aveu, et, ayant endormi Samson sur ses genoux, elle fit venir un homme qui le rasa. Alors elle lui dit : « Samson, voici les Philistins. » Il crut qu'il pourrait les tuer comme les autres fois; mais le Seigneur l'avait abandonné, et il était faible comme le reste des hommes. Les Philistins le prirent donc, et, lui ayant crevé les yeux, ils le condamnèrent à tourner une meule de moulin comme s'il eût été un cheval. Quelque temps après, les Philistins firent une grande fête en l'honneur de leur dieu Dagon; et, comme tous les chefs du peuple et les personnes de qualité étaient dans une grande salle à faire un festin, ils commandèrent qu'on fît venir Samson pour les divertir. Quand il fut venu, ils lui dirent : « Fais le bouffon devant nous pour nous divertir. » Le peuple, ayant su que Samson faisait le bouffon, vint à la salle pour le voir, et ceux qui ne purent entrer montèrent sur le toit et aux fenêtres; or les cheveux de Samson commençaient à revenir. Il dit à l'homme qui le conduisait, car il était aveugle : « Conduis-moi à l'endroit où sont les deux plus grands piliers qui soutiennent la salle. » Cet homme lui obéit, et quand Samson fut à cette place,

il éleva son cœur à Dieu et lui dit : « Seigneur, rends-moi ton secours, je serai content de mourir en cet endroit, pourvu que je fasse périr les Philistins qui sont ici. » En même temps, il embrassa avec force les deux piliers qui soutenaient la salle, et, les



secouant, il les fit tomber, aussi bien que la salle, sur les Philistins. Il y en eut, en cette occasion, trois mille d'écrasés. Ainsi Samson, en mourant, en tua plus qu'il n'avait fait pendant sa vie.

JULIETTE.

Ma bonne amie, je ne conçois pas comment Samson n'abandonna pas cette méchante Dalila, dès la première fois qu'il vit qu'elle cherchait à le trahir. Comment pouvait-il l'aimer encore, en connaissant qu'elle voulait le faire périr? Il fallait qu'il eût perdu l'esprit.

SOPHIE.

Il aurait eu besoin qu'Astolphe eût fait le voyage du royaume de la lune pour y chercher sa bouteille.

MADEMOISELLE.

Assurément, mesdemoiselles; car, comme je l'ai fait remarquer, les passions troublent la raison. Nous en avons un grand exemple dans la personne de Samson.

MARIE.

Ma bonne amie, est-ce que les mouches font le miel ? Je ne savais pas cela.

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère ; ce sont les mouches qui font le miel et la cire.

LÉONIE.

Est-ce qu'elles ont dans leurs corps de la cire et du miel ?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère ; mais elles vont sucer les fleurs, et avec ce suc elles font du miel et de la cire.

HÉLÈNE.

Comment cela se peut-il, ma bonne amie ? Les fleurs sont amères au goût, et le miel est si doux !

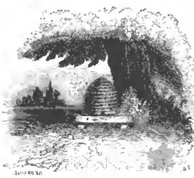
MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère ; le suc des fleurs est amer ; mais l'abeille, en le travaillant, et en le mêlant avec sa propre substance, le rend doux comme vous le voyez.

MARIE.

J'ai vu souvent de grosses mouches jaunes sur les fleurs ; mais je ne me serais jamais doutée qu'elles vinssent y chercher du miel.

MADEMOISELLE.



Rien de plus admirable que le petit royaume des mouches à miel, qu'on appelle abeilles. Je dis qu'elles composent un royaume ; car, dans chacune de leurs maisons, qu'on nomme ruches, elles ont une reine, qui ne travaille point comme les autres, et qu'on nourrit à ne rien faire. Il n'y a qu'elle qui ait la permission de ne point travailler ; si d'autres voulaient faire les pares-

seuses, on les tuerait sans miséricorde. Chacune a son emploi. Les unes sont chargées de nettoyer la ruche, les autres veillent sur les ouvrières. Celles-ci courent dès le matin sur les fleurs, et font souvent de grands voyages pour en trouver. Quand elles ont leur charge, elles reconnaissent fort bien le chemin de leur maison, et ne vont pas dans une autre; elles prennent ensuite du jus des fleurs la partie qui est propre à faire la cire, et elles en font comme un petit panier dans lequel elles serrent le miel; sans cela, il ne serait pas tenu proprement.

MARIE.

Ma bonne amie, qu'est-ce qui apprend aux mouches à miel à faire tout cela?

MADEMOISELLE.

Celui qui apprend aux oiseaux à faire leurs nids; celui qui apprend à la poule qu'il faut rester sur ses œufs si elle veut avoir des poulets; celui qui apprend aux chats à faire semblant de dormir pour attraper des souris. Dieu a instruit toutes les créatures auxquelles il a refusé la raison, précisément de ce qu'elles doivent faire, et elles n'y manquent jamais.

HÉLÈNE.

En vérité, ma bonne amie, j'ai bien de la peine à croire que mon chien n'ait pas de raison : il m'entend comme si c'était une personne.

SOPHIE.

Pour moi, ma bonne amie, j'ai toujours pensé que les bêtes n'avaient pas une raison faite comme celle des hommes; mais pourtant je ne pourrais pas dire en quoi consiste la différence qu'il y a d'elles à nous : je vous serais bien obligée si vous vouliez me la faire voir.

MADEMOISELLE.

Je vais vous dire ce que je pense. Examinons premièrement ce que c'est que la raison. Voyons ce que vous en pensez, Juliette.

JULIETTE.

Cela est fort singulier, j'ai une raison et je ne sais pas ce que

c'est : il faut avouer que je suis bien sotte. Attendez pourtant : on dit qu'une personne est raisonnable quand elle se conduit comme il faut, et quand elle remplit tous les devoirs de son état. La raison consiste donc à se bien conduire.

MADEMOISELLE

A merveille, ma chère ; mais pour mieux comprendre cela, voyons toutes les choses que notre âme est capable de faire. Je regarde au bout de cette chambre, et je vois une fenêtre et une porte ; je m'approche, et je remarque qu'à côté de cette porte il y a une petit escalier par lequel je puis descendre petit à petit dans la cour, au lieu que si je sortais de la chambre par la fenêtre, j'y descendrais tout d'un coup. Comment est-ce que je remarque cette différence ? En pensant. Or cette faculté de penser, qui est mon âme, je l'appellerai entendement, et je dirai toutes les fois que mes yeux ou mes oreilles me montreront un objet : C'est mon entendement qui le connaît. Comprenez-vous cela, mes enfants ?

HÉLÈNE.

A merveille, ma bonne amie. Je vois par mes yeux que vous êtes une femme, et qu'une femme n'est pas faite comme un lit ; c'est mon entendement qui conçoit cela. Je vous entends parler et j'entends siffler mon oiseau. Ces deux voix, qui entrent par mes oreilles, vont trouver mon entendement ; et il décide que votre voix est la voix d'une femme, et que l'autre est celle d'un oiseau.

MADEMOISELLE.

Hélène explique cela comme un docteur. Reprenons notre première comparaison, mes enfants. Je veux sortir de cette chambre ; mon entendement m'a fait voir la différence qu'il y a entre sortir par la fenêtre ou par l'escalier, et il dit : « Si je sors par la fenêtre, je serai tout d'un coup dans la cour : mais peut-être qu'en descendant mon corps tournera de façon que je tomberai la tête la première, et me la briserai, ou bien je tomberai sur un bras ou sur une jambe, et je me les casserai.

Si, au contraire, je descends par l'escalier, je serai un peu plus longtemps; mais je resterai toujours sur mes pieds, et ne serai point en danger de me fendre la tête. » L'entendement fait tout ce raisonnement; l'âme écoute; et alors une autre chose qui est en elle, et que j'appellerai la volonté, dit : « J'aime mieux aller plus doucement, et ne pas m'exposer à quelque malheur; ainsi je prendrai mon chemin par l'escalier, et non par la fenêtre. » Ainsi l'entendement examine, pèse les choses, et la volonté choisit. Je me trouve ce soir dans cette chambre, et je n'ai pas de lumière; par conséquent je ne vois plus la différence qu'il y a entre la fenêtre et la porte; mais je me ressouviens de cette différence que je ne vois plus; comment est-ce que mon âme se rappelle et se rend présente cette différence? C'est qu'elle a une troisième puissance, ou faculté, que je nommerai mémoire. Répétons cela. Combien notre âme a-t-elle de facultés, Léonie ?

LÉONIE.

Trois : l'*entendement*, qui nous sert à connaître les choses; la *volonté*, qui nous fait choisir une chose plutôt qu'une autre, à cause des différences que l'entendement y a remarquées, et la *mémoire*, qui nous fait souvenir de ces différences, quand même nous ne verrions plus les objets que nos yeux montreraient à notre entendement, s'il faisait clair.

MADEMOISELLE.

Vous comprenez cela on ne peut pas mieux, ma chère. Mais remarquez que la volonté est une aveugle qui ne connaît rien; si elle était sage, elle demanderait toujours conseil à l'entendement, et lui donnerait le temps d'examiner ce qui serait le mieux; mais elle se presse de choisir avant l'examen, comme une étourdie; d'où il arrive qu'elle choisit tout de travers, et qu'elle est ainsi la cause de toutes les sottises que nous faisons. Voyons présentement ce que c'est qu'une personne raisonnable. C'est une personne qui fait un bon usage de son entendement; qui s'accoutume à ne rien faire qu'après avoir pris du temps pour laisser examiner à l'entendement ce qui est le plus con-

venable : par conséquent, la raison n'est autre chose que la justesse de l'entendement pour examiner, et la soumission de la volonté aux lumières de l'entendement pour choisir. Pour avoir de la raison, une raison telle qu'est la nôtre, et celle de tous les hommes, il faut donc deux choses : un entendement pour examiner, et une volonté pour se déterminer. Une de ces choses serait inutile sans l'autre; m'en diriez-vous bien la raison, Sophie?

SOPHIE.

Je pense que oui, ma bonne amie. A quoi me servirait-il que mon entendement m'apprît qu'il vaut mieux sortir de la chambre par la porte que par la fenêtre, si je n'avais pas la liberté de choisir entre ces deux chemins, et si une force à laquelle je ne pourrais résister me poussait à me jeter par la fenêtre? Mon entendement, loin de m'être utile, ne servirait qu'à me rendre malheureuse, puisqu'il me découvrirait à tout moment mille dangers que je ne serais pas la maîtresse d'éviter.



MADEMOISELLE.

Ce que vous avez répondu est parfaitement vrai, ma chère. L'entendement, qui ne fait qu'examiner, et qui ne peut vouloir, serait inutile sans la volonté; et Dieu, qui ne fait rien d'inutile, ne peut pas donner un entendement sans volonté. Si

je puis donc vous prouver que les bêtes n'ont point de volonté, il sera vrai de dire qu'elles n'ont point d'entendement, puisque l'une ne va pas sans l'autre. Si les animaux n'ont ni entendement, ni volonté, il faut donc dire qu'ils n'ont pas de raison, puisque nous avons décidé que la raison est une volonté, qui se conduit par les lumières de l'entendement.

JULIETTE.

Je vous avoue, ma bonne amie, qu'il ne m'est pas possible de croire que les bêtes n'ont point de volonté et de raison. J'ai eu un joli petit singe à qui l'on donna un jour du vin sucré; il en but beaucoup, et la pauvre petite bête fut bien malade. Depuis ce temps, elle n'a jamais voulu boire du vin. Mon singe pensait donc : « Ce vin est bien bon, mais il m'a fait mal, et je me garde d'en boire une autre fois, de peur d'être encore malade. » Vous voyez qu'il raisonnait, et que sa volonté obéissait à la raison.

MADEMOISELLE.

Juliette est toute glorieuse de sa preuve. Mais, ma chère, j'en conclus tout le contraire; et l'exemple des hommes prouve ce que je dis. Dites-moi, mes enfants, n'avez-vous jamais rien mangé qui vous ait rendues malades?

LÉONIE.

Souvent, ma bonne amie; j'aime beaucoup les fruits, et toutes les fois que j'en peux attraper, j'en mange tant que je suis malade.

MARIE.

Et moi j'aime le thé : on dit que cela fait mal aux petites filles; et maman ne veut pas que j'en boive; mais je prie tant ma bonne qu'elle m'en donne toujours une demi-tasse.

MADEMOISELLE.

Et n'avez-vous pas vu aussi des gentilshommes qui meurent très-jeunes à force de boire; des dames qui se fatiguent tant à danser, qu'elles s'échauffent le sang et tombent malades?

SOPHIE.

Oui, ma bonne amie; mais toutes ces personnes n'ont pas de raison.

MADEMOISELLE.

Et pourquoi n'ont-elles pas de raison? C'est qu'elles ont une volonté qui ne veut pas obéir à leur entendement. Les sottises que font les hommes prouvent qu'ils sont libres; et quand nous voyons les bêtes agir raisonnablement, nous devons penser qu'elles ne sont pas maîtresses de faire autrement; car, si elles avaient une volonté comme les hommes, elles feraient des sottises comme eux. Le singe de Juliette aurait bu du vin une autre fois s'il avait été le maître de le faire, comme cet Anglais qui a été malade aujourd'hui pour avoir bu trop de vin hier, et qui ne laissera pas de boire encore demain.

SOPHIE.

Mais, ma bonne amie, qu'est-ce donc qui fait agir les animaux, s'ils n'ont ni entendement ni volonté?

MADEMOISELLE.

Dieu, qui les a créés, leur a donné, au lieu de la raison, un instinct qui les force à faire toutes choses qu'il a voulu qu'ils fissent. Il vous a donné un petit chien pour vous amuser et vous garder. Ce petit chien n'a pas la liberté de ne vous point aimer, si vous lui donnez tous les jours à manger. Il n'a pas la liberté de se taire: s'il entre dans votre chambre une personne qu'il ne connaît pas, il aboie malgré lui, afin de vous avertir de prendre garde à cette personne, qui est peut-être entrée pour vous tuer ou vous voler.

LÉONIE.

Ma bonne amie, que je serais heureuse, et tous les hommes aussi, si, au lieu de la raison, Dieu nous eût donné, comme aux animaux, un instinct qui nous eût forcés à faire ce que nous devons! je ne ferais pas tant de sottises, ni les autres non plus.

MADEMOISELLE.

Il est vrai, ma fille, que nous ne sommes méchants que parce que nous avons une volonté qui ne veut pas obéir à l'entendement; mais remarquez aussi que, sans la volonté, nous ne pourrions être vertueux. Dieu voulait être servi par des créatures qui l'aimassent volontairement et sans y être forcées. Quand vous

me faites du bien, je ne vous en ai obligation que parce que je sais que vous n'avez pas été forcée de le faire, et que vous avez voulu me faire du bien. En détruisant la volonté de l'homme, vous ôteriez tous les vices, mais vous ôteriez aussi toutes les vertus. Les bêtes n'ont pas besoin d'être vertueuses, parce qu'elles n'ont ni châtiment à craindre, ni récompenses à espérer pour l'autre vie. Quand leur corps meurt, tout meurt avec elles; mais Dieu ayant créé l'homme pour vivre heureux pendant l'éternité, et ce Dieu étant infiniment juste, il fallait qu'il laissât à l'homme les moyens de gagner ce bonheur en pratiquant la vertu; et pour cela, qu'il lui laissât la liberté de faire les choses en quoi consiste la vertu. Mais, mes enfants, nous nous sommes amusées à philosopher sans penser qu'il est bien tard; nous n'aurons pas le temps de dire un seul mot de géographie. Il faudra commencer par là la première fois.

MARIE.

Et le prince Tity, ma bonne amie ?

MADEMOISELLE.

Vous avez raison, ma chère, nous le finirons, et ensuite nous parlerons de la France; c'est la première partie qu'on trouve au milieu de l'Europe, en commençant à l'ouest.



VINGT-DEUXIÈME DIALOGUE.

VINGTIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.



J'AI promis de vous achever aujourd'hui le conte du prince Tity; je veux tenir ma promesse.

Tity, étant monté sur le trône, commença par rétablir le bon ordre dans ses États; et, pour y parvenir, il ordonna que tous ceux qui voudraient se plaindre à lui de toutes les injustices qu'on leur aurait faites seraient les bienvenus; il défendit aux gardes de renvoyer une seule personne qui aurait à lui parler, quand même ce serait un homme qui demanderait l'aumône : « Car, disait ce bon prince, je suis le père de tous mes sujets, des pauvres comme des riches. » D'abord les courtisans ne s'effrayaient point de ce discours; ils disaient : « Le roi est jeune, cela ne durera pas longtemps; il prendra du goût pour les plaisirs, et sera forcé d'abandonner à

ses favoris le soin de ses affaires. » Ils se trompèrent; Tity ménagea si bien son temps, qu'il en eut pour tout : d'ailleurs le soin qu'il eut de punir les premiers qui commirent des injustices fit que personne n'osa plus s'écarter de son devoir. Il avait envoyé des ambassadeurs au roi Violent, pour le remercier du secours qu'il lui avait préparé. Ce prince lui fit dire qu'il serait charmé de le voir encore une fois, et que, s'il voulait se rendre sur les frontières du royaume, il y viendrait volontiers pour lui rendre visite. Comme tout était fort tranquille dans le royaume de Tity, il accepta cette partie qui convenait à un dessein qu'il avait formé; c'était d'embellir la maison où il avait vu sa chère Biby pour la



première fois. Il commanda donc à deux de ses officiers d'acheter toutes les terres qui étaient à l'entour: mais il leur défendit de forcer personne : « Car, disait-il, je ne suis pas roi pour faire violence à mes sujets, et après tout, chacun doit être maître de son petit héritage. » Cependant Violent étant arrivé sur la frontière, les deux cours se réunirent; elles étaient brillantes. Vio-

lent avait amené avec lui sa fille unique, qu'on nommait Élise, charmante personne, douée du plus heureux caractère. Tity avait amené avec lui, outre son épouse, une de ses cousines qu'on nommait Blanche, et qui, belle et vertueuse, avait encore beaucoup d'esprit. Comme on était, pour ainsi dire, à la campagne, les deux rois dirent qu'il fallait vivre en liberté, qu'on permettait à plusieurs dames et seigneurs de souper avec les deux rois et les princesses; et pour ôter le cérémonial, on dit qu'on n'appellerait point les rois Votre Majesté, et que ceux qui le feraient payeraient une amende d'un louis. Il n'y avait qu'un quart d'heure qu'on était à table, lorsqu'on vit entrer une petite vieille assez mal habillée. Tity et l'Éveillé, qui la reconnurent, furent au-devant d'elle; mais, comme elle leur fit un coup d'œil, ils pensèrent qu'elle ne voulait pas être connue; ils dirent donc au roi Violent et aux princesses, qu'ils leurs demandaient la permission de leur présenter une de leurs bonnes amies qui venait leur demander à souper. La vieille, sans façon, se plaça dans un fauteuil qui était auprès de Violent et que personne n'avait osé prendre par respect; elle dit à ce prince : « Comme les amis de nos amis sont nos amis, vous permettez que j'en use librement avec vous. » Violent, qui était un peu fier, fut décontenancé de la familiarité de cette vieille; mais il n'en fit rien paraître. On avait averti la bonne femme de l'amende qu'on payerait toutes les fois qu'on dirait Votre Majesté; cependant, à peine fut-elle à table, qu'elle dit à Violent : « Votre Majesté me paraît surprise de la liberté que je prends; mais c'est une vieille habitude, et je suis trop âgée pour me réformer; ainsi Votre Majesté voudra bien me pardonner. — A l'amende! s'écria Violent, vous devez deux louis. — Que Votre Majesté ne se fâche pas, dit la vieille, j'avais oublié qu'il ne fallait pas dire Votre Majesté; mais Votre Majesté ne pense pas qu'en défendant de dire Votre Majesté, vous faites souvenir tout le monde de se tenir dans ce respect gênant que vous voulez bannir. C'est comme ceux qui, pour se familiariser, disent à ceux qu'ils reçoivent à leurs tables, quoiqu'ils soient au-dessous d'eux :

« Buvez à ma santé ! » Il n'y a rien de si impertinent que cette bonté-là ; c'est comme s'ils leur disaient : « Souvenez-vous bien



que vous n'êtes pas faits pour boire à ma santé, si je ne vous en donnais pas la permission. » Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour m'exempter de payer l'amende ; je dois sept louis, les voilà. » En même temps, elle tira de sa poche une bourse aussi usée que si elle eût été faite depuis cent ans, et jeta les sept pièces sur la table. Violent ne savait s'il devait rire ou se fâcher du discours de la vieille ; il était sujet à se mettre en colère pour un rien, et son sang commençait à s'échauffer. Toutefois il résolut de se faire violence, par considération pour Tity ; et, prenant la chose en badinant : « Eh bien, ma bonne mère, dit-il à la vieille, parlez à votre fantaisie ; soit que vous disiez Votre Majesté ou non, je ne veux pas moins être un de vos amis. — J'y compte bien, reprit la vieille ; c'est pour cela que j'ai pris la liberté de dire mon sentiment, et je le ferai toutes les fois

que j'en trouverai l'occasion ; car on ne peut rendre un plus grand service à ses amis que de les avertir dès qu'on croit qu'ils font mal. — Il ne faudrait pas vous y fier, répondit Violent; il y a des moments où je ne recevrais pas volontiers de tels avis. — Avouez, mon prince, lui dit la vieille, que vous n'êtes pas loin d'un de ces moments, et que vous donneriez bien quelque chose pour avoir la liberté de m'envoyer promener tout à mon aise. Voilà nos héros : ils seraient au désespoir qu'on leur reprochât d'avoir fui devant un ennemi et de lui avoir cédé la victoire sans combat, et ils avouent de sang-froid qu'ils n'ont pas le courage de résister à leur colère; comme s'il n'était pas plus honteux de céder lâchement à une passion qu'à un ennemi qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de vaincre. Mais changeons de discours, celui-ci ne vous est pas agréable; permettez que je fasse entrer mes pages qui ont quelques présents à faire à la compagnie. »



Dans le moment, la vieille frappa sur la table, et l'on vit entrer par les quatre fenêtres de la salle quatre enfans ailés qui étaient les plus beaux du monde. Ils portaient chacun une corbeille pleine de divers bijoux d'une richesse étonnante. Le roi Violent, ayant en même temps jeté les yeux sur la vieille, fut surpris de la voir changée en une dame si belle et si richement parée, qu'elle éblouissait les yeux. « Ah! madame, dit-il à la fée, je

vous reconnais pour la marchande de nèfles et de noisettes qui me mit fort en colère; pardonnez au peu d'égard que j'ai eu pour vous, je n'avais pas l'honneur de vous connaître. — Cela doit vous faire voir qu'il ne faut jamais manquer d'égards pour personne, reprit la fée. Mais, mon prince, pour vous montrer que je n'ai point de rancune, je veux vous faire deux présents. Le premier est ce gobelet ; il est fait d'un seul diamant, mais ce n'est pas là ce qui le rend précieux ; toutes les fois que vous serez tenté de vous mettre en colère, emplissez ce verre d'eau et le buvez en trois fois, et vous sentirez la passion se calmer pour faire place à la raison. Si vous profitez de ce premier présent, vous vous rendrez digne du second. Je sais que vous aimez la princesse Blanche ; elle vous trouve fort aimable, mais elle craint vos emportements et ne vous épousera qu'à condition que vous ferez usage du gobelet. » Violent, surpris de ce que la fée connaissait si bien ses défauts et ses inclinations, avoua, qu'en effet, il se croirait fort heureux d'épouser Blanche : « Mais, ajouta-t-il, il me reste un obstacle à vaincre, quand même je serais assez heureux pour obtenir le consentement de Blanche, je me ferais toujours un scrupule de me remarier, par la crainte de priver ma fille d'une couronne. — Ce sentiment est beau, dit la fée, il se trouve peu de pères capables de sacrifier leurs inclinations au bonheur de leurs enfants ; mais que cela ne vous arrête point. Le roi Mogolan, qui était un de mes amis, vient de mourir sans enfants; et, par mon conseil, il a disposé de sa couronne en faveur de l'Éveillé. Il n'est pas né prince, mais il mérite de le devenir; il aime la princesse Élise, elle est digne d'être la récompense de la fidélité de l'Éveillé ; et si son père y consent, je suis sûre qu'elle lui obéira sans répugnance. » Élise rougit à ce discours : il est vrai qu'elle avait trouvé l'Éveillé fort aimable, et qu'elle avait écouté avec plaisir ce qu'on lui avait raconté de sa fidélité pour son maître. « Madame, dit Violent, nous avons pris l'habitude de nous parler à cœur ouvert. J'estime l'Éveillé; et, si l'usage ne me liait pas les mains, je n'au-

rais pas besoin de lui voir une couronne pour lui donner ma fille ; mais les hommes, et surtout les rois, doivent respecter les usages reçus : et ce serait blesser ces usages que de donner ma fille à un simple gentilhomme. elle qui sort d'une des plus anciennes familles du monde ; car vous savez bien que depuis trois cents ans nous occupons le trône.—Mon prince, lui dit la fée, vous ignorez que la famille de l'Éveillé est tout aussi ancienne que la vôtre, puisque vous êtes parents, et que vous sortez des deux frères ; encore l'Éveillé doit-il avoir le pas, car il est sorti de l'aîné, et votre père n'était que le cadet.—Si vous voulez me prouver cela, dit le roi Violent, je jure de donner ma fille à l'Éveillé, quand même les sujets du feu roi de Mogolan refuseraient de le reconnaître pour maître.—Rien de plus facile que de vous prouver l'ancienneté de la maison de l'Éveillé, dit la fée. Il sort d'Élisa, l'aîné des fils de Japhet, fils de Noé, qui s'établit dans le Péloponèse, et vous sortez du second fils de ce même Japhet. » Il n'y eut personne qui n'eût beaucoup de peine à s'empêcher d'éclater de rire, en voyant que la fée se moquait si sérieusement de Violent. Pour lui, la colère commençait à s'emparer de ses sens, lorsque la princesse Blanche,



qui était à côté de lui, lui présenta le gobelet de diamant : il le but en trois coups, comme la fée le lui avait commandé ; et pendant

cet intervalle, il pensa en lui-même qu'effectivement tous les hommes étaient réellement égaux dans leur naissance, puisqu'ils sortaient tous de Noé, et qu'il n'y avait de vraie différence entre eux que celle qu'ils y mettaient par leurs vertus. Ayant achevé de vider son verre, il dit à la fée : « En vérité, madame, je vous ai beaucoup d'obligation, vous venez de me corriger de deux grands défauts, de mon entêtement sur ma noblesse et de l'habitude de me mettre en colère. J'admire la vertu du gobelet dont vous m'avez fait présent ; à mesure que je buvais, j'ai senti ma colère se calmer, et les réflexions que j'ai faites dans l'intervalle des trois coups que j'ai bus ont achevé de me rendre raisonnable.—Je ne veux pas vous tromper, lui dit la fée ; il n'y a aucune vertu dans le gobelet dont je vous ai fait présent, que vous trouvez si beau, et je veux apprendre à toute la compagnie en quoi consiste le sortilége de cette eau bue en trois coups. Un homme raisonnable ne se mettrait jamais en colère, si cette passion ne le surprenait pas et lui laissait le temps de réfléchir : or, en se donnant la peine de faire remplir ce gobelet d'eau, en le buvant en trois fois, on prend du temps, les sens se calment, les réflexions viennent, et, lorsque cette cérémonie est achevée, la raison a eu le temps de prendre le dessus sur la passion.—En vérité, lui dit Violent, j'en ai plus appris aujourd'hui que pendant le reste de ma vie. Heureux Tity ! vous deviendrez le plus grand prince du monde avec une telle protectrice ; mais je vous conjure d'employer le pouvoir que vous avez sur l'esprit de madame à la faire souvenir qu'elle m'a promis d'être de mes amies.—Je m'en souviens trop bien pour l'oublier, dit la fée, et je vous en ai déjà donné des preuves ; je continuerai à le faire tant que vous serez docile, et j'espère que ce sera jusqu'à la fin de votre vie. Aujourd'hui ne pensons plus qu'à nous divertir, pour célébrer votre mariage et celui de la princesse Élise. » En même temps, on avertit Tity que les officiers qu'il avait chargés d'acheter toutes les terres et les maisons qui environnaient celle de Biby demandaient à lui parler. Il commanda qu'on les fît entrer, et ils lui

montrèrent le dessin de l'ouvrage qu'ils voulaient faire en cette petite maison. Ils y avaient ajouté un grand jardin et un beau parc qui aurait été parfait s'ils eussent pu abattre une maisonnette qui se trouvait au beau milieu d'une des allées de ce parc, et qui en gâtait la symétrie. « Et pourquoi n'avez-vous pas ôté cette bicoque? dit le roi Violent, en parlant aux officiers et aux architectes. — Seigneur, lui répondirent-ils, notre roi nous avait défendu de faire violence à qui que ce fût; et il s'est trouvé un homme qui n'a jamais voulu vendre sa maison, quoique nous ayons offert de la lui payer quatre fois plus qu'elle ne vaut. — Si ce coquin-là était mon sujet, je le ferais pendre, dit Violent. — Vous videriez votre gobelet auparavant, dit la fée. — Je crois que le gobelet ne saurait lui sauver la vie, répondit Violent; car enfin n'est-il pas horrible qu'un roi ne soit pas maître dans ses États, et qu'il soit contraint d'abandonner un ouvrage qu'il souhaite d'achever, par l'obstination d'un faquin qui devrait s'estimer trop heureux de faire sa fortune, en obligeant son maître, sans le forcer à employer la rigueur ou à abandonner son dessein? — Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit Tity en riant, et je prétends que cette maison soit le plus bel ornement de mon parc. — Oh! je vous en défie, dit Violent; elle est tellement placée, qu'elle ne peut servir qu'à le gâter. — Voici ce que je ferai, dit Tity; elle sera environnée d'une muraille assez haute pour empêcher cet homme d'entrer dans mon parc, mais pas assez pour lui en ôter la vue; car il ne serait pas juste de l'enfermer comme dans une prison; cette muraille continuera des deux côtés, et l'on y lira ces paroles écrites en lettres d'or : *Un roi qui fit bâtir ce parc aima mieux lui laisser ce défaut que de devenir injuste à l'égard d'un de ses sujets, en lui ravissant l'héritage de ses pères, sur lequel il n'avait d'autre droit que celui de la force.*

— Tout ce que je vois me confond, dit Violent; j'avoue que je n'avais pas même l'idée des vertus héroïques qui font les grands hommes. Oui, Tity, cette muraille fera l'ornement de votre parc, et la belle action que vous faites en l'élevant sera l'ornement de votre vie. Mais, madame, d'où vient que Tity se porte naturellement aux grandes vertus dont je n'ai pas même l'idée, comme je vous l'ai dit? — Grand roi! lui répondit la fée, Tity, élevé par des parents qui ne pouvaient pas le souffrir, a toujours été contredit depuis qu'il est au monde; il s'est accoutumé, par conséquent, à soumettre sa volonté à celle d'autrui dans toutes les choses indifférentes. Comme il n'avait aucun pouvoir dans le royaume pendant la vie de son père, qu'il ne pouvait accorder aucune grâce, qu'on savait que le roi avait envie de le déshériter, les flatteurs n'ont pas daigné le gâter, parce qu'ils ne croyaient pas avoir rien à craindre ni à espérer de lui: ils l'ont abandonné aux honnêtes gens que le seul devoir attachait à sa personne; et, dans leur compagnie, il a appris qu'un roi, qui est le maître absolu de faire le bien, doit avoir les mains liées lorsqu'il est question de faire le mal, qu'il commande à des hommes libres, et non à des esclaves; que les peuples ne se sont soumis à leurs égaux, en leur donnant la couronne, que pour se donner des pères à eux-mêmes, des protecteurs aux lois, un refuge aux pauvres et aux opprimés. Vous n'avez jamais entendu ces grandes vérités; devenu roi dès l'âge de douze ans, les gouverneurs à qui l'on avait confié votre éducation n'ont pensé qu'à faire leur fortune en gagnant vos bonnes grâces. Ils ont appelé votre orgueil, noble fierté; vos emportements, des vivacités excusables; en un mot, ils ont fait jusqu'à ce jour votre malheur et celui de vos propres sujets, que vous avez regardés et traités en esclaves, parce que vous pensiez qu'ils n'étaient au monde que pour servir à vos caprices; au lieu que, dans la vérité, vous n'y êtes que pour servir à les protéger et à les défendre. » Violent convint des vérités que lui disait la fée: instruit de ses devoirs, il s'appliqua à se vaincre pour les remplir; et il fut encouragé dans ses bonnes résolutions par l'exemple de Tity et de l'Éveillé, qui conservèrent sur le trône les vertus qu'ils y avaient apportées.

JULIETTE.

Mademoiselle, voilà le plus joli conte que j'aie entendu de ma vie; il me fait souvenir d'une petite histoire que j'ai lue quelque part, et que je raconterai à ces demoiselles, si vous voulez me le permettre.

MADEMOISELLE.

Volontiers, ma chère enfant.

JULIETTE.

Il y avait une femme d'une basse condition, qui était la plus malheureuse personne du monde : elle avait un mari qui la battait tous les jours, jusqu'à la rendre malade. Elle alla trouver une vieille femme de ses voisines, qui passait pour avoir beaucoup de science ; quelques-uns même disaient qu'elle était sorcière, parce qu'elle réussissait dans tout ce qu'elle entreprenait. La vérité est que cette femme, ayant beaucoup de prudence, s'attachait à connaître les caractères des personnes avec lesquelles elle vivait, leur faisait faire tout ce qu'elle voulait, et prévoyait tout ce qu'elles avaient envie de faire. La bonne femme écouta les plaintes de sa voisine, et comme elle la connaissait aussi bien que son mari, elle lui dit qu'elle vou-



lait employer sa science pour lui rendre service. Elle fut cher-

cher une grande cruche pleine d'eau, la mit sur une table, fit trois tours en disant quelques paroles en latin; puis elle mit deux grains de sel dans cette eau, et en ayant rempli une bouteille, elle dit à sa voisine : « Gardez cette eau bien soigneusement; et toutes les fois que vous verrez votre mari prêt à se fâcher, emplissez votre bouche de cet eau : tant que vous l'aurez dans la bouche, je vous promets que votre mari ne vous battra pas. » La femme remercia beaucoup sa voisine, et ne manqua pas de faire ce qu'elle lui avait commandé. Elle ne douta plus que cette vieille ne fût véritablement sorcière; car pendant huit jours que son eau dura, son mari ne la battit pas une seule fois. Elle fut fort affligée quand elle vit sa bouteille vide, et retourna chez la vieille pour la prier de la remplir. « Vous n'en avez pas besoin, lui dit cette femme; cette eau est de l'eau de la rivière, sur laquelle j'ai dit des paroles qui ne signifiaient rien. — Mais pourtant, dit la jeune femme, cette eau a eu la vertu d'empêcher mon mari de me battre. — Parce qu'elle vous a empêchée de répondre à votre mari, dit la vieille; car vous ne pouviez pas parler tout le temps que vous en aviez dans la bouche. Retournez à votre maison, et quand vous verrez votre mari qui sera de mauvaise humeur, au lieu de lui dire des injures, gardez le silence, comme si votre bouche était pleine d'eau, et vous verrez que sa colère passera. » La jeune femme suivit le conseil de la vieille, et elle s'en trouva bien; car son mari, n'étant plus contredit mal à propos, perdit l'habitude de se mettre en colère, et vécut toujours bien avec sa femme, qu'il aima beaucoup aussitôt qu'elle fut devenue douce et patiente.

MADEMOISELLE.

Votre histoire est fort jolie, ma chère. J'ai envie de donner une bouteille d'eau à Léonie. Vous en auriez grand besoin, n'estce pas, ma chère?

LÉONIE.

Oui, ma bonne amie. Je vous assure pourtant que je me corrige un peu tous les jours.

MADEMOISELLE.

Si vous continuez, vous deviendrez bonne tout à fait. Parlons maintenant de la géographie; mais avant d'examiner la situation de la France, je veux vous dire un mot de ce qu'elle était avant de porter ce nom.

Autrefois on nommait ce pays les Gaules. Il était habité par des peuples extrêmement forts et robustes, et qui avaient un



courage féroce qui les fit regarder longtemps comme invincibles. Ces peuples, s'étant multipliés, cherchèrent à s'établir dans d'autres pays, parce que les Gaules, quelque grandes qu'elles fussent, étaient devenues trop petites pour les contenir. Une grande armée de Gaulois passa dans l'Italie, et demanda honnêtement un pays qui n'était point cultivé pour s'y établir. On le leur refusa, et on commit même une injustice à leur égard; aussi leur chef, nommé Brennus, après avoir dé-

mandé justice aux Romains, qui la lui refusèrent, mena son armée vers Rome, qu'on avait abandonnée. Ils brûlèrent ensuite cette ville; mais ayant été attaqués par un nommé Camille, au moment qu'ils pensaient avoir fait la paix, ils furent défaits et mis en pièces. Ces Gaulois qui brûlèrent la ville de Rome sortaient de la ville de Sens, que je vais vous montrer sur la carte... Dans d'autres temps, les Gaulois envoyèrent encore des armées, ou dans la Grèce, ou dans l'Italie; mais elles furent presque toujours défaites, après avoir remporté de grandes victoires, et pillé les lieux où elles avaient passé. Enfin les Gaules furent soumises par Jules César, qui fut dix ans entiers à faire la guerre aux Gaulois. Je vous ai fait remarquer, en parlant de l'Angleterre, que la force des Romains diminuant de plus en plus, ils ne furent pas en état de conserver leurs conquêtes, qui leur furent enlevées par des nations qui profitèrent de leur faiblesse. Un peuple qu'on appelait les Wisigoths, leur prit le Languedoc et une partie de la Provence, que vous voyez au sud de la France... Un autre peuple, qu'on nommait les Bourguignons, leur enleva ce pays que vous voyez, et qui comprend les anciennes provinces de Bourgogne et de Dauphiné. Enfin les Francs qui demeuraient de l'autre côté du Rhin, dans la Germanie, vinrent dans les Gaules pour les piller, et finirent par s'y établir sous un prince nommé Clovis, qui vint à bout de chasser le reste des Romains qui y étaient encore. Clovis fit par la suite un accommodement avec un autre peuple qui, du consentement des Romains, s'était établi dans les Gaules: c'étaient les Anglais, comme nous l'avons vu en parlant de l'Angleterre. Ils habitaient la Bretagne, dont Clovis leur laissa une partie; mais ce fut à condition que leurs princes ne prendraient plus la qualité de rois: depuis ce temps on les nomma *comtes*.

Maintenant, Marie, répétez votre histoire des Juifs.

MARIE.

Un homme nommé Élimelec alla demeurer dans le pays des Moabites, avec sa femme Noémi, et deux de ses fils, qui épou-

sèrent deux filles de Moab. Ils avaient quitté leur contrée, parce qu'il y avait une grande famine. Ils demeurèrent dix ans dans Moab; et pendant ce temps, le père et les deux fils moururent. Noémi resta donc seule avec ses deux belles-filles, et eut envie de retourner dans son pays. Elle dit aux veuves de ses fils: « Retournez dans la maison de vos pères; je prie Dieu qu'il vous bénisse, parce que vous avez bien vécu avec mes fils, et ensuite avec moi: Dieu vous en récompensera en vous donnant d'autres maris. » Une de ses belles-filles lui dit adieu en pleurant, et retourna chez son père; mais l'autre, qui se nommait Ruth, lui dit: « Je ne vous quitterai point; votre Dieu sera mon Dieu, et votre peuple sera mon peuple: la mort seule me séparera de vous. » Ruth partit donc avec sa belle-mère, et vint à Bethléem, qui était le pays de Noémi; et tout le monde admirait la vertu de cette jeune femme qui avait renoncé à tout pour suivre sa belle-mère, qui était fort pauvre. Comme c'était dans le temps de la moisson, Ruth dit à Noémi: « Permettez que j'aille glaner; cela nous donnera moyen de vivre. » Sa belle-mère y ayant consenti, elle alla dans le champ d'un homme vieux et riche, qui se nommait Booz, et qui était



parent du père de son mari. Booz étant venu voir ses moissonneurs, et ayant appris que cette jeune femme était la Moa-

bite dont on admirait le bon cœur, lui dit: « Dieu vous bénisse, ma chère fille; il vous récompensera, j'en suis sûr. Ne sortez point de mon champ; vous glanerez avec mes filles, et vous mangerez avec nous. » Ensuite Booz commanda à ses serviteurs de respecter Ruth, et de laisser tomber, comme par hasard, beaucoup de blé dans l'endroit où elle glanerait; en sorte qu'elle en ramassa une grande quantité qu'elle porta à sa belle-mère. Noémi, charmée de la sagesse, de l'obéissance et de l'affection de Ruth, lui dit: « Mon enfant, je veux récompenser ton amitié, et te donner moyen de faire ta fortune. Booz est notre parent, et il doit t'épouser: va donc ce soir dans la grange où il couchera; couche-toi à ses pieds, et il te dira ce qu'il faudra faire. » Ruth obéit à sa belle-mère; et Booz, s'étant éveillé à minuit, fut surpris de voir une femme couchée à ses pieds. Ruth lui dit: « Mon seigneur, vous savez que je suis votre parente, et que, selon la loi, vous devez m'épouser. » Booz lui répondit: « En vérité, ma fille, tu montres que tu es bien sage, car tu n'as pas choisi un mari parmi les jeunes gens, mais tu as choisi un vieillard. Il est vrai que je suis ton parent, mais il y a un autre homme qui est plus proche parent que moi; s'il refuse de t'épouser comme la loi l'ordonne, je te prendrai pour ma femme, car tout le monde sait que tu as de la vertu. » Le lendemain, Booz s'assit devant la porte de la ville, et, ayant pris dix témoins parmi les anciens du peuple, il dit à cet homme qui était plus proche parent que lui: « Noémi veut vendre la part de l'héritage de son mari; vois si tu veux l'acheter, et épouser Ruth pour donner des enfants à ton parent qui est mort. » Cet homme lui répondit: « Je renonce à l'héritage et à la femme. » En même temps, il ôta son soulier, selon la coutume, car c'était une marque qu'il renonçait à l'héritage du défunt. Booz prit le soulier, et épousa Ruth, et tout le monde disait: « Soyez heureux avec cette femme, et Dieu la bénisse comme il a fait de Rachel et de Lia. » Dieu écouta les prières du peuple; car Ruth eut un fils qui fut nommé Obed, et qui a été grand-père de David. Noémi reçut

cet enfant dans son sein, qui la consola de tous ses malheurs, et qui lui tint lieu du mari et des deux fils qu'elle avait perdus.

HÉLÈNE.

Mon Dieu, ma bonne amie, que cette histoire est touchante J'ai eu envie de pleurer en l'écoutant.

MADEMOISELLE.

Et moi, ma chère, j'ai pleuré tout à fait. J'admire le bon cœur de Ruth pour sa belle-mère, sa sagesse, son obéissance; j'admire le bon cœur de Booz, qui veut lui faire du bien comme par hasard, et sans qu'elle soit obligée de le remercier. Remarquez bien cela, mes enfants; ce n'est pas assez d'aimer à faire du bien, il faut encore apprendre à le faire. Il y a des gens qui assistent les pauvres, mais qui le font d'une manière si dure, qu'ils les font mourir de honte au lieu de les soulager. Un honnête homme est devenu pauvre; si vous allez lui dire : « Apparemment que vous avez perdu votre bien par votre mauvaise conduite; je veux bien pourtant vous empêcher de mourir de faim, et je vous ferai l'aumône; » voyez-vous, mes enfants, cet homme-là souffrira plus encore en recevant votre bienfait, qu'il n'eût souffert de la faim. Vous rendez service à un ami, mais vous lui faites valoir ce service, vous lui en parlez sans cesse; vous dites à tout le monde que cet homme vous a beaucoup d'obligation, et moi je pense qu'il ne vous en a guère. Quand on rend un service, il faut que celui à qui on le rend ne le sache pas, si c'est possible; il faut ne lui en jamais parler, tâcher de le lui rendre comme par hasard; et s'il découvre que vous avez voulu l'obliger, lui faire voir que vous avez eu plus de plaisir à lui rendre ce service qu'il n'en a eu à le recevoir. Léonie, dites-nous votre histoire.

LÉONIE.

Un homme, appelé Elkana, avait une femme nommé Anne, qui était stérile. Un jour, Anne alla au temple pour demander au Seigneur de finir sa peine, et elle lui dit : « Si tu me donnes un fils, ô mon Seigneur! je le consacrerai à ton service. » Comme

Anne priait avec ardeur, son visage était tout en feu; et le grand prêtre Héli crut qu'elle avait trop bu, et lui dit de sortir. Anne dit au grand prêtre: «Seigneur, je ne suis pas ivre; je suis une pauvre femme affligée, qui viens demander secours au Seigneur: s'il m'accorde un fils, je le consacrerai à mon Dieu — Que le Seigneur t'accorde ta demande, » reprit le grand prêtre. Anne se releva pleine d'espérance, et le Seigneur lui accorda la grâce qu'elle lui avait demandée. Elle eut un fils qu'on nomma Samuel; et lorsqu'il fut sevré, Anne le mena au grand prêtre, et lui dit: « Seigneur, vous voyez cette femme qui était si affligée; Dieu m'a consolée: c'est pourquoi je vous amène mon fils, afin qu'il serve le Seigneur dans son temple. » Le grand prêtre bénit Anne et son mari, en disant: « Que le Seigneur vous envoie d'autres enfants pour celui que vous lui donnez. » Anne eut donc encore trois fils et deux filles. Une nuit que le jeune Samuel dormait au pied de l'arche du Seigneur, une voix l'appela. Il crut que c'était le grand prêtre Héli, et, s'étant levé, il alla demander ce qu'il lui voulait. « Je ne vous ai point



appelé, mon fils, lui dit Héli; allez vous recoucher. » La même chose étant arrivée trois fois de suite, Héli comprit que c'était Dieu qui appelait Samuel, et lui dit: « Si l'on t'appelle encore

une fois, tu répondras : Parle, Seigneur, ton serviteur t'écoute. » Samuel fit ce qu'Héli lui avait commandé, et Dieu lui dit : « Héli a négligé de corriger ses enfants; c'est pourquoi je lui ai annoncé qu'aucun d'eux ne parviendrait jusqu'à la vieillesse, car ce sont des méchants, et il s'est contenté de les reprendre sans les punir sévèrement comme il le devait. » Samuel aurait bien voulu taire cette vision au grand prêtre : mais Héli lui ayant commandé de lui dire la vérité, Samuel lui raconta ce que le Seigneur lui avait dit, et Héli répondit : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Depuis ce temps, le Seigneur fut avec Samuel, qui demeurait en Silo, et tout le peuple sut qu'il était un prophète.

SOPHIE.

Plus nous avançons dans l'histoire de la sainte Écriture, plus je la trouve belle. Il me paraît qu'Héli était un honnête homme ; c'est bien dommage qu'il eût des enfants méchants.

MADEMOISELLE.

C'était sa faute, ma chère, autrement Dieu ne la lui aurait pas reprochée. Il s'était contenté de les reprendre, et cela dans le temps qu'ils commettaient de grands crimes qui méritaient des châtiments plus sévères. Combien de pères et de mères seront malheureux pour n'avoir pas puni leurs enfants ! Vous voyez, mesdemoiselles, qu'il ne faut pas se fâcher contre vos parents et vos maîtres quand ils vous corrigent : ils y sont obligés, et Dieu les punirait bien sévèrement, s'ils ne le faisaient pas, comme vous verrez qu'il punit Héli.

HÉLÈNE.

Dieu menaça les enfants d'Héli de les faire périr avant qu'ils devinssent vieux ; c'est donc une punition de Dieu quand on meurt jeune ?

MADEMOISELLE.

Souvent, ma chère ; mais il arrive souvent aussi que la mort dans la jeunesse est un effet de la bonté de Dieu. Il enlève les enfants de ce monde avant qu'ils aient commis de grands péchés, s'il prévoit qu'ils en doivent commettre et devenir méchants.

Quelquefois aussi il y a des jeunes gens si vertueux, qu'ils sont mûrs pour le ciel dès leurs premières années. Je lisais l'autre jour qu'un prince qui devait être roi de Navarre mourut à seize ans; et on croyait qu'il avait été empoisonné en jouant de la flûte. C'était le plus beau jeune homme qu'on pût voir, et, à cause de sa beauté, on l'avait surnommé Phébus; mais il avait beaucoup de vertu, car, au lieu de murmurer de ce qu'il mourait si jeune, il dit, à ceux qui pleuraient auprès de son lit, ces belles paroles: «Mon royaume n'est pas de ce monde; ne me pleurez pas, je vais à mon père.» Vous voyez bien, mes enfants, que la mort de cet aimable prince était la récompense de sa piété. Dieu se hâtait de le couronner dans sa gloire. Il est bien tard; adieu, mes enfants, continuez à être bien sages et à bien apprendre.





VINGT-TROISIÈME DIALOGUE.

VINGT ET UNIÈME JOURNÉE.

(Il y a une nouvelle écolière à cette leçon, qu'on nomme Mlle Émilie, âgée de douze ans.)

SOPHIE.

Ma bonne amie veut bien, mesdemoiselles, que je vous répète une petite histoire que nous avons lue hier au soir ; je vais donc vous la raconter.

Il y avait une femme qui était bien méchante ; elle ne pouvait garder aucun domestique, elle les battait, et rendait son mari si malheureux, qu'elle le fit mourir de chagrin. Quoique cette femme fût encore jeune, et qu'elle fût très-riche, personne ne se présentait pour l'épouser, tant elle était haïe. A la fin, un gentilhomme du voisinage la demanda en mariage. Comme c'était un fort honnête homme, tout le monde le plaignit, et un de ses amis lui représenta qu'il allait faire la plus grande sottise du monde en épousant cette furie, qui le ferait mourir de chagrin. « Ne vous embarrassez de rien, lui répondit le gentilhomme ; avant qu'il soit un mois, je veux rendre cette femme douce comme un mouton. » Le mariage se fit dans le château de la dame, à quatre heures du matin. Au sortir de la chapelle, elle voulut monter à sa chambre pour faire sa toilette, car elle attendait une grande compagnie qu'elle avait

priée à dîner. Elle fut fort surprise lorsque son mari lui dit qu'il n'était pas nécessaire qu'elle s'habillât, parce qu'il était résolu de la mener dîner à sa terre, qui était à quatre lieues de là. « En vérité, monsieur, lui dit sa femme, je crois que vous êtes devenu fou; avez-vous oublié que nous attendons compagnie? — Je n'ai point de compte à vous rendre de mes actions, lui répondit le mari; accoutumez-vous à m'obéir sans raisonner, madame. Montez donc à cheval. » Cette femme, furieuse, dit à son mari qu'il pouvait partir tout seul, mais qu'assurément elle ne sortirait pas. Le gentilhomme, sans s'émouvoir, appela quatre grands laquais qu'il avait amenés avec lui, et leur dit : « Si madame ne monte pas à cheval de bonne grâce, liez-la sur le cheval. » Cette femme, outrée, voyant qu'elle n'était pas la plus forte, monta sur son cheval en vomissant mille injures contre son mari. Pendant ce temps, une chienne qu'il aimait beaucoup, vint le caresser. « Retire-toi, lui dit-il, je ne suis pas d'humeur à recevoir tes caresses. » Cette pauvre chienne, qui ne l'entendait pas, revint une seconde fois pour le caresser. « Oh! lui dit-il, je n'aime point qu'on s'obstine. » Et ayant pris un pistolet qui était à l'arçon de la



selle, il brûla la cervelle à cette pauvre bête. A ce spectacle,

la dame, effrayée, cessa de lui dire des injures. « Ce brutal-là, dit-elle, pourrait bien me traiter comme sa chienne. » Ils firent trois lieues sans dire un seul mot, mais le cheval de la femme ayant refusé de passer auprès d'un arbre qui lui faisait peur, son mari lui commanda de descendre; puis il dit au cheval: « Je t'apprendrai à obéir. » Et prenant son pistolet, il lui cassa la tête avec le plus grand sang-froid du monde. « Mon Dieu! ayez pitié de moi, disait tout bas la femme; que vais-je devenir seule avec cet enragé! il me tuera au premier moment. — J'ai changé de pensée, lui dit le gentilhomme, retournons au château; je ferai marcher mon cheval au petit pas, afin que vous puissiez me suivre; mais, comme je ne veux pas perdre la selle du cheval que j'ai tué, vous aurez la bonté de la porter sur vos épaules. » Cette femme, plus morte que vive, prit la selle, sans oser dire un seul mot, et arriva à son château suant à grosses gouttes. Pendant son absence, on avait donné congé à tous ses domestiques, et elle en trouva d'autres qu'elle ne connaissait pas et qui avaient une mine si terrible, qu'ils la faisaient trembler; elle eût bien voulu s'enfuir, mais il n'y avait pas moyen d'y penser. Son mari la fit dîner et souper sans qu'elle eût appétit; elle crut être morte quand il lui dit qu'elle pouvait monter dans sa chambre, parce qu'il voulait se coucher, car en même temps il prit ses pistolets. En entrant dans cette chambre, qu'elle regardait comme devant être son tombeau, il s'assit dans un fauteuil, et lui commanda de le déchausser. Elle obéit en silence. Ensuite son mari lui ayant dit de s'asseoir dans le même fauteuil, la déchaussa à son tour. « Il est bien juste, lui dit-il, que je vous rende le même service que j'ai reçu de vous; car telle est mon humeur: je traite les gens comme ils me traitent; c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Pour une brutalité que vous me ferez, je vous en rendrai quatre; mais aussi vous n'aurez pas pour moi la moindre complaisance que je ne vous la rende avec usure, c'est-à-dire beaucoup plus grande. Votre conduite réglera donc la mienne; il ne tiendra qu'à vous d'être la plus heureuse

de toutes les femmes avec moi. Mais souvenez-vous bien que si vous vouliez faire le diable comme vous l'avez fait avec le défunt, vous trouveriez en moi un diable cent fois plus méchant que vous. — Cela suffit, monsieur, lui dit la femme; tenez votre parole, je suis contente; si mes manières doivent régler les vôtres, comme je reconnais que cela est juste, je ne vous reverrai jamais tel que je vous ai vu aujourd'hui. » Effectivement cette femme fit de sérieuses réflexions sur sa conduite passée, et, fermement persuadée qu'elle avait trouvé plus méchant qu'elle, elle se détermina à se corriger, et elle y réussit au grand étonnement de tout le monde; en sorte qu'il n'y eut jamais un mariage plus heureux.

MADEMOISELLE.

Avouez, mesdemoiselles, que ce gentilhomme avait pris le bon parti. Vous voyez, par exemple, combien je suis douce envers vous: je ne vous ai jamais grondées; je puis pourtant vous assurer que si j'avais trouvé parmi vous une écolière qui ressemblât à cette dame j'aurais pris le même parti que ce gentilhomme, car il n'y a pas d'autre moyen de ranger celles qui ne veulent pas se corriger par la douceur. S'il plaît à Dieu, je n'aurai jamais besoin d'en venir aux extrémités: vous êtes toutes bonnes et dociles; j'espère que mademoiselle Émilie, qui vient passer quelques mois avec sa cousine Sophie, suivra vos bons exemples, et que nous serons toujours bonnes amies.

ÉMILIE.

Je l'espère, mademoiselle.

MADEMOISELLE.

Appelez-moi votre bonne amie comme les autres, ma chère. Venez m'embrasser, et ne soyez point timide avec moi; car, comme je vous l'ai dit, je veux être votre bonne amie, je suis celle de toutes ces demoiselles: elles font tout ce que je veux, je ne cherche qu'à leur faire plaisir. Demandez-le à Léonie, qui était autrefois méchante comme un petit démon, et qui est devenue si bonne fille, qu'elle est ma favorite aujourd'hui.

SOPHIE.

Ma bonne amie, si vous aimez mieux Léonie que moi, je serai jalouse.

MADEMOISELLE.

Je vous aime toutes de tout mon cœur, mesdemoiselles; il est vrai que j'ai un grand faible pour celles qui étaient un peu dragons, quand je suis venue à bout de les vaincre.

ÉMILIE.

Je pourrai donc devenir votre favorite.

MADEMOISELLE.

Comment, ma chère, seriez-vous un peu dragon?

ÉMILIE.

Maman vous l'a dit, c'est à cause de moi que vous avez fait répéter à Sophie l'histoire de cette méchante femme.

MADEMOISELLE.

Tenez, ma chère enfant, je ne veux pas vous tromper; vous l'avez deviné. Mais pourvu que vous ayez de la bonne volonté, je ne m'effraye point de vos défauts, nous les corrigerons. Soyez bien attentive à la leçon; peut-être trouverons-nous quelque chose dans ce qui va être répété qui vous encouragera à devenir bonne. Juliette, vous avez lu l'histoire de France; dites-nous combien il y a eu de différentes races sur le trône depuis l'établissement de la monarchie.

JULIETTE.

Il est vrai, mademoiselle, que j'ai lu l'histoire de France; mais je l'ai lue si vite, que je ne me souviens pas d'un mot : quand j'ai des livres, je suis comme un gourmand devant une bonne table, je voudrais les lire tous en une fois.

MADEMOISELLE.

Et comme le gourmand n'engraisse pas toujours, et qu'au contraire il a souvent des indigestions, vous vous donnez des indigestions de lecture qui ne vous rendent pas plus savante Il faut vous corriger de ce défaut, ma chère. Sophie lit moins que vous, mais elle tire plus de profit de ses lectures; elle va répondre à la question que je vous ai faite

SOPHIE.

Il y a eu en France trois maisons ou trois races : on nomme la première la race des Mérovingiens, de Mérovée, qui, par son esprit guerrier et ses exploits, mérita de donner son nom aux rois de la première race ; la seconde race est celle des Carlovingiens : on la nomme ainsi à cause de Charlemagne, quoique ce soit son père Pepin qui ait fait entrer la couronne dans sa maison ; et la troisième race est celle des Capétiens, qui a commencé sous Hugues Capet.



MADEMOISELLE

Retenez bien ceci, mesdemoiselles. Voyons maintenant comment nous partageons la France. On trouve au nord de la France les anciennes provinces de Flandre, Artois, Picardie, Normandie, Ile-de-France, Champagne, Lorraine et Alsace. Retenez bien ces provinces, mes enfants ; une autre fois je vous dirai ce qu'il y a de particulier dans chacune de ces provinces, ainsi que le nombre et les noms des départements qui leur correspondent depuis la nouvelle division de la France. Marie, dites-nous présentement votre histoire.

MARIE.

Les Philistins ayant déclaré la guerre aux Israélites, les bat-

tirent. Ces derniers firent venir l'arche du Seigneur dans leur camp; mais comme ils étaient méchants, Dieu ne les assista point : ils furent défaits. L'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, et les deux fils du grand prêtre Héli furent tués. Les Philistins firent porter l'arche dans le temple de leur faux dieu Dagon. Mais le matin ils trouvèrent que l'idole de Dagon était tombée, la face contre terre, devant l'arche. Ils la relevèrent, et le lendemain ils la trouvèrent encore contre terre; mais ses pieds et ses mains, qui étaient coupés, étaient sur le seuil de la porte. Depuis ils furent affligés de toutes sortes de maladies à cause de l'arche; ils la promenaient de ville en ville, et partout où elle entrait les hommes tombaient malades. Après avoir gardé l'arche pendant sept mois, ils la mirent sur un chariot, auquel ils attelèrent deux vaches qui avaient de jeunes veaux, et qui n'avaient jamais été attelées. Ces vaches, au lieu de retourner à leur écurie, prirent le chemin du pays des Israélites. Les Philistins avaient aussi mis sur le chariot des présents pour apaiser la colère du Seigneur. Les vaches s'arrêtèrent dans un lieu où les Bethsamites faisaient la moisson. Ils jetèrent des cris de joie quand ils virent l'arche; mais l'ayant examinée curieusement et sans respect, Dieu en fit mourir un grand nombre. On transporta l'arche dans une mai-



son où elle demeura vingt ans; et après ce temps les Israé-

lites se repentirent de leurs péchés, ils jetèrent hors de leurs maisons les idoles qu'ils avaient adorées. Le prophète Samuel ayant prié pour eux, ils obtinrent miséricorde. Depuis ce moment, ils furent toujours victorieux des Philistins, et Samuel les jugeait au nom du Seigneur. Samuel étant devenu vieux, ses enfants jugèrent le peuple à sa place; mais ils ne ressemblaient point à leur père, car ils étaient méchants, et prenaient de l'argent pour condamner les innocents et pardonner aux coupables. Les Israélites dirent à Samuel : « Donnez-nous un roi pour nous gouverner comme les autres nations. » Cette demande affligea Samuel : mais le Seigneur lui dit : « Ce n'est pas toi que le peuple a rejeté, c'est moi; explique-leur à quoi ils s'engagent en demandant un roi, et ensuite donne-leur-en un. Il prendra leurs fils pour les faire courir devant son chariot: Il obligera leurs filles à être ses servantes. Il prendra la dixième partie de leurs biens, leurs champs et leurs vignes, pour les donner à ses serviteurs. Alors ils crieront vers moi, qui suis le Seigneur, contre le roi qu'ils auront choisi, mais je ne les écouterai pas. » Samuel représenta toutes ces choses aux Israélites; mais comme ils s'obstinèrent à demander un roi, Dieu dit à Samuel de préparer un sacrifice, et qu'il lui enverrait celui qu'il avait choisi. Il y avait un homme de la tribu de Benjamin, nommé Saül, qui était beau de visage, et plus grand que tous les jeunes gens de son âge. Le père de Saül, ayant perdu ses ânesses, commanda à son fils de les aller chercher, et il courut fort loin avec son serviteur pour les trouver. Après avoir cherché longtemps, son serviteur lui dit : « Allons consulter Samuel, qui est l'homme de Dieu. » Et Samuel, ayant invité Saül à souper, lui fit donner la meilleure part, et le mena ensuite sur le haut de la maison; là il répandit sur lui une fiole d'huile, et lui dit que Dieu l'avait choisi pour gouverner son peuple. Et comme Saül lui répondit qu'il était de la dernière des tribus du peuple, Samuel lui donna plusieurs signes pour lui prouver son élection, et lui dit, entre autres choses : « Vous rencontrerez au sortir d'ici une troupe de prophètes; vous vous mêlerez avec eux et vous prophétiserez;

ensuite vous m'attendrez pendant sept jours pour offrir un sacrifice au Seigneur. » Saül, étant sorti, rencontra les prophètes, et l'esprit de Dieu l'ayant rempli, il devint un autre homme. Ceux qui le connaissaient furent tout étonnés de l'entendre prophétiser, en disant : « Saül entre les prophètes! » Ce qui a passé en proverbe. Cependant Samuel ayant assemblé le peuple, on tira au sort, et il tomba sur Saül, qu'on eut bien de la peine à trouver, car il s'était caché.

LÉONIE.

Je vous prie, ma bonne amie, pourquoi Saül se cachait-il pour ne pas être roi? Tous les hommes souhaitent de l'être.

MADEMOISELLE.

Ce sont des aveugles qui ne connaissent ni les périls ni les devoirs de la royauté. Il s'est trouvé des hommes parmi les païens qui ont fait comme Saül, et on a eu beaucoup de peine à les déterminer à recevoir la couronne. Un roi est l'homme chargé du bonheur du peuple, auquel il doit sacrifier toutes ses inclinations et tous ses plaisirs. Un bon roi n'en doit point avoir d'autres ; mais il est d'autant plus malheureux, qu'il ne fait pas tout le bien qu'il souhaiterait faire, et qu'on se sert de son nom pour faire souvent beaucoup de mal. Continuez, Léonie.

LÉONIE.

Saül régna paisiblement pendant deux ans; mais son fils Jonathas ayant attaqué les Philistins, ceux-ci assemblèrent une armée innombrable contre les Israélites. Le plus grand nombre, effrayé, se cacha, et les autres se réunirent auprès de Saül. Or Samuel avait dit à Saül : « Vous m'attendrez pour sacrifier au Seigneur. » Saül attendit sept jours; mais voyant que Samuel ne venait point, que ses soldats désertaient, il offrit seul le sacrifice. A peine fut-il achevé, que Samuel arriva, et dit à Saül : « Si vous eussiez obéi à ce que le Seigneur vous a commandé par ma bouche, la couronne serait restée dans votre famille; mais parce que vous avez désobéi, le Seigneur vous rejette, et a choisi un autre roi selon son cœur. » Cette parole affligea Saül, qui se prépara pourtant à combattre les Philistins.

JULIETTE.

Mais, ma bonne amie, Saül avait attendu Samuel pendant sept jours; il avait raison d'offrir le sacrifice, puisque tous ses soldats s'en allaient : qu'aurait-il fait seul contre les Philistins?

MADEMOISELLE.

Le Seigneur, auquel il aurait obéi, aurait été avec lui, ma chère; et son secours vaut mieux que des millions de soldats. Quand Dieu commande, il faut nous soumettre. Saül désobéit, parce qu'il perdit la confiance en Dieu; n'était-ce pas une grande ingratitude de sa part? Continuez, Hélène.

HELÈNE.

Les Philistins avaient leur camp proche de celui des Israélites; et Jonathas, plein de confiance en Dieu, quand il demanda du secours, fut dans leur camp suivi d'un seul homme : il tua vingt Philistins, et Dieu les frappa d'une telle crainte, qu'ils s'entre-tuaient ou jetaient leurs armes pour fuir plus vite. Saül les poursuivit, et dit : « Maudit soit celui qui mangera avant que j'aie fini de vaincre mes ennemis! » Le peuple était très-fatigué, et avait une grande faim; mais quoiqu'il passât dans un bois où il y avait beaucoup de miel, personne n'osa y toucher. Jonathas, qui ne savait pas les paroles que son père avait dites, se trouva mal de



besoin, et prit un rayon de miel au bout de sa baguette; ce petit secours le fortifia. Quelqu'un lui ayant dit le serment que

son père avait fait, il le blâma. Cependant, après la victoire, Saül consulta Dieu pour savoir s'il devait encore combattre les Philistins; mais le Seigneur ne lui répondant point, il connut par là que quelqu'un avait manqué au serment qu'il avait fait. Il tira au sort pour connaître le coupable, et le sort tomba sur Jonathas. Saül voulait le faire mourir, mais le peuple s'y opposa, et força le roi de lui accorder sa grâce.

LÉONIE.

Je mourais de peur que Saül ne fît mourir Jonathas; il n'était pas coupable, puisqu'il ne savait pas le serment que son père avait fait.

MADEMOISELLE.

Cela est vrai, ma chère; mais il avait pris la liberté de murmurer contre son père, à cause du serment qu'il avait fait : cette faute devait être punie, et elle le fut par la frayeur qu'il eut de mourir. Admirez la conduite de ce jeune prince. Il commence par s'adresser au Seigneur, et, plein de confiance en son secours, il ne craint point d'attaquer une grande armée n'ayant qu'un seul homme avec lui. Que ne ferions-nous pas par le secours de la prière et de la confiance en Dieu? Allons, Émilie, c'est là où il faut chercher du secours; vous avez un grand nombre d'ennemis à combattre : l'orgueil, l'entêtement, la colère. Vous n'en viendrez pas à bout, si vous êtes toute seule; mais si Dieu combat avec vous comme avec Jonathas et avec les Israélites, vous remporterez certainement la victoire, et cela sans avoir autant de peine que vous vous l'imaginez.

ÉMILIE.

On vous a fait un joli portrait de mon caractère; mais on ne vous a pas dit que souvent on me force à me mettre en colère. Après tout, mademoiselle, chacun a son caractère, et je vous assure que celles qui parlent du mien en ont encore un plus mauvais.

MADEMOISELLE.

Ce que vous dites là n'est pas bien, ma chère; vous savez que vous devez du respect à celles qui m'ont avertie.

ÉMILIE.

Je sais que je dois du respect à ma mère; mais elle ne vous aurait rien dit, si ma femme de chambre ne l'avait pas fait parler, et je ne crois pas devoir du respect à une servante.

MADEMOISELLE.

Vous êtes dans l'erreur, mademoiselle. La personne que votre mère a mise auprès de vous, et qu'il vous plaît d'appeler une servante, a reçu ordre de votre mère de veiller sur votre conduite, et par conséquent elle tient sa place et vous lui devez du respect; j'ajoute même que vous en devez à tout le monde, et que, si vous ne changez pas votre caractère, personne ne vous en devra.

ÉMILIE.

Je suis d'un rang qui me donnera les moyens de me faire respecter, quand même on ne le voudrait pas.

MADEMOISELLE.

Puisque vous me forcez à vous dire des vérités dures, je vous avertis, mon enfant, que, loin d'avoir aucun respect pour votre rang, ni pour votre personne, je vous méprise plus que les femmes qui vendent du poisson par les rues, vous n'avez au-dessus d'elles que votre orgueil; or, c'est un titre qui n'inspire du respect à personne... Je vous prie, mademoiselle, de ne point travailler quand je vous parle, et de m'écouter avec attention.

EMILIE.

Je ne fais point de mal en travaillant, cela m'amuse, et c'est par mauvaise humeur que vous voulez me priver de ce plaisir; mais je ne laisserai pas pour cela de continuer.

MADEMOISELLE.

Il y a du mal à travailler, quand une personne à qui vous

devez du respect vous parle ; et vous m'en devez, mademoiselle, aussi bien que de l'obéissance.

ÉMILIE en riant.

Moi je vous dois du respect et de l'obéissance !

MADEMOISELLE.

Oui, mademoiselle ; et certainement si vous m'en manquez, ce sera intérieurement, car je ne le souffrirai pas. Je commence par vous montrer que je suis votre maîtresse ici, en jetant votre ouvrage au feu. Je suis charmée que vous donniez dès le premier jour un échantillon de votre méchanceté ; je commencerai aussi à vous montrer ce que je sais faire. Vous êtes comme cette méchante femme dont je vous ai fait raconter l'histoire, que vous avez trouvée plus méchante que vous. Je ne me flatte plus de vous rendre bonne, mais au moins je suis sûre de vous rendre la plus malheureuse de toutes les créatures. Pour commencer, je vous avertis que vous resterez tout le jour avec des personnes de votre sorte, c'est-à-dire sans éducation, et que vous mangerez avec les servantes de cuisine.

LÉONIE à ÉMILIE.

Ma chère, si vous voyiez combien vous êtes devenue laide depuis que vous parlez insolemment à ma bonne amie, vous lui demanderiez pardon tout à l'heure.

MADEMOISELLE.

Laissez-la, Léonie, elle ne mérite pas qu'on s'intéresse à elle. Je suis pourtant charmée, mes enfants, que cela se soit passé devant vous. Cette leçon vous fera plus de bien que tout ce que je pourrais vous dire contre l'orgueil.

LÉONIE.

Ma bonne amie, quand je pense que j'étais comme cela il y a sept mois, cela me fait trembler. Que je vous ai d'obligations de m'avoir aidée à me corriger !

MADEMOISELLE.

Vous aviez de la bonne volonté, mon enfant ; d'ailleurs vous n'aviez que sept ans : le dragon d'orgueil qui était dans votre

cœur était encore tout petit; nous l'avons étranglé facilement. Mais le dragon de cette malheure créature est fort, il a treize ans, et il l'étranglera elle-même au premier jour... Qu'avez-vous à pleurer, Sophie?

SOPHIE.

Ma bonne amie, vous savez que j'aime ma cousine de tout mon cœur; jugez combien je suis affligée de la voir si méchante! Est-ce donc qu'elle est déjà trop âgée pour se corriger?

MADEMOISELLE.

Il n'est jamais trop tard, ma chère; mais il est vrai qu'elle aura plus de peine à se corriger aujourd'hui qu'elle n'en aurait eu hier, et que cela sera plus difficile de jour en jour. Je vous recommande à toutes de prier beaucoup Dieu pour elle, afin qu'il la convertisse.

JULIETTE.

De tout mon cœur, ma bonne amie; mais peut-être qu'elle a du regret à présent de toutes les sottises qu'elle a faites?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère, je m'y connais; elle crève d'orgueil actuellement; elle fait ce qu'elle peut pour paraître gaie, parce qu'elle croit me braver par là, et elle étouffe d'envie de pleurer. La pauvre enfant croit me donner du chagrin, et elle m'en donne effectivement, car elle se fait un grand tort à elle-même. Pour moi, qui ne m'intéresse à elle que par charité, si son orgueil ne blessait pas son âme que j'aime, je lui pardonnerais de tout mon cœur les sottises qu'elle m'a dites: cela ne m'a pas donné la fièvre, ni mal à la tête; elle m'en dirait cent fois davantage que cela ne pourrais me faire tort. Adieu, mesdemoiselles; je suis fâchée que cela nous ait dérangées : j'avais un joli conte à vous dire, je le garde pour la première fois.

SOPHIE, embrassant mademoiselle de La Feuillade.

Ma chère amie, pour l'amour de Dieu, ne laissez pas ma cousine dans son orgueil; pardonnez-lui. Mon Dieu! si elle mourait cette nuit, que deviendrait-elle?

MADEMOISELLE.

Mais, ma chère, quand je lui pardonnerais, le bon Dieu ne lui pardonnera pas si elle n'a pas de regret. (*Émilie se jette dans*



les bras de l'institutrice en pleurant.) Voilà l'orgueil qui crève. Courage, mon enfant! Avez-vous regret à votre faute?

ÉMILIE.

A quoi cela servirait-il? vous dites que je suis trop vieille pour me corriger.

MADEMOISELLE.

Je ne dis pas cela, mon enfant; mais je dis que vous aurez plus de peine qu'une autre. Si vous vouliez me promettre de faire tout ce que je vous dirai, je pourrais vous promettre aussi qu'avec le temps vous deviendrez bonne.

ÉMILIE.

Je ne sais pas ce que je veux; je vois bien que je suis un monstre d'orgueil, que ces demoiselles doivent me mépriser, que vous devez me haïr, et que je me hais moi-même.

MADEMOISELLE.

C'est déjà quelque chose que de savoir tout cela, mon

enfant. Prenez courage. Vous avez une occasion de vous corriger que vous ne trouverez jamais, profitez-en. D'ailleurs, considérez combien vous serez malheureuse si vous ne le faites pas. Votre mère vous a abandonnée à ma discrétion; je trahirais sa confiance si je vous laissais avec vos défauts. Me voilà donc dans la nécessité de vous tourmenter misérablement; car il est bien sûr que j'offenserais Dieu si je vous laissais telle que vous êtes. Ne vaudrait-il pas mieux que nous fussions bonnes amies, et que nous travaillassions toutes les deux à vous corriger petit à petit? D'ailleurs tout ce que je vous dirai, ce sera par amitié, non pas pour vous donner du chagrin; je n'aime pas à gronder, et je vous assure que je serai malade de ce que j'ai fait aujourd'hui.

ÉMILIE.

Mais si je vous promets de me corriger, me ferez-vous manger avec la servante à la cuisine?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, vous y mangerez ce soir, pour punir la sottise que vous avez faite aujourd'hui. Quand on a véritablement envie de se corriger, on fait de bon cœur les choses qu'on nous ordonne pour cela.

SOPHIE.

Permettez-moi d'y manger aussi, ma bonne amie, afin qu'elle ne soit pas si honteuse.

MADEMOISELLE.

Je loue votre charité, mon enfant; mais il ne faut pas diminuer sa peine, elle mérite de la souffrir. Elle s'est abaissée au-dessous de cette servante par son orgueil, et je vous assure qu'elle est actuellement la dernière des créatures aux yeux de Dieu. Il faut donc qu'elle rachète son rang par cette réparation: cela lui attirera la grâce du bon Dieu pour devenir meilleure; mais pour cela il faut qu'elle le fasse de bon cœur... Émilie, je vous laisse la maîtresse là-dessus; mais pensez-y bien, j'ai dans l'esprit que cela vous corrigera. Vous avez lu l'Évangile, Émilie; n'avez-

vous pas vu que Jésus-Christ, qui est le roi du ciel et de la terre, est né dans une étable? Il a pris des pauvres pour compagnons, et celui qui passait pour son père était un pauvre charpentier, quoiqu'il fût de la famille royale.

ÉMILIE.

Allons, je prends une bonne résolution. Oui, ma bonne amie, je souperai avec la servante, à la cuisine.

MADEMOISELLE.

De bon cœur?

EMILIE.

Oui, de bon cœur.

MADEMOISELLE.

Venez m'embrasser, mon enfant; faisons la paix. Je commence à espérer, puisque vous vous êtes soumise généreusement à la pénitence que je vous ai imposée; je vous en dispense pour cette fois, et je me contente de votre obéissance.

ÉMILIE.

Vous êtes bien bonne de me pardonner; je vous assure que cela me rend toute honteuse, d'avoir pu vous donner du chagrin.

MARIE, sautant de joie.

Et moi je suis si contente de voir qu'Émilie est devenue bonne, que je lui pardonne de bon cœur le tort qu'elle nous a fait, en empêchant ma bonne amie de nous dire un conte.

MADEMOISELLE.

Marie en revient toujours à ses contes; elle les aime passionnément.

MARIE.

Cela est vrai, mademoiselle. Mais vous nous avez dit que celui qui passait pour le père de Jésus-Christ était de la famille royale; comment donc se pouvait-il faire qu'il fût charpentier?

JULIETTE.

Cela arrive quelquefois, ma chère; et je me souviens d'avoir vu dans l'histoire ancienne qu'il y avait un homme de la famille royale de Sidon qui était jardinier.

MARIE.

Ma bonne amie, voulez-vous permettre à Juliette de nous raconter cette histoire ?

MADEMOISELLE.

Volontiers, mon enfant.

JULIETTE.

Il y avait un roi nommé Alexandre, dont le favori se nommait Éphestion. Ce roi vint dans la ville de Sidon, et les Sidoniens le prièrent de leur donner un roi de sa main. Alexandre dit à Éphestion : « Je vous donne cette couronne ; vous pouvez en faire présent à quelqu'un de vos amis. » Éphestion logeait chez deux gentilshommes qui étaient frères et fort honnêtes gens. Il leur dit qu'Alexandre lui ayant permis de disposer de la couronne, il ne pouvait mieux faire que de la donner à l'un d'eux. Les deux frères le remercièrent de sa bonne volonté ; mais ils lui dirent que, selon leurs lois, ils ne pouvaient pas monter sur le trône, parce qu'ils n'étaient pas de la famille royale. Éphestion fut charmé du respect que ces dignes frères avaient pour les lois de leur pays. Il leur dit qu'il avait une telle confiance dans leur vertu, qu'il leur remettait cette couronne qu'ils refusaient, pour la donner à quelqu'un qui fût du sang royal et honnête homme. Il y avait dans la ville un homme de la famille royale, mais qui était devenu si pauvre, qu'il n'avait pour tout bien qu'un petit jardin qu'il cultivait lui-même, afin de gagner sa vie. Les deux frères furent à la maison de cet homme, qui se nommait Abdalonyme. Ils le trouvèrent avec un mauvais habit, et lui dirent : « Quittez cet ouvrage qui n'est pas digne de vous, et venez occuper le trône de vos pères. » Abdalonyme crut que ces hommes se moquaient de lui, et il leur dit : « Il n'est pas honnête de venir dans ma maison pour vous moquer de moi, parce que je suis pauvre. » Les deux frères, voyant qu'il ne voulait pas croire ce qu'ils lui disaient, lui arrachèrent ses méchants habits, et lui mirent une robe royale qu'ils avaient apportée. Alexandre, ayant appris cette aventure, eut envie de voir cet homme. Abdalonyme

parut devant lui avec une modeste fermeté ; et Alexandre lui



ayant demandé comment il supporterait sa nouvelle dignité, ce vieillard lui répondit ces belles paroles : « Plaise aux dieux que » je supporte ma grandeur avec autant de courage que ma pau- » vreté ! jusqu'à présent mes bras ont fourni à ma nourriture, et » tant que je n'ai rien eu, je n'ai manqué de rien. » Alexandre admira cette réponse, et fit de grands présents au roi de Sidon, auquel il accorda son estime.





VINGT QUATRIÈME DIALOGUE.

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.

Je vous ai promis un conte, mes enfants ; je veux vous tenir parole. Mais auparavant je veux vous dire qu'Émilie a été douce comme un mouton, et qu'elle n'a fait qu'une seule faute qu'elle a réparée sur-le-champ : aussi je l'aime de tout mon cœur ; et elle me disait ce matin qu'elle n'avait jamais été si contente dans toute sa vie que pendant ces trois jours. Au reste, si elle peut corriger son orgueil et sa colère, comme je l'espère, elle deviendra fort aimable ; car elle aime l'étude, elle ne manque pas d'esprit, et a le cœur très-bon.

ÉMILIE.

Vous êtes bien bonne de m'encourager.

MADEMOISELLE.

Je vous assure, ma chère, que je ne serai jamais plus aise que quand je pourrai vous louer avec justice ; cela est bien plus agréable que de gronder. Écoutez donc ce conte, mes enfants.

Il y avait une fois une fée qui voulait épouser un roi ; mais comme elle avait une fort mauvaise réputation, le roi aima mieux s'exposer à toute sa colère que de devenir le mari d'une femme que personne n'estimait : car il n'y a rien de si fâcheux

pour un honnête homme que de voir sa femme méprisée. Une bonne fée, qu'on nommait *Diamantine*, fit épouser à ce prince une jeune princesse qu'elle avait élevée, et promit de le défendre contre la fée *Furie*. Mais peu de temps après, Furie ayant été nommée reine des fées, son pouvoir, qui surpassait de beaucoup celui de Diamantine, lui donna le moyen de se venger. Elle se trouva aux couches de la reine, et doua un fils qu'elle mit au monde d'une laideur que rien ne peut surpasser. Diamantine, qui s'était cachée dans la ruelle du lit de la reine, essaya de la consoler lorsque Furie fut partie. « Ayez bon courage, lui dit-elle; malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez *Spirituel;* et non-seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. Cependant le petit prince était si laid, qu'on ne pouvait le regarder sans frayeur; soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisait de si laides grimaces, que les petits enfants qu'on lui amenait pour jouer avec lui en avaient peur, et disaient que c'était la bête. Quand il fut raisonnable, tout le monde souhaitait de l'entendre parler, mais on fermait les yeux; et le peuple, qui ne sait pas la plupart du temps ce qu'il veut, prit pour Spirituel une haine si forte, que, la reine ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier : car dans ce pays-là le peuple avait droit de se choisir un maître.



Spirituel céda sans murmure la couronne à son frère; et, rebuté de la sottise des hommes, qui n'estiment que la beauté du corps sans se soucier de celle de l'âme, il se retira dans une solitude où, s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'était pas là le compte de la fée Furie, elle voulait qu'il fût misérable, et voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre son bonheur.

Furie avait un fils nommé *Charmant;* elle l'adorait, quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle voulait le rendre heureux, à quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui était parfaitement belle; mais afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtise de Charmant, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse, qu'on appelait *Astre,* vivait avec Charmant, et quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avait jamais pu leur apprendre à lire. Furie fit peindre la princessse, et porta elle-même son portrait dans une petite maison où Spirituel vivait avec un seul domestique. La malice de Furie lui réussit; et, quoique Spirituel sût que la princesse Astre était dans le palais de son ennemie, il en devint si épris, qu'il résolut d'y aller: mais en même temps, se souvenant de sa laideur, il vit bien qu'il était le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il était sûr de paraître horrible aux yeux de cette belle fille. Il résista longtemps au désir qu'il avait de la voir; mais enfin sa passion l'emporta sur sa raison. Il partit avec son valet. Astre se promenait dans le jardin avec Diamantine sa gouvernante. Lorsqu'elle vit approcher le prince, elle voulut s'enfuir, mais Diamantine l'en ayant empêchée, elle cacha sa tête dans ses deux mains, et dit à la fée: « Ma bonne, faites sortir ce vilain homme, il me fait mourir de peur. » Ce prince voulut profiter du moment où elle avait les yeux fermés pour lui faire un compliment bien arrangé, mais c'était comme s'il eût parlé latin, elle était trop bête pour le comprendre. En même temps, Spirituel entendit Furie qui riait de toute sa force en se moquant de lui. « Vous en avez assez fait la première fois, dit-elle au prince; vous pouvez vous retirer dans

un appartement que je vous ai fait préparer, et d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout à votre aise. » Vous croyez peut-être que Spirituel s'amusa à dire des injures à cette méchante femme? mais il avait trop d'esprit pour cela ; il savait qu'elle ne cherchait qu'à le fâcher, et il ne lui donna point le plaisir de se mettre en colère. Il était trop affligé; mais ce fut bien pis lorsqu'il entendit une conversation d'Astre avec Charmant; car elle dit tant de bêtises, qu'elle ne lui parut plus si belle de moitié, et qu'il prit la résolution de l'oublier et de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de Diamantine. Quelle fut sa surprise lorsque cette fée lui dit qu'il ne devait point quitter le palais, et qu'elle savait un moyen de le faire aimer de la princesse! « Je vous suis bien obligé, madame, lui répondit Spirituel; mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'Astre est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas: la fée Furie m'a guéri en me faisant entendre une de ses conversations; j'emporterai son portrait, qui est admirable, parce qu'il garde toujours le silence.— Vous avez beau faire le dédaigneux, dit Diamantine, votre bonheur dépend d'épouser la princesse.— Je vous assure, madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je ne devienne sourd, encore faudrait-il que je perdisse la mémoire, autrement je ne pourrais m'ôter de l'esprit cette conversation. J'aimerais mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela était possible, qu'une stupide avec laquelle je ne pourrais avoir une conversation raisonnable, et qui me ferait trembler quand je serais en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence toutes les fois qu'elle ouvrirait la bouche.— Votre frayeur me divertit, lui dit Diamantine; mais, prince, apprenez un secret qui n'est connu que de votre mère et de moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aimeriez le mieux; ainsi vous n'avez qu'à souhaiter. Astre peut devenir la personne la plus spirituelle; elle sera parfaite alors: car elle est la meilleure enfant du monde, et a le cœur fort bon.— Ah! ma-

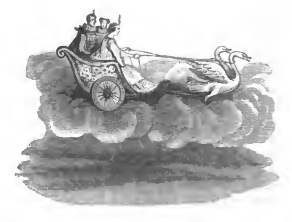
dame, dit Spirituel, vous allez me rendre bien misérable : Astre va devenir trop aimable pour mon repos, et je le serai trop peu pour lui plaire; mais n'importe, je sacrifie mon bonheur au sien, et je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. — Cela est bien généreux, dit Diamantine ; mais j'espère que cette belle action ne demeurera pas sans récompense. Trouvez-vous dans le jardin du palais à minuit; c'est l'heure où Furie est obligée de dormir, et pendant trois heures elle perd toute sa puissance. » Le prince s'étant retiré, Diamantine fut dans la chambre d'Astre; elle la trouva assise, la tête appuyée dans ses mains, comme une personne qui rêve profondément. Diamantine l'ayant appelée, Astre lui dit : « Ah! madame, si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi, vous seriez bien surprise. Depuis un moment, je suis comme dans un nouveau monde : je réfléchis, je pense ; mes pensées s'arrangent dans une forme qui me donne un plaisir infini, et je suis bien honteuse en me rappelant ma répugnance pour les livres et les sciences. — Eh bien, lui dit Diamantine, vous pourrez vous en corriger : vous épouserez dans deux jours le prince Charmant, et vous étudierez ensuite tout à votre aise. — Ah! ma bonne, répondit Astre en soupirant, serait-il bien possible que je fusse condamnée à épouser Charmant ? Il est si bête, si bête, que cela me fait trembler. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi je n'ai pas connu plus tôt la bêtise de ce prince? — C'est que vous étiez



vous-même une sotte, dit la fée. Mais voici justement le prince Charmant. » Effectivement il entra dans sa chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. « Tenez, dit-il, je viens de laisser mon maître dans une grande colère, parce qu'au lieu de dire ma leçon, j'ai été dénicher ce nid. — Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit Astre; n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne sache pas lire? — Oh! vous m'ennuyez aussi bien que lui, répondit Charmant; j'ai bien affaire de toute cette science : moi j'aime mieux un cerf-volant, ou une boule, que tous les livres du monde, Adieu; je vais jouer au volant. — Et je serai la femme de ce stupide? dit Astre lorsqu'il fut sorti; je vous assure, ma bonne, que j'aimerais mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence de lui à ce prince que j'ai vu tantôt! Il est vrai qu'il est bien laid; mais quand je me rappelle son discours, il me semble qu'il n'est plus si horrible. Pourquoi n'a-t-il pas le visage de Charmant! Mais après tout, que sert la beauté du visage? Une maladie peut l'ôter, la vieillesse la fait perdre à coup sûr; et que reste-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'esprit? En vérité, ma bonne, s'il fallait choisir, j'aimerais mieux ce prince, malgré sa laideur, que ce stupide qu'on veut me faire épouser. — Je suis bien aise de vous voir penser d'une manière si raisonnable, dit Diamantine; mais j'ai un conseil à vous donner. Cachez soigneusement à Furie tout votre esprit; tout est perdu si vous lui laissez connaître le changement qui s'est fait en vous. » Astre obéit à sa gouvernante; et sitôt que minuit fut sonné, la bonne fée proposa à la princesse de descendre dans les jardins. Elles s'assirent sur un



banc, et Spirituel ne tarda pas à les joindre. Quelle fut sa joie lorsqu'il entendit parler Astre, et qu'il fut convaincu qu'il lui avait donné autant d'esprit qu'il en avait lui-même! Astre, de son côté, était enchantée de la conversation du prince; mais lorsque Diamantine lui eut appris l'obligation qu'elle avait à Spirituel, sa reconnaissance lui fit oublier sa laideur, quoiqu'elle le vît parfaitement, car il faisait clair de lune. « Que je vous ai d'obligation! lui dit-elle; comment pourrais-je m'acquitter envers vous? — Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'épouse de Spirituel; il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté qu'il vous a donné d'esprit. — J'en serais bien fâchée, répondit Astre : Spirituel me plaît tel qu'il est, je ne m'embarrasse guère qu'il soit beau : il est aimable, cela me suffit. — Vous venez de finir ses malheurs, dit Diamantine. Si vous eussiez succombé à la tentation de le rendre beau, vous seriez sous le pouvoir de Furie; mais à présent vous n'avez rien à craindre de sa rage.



Je vais vous transporter dans le royaume de Spirituel; son frère est mort, et la haine que Furie avait inspirée contre lui au peuple ne subsiste plus. » Effectivement on vit revenir Spirituel avec joie; et il n'eut pas demeuré trois mois dans son royaume

qu'on s'accoutuma à son visage, mais on ne cessa jamais d'admirer son esprit.



LÉONIE.

Mais pourquoi la princesse ne donna-t-elle pas la beauté à Spirituel? car elle ne savait pas que cela la remettrait sous la puissance de Furie?

MADEMOISELLE.

C'est qu'Astre était devenue une personne d'esprit, et qu'une fille qui a du bon sens ne se soucie pas d'épouser un bel homme.

JULIETTE.

Pourquoi cela, ma bonne amie?

MADEMOISELLE.

C'est que presque toujours un bel homme est un sot, tout amoureux de sa propre figure, et tout occupé du soin de son ajustement, comme une femme: or vous sentez bien qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un homme comme cela?

EMILIE.

Cela est vrai, ma bonne amie; je connais un monsieur qu'on appelle...

MADEMOISELLE.

Il ne faut pas nommer les personnes quand on veut en dire

quelque chose de mal. Finissez donc ce que vous vouliez nous dire.

ÉMILIE.

Eh bien, il met trois heures tous les jours à s'ajuster, comme ferait une femme, outre son nom, que je ne dirai pas, on l'appelle Narcisse.

HÉLÈNE.

Que veut dire ce nom, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE.

Narcisse est un personnage mythologique. C'était d'après la fable, un jeune homme extrêmement beau, qui devint amoureux de sa propre figure qu'il voyait dans une fontaine bien claire. Il appelait cette belle figure, qui ne pouvait pas venir, comme vous pensez bien; et il eut tant de douleur de ne pouvoir la faire sortir de l'eau, qu'il en mourut, et les dieux le changèrent en fleur. Depuis ce temps, quand un homme aime trop sa figure, on l'appelle Narcisse... Disons présentement un mot de géographie. Quel est ce royaume qu'on trouve au nord-est de la France? Répétez-moi cela Sophie.

SOPHIE.

La Belgique, qui, sous le nom de Pays-Bas, appartenait autrefois à la maison d'Autriche,

MARIE.

Qu'est-ce que cela veut dire, la maison d'Autriche?

MADEMOISELLE.

C'est comme qui dirait la famille d'Autriche. Pour bien entendre la géographie historique, il faut connaître les *principales familles de l'Europe*, je ne veux parler que de celles des principaux rois. Les deux premières maisons ou familles souveraines de l'Europe sont celles d'Autriche et de Bourbon, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Une autre fois j'entrerai dans de plus longs détails à cet égard, et vous ferai connaître les autres familles régnantes, toutes plus ou moins illustres, selon leur degré d'ancienneté ou de grandeur.

LÉONIE.

Permettez-moi de vous dire une chose, ma bonne amie. Vous

me disiez l'autre jour que vous ne faisiez pas grand cas de mon titre; cependant vous nous faites remarquer aujourd'hui qu'il y a des maisons plus anciennes et plus grandes les unes que les autres : c'est donc quelque chose d'être sorti d'une grande maison?

MADEMOISELLE.

Certainement, ma chère, c'est quelque chose. Vous savez que tous les hommes sont sortis de Noé : ils sont donc tous égaux par leur nature, et sont parents, comme tous les Israélites l'étaient entre eux. Mais les hommes, qui sont égaux par leur nature, ne le sont pas par les qualités de l'âme, du corps et de l'esprit, et voilà ce qui a produit la noblesse. Il était juste d'honorer particulièrement ceux qui étaient meilleurs que les autres, ou qui avaient quelques talents qu'ils faisaient servir à rendre leurs frères plus heureux. Ces hommes-là furent donc honorés avec justice; et pour encourager leurs enfants à leur ressembler, aussi bien que par respect pour la mémoire de leurs pères, on les honora aussi. C'est donc quelque chose d'être sorti d'une famille noble et ancienne; car cela suppose qu'on a eu quelque grand-père qui a eu des talents, ou des vertus supérieures aux autres; mais remarquez que cela oblige les enfants à suivre l'exemple de leurs pères, sans quoi il ne serait pas juste de les honorer pour les vertus d'autrui. Concevez cela par un exemple. Nous avons en France un préjugé très-mauvais : s'il se trouve dans une famille un scélérat, toute la famille est déshonorée, quand même elle serait composée des plus honnêtes gens du monde; et personne ne voudrait épouser une fille ou une sœur d'un homme qui aurait été traîné au supplice.

LÉONIE.

Mais cela est fort injuste : ce n'est pas ma faute si mon père, mon frère, ou mon cousin, est un malhonnête homme; on ne doit me mépriser que pour mes propres actions.

MADEMOISELLE.

Et il ne serait pas juste non plus de vous honorer pour les

actions d'autrui, et seulement parce que vos ancêtres étaient honnêtes gens et avaient un mérite supérieur. C'est une chose estimable que d'être née d'une ancienne maison; mais il est mille fois plus glorieux de faire entrer la noblesse dans sa maison par une action héroïque que de la trouver tout établie, et de ne rien faire pour la soutenir.

JULIETTE.

On ne doit donc pas de respect aux rois et aux grands seigneurs quand ils ne sont pas vertueux?

MADEMOISELLE.

Il y a deux sortes de respects, mes enfants. Celui qui est dans le cœur et qu'on a pour les personnes vertueuses: or celui-là n'est dû qu'aux honnêtes gens, et nous ne devons pas l'avoir pour les rois et les grands qui déshonorent leur rang par leurs vices. Mais il y a un respect extérieur, qui consiste à obéir aux rois et aux magistrats, parce qu'ils tiennent la place de Dieu sur la terre. Le bon ordre exige qu'on conserve ce second respect, c'est-à-dire qu'on doit honorer le titre, l'autorité et le rang, dans le temps même qu'on méprise souverainement la personne. Mais il est temps de répéter nos histoires. Commencez, Hélène.

HÉLÈNE.

Samuel ordonna à Saül, de la part de Dieu, de faire la guerre aux Amalécites, et de tuer jusqu'au dernier d'entre eux, ainsi que tous les animaux. Saül et les Israélites marchèrent contre les Amalécites, et remportèrent la victoire; mais ils n'obéirent point au Seigneur, car ils conservèrent les bêtes qui étaient grasses, et Saül conserva la vie à Agag, leur roi. Dieu dit à Samuel: « Saül a négligé mes ordres, c'est pourquoi je l'ai abandonné, et j'ai choisi un autre roi pour mon peuple. » Samuel annonça à Saül les paroles du Seigneur, ce prince lui dit: « J'ai péché; demandez miséricorde au Seigneur pour moi. » Comme il retenait le prophète par son manteau, il lui en déchira un morceau. Samuel lui dit: « Comme tu as déchiré ce manteau et ôté ce morceau de dessus mon corps, de même

Dieu t'ôtera le royaume d'Israël. » Après ces paroles, Samuel quitta Saül, et ne le vit plus le reste de sa vie.

LÉONIE.

Puisque Saül confessait son péché, et qu'il en demandait pardon, pourquoi Dieu, qui est si bon, ne lui pardonnait-il pas?

MADEMOISELLE.

Dieu connaît le fond des cœurs, ma chère; il voyait que Saül n'était fâché de l'avoir offensé que parce que cela lui faisait perdre son royaume. Voyez-vous, mes enfants, il faut être fâché d'avoir péché parce que cela déplaît à Dieu, et non pas parce que le péché nous attire quelque malheur. Continuez, Marie.

MARIE.

Samuel choisit, par l'ordre de Dieu, un des fils d'Isaïe pour être roi. Il se nommait David. Depuis ce temps, l'esprit du Seigneur fut avec lui, et Saül au contraire fut livré au mauvais esprit qui le tourmentait si fort, qu'il entrait en fureur. On dit à Saül que s'il faisait jouer de la harpe devant lui, il serait soulagé; et comme David jouait fort bien de cet instrument, le roi le demanda à son père. Aussitôt que Saül eut vu David, il l'aima, et lui fit porter ses armes; et toutes les fois que le malin esprit le tourmentait, David jouait de la harpe, et il était soulagé. Il y avait parmi les Philistins un géant, nommé *Goliath*, qui était armé d'une manière terrible. Il vint défier les Israélites au combat; mais personne n'osait l'attaquer. David demanda quelle



serait la récompense de celui qui tuerait cet homme. On lui

répondit que le roi lui donnerait sa fille en mariage. Saül ayant appris les questions que faisait David, lui demanda s'il voudrait combattre le géant. David ayant répondu qu'il le voudrait bien, Saül lui donna ses propres armes; mais David les trouva trop pesantes: il prit seulement sa fronde et ramassa cinq cailloux. Après avoir invoqué le Seigneur, il courut contre le géant, lui lança une pierre qui lui entra dans le front, et le tua. Les Philistins, voyant le géant mort, s'enfuirent, et les Israélites en tuèrent un grand nombre. On fit de grandes réjouissances pour cette victoire, et les femmes chantaient en jouant des instruments: « Saül en a tué mille, et David dix mille! » Ces paroles donnèrent une grande jalousie au roi, et il commença à ne plus aimer David, car tout réussissait à ce jeune homme, parce que Dieu était avec lui. Mais Jonathas, fils de Saül, fut plus juste que son père: il admira la belle action de David, et lui fit présent de l'habit qu'il portait; car en ce temps-là c'était la plus grande marque d'estime qu'on pût donner à une personne.

JULIETTE.

Ma bonne amie, vous nous avez dit, en parlant des provinces de France, que la Lorraine était au nord-est; comment cette province peut-elle appartenir à la France, puisque jadis il y avait un duc de Lorraine?

MADEMOISELLE.

Pour vous expliquer cela, il faudrait vous raconter une grande histoire; mais il est trop tard aujourd'hui, je commencerai par là la première fois.





VINGT-CINQUIÈME DIALOGUE.

VINGT-TROISIÈME JOURNÉE

MARIE.



Vous nous avez promis pour aujourd'hui une histoire sur la Lorraine.

MADEMOISELLE.

Je tiendrai ma parole, mes enfants; mais auparavant il faut que je vous apprenne la différence qu'il y a entre un royaume électif et un royaume héréditaire.

MARIE.

Qu'est-ce que veulent dire ces deux mots?

MADEMOISELLE.

On dit qu'un royaume est *électif*, quand les fils du roi ne sont pas rois après lui, et que le peuple peut donner la couronne à un homme qui n'est pas de la famille royale; et on dit que le royaume est *héréditaire*, quand la loi oblige les peuples à reconnaître pour maître le fils de leur roi, ou son plus proche parent.

Le royaume de Pologne était électif, mes enfants; c'est le peuple qui se choisissait un roi. Or le roi de Suède, ayant fait la guerre aux Polonais, les obligea de chasser leur prince et d'en nommer un autre. Ce nouveau roi se nommait Stanislas, et était le meilleur prince du monde; mais le roi détrôné lui ayant fait la guerre, Stanislas ne fut pas le plus fort, et fut obligé de se sauver déguisé. Stanislas pria des hommes qu'il rencontra de lui aider à se sauver; mais c'étaient de méchantes gens qui lui firent souffrir toutes sortes de maux pendant plusieurs jours qu'il resta avec eux; ils le menaçaient à tout moment de le livrer aux ennemis, car, quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le roi, ils pensaient que c'était un grand seigneur de sa cour; et si on eût pris Stanislas, on l'eût fait mourir. Il se sauva heureusement, et passa plusieurs années dans les États d'un prince qui lui donna retraite. Stanislas avait une fille qui était aussi méritante que son père : une autre à sa place serait morte de chagrin de voir qu'il n'était plus roi; mais pour elle, elle disait : « Apparemment qu'il est mieux pour mon père d'avoir perdu sa couronne que de l'avoir gardée. » Dieu voulut récompenser la piété et la sagesse de cette princesse; et pour cela, il inspira au duc de Bourbon, premier ministre de France, le dessein de la faire épouser au roi Louis XV, quoiqu'elle fût plus âgée que lui et qu'elle ne fût pas très-belle. Le roi l'épousa et l'aima beaucoup, parce qu'elle était très-vertueuse. Quelque temps après, il y eut une grande guerre, et quand on fit la paix, ce fut à condition que le duc de Lorraine donnerait son pays à Stanislas, et qu'il prendrait en place un pays plus riche, qui est en Italie et qu'on nomme la Toscane. Depuis ce temps, c'es-à-dire depuis l'année 1737, Stanislas fut duc de Lorraine, où il ne s'est occupé que du soin de rendre ses peuples heureux et de faire du bien aux pauvres; et après sa mort arrivée en 1766, la Lorraine a été réunie au royaume de France. Quant à sa fille, elle est morte reine de France en 1768: et comme elle avait sacrifié sa couronne à Dieu, il lui en rendit une bien plus riche, une héréditaire au lieu d'une élective.

HÉLÈNE.

Vous dites que la couronne de France est héréditaire : c'est donc à dire que, quand le roi meurt, le peuple est obligé de laisser monter sur le trône son fils ou sa fille, s'il en a, ou son plus proche parent ?

MADEMOISELLE.

Dans le royaume de France, les filles ne peuvent pas hériter de la couronne, parce que la loi salique les en exclut ainsi que la Charte. Ce n'est pas de même en Angleterre, en Espagne, en Russie, etc.; la couronne peut tomber en quenouille, c'est-à-dire que quand le roi meurt sans enfant mâle, sa fille aînée monte sur le trône. Parlons maintenant des autres provinces que l'on trouve au nord de la France : la première, qui est au nord-est, est l'Alsace ; cette province n'appartient à la France que depuis le seizième siècle ; sa capitale est Strasbourg, sur le Rhin.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce qu'un siècle, ma bonne amie ?

MADEMOISELLE.

C'est cent ans, ma chère. Tous les peuples du monde ont choisi un grand événement pour marquer les années. Ainsi les enfants de Noé avaient pris le déluge pour ère, c'est-à-dire pour le temps duquel ils commençaient à compter ; cela s'appelle *ère*. Les Grecs comptaient les années par leurs assemblées, qui se tenaient tous les quatre ans dans la ville d'Olympie : ainsi l'espace de quatre années faisait une olympiade ; et l'on disait ; « Un homme a vécu la dixième ou la vingtième olympiade. » L'ère des Grecs était donc le temps où l'on avait commencé à s'assembler à Olympie. Les Romains avaient pris pour leur ère l'année dans laquelle Rome avait été bâtie ; ainsi ils disaient : « Nous avons fait telle guerre l'an deux cent de Rome, » c'est-à-dire deux cents ans après que Rome a été bâtie. L'ère des chrétiens est la naissance de Jésus-Christ.

MARIE.

Mais j'entends parler souvent de Jésus-Christ, je dis tous les

jours dans mes prières que je crois en Jésus-Christ; savez-vous bien, ma bonne amie, que je ne comprends pas fort bien ce que je dis?

MADEMOISELLE.

C'est que vous répétez votre prière comme un perroquet, sans y faire attention. Finissons notre géographie; après cela, ma chère, vous répéterez votre Symbole, et je vous ferai remarquer ce que vous dites touchant Jésus-Christ, en attendant que nous ayons fini d'apprendre l'Écriture sainte, qu'on appelle l'Ancien Testament, et qui est l'histoire de tout ce que Dieu a fait pour les hommes avant la naissance de Jésus-Christ; ensuite, quand vous saurez bien cette histoire, nous apprendrons le Nouveau Testament, c'est-à-dire l'histoire de Jésus-Christ pendant le temps qu'il a été sur la terre. Nous avons parlé de l'Alsace et de sa capitale; la capitale de la Lorraine est Nancy. Après la Lorraine, en tirant au nord-ouest, on trouve la Flandre, dont la capitale est Lille. En allant toujours vers l'ouest, on trouve la Picardie, dont la capitale est Amiens, sur la rivière de Somme; ensuite on trouve la Normandie, dont la capitale



est Rouen sur la rivière de Seine; et enfin tout au nord-ouest, on trouve la Bretagne, dont la capitale est Rennes, sur la rivière de Vilaine. J'aurais bien des choses à vous faire remarquer sur ces provinces, sur leur subdivision actuelle en départements;

mais j'ai promis à Marie de lui faire réciter le Symbole. Répétez votre Symbole, Marie.

MARIE.

« Je crois en Dieu le père tout-puissant, le créateur du ciel et » de la terre, et en Jésus-Christ, son fils unique, notre Sei- » gneur. »

MADEMOISELLE.

Vous dites tous les jours que Jésus-Christ est le fils unique de Dieu, du Tout-Puissant, de celui qui a créé le ciel et la terre; vous ajoutez qu'il est notre Seigneur, notre maître, notre roi, notre juge, celui qui a le droit de nous donner des lois; car le mot de *seigneur* veut dire toutes ces choses. Voyons présentement ce qu'a fait Jésus-Christ.

MARIE.

« Il a été conçu du Saint-Esprit, est né de la vierge Marie, a » souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été ense- » veli, est descendu aux enfers; le troisième jour, il est ressus- » cité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu,



» le père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les » morts. »

MADEMOISELLE.

Jésus-Christ, qui est notre Seigneur, est venu au monde par la vertu du Saint-Esprit, est né d'une vierge qu'on nommait Marie; Jésus-Christ s'est fait homme pour réconcilier Dieu son père avec les hommes, qui étaient tous des pécheurs. Remarquez, mes enfants, combien il a souffert pour obtenir notre pardon. Les Juifs l'ont lié, lui ont donné des soufflets, lui ont craché au visage; ils l'ont déchiré à coups de fouet, et lui ont enfoncé une couronne d'épines sur la tête : après cela, on lui a mis sur les épaules une grande croix, qu'on l'a obligé de porter sur une montagne. Quand il y a été arrivé, on l'a attaché sur cette croix, en lui enfonçant de gros clous dans les mains et dans les pieds, et ensuite on l'a laissé mourir sur cette croix... Vous pleurez, mes pauvres enfants, et vous en avez bien sujet; car enfin c'était pour l'amour de vous qu'il a souffert tous ces tourments, c'était pour vous empêcher d'aller en enfer, c'était pour vous obtenir la grâce d'aller au ciel.

ÉMILIE.

Oh! mademoiselle, je suis ingrate de n'avoir pas seulement pensé à tout ce que Jésus-Christ a souffert pour moi, pendant que j'aime tant ceux qui me font du bien. L'autre jour, ma cousine Sophie vous demanda permission de manger avec moi dans la cuisine, afin que je fusse moins honteuse; eh bien, je n'oublierai jamais cette bonté qu'elle a eue pour moi quand je vivrais cent ans : je l'aimerai à cause de cela, et pourtant je ne pense pas à aimer Jésus-Christ, qui a fait bien davantage pour moi.

MADEMOISELLE.

Vous avez fait bien pis, ma chère, c'est qu'au lieu de l'aimer, vous l'avez beaucoup offensé. Jésus-Christ dit à votre cœur : « Mon enfant, quand tu te mets en colère, quand tu manques à ton devoir, tu m'offenses; je t'en prie; corrige-toi, deviens bonne : car sans cela tu n'iras pas en paradis, et ce sera inutilement que j'aurai tant souffert pour toi. » Cependant vous fermez les oreilles, et vous méprisez ses remontrances.

ÉMILIE.

Je vous assure, ma bonne amie, que cela vient de ce que l'on ne pense pas à toutes ces choses. Je récite tous les jours le Symbole, mais avec moins d'attention que je ne réciterais une chanson.

MARIE.

Je ne pourrai pas m'empêcher de pleurer quand je le dirai; et puisque Jésus-Christ, qui m'aime tant, ne me demande que d'être bonne, je vous assure que je n'oublierai rien de ce que vous me direz pour me corriger. Mais dites-moi, ma bonne amie, comment est-ce qu'il y a eu des hommes assez méchants pour faire tant souffrir Jésus-Christ? Quel mal leur avait-il fait?

MADEMOISELLE.

Jésus-Christ était né parmi les Juifs. Il descendait d'Abraham et de David; et voici ce qu'il avait fait parmi les Juifs : il avait guéri leurs maladies, ressuscité leurs morts, fait du bien à tout le monde, mais il reprochait aux prêtres et à des hypocrites qu'on nommait les Pharisiens, il leur reprochait, dis-je, leur hypocrisie et leurs autres vices; d'ailleurs le peuple suivait Jésus-Christ qui lui faisait tant de bien. Ces méchants hommes en conçurent une telle jalousie, qu'ils étaient comme des enragés, et qu'ils trompèrent le peuple en lui disant que Jésus-Christ était un méchant; et ainsi on l'a fait mourir de la façon cruelle et barbare que je vous ai dite. Mais, trois jours après, il sortit vivant de son tombeau, et, après être resté quarante jours sur la terre, il monta au ciel en présence de plusieurs personnes; il y est assis à la droite de Dieu, son père, d'où il viendra juger tous les hommes à la fin du monde. Mais nous verrons toutes ces choses plus amplement quand nous apprendrons l'histoire du Nouveau Testament, comme je vous l'ai promis. Achevons auparavant l'histoire de l'Ancien Testament que nous avons commencée.

MARIE.

La jalousie de Saül contre David augmenta tellement, qu'il

résolut de le faire périr. Il lui dit qu'il lui donnerait sa fille en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins; le Seigneur protégea David, qui tua deux cents Philistins au lieu de cent. Saül fut donc forcé de lui donner sa fille. Un jour que David jouait de la harpe devant lui, Saül voulut le tuer; David se sauva dans sa maison. Le roi envoya des soldats pour le prendre; mais Michol, sa femme, le descendit par une fenêtre, et il se sauva



chez le grand prêtre Abimélec, et le pria de lui donner quelques pains et des armes. Le grand-prêtre, qui ne savait pas que David était brouillé avec Saül, lui donna cinq pains et l'épée de Goliath; mais un Iduméen, serviteur de Saül, ayant vu cela, le dit à son maître, qui ordonna à ses soldats de tuer le grand prêtre avec toute sa famille, quoique Abimélec lui fît voir qu'il était innocent. Les soldats n'osant mettre la main sur le prêtre du Seigneur, Saül commanda à l'Iduméen de le tuer,

ce qu'il fit sur-le-champ. Saül poursuivait David dans tous les lieux où il croyait pouvoir le rencontrer, et il n'échappait aux coups du roi que par la fuite. Or un jour que David était



caché dans le fond d'une caverne avec soixante de ses gens, Saül eut un besoin qui l'obligea d'y entrer. Or vous savez bien, mesdemoiselles, que quand on sort du grand jour et qu'on entre dans un lieu obscur, on ne voit rien. Saül ne vit donc pas David, mais David le vit fort bien; et ceux qui étaient avec lui lui conseillaient de le tuer; mais David leur répondit : « Dieu me préserve de mettre la main sur mon roi, sur celui qui a été sacré de son huile sainte! » Il se contenta donc de lui couper un morceau de son habit; encore en eut-il regret après, craignant d'avoir manqué de respect à son roi. Quand Saül fut sorti, David monta sur le rocher, et appella Saül en lui disant : « Seigneur, pourquoi écoutez-vous les discours de ceux qui vous parlent contre moi? Puisque j'ai pu couper un morceau de votre habit, je pouvais aussi vous tuer; mais je vous ai respecté, parce que vous êtes mon roi. L'Éternel sera juge entre vous et moi, car il sait que vous me persécutez injustement. » Saül, ayant entendu ces paroles, dit : « N'est-ce

pas votre voix, mon fils David? » Et il pleura. Il dit encore : « Vous êtes plus juste que moi, et je connais à votre bonté que Dieu vous a certainement choisi pour vous donner la couronne; jurez-moi devant Dieu que, quand vous serez monté sur le trône, vous ne ferez point mourir ma famille. » David le lui ayant juré, le roi se retira. Jonathas avait fait la même prière à David et lui avait dit : « Ayez bon courage : mon père ne peut vous faire périr, et il sait très-bien que vous serez roi d'Israël; pour moi, je ne serai point jaloux de vous voir sur le trône, et je serai content d'être le premier après vous. » Car le prince Jonathas aimait David plus que la vie.

LÉONIE.

Je suis bien contente de voir David bon ami avec Saül. Apparemment que le roi ne chercha pas à lui faire du mal, après la bonté que David avait eue de ne point le tuer.

MADEMOISELLE.

Un méchant homme ne se corrige pas comme cela, mes enfants. Il y a des moments ou il est honteux de sa méchanceté; mais il oublie bientôt cette honte pour retourner à cette méchanceté, comme vous verrez que fit Saül.

JULIETTE.

Ce méchant roi avait un bon fils; et j'aime Jonathas de tout mon cœur. J'espère que David lui aura fait beaucoup de bien quand il sera devenu roi.

MADEMOISELLE.

David n'eut pas ce plaisir, ma chère, et Jonathas fut tué avant que David fût roi; mais nous verrons cela la première fois. Continuez, Hélène.

HÉLÈNE.

Samuel mourut en ce temps-là, et David se retira dans un désert proche la montagne de Carmel, et il épousa une femme nommée Abigaïl. Saül assembla encore une armée pour le poursuivre. Étant arrivé dans une plaine, on dressa des tentes pour passer la nuit. Abner gardait la tente du roi avec ses soldats; mais au lieu de faire bonne garde, ils s'endormirent, et

David, avec un de ses gens, entra jusque dans la tente du roi. Celui qui suivait David lui demanda la permission de tuer Saül; mais David l'en empêcha en lui disant : « L'homme qui mettra la main sur l'oint du Seigneur ne sera point innocent. » Il se con-



tenta donc d'emporter la coupe et la hallebarde de Saül, et quand il fut bien loin, il cria et dit à Abner : « Vous êtes un brave homme; certainement vous avez mérité la mort pour n'avoir pas gardé le roi. » Saül, entendant ces paroles, appela encore David son fils, et convint qu'il était plus honnête homme que lui; il promit même de ne plus chercher à lui faire du mal. Mais David le connaissait trop bien pour oser se fier à sa parole, et il se retira chez les Philistins.

LÉONIE.

Il m'impatiente ce Saül, avec ses promesses qu'il ne tient point. Il fallait en vérité que David fût bien bon de ne pas se débarrasser tout d'un coup d'un homme qui le persécutait si cruellement.

MADEMOISELLE.

Mais cet homme était son roi, cet homme était son beau-père. Parce que Saül était méchant, fallait-il que David devînt méchant aussi? Que deviendrait le monde, mes enfants, si cha-

cun se croyait autorisé à se venger? Il faut remettre ce soin à la justice des hommes, si on ne veut avoir recours à la justice de Dieu.

ÉMILIE.

Mais pourtant, avec toute sa patience, David était très-misérable, car il se voyait à tout moment en danger de perdre la vie. Il était obligé de vivre dans les bois, de manquer des choses les plus nécessaires, et cela dans le temps où il était le vrai roi.

MADEMOISELLE.

Auriez-vous mieux aimé être à la place de Saül qu'à celle de David?

ÉMILIE.

Non, ma bonne amie, je n'aurais pas voulu être à la place de Saül; je pense qu'il était encore plus malheureux que David.

MADEMOISELLE.

Vous avez bien raison, ma chère enfant. On n'est point à plaindre quand on est vertueux, et David l'était. Ce ne sont point les accidents de la vie qui rendent les hommes malheureux; toutes ces choses sont les maux du corps : or votre corps n'est point vous; c'est un étranger, l'habit de votre âme; et les maux de ce corps ne sont considérables qu'à mesure que votre âme y prend intérêt.

MARIE.

Mais David avait déjà deux autres femmes, ma bonne amie; est-ce que cela est permis?

MADEMOISELLE.

Cela était permis autrefois, ma chère; mais cela ne l'est pas aujourd'hui parmi les chrétiens, parce que Jésus-Christ le leur a défendu

JULIETTE.

J'en suis bien aise. Si un mari pouvait avoir plusieurs femmes, je ne me marierais jamais.

MADEMOISELLE.

C'est-à-dire que vous êtes disposée à devenir jalouse. Vous auriez donc été fort malheureuse si vous étiez née en Chine.

MARIE.

Est-ce que les Chinois ont plusieurs femmes?

JULIETTE.

Oui, ma chère, ainsi que presque tous les peuples de l'Asie. Comme il nous reste un demi-quart d'heure, je vais vous raconter comment se font les mariages dans la Chine. Il faut que vous sachiez d'abord que dans la Chine les femmes ne sortent point à pied, et ne voient jamais d'autres hommes que leurs pères et leurs maris.

SOPHIE.

Comment donc peut-on se marier, ma bonne amie? Est-ce qu'un homme n'a pas la liberté de voir une demoiselle quand il veut l'épouser?

MADEMOISELLE.

Ce ne sont pas ceux qui doivent se marier qui se mêlent de faire le mariage, ce sont les pères. Un homme qui a un fils va trouver un autre homme qui a une fille. Il s'informe des qualités de cette fille, et s'il croit qu'elle convienne à son fils, il la demande pour lui. Le père, l'ayant accordée, va dire à sa fille qu'il vient de la marier. Alors on lui met ses plus beaux habits, on l'enferme dans une sorte de voiture qui est fermée, et on la porte dans la maison de son mari. Le nouveau marié attend avec bien de l'impatience le moment de voir sa femme. Quelquefois il est content de son marché, d'autres fois la femme n'est pas de son goût; mais ne croyez pas pour cela qu'il ait de mauvaises façons pour elle : il a trop de respect pour son père qui l'a choisie. Il demeure avec elle pendant huit jours, et au bout de ce temps il lui demande permission de choisir une autre femme parmi celles qu'on lui a données pour la servir. La femme ne lui refuse jamais cette permission; mais cette autre femme que le mari prend reste toujours sa servante, et la femme que le père a choisie reste toujours la maîtresse de la maison; les enfants de la servante l'appellent leur mère, et lui sont soumis.

EMILIE.

Eh bien, cela doit la consoler, puisqu'elle reste toujours la maî-

tresse; et si la servante était insolente, pourrait-elle la punir?

MADEMOISELLE.

Sans doute, ma chère; mais cela n'arrive point : la servante sait qu'elle doit respecter sa maîtresse, et travailler à gagner ses bonnes grâces pour elle et ses enfants. La maîtresse, par complaisance pour son mari et pour s'en faire aimer, traite bien une femme qu'il aime; et tous ces gens vivent ordinairement dans la meilleure intelligence du monde.

HÉLÈNE.

Mais ces gens-là sont donc plus raisonnables que les autres peuples? J'ai lu dans la vie de Denys, tyran de Syracuse, qu'il avait épousé deux femmes, et qu'il avait trouvé le secret de les faire vivre en paix.

MADEMOISELLE.

Cet homme avait d'autant plus de raison, que ces deux femmes de Denys avaient chacune des enfants, et qu'il était naturel qu'elles cherchassent à les mettre sur le trône; mais dans la Chine cela est moins difficile : si la maîtresse a des enfants, ils sont toujours au-dessus de ceux de la servante. D'ailleurs, mes enfants, l'éducation fait tout. Les filles sont instruites dès leur jeunesse que c'est la coutume du pays; elles s'y attendent, et cela ne paraît point extraordinaire.

HÉLÈNE.

Mais ces pauvres femmes doivent bien s'ennuyer, puisqu'elles ne sortent jamais?

MADEMOISELLE.

Je vous ai dit qu'elles ne sortent jamais à pied; mais on les porte dans ces sortes de voitures fermées chez les autres dames, pour faire des visites. C'est quelque chose de honteux pour une femme de paraître en public; il n'y a que des pauvres à qui cela soit permis. Et puis, quand les dames aimeraient à courir, elles ne pourraient pas aller bien loin à cause de leurs pieds.

MARIE.

Est-ce que leurs pieds sont autrement faits que les nôtres?

MADEMOISELLE.

Quand elles viennent au monde, elles ont les pieds faits comme les nôtres; mais on a soin de leur plier les doigts des pieds en dedans, et de les attacher avec des bandes : quand elles sont grandes, les doigts de leurs pieds semblent collés en dessous, comme sont nos doigts quand nous avons la main fermée. On ne sait qui a commencé à faire cela aux enfants; mais apparemment qu'on a voulu par là apprendre aux dames qu'elles ne doivent pas aimer à courir, et que leur vraie place est leur maison, où elles doivent rester pour avoir soin de leurs enfants et de leur ménage. Adieu, mes enfants, notre heure est passée.



VINGT-SIXIÈME DIALOGUE.

VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE.

MARIE.

Ma bonne amie, il y a longtemps que vous ne nous avez point raconté de conte ; n'en aurons-nous pas un aujourd'hui ?



MADEMOISELLE.

Je le veux bien, mes enfants.

Il y avait une fois un seigneur qui avait deux filles jumelles, à qui l'on avait donné deux noms qui leur convenaient parfaitement. L'aînée, qui était très-belle, fut nommée *Bellotte*, et la seconde, qui était fort laide, fut nommée *Laideronnette*. On leur donna des maîtres, et jusqu'à l'âge de douze ans, elles s'appliquèrent à leurs exercices ; mais alors leur mère fit une sottise : car, sans penser qu'il leur restait encore bien des choses à apprendre, elle les mena avec elle dans les assemblées. Comme ces deux filles aimaient à se divertir, elles furent bien contentes de voir le monde, et elles n'étaient plus occupées que de cela, même pendant le temps de leur leçon, en sorte que leurs maîtres commencèrent à les ennuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre : tantôt il fallait célébrer le jour de leur naissance ; une autre fois elles étaient priées à un bal, à une assemblée, et il fallait passer le jour à se coiffer ; en sorte qu'on écrivait souvent des cartes aux maîtres pour les prier

de ne point venir. D'un autre côté, les maîtres, qui voyaient que les deux petites filles ne s'appliquaient plus, ne se souciaient pas beaucoup de leur donner des leçons; car, dans ce pays, les maîtres ne donnaient pas leçon seulement pour gagner de l'argent, mais pour avoir le plaisir de voir avancer leurs écolières. Ils n'y allaient donc guère souvent, et les jeunes filles en étaient bien aises. Elles vécurent ainsi jusqu'à quinze ans, et à cet âge Bellotte était devenue si belle, qu'elle faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Quand la mère menait ses filles en compa-



gnie, tous les cavaliers faisaient la cour à Bellotte : l'un louait sa bouche, l'autre ses yeux, sa main, sa taille ; et pendant qu'on lui donnait toutes ces louanges, on ne pensait seulement pas que sa sœur fût au monde. Laideronnette mourait de dépit d'être laide, et bientôt elle prit un grand dégoût pour le monde et les compagnies, où tous les honneurs et les préférences étaient pour

sa sœur. Elle commença donc à souhaiter de ne plus sortir, et un jour qu'elles étaient priées à une assemblée qui devait finir par un bal, elle dit à sa mère qu'elle avait mal à la tête, et qu'elle souhaitait de rester à la maison. Elle s'y ennuya d'abord à mourir, et, pour passer le temps, elle fut à la bibliothèque de sa mère pour chercher un roman, et fut bien fâchée de ce que sa sœur en avait emporté la clef. Son père avait aussi une bibliothèque; mais c'étaient des livres sérieux, et elle les haïssait beaucoup. Elle fut pourtant forcée d'en prendre un : c'était un recueil de lettres, et en ouvrant le livre, elle trouva celle que je vais vous rapporter.

« Vous me demandez d'où vient que la plus grande partie des belles personnes sont extrêmement sottes; je crois pouvoir vous en dire la raison. Ce n'est pas qu'elles aient moins d'esprit que les autres en venant au monde, mais c'est qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité, et elles veulent plaire. Une laide connaît qu'elle ne peut être aimée à cause de son visage; cela lui donne la pensée de se distinguer par son esprit. Elle étudie donc beaucoup, et elle parvient à devenir aimable malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire ; sa vanité est satisfaite ; comme elle ne réfléchit jamais, elle ne pense pas que sa beauté n'aura qu'un temps ; d'ailleurs elle est si occupée de sa parure, du soin de courir les assemblées pour se montrer , pour recevoir des louanges, qu'elle n'aurait pas le temps de cultiver son esprit, quand même elle en connaîtrait la nécessité. Elle devient donc une sotte, tout occupée de puérilités, de chiffons, de spectacle; cela dure jusqu'à trente ans, quarante ans au plus, pourvu que la petite vérole, ou quelque autre maladie, ne vienne pas déranger sa beauté plus tôt. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre : ainsi cette belle fille, qui ne l'est plus, reste une sotte pour toute sa vie, quoique la nature lui ait donné autant d'esprit qu'à une autre ; au lieu que la laide, qui est devenue fort aimable, se moque des maladies et de la vieillesse, qui ne peuvent rien lui ôter. »

Laideronnette, après avoir lu cette lettre, qui semblait avoir été écrite pour elle, résolut de profiter des vérités qu'elle lui avait découvertes. Elle redemande ses maîtres, s'applique à la lecture, fait de bonnes réflexions sur ce qu'elle lit, et en peu de temps devient une fille de mérite. Quand elle était obligée de suivre sa mère dans les compagnies, elle se mettait toujours à côté des personnes en qui elle remarquait de l'esprit et de la raison : elle leur faisait des questions, et retenait toutes les bonnes choses qu'elle leur entendait dire, et à dix-sept ans elle parlait et écrivait si bien, que toutes les personnes de mérite se faisaient un plaisir de la connaître. Les deux sœurs se marièrent le même jour. Bellotte épousa un jeune prince qui était charmant et qui n'avait que vingt-deux ans. Laideronnette épousa le ministre de ce prince ; c'était un homme de quarante-cinq ans. Il avait reconnu l'esprit de cette fille, et il l'estimait beaucoup. Bellotte fut fort heureuse pendant trois mois, mais au bout de ce temps, son mari commença à s'accoutumer à sa beauté, et à penser qu'il ne fallait pas renoncer à tout pour sa



femme. Il fut à la chasse, et fit d'autres parties de plaisir dont

elle n'était pas, ce qui parut fort extraordinaire à Bellotte, car elle s'était persuadée que son mari l'aimerait toujours, et elle se crut la plus malheureuse personne du monde quand elle vit que son amour diminuait. Elle lui en fit des plaintes : il se fâcha ; ils se raccommodèrent; mais comme ces plaintes recommençaient tous les jours, le prince se fatigua de l'entendre. D'ailleurs Bellotte ayant eu un fils, sa beauté diminua considérablement; en sorte qu'à la fin son mari, qui n'aimait en elle que sa beauté, ne l'aima plus du tout. Le chagrin qu'elle en conçut acheva de gâter son visage, et, comme elle ne savait rien, sa conversation était fort ennuyeuse. Les jeunes gens s'ennuyaient avec elle parce qu'elle était triste, les personnes les plus âgées et qui avaient du bon sens s'ennuyaient avec elle parce qu'elle était sotte; en sorte qu'elle restait seule presque toute la journée. Ce qui augmentait son désespoir, c'est que sa sœur Laideronnette était la plus heureuse personne du monde. Son mari la consultait sur ses affaires, et lui confiait tout ce qu'il pensait; il se conduisait par ses conseils, et disait partout que sa femme était la meilleure amie qu'il eût au monde. Le prince même, qui était un homme d'esprit, se plaisait dans la conversation de sa belle-sœur, et disait qu'il n'y avait pas moyen de rester une demi-heure sans bâiller avec Bellotte, parce qu'elle ne savait parler que coiffures et ajustements, en quoi il ne connaissait rien. Son dégoût pour sa femme devint tel, qu'il l'envoya à la campagne, où elle eut le temps de s'ennuyer tout à son aise, et où elle serait morte de chagrin, si sa sœur Laideronnette n'avait pas eu la charité de l'aller voir le plus souvent qu'elle pouvait. Un jour qu'elle tâchait de la consoler, Bellotte lui dit : « Mais, ma sœur, d'ou vient donc la différence qu'il y a entre vous et moi? Je ne puis m'empêcher de voir que vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une sotte; cependant, lorsque nous étions jeunes, on disait que j'en avais pour le moins autant que vous. » Laideronnette alors raconta son aventure à sa sœur; et lui dit : « Vous êtes très-fâchée contre votre mari, parce qu'il vous a envoyée à la campagne, et cependant

cette chose que vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie peut faire votre bonheur, si vous le voulez. Vous n'avez pas encore dix-neuf ans, ce serait trop tard pour vous appliquer si vous étiez dans la dissipation de la ville; mais la solitude dans laquelle vous vivez vous laisse tout le temps nécessaire pour cultiver votre esprit. Vous n'en manquez pas, ma chère sœur, mais il faut l'orner par la lecture et les réflexions.»



Bellotte trouva d'abord beaucoup de difficultés à suivre les conseils de sa sœur, par l'habitude qu'elle avait contractée de perdre son temps en niaiseries; enfin, à force de se gêner, elle y réussit et fit des progrès surprenants dans toutes les sciences, et, comme la philosophie la consolait de ses malheurs, elle reprit son embonpoint et devint plus belle qu'elle n'avait jamais été; mais elle ne s'en souciait plus du tout, et ne daignait pas même se regarder dans le miroir. Cependant son mari avait fait casser son mariage. Ce dernier malheur pensa l'accabler, car elle aimait tendrement son mari; mais sa sœur Laideronnette vint à bout de la consoler. « Ne vous affligez pas, lui dit-elle; je sais le moyen de vous rendre votre mari; suivez seulement mes conseils, et ne vous embarrassez de rien. » Comme le prince avait eu un fils de Bellotte, qui devait être son héritier, il ne se pressa point de prendre une autre femme, et ne pensa qu'à se bien divertir. Il goûtait extrêmement la conversation de Laideronnette; et il lui disait quelquefois qu'il ne se marierait jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eût autant d'esprit qu'elle. « Mais si elle était aussi laide que moi? répondit-elle en riant. — En

vérité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêterait pas un moment : on s'accoutume à un laid visage; le vôtre ne me paraît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir : quand vous parlez, il ne s'en faut de rien que je ne vous trouve jolie; et puis, à vous dire la vérité, Bellotte m'a dégoûté des belles : toutes les fois que j'en rencontre une, je n'ose lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une sottise. » Cependant le temps du carnaval arriva, et le prince crut qu'il se divertirait beaucoup s'il pouvait courir le bal sans être connu de personne. Il ne le confia qu'à Laideronnette, et la pria de se masquer avec lui; car, comme elle était sa belle-sœur, personne ne pouvait y trouver à redire, et quand on l'aurait su, cela n'aurait pu nuire à sa réputation. Cependant Laideronnette en demanda la permission à son mari, qui y consentit d'autant plus volontiers, qu'il avait lui-même mis cette fantaisie en tête au prince pour faire réussir le dessein qu'il avait de le réconcilier avec Bellotte. Il écrivit à cette princesse abandonnée, de concert avec son épouse, qui marqua en même temps à sa sœur comment le prince devait être habillé.

Dans le milieu du bal, Bellotte vint s'asseoir entre son mari



et sa sœur, et commença une conversation extrêmement agréable avec eux : d'abord le prince crut reconnaître la voix de sa femme : mais elle n'eut pas parlé une demi-heure, qu'il perdit le soupçon

qu'il avait eu au commencement. Le reste de la nuit passa si vite, à ce qu'il lui sembla, qu'il se frotta les yeux quand le jour parut, croyant rêver, et demeura charmé de l'esprit de l'inconnue, qu'il ne put jamais engager à se démasquer : tout ce qu'il en put obtenir, c'est qu'elle reviendrait au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva le premier ; et quoique l'inconnue y arrivât un quart d'heure après lui, il l'accusa de paresse, et lui jura qu'il s'était beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette seconde fois que la première, et avoua à Laideronnette qu'il était fou de cette personne. « J'avoue qu'elle a beaucoup d'esprit, lui répondit sa confidente ; mais, si vous voulez que je vous dise mon sentiment, je soupçonne qu'elle est encore plus laide que moi. Elle connaît que vous l'aimez, et craint de perdre votre cœur, quand vous verrez son visage. — Ah ! madame, dit le prince, que ne peut-elle lire dans mon âme ? L'amour qu'elle m'a inspiré est indépendant de ses traits. J'admire ses lumières, l'étendue de ses connaissances, la supériorité de son esprit, et la bonté de son cœur. — Comment pouvez-vous juger de la bonté de son cœur ? lui dit Laideronnette. — Je vais vous le dire, reprit le prince : quand je lui ai fait remarquer de belles femmes, elle les a louées de bonne foi, et elle m'a fait remarquer avec adresse des beautés qu'elles avaient, et qui échappaient à ma vue. Quand j'ai voulu, pour l'éprouver, lui conter les mauvaises histoires qu'on mettait sur le compte de ces femmes, elle a détourné adroitement le discours, ou bien elle m'a interrompu, pour me raconter quelque belle action de ces personnes ; et enfin, quand j'ai voulu continuer, elle m'a fermé la bouche, en disant qu'elle ne pouvait souffrir la médisance. Vous voyez bien, madame, qu'une femme qui n'est point jalouse de celles qui sont belles, une femme qui prend plaisir à dire du bien du prochain, une femme qui ne peut souffrir la médisance, doit être d'un excellent caractère et ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand même elle serait aussi laide que vous le pensez ? Je suis donc résolu à lui déclarer mon nom, et à lui offrir

de partager ma puissance. » Effectivement, dans le premier bal, le prince apprit sa qualité à l'inconnue, et lui dit qu'il n'y avait point de bonheur à espérer pour lui, s'il n'obtenait pas sa main; mais, malgré ces offres, Bellotte s'obstina à demeurer masquée, ainsi qu'elle en était convenue avec sa sœur. Voilà le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable. Il pensait, comme Laideronnette, que cette personne si spirituelle devait être un monstre, puisqu'elle avait tant de répugnance à se laisser voir; mais quoiqu'il se la peignît de la manière du monde la plus désagréable, cela ne diminuait point l'attachement, l'estime et le respect qu'il avait conçus pour son esprit et pour sa vertu. Il fut tout prêt à tomber malade de chagrin, lorsque l'inconnue lui dit: « Je vous aime, mon prince, et je ne chercherai point à vous le cacher: mais, plus mon amour est grand, plus je crains de vous perdre quand vous me connaîtrez. Vous vous figurez peut-être que j'ai de grands yeux, une petite bouche, de belles dents, un teint de lis et de roses: si par aventure j'allais me trouver avec des yeux louches, une grande bouche, un nez camard, vous me prieriez bien vite de remettre mon masque. D'ailleurs, quand je ne serais pas si horrible, je sais que vous êtes inconstant: vous avez aimé Bellotte à la folie; et cependant vous l'avez abandonnée. — Ah! madame, lui dit le prince, soyez mon juge; j'étais jeune quand j'épousai Bellotte, et je vous avoue que je ne m'étais jamais occupé qu'à la regarder, et point à l'écouter; mais lorsque je fus son mari, et que l'habitude de la voir eut dissipé mon illusion, imaginez-vous si ma situation dut être bien agréable. Quand je me trouvais seul avec ma femme, elle me parlait d'une robe nouvelle qu'elle devait mettre le lendemain, des souliers de celle-ci, des diamants de celle-là. S'il se trouvait à ma table une personne d'esprit, et que l'on voulût parler de quelque chose de raisonnable, Bellotte commençait par bâiller, et finissait par s'endormir. Je voulus essayer de l'engager à s'instruire, cela l'impatienta: elle était si ignorante, qu'elle me faisait trembler et rougir toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche. Encore s'il m'avait été permis de me désennuyer d'un

autre côté, j'aurais eu patience; mais ce n'était pas là son compte : elle eût voulu que le sot amour qu'elle m'avait inspiré eût duré toute ma vie, et m'eût rendu son esclave. Vous voyez bien qu'elle m'a mis dans la nécessité de faire casser mon mariage. — J'avoue que vous étiez à plaindre, lui répondit l'inconnue; mais tout ce que vous me dites ne me rassure point. Vous dites que vous m'aimez; voyez si vous serez assez hardi pour m'épouser aux yeux de tous vos sujets, sans m'avoir vue. — Je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque vous ne demandez que cela, répondit le prince, venez dans mon palais avec Laideronnette, et demain, dès le matin, je ferai assembler mon conseil pour vous épouser à ses yeux. » Le reste de la nuit parut bien long au prince; et avant de quitter le bal, s'étant démasqué, il ordonna à tous les seigneurs de la cour de se rendre dans son palais, et fit avertir ses ministres. Ce fut en leur présence qu'il raconta ce qui lui était arrivé avec l'inconnue; et, après avoir fini son discours, il jura de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle, telle que pût être sa figure. Il n'y eut personne qui ne crût comme le prince que celle qu'il épousait ainsi ne fût horrible à voir. Quelle fut la surprise de tous les assistants



lorsque Bellotte s'étant démasquée, leur fit voir la plus belle

personne qu'on pût imaginer ! Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que le prince ni les autres ne la reconnurent pas d'abord, tant le repos et la solitude l'avaient embellie ; on se disait seulement tout bas que l'autre princesse lui ressemblait en laid. Le prince, extasié d'être trompé si agréablement, ne pouvait parler ; mais Laideronnette rompit le silence pour féliciter sa sœur du retour de la tendresse de son époux. « Quoi ! s'écria le roi, cette charmante et spirituelle personne est Bellotte ? Par quel enchantement a-t-elle joint aux charmes de sa figure ceux de l'esprit et du caractère qui lui manquaient absolument ? Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en sa faveur ?—Il n'y a point de miracle, reprit Bellotte ; j'avais négligé de cultiver les dons de la nature ; mes malheurs, la solitude et les conseils de ma sœur m'ont ouvert les yeux, et m'ont engagée à acquérir des grâces à l'épreuve du temps et des maladies. — Et ces grâces m'ont inspiré un attachement à l'épreuve de l'inconstance, » lui dit le prince en l'embrassant. Effectivement il l'aima toute sa vie avec une fidélité qui lui fit oublier ses malheurs passés.

JULIETTE.

Je vous assure, mademoiselle, que ce conte est le plus joli de tous ceux que vous nous avez racontés ; dites-nous la vérité, vous l'avez fait exprès pour nous ?

MADEMOISELLE.

Cela pourrait bien être ; mais, soit qu'il ait été fait pour vous ou non, mesdemoiselles, l'important est d'en profiter. Commençons nos histoires. C'est à vous, Marie.

MARIE.

Les Philistins déclarèrent la guerre à Saül ; il eut très-peur, et voulut consulter une femme qui devinait par le moyen du malin esprit. Il alla chez elle déguisé, accompagné de deux de ses domestiques, et lui dit qu'il la priait de faire revenir une personne dont il avait besoin. Cette femme fit ses conjurations, et lui dit qu'elle voyait un vieillard. Saül reconnut au portrait qu'elle en fit que c'était Samuel, et lui demanda quel


Nazionale
V. E. III
NAPOLI

devait être le succès de la bataille. « Ce que je t'ai prédit arrivera, répondit Samuel : le Seigneur va t'ôter ton royaume ; et toi et tes fils vous serez demain avec moi. » Saül s'en alla tout effrayé. Le lendemain il donna la bataille ; comme il vit que les ennemis étaient plus forts que lui, il se passa son épée au travers du corps ; ses fils furent tués.

LÉONIE.

Ma bonne amie, j'ai toujours eu bien peur des morts. Ma nourrice me disait qu'ils revenaient ; elle m'a conté je ne sais combien d'histoires à ce sujet.

MADEMOISELLE.

C'est que votre nourrice est une sotte, ma bonne amie ; toutes les histoires qu'on raconte à ce sujet sont des fables. Je pourrais vous en citer plusieurs exemples ; mais je me contenterai d'en rapporter deux. Un gentilhomme avait été envoyé par le roi en Allemagne, pour des affaires de conséquence. Il revenait en poste avec quatre domestiques, lorsque la nuit le surprit dans un méchant hameau où il n'y avait pas un seul cabaret. Il demanda à un paysan s'il n'y avait pas moyen de loger dans le château. Le paysan lui répondit : « Il est abandonné, monsieur ; il n'y a qu'un fermier, dont la petite maison est hors du château, où il n'oserait entrer que de jour, parce que la nuit il y revient des esprits qui battent les gens. » Le gentilhomme, qui n'était pas peureux, dit au paysan : « Je n'ai pas peur des esprits, je suis plus méchant qu'eux ; et pour te le prouver, je veux que mes domestiques restent dans le village, et j'y coucherai tout seul. » Ce n'était pourtant pas son intention de se coucher ; il avait toute sa vie entendu parler des revenants, et il avait une grande curiosité d'en voir. Il fit allumer un bon feu, prit des pipes et du tabac, avec deux bouteilles de vin, et mit sur la table quatre pistolets chargés. Sur le minuit, il entendit un grand bruit de chaînes, et vit un homme beaucoup plus grand que d'ordinaire, qui lui faisait signe de venir à lui. Notre homme mit deux de ses pistolets à sa ceinture, un dans sa poche, prit le dernier dans sa main droite, et tenait la chandelle de l'autre

garder le secret de cette aventure, et je vous le promets sur mon honneur. Ne commettez point un crime, en tuant un homme qui n'a jamais eu l'intention de vous faire du mal ; d'ailleurs considérez les suites de ma mort. Je porte sur moi des lettres de conséquence, que je dois rendre au roi ; j'ai quatre domestiques dans ce village ; on fera tant de recherches pour savoir ce que je serai devenu, qu'à la fin on le découvrira. » Ces hommes, après l'avoir écouté, décidèrent qu'il fallait se fier à sa parole. On lui fit jurer sur l'Évangile qu'il raconterait des choses terribles du château. Effectivement, il dit le lendemain qu'il y avait vu des choses capables de faire mourir un homme de frayeur ; et il ne mentait pas, comme vous pensez bien. Voilà donc une histoire de revenants bien établie ; personne n'aurait osé en douter, depuis qu'un homme tel que celui-là l'assurait. Cela dura pendant douze ans ; après ce temps, comme il était dans son château à se divertir avec plusieurs de ses amis, on lui dit qu'un homme qui conduisait deux chevaux l'attendait sur le pont pour lui parler, mais qu'il ne voulait pas



entrer. La compagnie fut curieuse de savoir ce que signifiait cette aventure ; mais dès que le gentilhomme parut suivi de ses amis, celui qui était sur le pont lui cria : « Arrêtez, s'il vous

plaît, monsieur ; je n'ai qu'un mot à vous dire. Ceux à qui vous avez promis le secret il y a douze ans vous remercient de l'avoir si bien gardé ; présentement ils vous rendent votre parole : ils ont gagné de quoi vivre, et sont sortis du royaume ; mais avant de me permettre de les suivre, ils m'ont chargé de vous prier d'accepter de leur part deux chevaux, et je vous les laisse. » Effectivement cet homme, qui avait attaché ces deux chevaux à un arbre, fit partir le sien comme un éclair, et bientôt ils le perdirent de vue. Alors le héros de l'histoire raconta à un ami ce qui lui était arrivé ; et ils conclurent qu'il ne fallait rien croire des histoires de revenants qui paraissaient les plus certaines, puisque, si on les examinait avec attention, on trouverait que la malice ou la faiblesse des hommes a donné naissance à ces contes.

MARIE.

J'aurais juré que c'étaient des diables ou des revenants qui étaient dans ce château.

MADEMOISELLE.

Un peu de réflexion, mes enfants, et l'on n'ajoutera aucune croyance à ces histoires. Croyez-vous de bonne foi que Dieu, qui est la sagesse et la bonté même, veuille faire des miracles, seulement pour tourmenter les hommes ? Croyez-vous qu'il permette à une âme de revenir sur la terre pour faire des malices, tirer la couverture d'une personne qui dort, l'empêcher de dormir, et mille autres fadaises qui ne sont dignes que de risée ? Je vais vous prouver, par ce qui m'est arrivé à moi-même, quel parti l'on doit prendre dans ces sortes d'occasions. Je crois que le sort avait rassemblé exprès pour moi les plus sottes de toutes les servantes ; à six ans, je savais plus de cinq cents histoires de revenants, que je croyais comme l'Évangile, et cela m'avait rendue si peureuse, que je craignais mon ombre ; mais quand je commençai à avoir de la raison, je résolus de me guérir de cette maladie. Je m'accoutumai donc le soir à aller seule, d'abord avec de la lumière, et puis après cela sans lumière ; je me disais à moi-même : « Je ne suis pas seule, Dieu

est dans cette chambre où je vais entrer, il saura bien me défendre. » Après cela j'entrais hardiment, je m'asseyais, et je ne quittais pas la place que je ne fusse tout à fait tranquillisée, et après je me moquais de moi-même. Si je voyais quelque chose dans l'obscurité, je m'avançais pour le toucher, et je trouvais que c'était un linge ou une chaise, qui de loin m'apparaissait sous une forme terrible, car la peur grossit les objets. Petit à petit je me guéris de cette faiblesse, et une aventure qui m'arriva acheva de me rendre tout à fait raisonnable. J'eus affaire pour quelques mois dans une petite ville. En y arrivant, j'envoyai chercher un tapissier pour meubler un appartement que j'étais prête à louer. Le tapissier me dit qu'il avait une petite maison toute meublée, et qu'il me la donnerait tout entière pour un louis par mois : il n'y avait que deux ans que cette maison était rebâtie, parce qu'elle avait été brûlée ; et il y avait même une vieille femme qui, étant rentrée pour sauver son argent, y avait péri. Les voisins eurent grand soin de me raconter cette histoire, et me dirent que la vieille venait toutes les nuits pour compter son argent. Je fis un grand éclat de rire au nez de ces gens ; mais ils ajoutèrent que je serais dupe de ma confiance ; que cette maison avait été louée plusieurs fois ; mais que personne ne pouvait y demeurer plus de trois jours. « J'en suis charmée, répondis-je, j'ai toujours eu envie de voir ou d'entendre quelque chose d'extraordinaire, peut-être à la fin aurai-je ce plaisir ; mais les esprits craignent ceux qui ne les craignent pas : j'ai bien peur que la bonne femme ne revienne plus.» Aussitôt que je fus dans cette maison, je la visitai depuis la cave jusqu'au grenier ; car, si je n'ai plus peur des morts, je crains encore les vivants, et je pensais que quelque ennemi du tapissier pouvait peut-être se divertir et effrayer les gens pour empêcher sa maison d'être louée. N'ayant rien trouvé, je passai la journée fort tranquillement. Sur les onze heures du soir, étant auprès du feu avec mon frère, j'entendis un bruit sourd, mais sans pouvoir distinguer d'où il partait, parce qu'il changeait de place à tout moment : le plus souvent pourtant il

paraissait sortir du milieu de la chambre. Ce bruit ne m'effraya point, et je dis en riant : « Si je n'avais pas visité les caves, je croirais qu'on y fait de la fausse monnaie, » car ce bruit ressemblait à celui d'un balancier. Le matin on n'entendit plus rien : mais le bruit recommença les nuits suivantes, et, au bout de deux semaines, je remarquai qu'il était bien plus fort le vendredi, qui était justement le jour où la maison avait brûlé. Je passai la nuit du second vendredi sans me coucher, et, sur les quatre heures du matin, je crus entendre parler, mais cela semblait sortir de dessous terre. J'attendis le jour avec impatience, et je priai mon frère de rester à la même place ; pour moi, je sortis, et fus dans la maison voisine ; c'était un cabaret, et je m'aperçus que l'écurie de ce cabaret était derrière notre salle, où l'on entendait ce bruit. Vous savez, mesdemoiselles, que les chevaux frappent du pied de temps en temps; le jour on ne les entendait point, parce que le bruit qui se faisait de tous côtés l'empêchait; mais dans le silence de la nuit on ne perdait pas un seul de leurs coups de pied. Je pris un grand bâton et.



ayant frappé trois coups contre terre de toute ma force, je rentrai chez moi, et mon frère me dit que depuis que j'étais sortie on

avait frappé trois coups. Les vendredis étaient des jours de marché ; il venait beaucoup de gens de la campagne qui couchaient en ville et mettaient leurs chevaux dans cette écurie, ce qui augmentait le bruit. Je me hâtai de conter mon histoire. Plusieurs personnes vinrent pour entendre le bruit, qui, du moment qu'on en sut la cause, ne parut plus que ce qu'il était, car on distinguait fort bien que c'était un bruit de pieds de cheval sur la terre. Ceux qui avaient eu peur et qui avaient décrié cette maison furent bien honteux. Je n'y demeurai qu'un mois, parce qu'il se présenta de tous côtés des gens pour la louer, et le maître fut si content de mon courage, que j'eus beaucoup de peine à lui faire recevoir mon argent.

SOPHIE.

Eh bien, ma bonne amie, si vous n'eussiez pas eu l'esprit d'entrer dans cette maison, il serait demeuré pour sûr que la bonne femme faisait tout ce tapage.

MADEMOISELLE.

Sans doute, chez les personnes qui n'auraient pas raisonné, car il était extravagant de penser que Dieu permettait que cette vieille revînt de l'autre monde, seulement pour compter son argent. Continuez, Hélène.

HÉLÈNE.

Après tous ces événements, David fut reconnu roi de la tribu de Juda, de laquelle il était sorti. Abner, un des capitaines de Saül, fit reconnaître un des fils de ce malheureux prince par les autres tribus ; mais le fils de Saül ayant maltraité Abner, celui-ci vint se rendre à David et le reconnut pour maître. Abner fut tué en trahison par Joab, capitaine de David, dont il avait tué le frère en se défendant. David pleura Abner et maudit Joab. David ayant consulté le Seigneur, fit la guerre aux Philistins, qu'il vainquit, et prit aussi Jérusalem.

Un prophète, nommé Nathan, vint trouver David de la part du Seigneur, et lui dit : « Dieu m'ordonne de te dire qu'il t'a donné la couronne d'Israël, et que ton sang régnera jusqu'à la fin des siècles. » David s'humilia devant le Seigneur, et chanta

un cantique à sa louange. Quelque temps après, ayant découvert un des fils de Jonathas, il lui rendit tous les biens de Saül. Cependant David eut une nouvelle guerre avec les Philistins; mais il resta à Jérusalem, et nomma Joab pour son lieutenant général. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il vit une belle femme qui se baignait; il apprit que c'était Bethsabée, femme d'Urie, qui était à l'armée. David écrivit à Joab de faire combattre Urie dans un endroit où il pût être tué : Joab obéit, et le brave Urie mourut. David épousa sa veuve et en eut un fils. Au bout de deux ans, Dieu lui envoya le prophète Nathan, qui lui dit : « Dieu vous avait donné le royaume d'Israël, des biens en abondance, et malgré tous ses bienfaits, vous l'avez offensé, et vous avez fait tuer Urie pour avoir sa femme; je vous annonce que l'épée ne sortira point de votre maison. » David répondit : *J'ai péché!* Le prophète lui dit : « Et le Seigneur vous a pardonné; toutefois, comme vous avez scandalisé votre peuple, le fils que vous avez eu de Bethsabée mourra. »

SOPHIE.

Ah! ma bonne amie, que je suis fâchée! voilà David qui est devenu méchant comme Saül. Comment se peut-il faire qu'un si saint homme soit demeuré deux ans dans son péché sans en avoir regret?

MADEMOISELLE

Voilà l'effet des grands crimes, mes enfants; ils endurcissent le cœur, mais remarquez que Saül avait dit comme David : *J'ai péché!* mais David le dit du fond du cœur. Il ne fut pas fâché à cause des malheurs dont il était menacé, mais seulement parce qu'il avait offensé Dieu; aussi le Seigneur lui pardonna. Adieu, mes enfants, la première fois nous commencerons la leçon de géographie.





VINGT-SEPTIÈME DIALOGUE.

VINGT CINQUIEME JOURNEE.

MADEMOISELLE.

Je vous ai parlé de la Lorraine et de la Flandre ; nous dirons aujourd'hui un mot de la Picardie. C'est une grande province assez fertile, mais il n'y croît point de vin. On dit communément que les Picards ont la tête chaude, c'est-à-dire qu'ils sont extrêmement vifs, et sujets à se mettre en colère pour un rien; mais ils sont aussi prêts à s'apaiser qu'à se fâcher. Ils ont le cœur bon, droit et sincère. La capitale, comme je vous l'ai dit, est Amiens, sur la rivière de Somme. Sous le gouvernement de Picardie, on trouve le *pays reconquis*, dont la capitale est Calais. Cette ville fut prise, après un long siége, par Édouard III, roi d'Angleterre. Ce prince, piqué de la longue résistance des Calésiens, demanda qu'on lui envoyât quatre chefs des principales familles de Calais, qu'il voulait faire mourir. Vous croyez peut-être, mes enfants, que tous les gens de qualité avaient peur d'être choisis? point du tout; chacun d'eux prétendait à l'honneur de donner son sang pour son pays. Les quatre qui furent nommés

se rendirent au camp du roi d'Angleterre, en chemise, tête et pieds nus, et la corde au cou; mais la reine, qui admirait leur



vertu, obtint leur grâce. Ensuite le roi fit sortir tous les Français de Calais, et ces pauvres gens furent encore secourus par la reine et les dames de sa cour. Les Anglais ont gardé cette ville plus de deux siècles, et elle a été reprise par les Français sous le règne de Henri II. Ce fut un duc de Guise, surnommé le Balafré, qui la reprit.

JULIETTE.

Ces pauvres gens, qui furent forcés d'abandonner leur pays et leurs biens, me font souvenir d'un trait d'histoire que j'ai lu quelque part, mais je ne me souviens pas des noms. Un prince avait pris une ville, et comme il était fort en colère contre les habitants, il résolut de les faire périr, et de ne pardonner qu'aux femmes; il leur permit donc de sortir de la ville, et d'emporter tout ce qu'elles avaient de plus précieux. Devinez ce qu'elles emportèrent, mesdemoiselles.

LÉONIE.

Peut-être tout leur or, leur argent et leurs beaux habits?

JULIETTE.

Non, ma chère, elles eurent bien plus d'esprit que cela. Chaque femme prit son mari sur son cou; elles passèrent ainsi devant le vainqueur, qui fut si charmé de la vertu de ces femmes, qu'il pardonna à toute la ville.

SOPHIE.

L'histoire de Juliette m'en rappelle une autre que je vais vous raconter. Il y avait un prince, nommé Démétrius Poliorcète, qui avait fait beaucoup de bien au peuple de la ville d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laissa sa femme et ses enfants chez les Athéniens. Il perdit la bataille, et fut obligé de s'enfuir. Il crut d'abord qu'il n'avait qu'à se retirer chez ses bons amis les Athéniens; mais ces ingrats refusèrent de le recevoir; ils lui renvoyèrent même sa femme et ses enfants, sous prétexte qu'ils ne seraient peut-être pas en sûreté dans Athènes, où les ennemis pourraient les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de Démétrius, car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme que l'ingratitude de ceux qu'il aime et auxquels il a fait du bien. Quelque temps après, ce prince raccommoda ses affaires, et vint avec une grande armée mettre le siége devant la ville d'Athènes. Les Athéniens, persuadés qu'ils n'avaient aucun pardon à espérer de Démétrius, résolurent de mourir les armes à la main, et portèrent un arrêt qui condamnait à mort ceux qui parleraient de se rendre à ce prince; mais ils ne faisaient pas réflexion qu'il n'y avait presque point de blé dans la ville, et que bientôt ils manqueraient de pain. Effectivement, après avoir souffert la faim très-longtemps, les plus raisonnables dirent: « Il vaut mieux que Démétrius nous fasse tuer tout d'un coup que de mourir par la faim; peut-être aura-t-il pitié de nos femmes et de nos enfants. » Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. Démétrius commanda que tous les hommes mariés se rendissent sur une grande place qu'il avait fait environner de soldats qui avaient tous l'épée nue; alors on n'entendit dans la ville que des cris et des gémissements: les femmes embrassaient leurs maris, les enfants leurs pères, et leur disaient le dernier

adieu. Quand ils furent tous sur cette place, Démétrius monta sur un lieu élevé, et leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchants : il était si pénétré, qu'il versait des larmes en leur parlant ; ils gardaient le silence, et s'attendaient à tout moment que ce prince allait commander à ses soldats de les tuer. Ils furent donc bien surpris, lorsque ce bon prince leur dit : « Je veux vous montrer combien vous êtes coupables à mon égard ; car enfin ce n'est pas à un ennemi à qui vous avez refusé du secours, c'est à un prince qui vous aimait, qui vous aime encore, et qui ne veut se venger qu'en vous pardonnant et en vous faisant du bien. Retournez chez vous ; pendant que vous êtes restés ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté du blé et du pain dans vos maisons. »

JULIETTE.

Si les Athéniens étaient honnêtes gens, ils devaient mourir de douleur d'avoir pu offenser un si bon prince.

MADEMOISELLE.

Quand même ils eussent tous été des coquins, cette conduite était propre à les faire rentrer en eux-mêmes. Faites-moi souvenir la première fois de vous raconter une histoire qui vous prouvera ce que je vous dis. Mais présentement il faut nous dépêcher de dire nos histoires. A quatre heures, il doit arriver une chose qui vous surprendra beaucoup : il sera nuit tout d'un coup, et puis une demi-heure après nous aurons encore le jour.

MARIE.

Comment cela se peut-il, ma bonne amie ?

MADEMOISELLE.

Je vous l'expliquerai alors, ma chère enfant ; à présent dites votre histoire.

MARIE.

Dieu punit David du crime qu'il avait commis par la mort du fils qu'il avait eu de Bethsabée. David se soumit aux volontés du Seigneur, et s'humilia devant lui ; Dieu récompensa sa soumission en lui donnant un autre fils de Bethsabée, qui fut nommé Sa-

lomon, et qui régna après lui. David eut encore plusieurs enfants, mais ce fut pour son malheur : l'un d'eux, nommé Absalon, ayant reçu un outrage de son frère Amnon, l'invita à un festin et le tua. Absalon, craignant la colère de son père, s'en-



fuit chez un prince voisin, où il resta trois ans; au bout de ce temps, Joab, qui commandait les troupes de David, obtint son pardon. Absalon, au lieu d'être touché de la bonté de son père, résolut de le détrôner. Il s'attacha à flatter le peuple pour gagner ses bonnes grâces; quand il crut y avoir réussi, il demanda à David la permission d'aller exécuter un vœu qu'il avait fait; mais, au lieu de cela, il assembla des troupes et marcha sur Jérusalem. David se sauva avec ses amis, et se retira sur la montagne des Oliviers. Ceux qui étaient avec David ne voulurent pas qu'il allât contre Absalon. Ce fut Joab qui commanda l'armée, et David lui ordonna d'épargner son fils; mais il n'obéit pas aux ordres du roi : car Absalon ayant été battu, et voulant s'enfuir, fut arrêté par ses cheveux en passant sous un arbre, où il demeura accroché. Joab lui perça le cœur; ce qui ayant été rapporté à David, il dit : « Plût à Dieu que je fusse mort, et que mon fils fût vivant! » Joab, voyant qu'il pleurait son fils, lui manqua de respect et le força de paraître devant le peuple. Cependant la tribu de Juda s'empressa de ramener David à Jérusalem. Les tribus d'Israël furent

jalouses de ce que la tribu de Juda avait ramené David; il y eut entre elles de grosses querelles. Alors un homme, nommé Sebad, sonna de la trompette, et fit révolter les dix tribus d'Israël contre David. Joab fut assiéger une ville dans laquelle cet homme était enfermé, et elle aurait été détruite, sans la sagesse d'une femme qui la sauva; car ayant fait assembler le peuple, elle représenta qu'il y avait de la folie de s'exposer à la mort pour un rebelle. Le peuple s'assembla donc contre Sebad, et, lui ayant coupé la tête, il la jeta à Joab par dessus les murailles, ce qui finit la guerre.

JULIETTE.

Je vous assure, mademoiselle, que je n'ai point pitié d'Absalon; il fallait qu'il fût bien méchant pour chercher à faire périr son père qui l'aimait avec tant de tendresse, et qui lui avait déjà pardonné la mort de son frère Amnon.

MADEMOISELLE.

Absalon était peut-être né avec de bonnes inclinations, mes enfants; mais il avait les passions violentes, et parce qu'il ne s'appliqua pas à les modérer, il parvint par degrés à cet excès de méchanceté de vouloir tuer son père. Peut-être, si on avait prédit à Absalon, pendant qu'il était jeune, qu'il deviendrait si méchant, il en serait mort de frayeur; mais il s'accoutuma à flatter ses passions, et ensuite il n'en fut plus le maître. Voilà ce qui arrive à bien des gens : voilà ce qui vous arrivera à vous-mêmes, si vous n'avez pas soin de réprimer vos vices.

EMILIE.

Comment! ma bonne amie, je pourrais devenir aussi méchante qu'Absalon? En vérité, je ne le puis pas croire.

MADEMOISELLE.

Toute personne qui a des passions vives doit être sûre qu'il faut qu'elle devienne ou très-vertueuse ou très-méchante. Oui, ma chère, si vous prenez le parti de vaincre vos passions, comme je l'espère, il vous en coûtera beaucoup sans doute, mais votre vertu sera forte, solide, inébranlable, au lieu que si vous ne prenez point ce parti, il n'est point de crimes que vous ne soyez

capable de commettre dans la suite, si vous en avez l'occasion. Nous en avons eu un terrible exemple en France, il y a quelques années. Il y avait une fille fort aimable et fort riche, qui n'avait qu'un défaut : elle aimait trop ses richesses, et ne voulait épouser qu'un homme aussi riche qu'elle. Elle demeurait avec une de ses tantes, qui gardait tout son argent et qui connaissait le défaut de sa nièce. Un nommé M. Tiquet la demanda en mariage et s'attacha à gagner les bonnes grâces de la tante. Cette femme, qui souhaitait que M. Tiquet devînt son neveu, lui découvrit le défaut de sa nièce, et lui dit qu'il lui plairait sûrement s'il était fort riche. M. Tiquet avoua à cette femme qu'il n'avait pas une grosse fortune, et la pria de lui aider à tromper sa nièce : elle y consentit, et lui ayant donné quinze mille écus de l'argent de sa nièce, M. Tiquet en fit faire un bouquet de diamants qu'il donna



à cette demoiselle le jour de sa fête. Elle pensa qu'un homme qui

avait le moyen de faire de tels présents devait être riche comme un Crésus, et elle consentit enfin à l'épouser. Quand elle fut sa femme, et qu'elle s'aperçut qu'il l'avait trompée, elle prit une grande haine pour lui, et pour se dissiper elle résolut de voir grande compagnie. Parmi ceux qui venaient lui rendre visite, il y avait un cavalier fort aimable, dont elle s'éprit. Alors elle maudit le moment où elle s'était mariée, et souhaitait tous les jours la mort de son mari pour épouser cet autre cavalier. La première fois qu'elle eut cette pensée, elle en eut horreur, car elle n'était pas encore tout à fait méchante; mais comme elle pensait qu'elle ne serait jamais heureuse avec un homme qu'elle n'aimait pas, son cœur acheva de se gâter, et elle s'abandonna tout entière au désir de le voir mort. Quand elle se fut familiarisée avec cette idée, elle pensa que son mari se portait très-bien, que peut-être il vivrait plus longtemps qu'elle, et qu'elle pouvait le faire tuer. Vous sentez bien, mes enfants, qu'il lui fallut du temps pour s'accoutumer à cette abominable pensée; mais enfin elle en vint à bout. Elle donna de l'argent à un homme pour tuer son mari, et on lui tira un coup de pistolet; mais il ne fut que blessé. Comme on savait que sa femme ne l'aimait pas, tout le monde crut que c'était elle qui avait fait faire ce mauvais coup, et ses amis lui conseillèrent de s'enfuir, puisqu'on lui en laissait le temps; mais elle ne voulut jamais le faire, dans la crainte que son mari ne prît son bien pendant son absence. Elle fut donc arrêtée, et ayant été convaincue de son crime, elle eut la tête tranchée. Vous voyez dans quelle extrémité les passions peuvent nous porter. Il faut que cela nous engage à les combattre sans cesse, et à ne rien cacher.

MARIE.

Ah! ma bonne amie, je croyais que vous vous moquiez de nous, quand vous disiez qu'il serait nuit à quatre heures, et cependant je m'aperçois que vous avez dit la vérité. Pourquoi la nuit vient-elle de si bonne heure? qu'est-ce qui vous avait avertie que cela devait arriver?

MADEMOISELLE.

Cette obscurité est causée par une éclipse de soleil, et les astronomes nous avaient avertis que cette éclipse arriverait aujourd'hui à quatre heures.

ÉMILIE.

Ma bonne amie, je ne sais pas ce que c'est qu'une *éclipse* et des *astronomes*.

MADEMOISELLE.

Sophie va vous l'apprendre, ma chère amie. Dites à ces demoiselles, je vous prie, ce que c'est qu'une éclipse.

JULIETTE.

Je le sais bien aussi, si vous voulez, je le dirai.

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; mais je voudrais bien que vous apprissiez à vaincre votre vanité. Vous auriez été bien fâchée de vous taire dans cette occasion, et vous avez saisi avec avidité l'occasion de montrer votre science, sans penser qu'en même temps vous faisiez voir votre amour-propre. Sophie, qui en sait plus à présent que vous n'en saurez dans dix ans, est bien plus prudente; elle ne parle jamais de choses que les autres ignorent; et, à moins qu'on ne l'interroge, elle garde le silence, comme il convient à une fille de son âge. Eh bien, Juliette, vous voilà bien mortifiée et bien en colère contre moi, cependant je viens de vous rendre un plus grand service que si je vous avais laissé étaler votre science, et vous eusse donné bien des louanges. Venez m'embrasser pour me remercier, mais que ce soit de bon cœur au moins.

JULIETTE.

Oh! ma bonne amie, je ne suis pas fâchée contre vous, mais contre moi; j'ai beau faire, ma vanité me fait faire des sottises à tout moment.

MADEMOISELLE.

A la fin vous en viendrez à bout, ma chère; mais avec la même amitié que j'ai blâmé votre vanité, je vais louer votre docilité. Profitez de cet exemple, Émilie; vous êtes toute surprise de voir que votre compagne n'est pas fâchée contre moi, quoique je l'aie reprise devant tout le monde assez durement.

JULIETTE.

Ma bonne amie, je croirai toujours que tout ce que vous ferez sera pour mon bien.

MADEMOISELLE.

Et vous penserez juste. Revenons à nos éclipses; mais auparavant je vais allumer ma bougie, car on ne voit presque plus.

SOPHIE.

On dit qu'il y a une éclipse quand la lune se rencontre entre le soleil et la terre. Autrefois, on ne savait pas quelle était la cause des éclipses, et les anciens croyaient que cela annonçait quelque grand malheur; ainsi ils auraient été bien fâchés d'entreprendre quelque chose dans le temps d'une éclipse. Il y avait un jour un capitaine, nommé Périclès, qui était près de s'embarquer pour aller faire la guerre. Comme il mettait le pied dans son vaisseau, il vint une éclipse de soleil; son pilote ne voulut pas partir, parce qu'il croyait qu'ils périraient infailliblement. Périclès, qui était savant, n'avait pas peur; il dit à son pilote que cela était une chose naturelle, et que la lune, s'étant mise devant le soleil, empêchait de le voir. Le pilote ne comprenait rien à cela. Périclès, qui s'impatientait, lui jeta son



manteau sur la tête, et lui dit: « Me vois-tu? — Je n'ai garde de

vous voir, répondit le pilote, puisque votre manteau, qui est entre vous et mes yeux, m'en empêche. — Grand ignorant, reprit Périclès, voilà la raison pour laquelle tu ne vois pas le soleil : c'est que la lune est entre tes yeux et le soleil, comme mon manteau est entre moi et tes yeux. »

MADEMOISELLE.

Comprenez-vous cela présentement, Marie ?

MARIE.

Non, ma bonne amie, car je ne conçois pas comment la lune peut se trouver devant le soleil, et comment on peut deviner tout juste le moment où elle s'y trouvera.

MADEMOISELLE.

Le soleil étant plus haut que la lune, et la lune marchant, il n'est pas extraordinaire qu'ils se rencontrent. Or, on sait précisément le chemin que fait la lune, et l'on sait encore qu'elle ne se dérange jamais de son chemin ordinaire ; ainsi on peut prédire toutes les éclipses qui arriveront, et les gens qui étudient la science des astres se nomment des astronomes.

JULIETTE.

Mais comment a-t-on inventé cette science ?

MADEMOISELLE.

La nécessité, qui est la mère de l'industrie, a produit toutes les sciences et les arts ; mais c'est l'oisiveté qui a produit l'astronomie. Vous devez vous souvenir, mes enfants, que les premiers hommes étaient bergers, c'est-à-dire qu'ils gardaient les



troupeaux. Comme ils vivaient dans des pays fort chauds, ils étaient dans la campagne pendant la nuit. Dans ce temps où ils n'avaient rien à faire, ils s'amusaient à regarder les étoiles. A force de les regarder toutes les nuits, ils remarquèrent qu'à telle

heure on voyait paraître certaines étoiles. Ils virent aussi que les étoiles avançaient régulièrement, et ils parvinrent à pouvoir prédire le chemin qu'elles faisaient et les places qu'elles devaient occuper. On se fit donc un plan de leurs remarques, et d'habiles gens, qui examinèrent ces remarques, en firent une science ; car elle était fondée sur l'expérience.

SOPHIE.

Permettez-moi de vous faire une question, ma bonne amie. Puisque les premiers hommes savaient l'astronomie, comment, du temps de Périclès, s'effrayaient-ils quand ils voyaient une éclipse ?

MADEMOISELLE.

Cette science se conserva longtemps en Égypte, mais elle ne fut jamais perfectionnée ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Les habiles gens savaient bien que le peuple s'effrayait à tort pour les prodiges naturels ; mais au lieu de guérir la superstition, ils la nourrissaient, parce que cela leur servait à faire faire au peuple tout ce qu'ils voulaient.

HÉLÈNE.

Vous nous avez dit que la nécessité a inventé les autres arts et sciences : y en a-t-il beaucoup ?

MADEMOISELLE.

Oui, ma chère, chaque besoin a produit un art. Le plus pressé pour les hommes, après le péché d'Adam, fut de cultiver la terre, ce soin produisit un art qu'on nomma l'*agriculture*. Il fallut ensuite penser à se loger. D'abord les hommes se retiraient dans les cavernes ; mais comme il ne s'en trouvait pas partout, ils se bâtirent des cabanes, qui d'abord ne servirent que pour les mettre à couvert des injures du temps. Ensuite on pensa à rendre ces cabanes plus commodes ; puis on chercha à les rendre magnifiques, et cela produisit un autre art qu'on nomma l'*architecture*. Ceux qui demeuraient en Égypte, dans ce pays où il ne pleut jamais et où le Nil se déborde, inventèrent un art qu'on nomma *géométrie*. Cet art est celui de mesurer et de compter.

LÉONIE.

Je sais donc la géométrie, ma bonne amie, car je sais bien compter.

MADEMOISELLE.

Vous savez une partie de la géométrie, ma chère, puisque vous savez l'arithmétique; mais cette science est bien plus étendue, puisqu'elle comprend aussi l'art de mesurer sûrement et promptement. Je vais vous dire ce qui engagea les Égyptiens à inventer cette science. Comme l'abondance ou la disette dépendent chez eux des débordements du Nil, vous pouvez penser qu'ils furent fort attentifs à mesurer l'accroissement de ce fleuve. D'ailleurs le Nil, en se débordant, dérangeait sans doute les pierres ou les haies qui marquaient l'héritage de chacun, ce qui les mettait dans la nécessité d'avoir toujours la mesure à la main.

La nécessité de se guérir des différentes maladies qui affligent les hommes donna naissance à un autre art qu'on nomma la *médecine*. Ensuite il se trouva des hommes ambitieux qui voulaient commander aux autres; des hommes vertueux qui voulaient les engager à vivre en société les uns avec les autres; et comme ces hommes n'étaient pas assez puissants pour les forcer à obéir, ou assez méchants pour abuser de leur puissance, ils cherchèrent un moyen plus doux de faire réussir leur dessein. Comme ils avaient étudié le caractère des hommes, ils connurent qu'ils se laissaient persuader par de beaux discours, et cela fit naître la *rhétorique* ou l'*art de bien parler*. Ils réfléchirent ensuite que, pour bien arranger les paroles, il fallait savoir auparavant arranger ses idées, et cela produisit un autre art qu'on nomma la *logique* ou l'*art de bien penser*. D'autres hommes considérèrent qu'en vain l'homme avait trouvé les autres arts, s'il ignorait celui de se rendre heureux en devenant vertueux; ils donnèrent donc aux hommes l'art d'acquérir le bonheur, en réglant ses passions; et cet art, le plus nécessaire de tous, fut appelé la *philosophie*. Les autres besoins des hommes firent naître les arts mécaniques; mais j'ai beau chercher, mes enfants, je ne puis me souvenir du besoin qui a fait inventer la *musique* et la *peinture*.

SOPHIE.

N'est-ce pas le besoin de se désennuyer, ma bonne amie?

MADEMOISELLE.

Cela pourrait bien être, mes enfants. La *danse*, dans son origine, n'a peut-être été inventée que pour donner de l'exercice au corps. Je vous prie, Sophie, répétez les noms des arts dont je viens de parler.

SOPHIE.

L'agriculture, l'architecture, la géométrie, la logique, la rhétorique, la philosophie, l'astronomie, la médecine, la physique, la peinture, la musique et la danse.

MADEMOISELLE.

Vous avez eu plus de mémoire que moi, ma chère; car j'avais oublié la *physique*, qui est la science des choses naturelles. Pour celle-là, elle doit sa naissance à la curiosité.





VINGT-HUITIÈME DIALOGUE.

VINGT-SIXIÈME JOURNÉE

LÉONIE.

Ma bonne amie, vous nous avez promis de commencer la leçon par une histoire.

MADEMOISELLE.

Je vous tiendrai volontiers parole. Il y avait un père qui fut si malheureux, que, n'ayant qu'un fils, ce monstre résolut de lui ôter la vie. Il confia ce mauvais dessein à un domestique qui lui avait aidé jusqu'à ce jour à voler son père; mais ce garçon, ayant horreur d'un si grand crime, alla se jeter aux pieds du père, et lui déclara le dessein de son fils. Ce vieillard dissimula cet affreux secret, et dit à son fils qu'il voulait le mener à la campagne pour lui faire voir une fille belle et riche qu'il voulait lui faire épouser. Il fallait passer par une forêt extrêmement dangereuse, parce qu'il y avait souvent des voleurs. Quand ils furent arrivés au milieu de cette forêt, le père commanda à son fils de descendre de cheval, et lui dit : « J'ai découvert le dessein affreux que vous avez conçu de m'ôter la vie; mais, mon fils, avez-vous bien réfléchi sur les suites de cette action? Votre crime, s'il était découvert, vous conduirait sur l'échafaud; j'ai voulu vous épargner le dernier supplice en vous conduisant ici : vous pouvez m'y percer le cœur en toute sûreté. Frappez, ajouta ce vieillard en lui présentant un poignard et son sein; j'aurai du moins la con-

solation de mettre votre vie et votre honneur en sûreté en mourant dans ce lieu solitaire. Peut-être que vous vous rappellerez quelque jour ma bonté, et que, touché de cette dernière marque que je vous en donne, vous pleurerez votre parricide. » Vous pensez bien, mes enfants, que ce garçon, quelque méchant qu'il fût, fut confondu du discours de son père; il se repentit sincèrement, et devint aussi honnête homme qu'il avait été méchant par le passé.

SOPHIE.

Est-il possible, ma bonne amie, qu'il y ait des hommes assez méchants pour avoir la pensée de tuer leur père ou leur mère?

MADEMOISELLE.

Un grand législateur pensait comme vous, ma chère. Il ordonna des châtiments pour toutes sortes de crimes, mais il n'en voulut point marquer pour les parricides, parce qu'il ne croyait pas qu'un homme pût se rendre coupable d'un tel crime.

MARIE.

Qu'est-ce que cela veut dire, les parricides?

MADEMOISELLE.

On appelle *parricides* ceux qui tuent leur père ou leur mère; *fratricides*, ceux qui tuent leurs frères; *suicides*, ceux qui se tuent eux-mêmes, et *déicides*, les Juifs, qui ont fait mourir Jésus-Christ.

HÉLÈNE.

Est-ce un grand péché de se tuer soi-même?

MADEMOISELLE.

Certainement, ma chère; ceux qui se tuent sont damnés éternellement, à moins qu'ils ne soient devenus fous auparavant, comme cela arrive ordinairement.

ÉMILIE.

J'ai ouï dire qu'il n'y avait que les gens courageux qui se tuaient eux-mêmes.

MADEMOISELLE.

On vous a trompée, ma chère; ceux qui se tuent eux-mêmes sont des gens faibles, qui cèdent lâchement à la douleur, qui n'ont pas le courage de supporter les peines et les chagrins de la vie, qui aiment mieux s'en débarrasser tout d'un coup par la mort.

JULIETTE.

J'ai lu une singulière histoire d'un homme qui voulait se faire mourir. Jules César assiégeait une ville dans laquelle il y avait deux hommes qui étaient ses ennemis, et qui avaient essayé de lui faire beaucoup de mal. Un de ces hommes, qui craignait la colère du vainqueur, résolut de s'empoisonner; l'autre pensa qu'il valait mieux aller trouver César : « Car, disait-il en lui-même, peut-être qu'il me pardonnera; il ne peut rien m'arriver de pis que la mort : je la souffrirai avec courage quand elle se présentera, mais je veux faire tout ce que l'honneur me permet pour l'éviter. » Ces deux hommes ayant pris une résolution si différente, le premier demanda à son médecin un poison assez doux pour le faire mourir sans le faire souffrir beaucoup; le second sortit de la ville pour aller trouver César, et lui dire qu'il venait remettre sa vie entre ses mains. César, qui avait l'âme grande et généreuse, fut touché de la confiance de cet homme, et lui dit : « Je vous remercie d'avoir eu assez bonne opinion de moi pour me croire capable de vous pardonner. Vous m'avez en cela rendu un très-grand service, car il n'y a rien dans le monde qui me fasse tant de plaisir que de pardonner à un ennemi : vous pouvez compter sur mon estime et sur mes bienfaits. » Cet homme, agréablement surpris de ce discours, se hâta de quitter César, et courut à la ville pour tâcher de sauver son ami, s'il en était encore temps. Il le trouva sur son lit, pâle et comme un homme près de rendre le dernier soupir; il fut bien étonné quand il apprit la générosité de César, et eut regret de s'être empoisonné. Son ami lui dit d'envoyer chercher son médecin pour lui demander du contre-poison; le malade ne voulait pas le faire. « Je suis trop malade, disait-il à son ami, et je sens que je n'ai plus qu'un moment à vivre. » Cependant, par complaisance pour son ami, il consentit à faire appeler le médecin qui lui avait donné le poison, et lui demanda s'il y avait encore quelque remède qui pût lui sauver la vie. Le médecin se mit à rire, et dit aux deux amis : « Admirez la force de l'imagination, l'idée d'une mort prochaine a réduit monsieur à l'agonie! Comme je connaissais la bonté du

cœur de César, j'aurais gagé tout mon bien qu'il vous pardonnerais à tous deux ; c'est pourquoi, au lieu de vous donner du poison, je vous ai fait prendre une pilule propre à vous fortifier contre la peur. Levez-vous donc, car vous n'êtes malade que d'esprit. » Effectivement, cet homme, ayant appris qu'il n'avait pas pris de poison, et que, par conséquent, sa vie ne courait aucun danger, se trouva guéri et se leva sur-le-champ. César, ayant appris cette histoire, ne put s'empêcher d'en rire ; il récompensa le médecin qui l'avait si bien jugé.



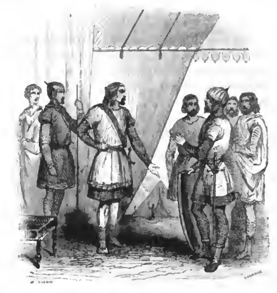
MADEMOISELLE.

Vous voyez que cet homme, qui voulait s'empoisonner, paraissait ne pas craindre la mort, puisque c'était volontairement qu'il avait pris du poison ; cependant il avait une telle peur de mourir, qu'il était réellement malade. Mais en voilà assez sur cet article. Disons un mot de la province de Normandie. Sophie, apprenez à ces demoiselles ce que vous savez de cette province.

SOPHIE.

La Normandie est située au nord de la France. Elle a au sud, pour bornes, une province qu'on appelle le Maine ; elle est bornée à l'ouest et au nord par la Manche, et à l'est par la Picardie et l'Ile-de-France. Autrefois cette province s'appelait Neustrie, et ce sont des hommes venus du Nord qui lui ont donné le nom qu'elle porte aujourd'hui ; car le nom de *Normand* veut dire en anglais *norman*, *homme du Nord*. Ces hommes, dont la plus grande partie étaient Danois, ou qui vivaient aux environs de ce royaume, se trouvant trop d'habitants pour leur pays, qui d'ailleurs est extraordinairement froid, résolurent d'aller chercher fortune ; ils s'embarquèrent donc, et vinrent dans tous les royaumes voisins, où ils commirent des ravages épouvantables, tuant

les hommes, emmenant les femmes et les bestiaux, brûlant les arbres et ravageant les terres. Quand ils avaient ruiné un pays, ils demandaient une grosse somme d'argent pour l'abandonner; mais à peine ceux-là étaient-ils arrivés dans leur pays, chargés de richesses, qu'ils donnaient envie à leurs camarades de venir s'enrichir à leur tour. La France et l'Angleterre eurent beaucoup à souffrir de la part de ces Normands; mais ils réduisirent surtout la France à la dernière extrémité, car ils assiégèrent la ville de Paris. Enfin un de leurs chefs, nommé Rollon, qui



s'était fait chrétien, demanda au roi de France la Neustrie, qui était absolument ruinée et presque déserte ; et il promit au roi, s'il voulait le faire duc de ce pays, d'empêcher ses compagnons de revenir en France : car ils y entraient ordinairement par la rivière de Seine, qui a son embouchure dans la Neustrie. Il fallut lui accorder sa demande, et il promit de faire hommage au roi de ce duché, c'est-à-dire de reconnaître publiquement que c'était

le roi qui le lui avait donné; et toutes les fois qu'il y aurait un nouveau duc de Normandie, il devait renouveler cet hommage. Ainsi ces hommes du Nord s'établirent dans la Neustrie, et changèrent le nom de cette province en celui de Normandie, parce qu'on les appelait eux-mêmes Normands.

JULIETTE.

J'admire la mémoire de Sophie, aussi bien que sa science.

SOPHIE

Vous avez bien de la bonté, ma chère amie; mais vous devez seulement admirer le soin que mademoiselle a eu de m'instruire.

MADEMOISELLE.

Je vous suis bien obligée, ma chère, de la reconnaissance que vous avez de mes soins. Il est vrai que je n'ai rien épargné pour vous rendre bonne et habile; mais il faut que je dise aussi que vous avez rendu mon travail agréable par votre docilité et votre application.

ÉMILIE.

Je donnerais toutes choses au monde pour que vous en pussiez dire autant de moi.

MADEMOISELLE.

Cela est très-possible, ma chère; vous n'avez qu'à continuer à vous corriger: je ne suis jamais si contente que quand je puis louer avec justice; et pour vous prouver que je dis la vérité, je vous montrerai ce soir une lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de madame votre mère. Elle me marque qu'elle est charmée du bien que je lui ai mandé de vous dans ma dernière lettre, et que, puisque vous êtes devenue raisonnable, elle viendra vous chercher au bout de vos trois mois.

ÉMILIE.

Si je retourne à la maison, je serai dans un an tout comme j'étais auparavant; et puis, ma bonne amie, je veux m'instruire. Marie est plus habile que moi, qui suis grande; cela me fait honte. Si vous voulez encore avoir la bonté de me garder, je prierai maman de me laisser avec ma cousine le plus longtemps qu'il se pourra.

MADEMOISELLE.

Admirez, mes enfants, comme Émilie est devenue polie.

ÉMILIE.

Ma bonne amie, n'ai-je pas lu dans l'histoire qu'un roi d'Angleterre est devenu duc de Normandie ?

MADEMOISELLE.

Non, ma chère; mais vous avez vu qu'un duc de Normandie est devenu roi d'Angleterre. Sophie vous dira cette histoire.

SOPHIE.

Un roi d'Angleterre, étant mort sans enfants, nomma pour son héritier Guillaume, duc de Normandie, qu'on appelait *le Bâtard*, et qu'on a nommé depuis Guillaume *le Conquérant*.



Comme il y avait plusieurs princes, parents du dernier roi, qui prétendaient à cette couronne, Guillaume ne se pressa pas d'en venir prendre possession : il laissa ces princes se faire la guerre les uns aux autres, et quand ils furent bien affaiblis, il vint en Angleterre avec une bonne armée, et se rendit maître du royaume. Ainsi la Normandie devint une province anglaise, et les rois d'Angleterre étaient, à cause de cette province, sujets

ou vassaux des rois de France; mais c'étaient des vassaux plus puissants que leurs seigneurs, et qui leur donnèrent beaucoup de peine. Quand les rois d'Angleterre faisaient quelque chose de contraire à ce qu'ils avaient promis au roi de France en lui faisant hommage, le roi de France avait droit de les faire comparaître devant les pairs du royaume de France pour y être jugés, et, s'ils refusaient d'y venir, il pouvait s'emparer des biens qu'ils avaient en France. C'est par là que la Normandie a été perdue pour les Anglais, et est retournée à la France sous le règne d'un roi d'Angleterre, nommé Jean *Sans-Terre*.

MADEMOISELLE.

La première fois nous parlerons de la province de Bretagne; présentement Marie va nous répéter son histoire.

MARIE.

David régna encore plusieurs années; mais, sur la fin de ses jours, il se laissa surmonter par la vanité, et voulut savoir le nombre de ses sujets. Ses serviteurs lui démontrèrent qu'il devait se contenter de remercier Dieu d'avoir béni son peuple, sans vouloir en connaître le nombre; mais David s'obstina. On trouva qu'il y avait cinq cent mille hommes dans la tribu de Juda capables de porter les armes, et huit cent mille dans les autres tribus. David reconnut la faute que sa vanité lui avait fait commettre, et en demanda pardon à Dieu. Le Seigneur lui envoya un prophète, qui lui dit : « Il faut que cette faute soit punie. Choisissez donc, ou d'une famine de trois ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. » David choisit la peste pour deux raisons : la première, c'est qu'il dit qu'il aimait mieux tomber entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes; la seconde, c'est qu'il pensait qu'il ne souffrirait point de la famine, mais seulement le pauvre peuple. Il aurait été aussi en sûreté pendant la guerre, car il avait promis à son peuple de ne point marcher lui-même contre ses ennemis; mais il pensait que la peste ne l'épargnerait pas plus que le dernier de ses sujets, et il voulait partager le châtiment, puisqu'il était le plus coupable. L'ange du Seigneur commença donc

à frapper les Israélites, et il en mourut soixante-dix mille. David, voyant l'ange qui s'avançait vers Jérusalem, se prosterna, et dit au Seigneur : « Pourquoi frappez-vous ces brebis qui sont innocentes? C'est moi qui suis seul coupable; frappez-moi, Seigneur : n'épargnez ni moi ni ma famille, mais ayez pitié de mon pauvre peuple. » La colère de Dieu fut apaisée par cette prière de David, qui vit l'ange remettre son épée dans le fourreau; et David dressa un autel au Seigneur dans le lieu où l'ange s'était arrêté.

LÉONIE.

Ma bonne amie, c'est un péché de se mettre en colère, comment donc l'Écriture sainte dit-elle que le Seigneur se mit en colère?

MADEMOISELLE.

C'est qu'il n'y a point d'autre terme dans notre langue qui puisse exprimer les effets de la justice de Dieu et de la haine qu'il porte au crime. Je suppose, ma chère, que vous voyiez un méchant homme qui en tue un autre; vous seriez bien fâchée contre ce méchant homme, et vous le feriez punir si cela dépendait de vous : on pourrait dire alors que vous seriez en colère, c'est-à-dire fâchée contre cet homme; mais cette colère serait juste, elle ne serait pas une passion ni un péché. Continuez, Hélène.

HELÈNE.

Un des fils de David, nommé Adonija, résolut de se faire roi; il gagna Joab, qui commandait les troupes, et plusieurs autres personnages du premier rang. Il y avait déjà quelque temps qu'Adonija se distinguait de ses frères par sa magnificence. David s'en était aperçu; mais il aimait si fort ses enfants, qu'il craignait de les chagriner. Cette patience de David autorisa Adonija; il assembla ses frères et les principaux de ses partisans pour se faire nommer roi. Mais David commanda que Salomon fût sacré sur-le-champ. Adonija, l'ayant appris, eut peur qu'on ne le fît mourir; il se réfugia dans le tabernacle du Seigneur, qu'il ne voulut point quitter qu'après être assuré de sa grâce. Salomon

jura de lui pardonner le passé, pourvu qu'il fût honnête homme à l'avenir. David, sentant qu'il allait mourir, fit venir son fils Salomon, et lui recommanda d'être fidèle au Seigneur. Salomon était fort jeune quand il monta sur le trône. Une nuit, le Seigneur lui apparut et lui dit : « Demande-moi ce que tu voudras, et je te l'accorderai. » Salomon s'humilia devant Dieu, et, considérant sa grande jeunesse, il le pria de lui accorder cette sagesse qui convient aux rois, et qui leur est nécessaire pour bien gouverner leurs peuples. Dieu lui répondit : « Puisque tu as préféré la sagesse aux richesses, aux autres biens temporels, je te rendrai non-seulement le plus sage de tous les rois, mais aussi le plus riche et le plus puissant. » Ce fut après cette vision que Salomon eut occasion de montrer sa sagesse en jugeant un procès fort singulier. Deux femmes vinrent se présenter devant lui, et l'une d'elles lui dit : « Seigneur, je logeais avec cette femme dans une même chambre; nous avions chacune un petit enfant : il est arrivé que cette femme, ayant mis l'enfant dans son lit, l'a étouffé. Quand elle a vu son fils mort, elle s'est levée tout doucement, et ayant mis son enfant mort auprès de moi, elle a pris mon fils qui était vivant. Le matin j'ai été bien affligée; mais en regardant attentivement cet enfant mort, j'ai reconnu que ce n'était pas mon fils, mais celui de cette femme. » L'autre femme dit au roi : « Seigneur, cette femme vous trompe; c'est son fils qui est mort, et le mien qui est vivant. » Un autre que Salomon aurait été bien embarrassé, car il n'y avait point de témoins; mais il dit à un de ses gardes : « Prenez l'enfant qui est vivant, et coupez-le en deux avec une épée; par ce moyen ces deux femmes en auront chacune une moitié. » La femme qui avait parlé la première, et qui était la vraie mère de l'enfant, frémit en entendant ces paroles; elle se jeta donc aux pieds du roi, et dit à Salomon : « Ah! Seigneur, donnez l'enfant tout entier à cette femme qui le demande; j'aime mieux le perdre que le voir périr. » Mais l'autre femme disait : « Ce que le roi a ordonné est fort juste; nous n'aurons l'enfant ni l'une ni l'autre. » Alors Salomon dit : « Donnez l'enfant vivant à cette première femme;

je connais à sa tendresse qu'elle est la véritable mère. » Tout le monde fut étonné de l'adresse avec laquelle le roi avait découvert la vérité, et la vraie mère se retira en le comblant de bénédictions.

JULIETTE.

Ma bonne amie, j'ai lu les Contes arabes; ils ont beaucoup de respect pour Salomon; ils disent qu'il commandait à toutes les créatures élémentaires, et que ceux qui peuvent avoir son anneau leur commandent aussi.

MARIE.

Qu'est-ce que les créatures élémentaires, ma bonne amie?

MADEMOISELLE.

Ce sont des créatures qui habitent dans les éléments, à ce que croient les Turcs et les Arabes. Je vous ai dit que les anciens ne reconnaissaient que quatre éléments : le feu, l'air, la terre et l'eau. Or, ils croient que l'air est plein de créatures qu'on nomme *sylphes;* qu'il y en a d'autres dans la terre qu'on nomme *gnomes;* que le feu a des habitants qu'on appelle *salamandres;* et qu'il s'en trouve aussi dans l'eau, qu'on nomme *nymphes.* Ils ajoutent que ces créatures sont supérieures aux hommes, à qui Dieu permet qu'elles fassent de grands biens et de grands maux; mais en même temps ils disent que les sages qui sont sur la terre ont une grande autorité sur ces esprits, ainsi que Salomon l'eut autrefois, et qu'ils les obligent à leur obéir avec plus d'exactitude que des esclaves à leurs maîtres, non-seulement à eux, mais encore à ceux auxquels ils ont donné des talismans.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce qu'un talisman, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE.

C'est ou une bague, ou une pièce de métal sur laquelle un de ces sages a gravé certains caractères.

LÉONIE.

Et tout ce qu'on dit de ces créatures élémentaires et de ces talismans est-il vrai?

MADEMOISELLE.

Comme les contes des fées que je vous rapporte, mes enfants.

MARIE.

Ma bonne amie, vous nous avez dit que les Turcs croyaient que Dieu permettait aux créatures élémentaires de faire du bien et du mal aux hommes; est-ce que les Turcs croient en Dieu? Je pensais que c'étaient de bien méchants hommes qui adoraient des idoles.

MADEMOISELLE.

Vous vous trompez, ma chère. Les Turcs ne sont point idolâtres, car ils adorent un seul Dieu, et le même que nous adorons; mais ils sont infidèles, parce qu'ils ne croient pas que Jésus-Christ soit Dieu. Ils disent que c'est un grand prophète qu'il a envoyé aux chrétiens, comme il avait envoyé Moïse aux Juifs, et Mahomet pour eux. D'ailleurs, les Turcs ne sont pas méchants; ils ont au contraire le cœur bon.



SOPHIE.

Je ne sais, ma bonne amie, d'où est venue cette imagination,

mais on regarde les Turcs comme des gens cruels. Est-ce qu'ils maltraitent les chrétiens?

MADEMOISELLE.

Souvent, ma chère; mais cela vient de ce qu'ils les méprisent. Ils disent que nous sommes des chiens, non pas parce que nous sommes chrétiens, mais parce que nous ne suivons pas les préceptes que Jésus-Christ notre prophète nous a laissés; quand ils voient un chrétien honnête homme, ils l'estiment et ne lui font point de mal.

MARIE.

Ma bonne amie, voudriez-vous bien nous dire ce que c'était que ce Mahomet?

MADEMOISELLE.

Mahomet était un garçon marchand qui épousa la veuve de son maître. Il avait beaucoup d'esprit, de courage, et par dessus tout une ambition démesurée. Comme sa naissance le réduisait à mener une vie obscure, il résolut de se distinguer en inventant une nouvelle religion. La chose était d'autant plus facile, que les chrétiens qui vivaient dans ces quartiers étaient fort ignorants, et qu'il y avait aussi un grand nombre de Juifs et d'idolâtres qui n'étaient pas plus éclairés. Mahomet composa sa nouvelle religion de façon à se faire des disciples : car, pour attirer les chrétiens, il parla de Jésus-Christ honorablement, comme d'un grand prophète qui méritait d'être respecté; il en dit autant de Moïse pour attirer les Juifs; et pour ne point effaroucher les païens, il conserva plusieurs de leurs cérémonies. Il disait que Dieu ayant donné une loi par l'entremise de Moïse avec des tonnerres et des éclairs, il avait voulu se faire obéir par la crainte; que ce moyen n'ayant point réussi, il leur avait envoyé un autre prophète pour les engager à lui obéir par la douceur; et que ce moyen ayant encore été inutile, il l'avait envoyé pour forcer les hommes par l'épée à lui être fidèles. Selon ce principe, il dit que sa secte devait s'établir par les armes; ce qui lui attira un grand nombre d'hommes qui espérèrent faire fortune en le suivant. Mais ce qui a beaucoup augmenté la

religion de Mahomet, c'est qu'il défend à ses sectateurs l'étude des sciences et de la religion, car il sentait que sa secte ne pouvait subsister qu'à l'aide de l'ignorance. Tous leurs livres se bornaient à l'Alcoran, qui est un ouvrage de Mahomet. C'est un recueil de sentences et de prières sans aucun ordre. C'est ainsi que Mahomet de législateur devint monarque, et laissa le trône à sa postérité. Son tombeau est à la Mecque, où il est révéré de la plus grande partie des peuples de l'Asie, qui sont mahométans.

SOPHIE.

Ma bonne amie, voulez-vous me permettre de raconter à ces demoiselles ce qui arriva quand les mahométans prirent la ville d'Alexandrie ?

MADEMOISELLE.

Volontiers, ma chère amie.

SOPHIE.

Il y avait dans la ville d'Alexandrie une bibliothèque magnifique, que les rois d'Égypte avaient formée avec un soin extraordinaire. Ce n'étaient pas des livres comme les nôtres, mesdemoiselles, car en ce temps-là on ne savait pas imprimer ; c'étaient des livres manuscrits, c'est-à-dire écrits à la main. Les mahométans ayant pris cette ville, un savant, qui s'était fait ami de leur général, lui demanda ces livres. Le général n'osa lui accorder sa demande ; il écrivit à son maître pour savoir ce qu'on devait faire de cette bibliothèque. Voici ce que son maître répondit : « S'il n'y a dans tous ces livres que les mêmes choses qui sont dans l'Alcoran, ils sont inutiles : ainsi il faut les brûler ; s'il y a autre chose, il faut les brûler encore. » On brûla donc cette bibliothèque, où il y avait une si grande quantité de livres, qu'il y en eut assez pour chauffer les bains publics pendant six mois.

JULIETTE.

Ah ! ma bonne amie, quel dommage !

ÉMILIE.

Vous aimez donc bien la lecture, mademoiselle ?

JULIETTE.

Plus que toute chose au monde !

ÉMILIE.

Je ne suis pas de votre goût : je n'ai jamais pu souffrir la lecture, et ce n'est que pour obéir à ma bonne amie que je lis à présent.

MADEMOISELLE.

C'est un défaut d'aimer la lecture avec excès ; mais c'en est un bien plus grand de ne point du tout l'aimer. C'est le défaut des sottes ; si je l'avais, je tâcherais de m'en corriger. Adieu, mes enfants, le temps de notre leçon est passé.





VINGT-NEUVIÈME DIALOGUE.

VINGT-SEPTIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE.



Qu'avez-vous, Léonie? vous avez les yeux rouges; est-ce que vous avez pleuré?

LÉONIE.

Je ne mérite pas d'être dans la compagnie de ces demoiselles, ma bonne amie : j'ai été bien méchante depuis que je ne vous ai vue.

MADEMOISELLE.

Cela est très-mal, ma chère; mais vous reconnaissez votre faute, et vous en êtes fâchée, c'est déjà quelque chose : il ne s'agit plus que de la réparer. Commencez d'abord par l'avouer devant ces demoiselles.

LÉONIE.

Je n'oserai jamais, ma bonne amie; cela est trop horrible, et ces demoiselles ne pourraient plus me souffrir.

MADEMOISELLE.

Elles n'auraient guère de charité, si elles pensaient ainsi, ma chère. Elles savent que nous sommes toutes capables de

commettre les plus grandes fautes, et celle qui serait assez orgueilleuse pour mépriser un pécheur qui se repent serait elle-même bien criminelle devant Dieu. Je gage, ma chère, que c'est votre orgueil qui a causé votre faute; il faut le punir en l'avouant.

LÉONIE.

Vous avez raison, ma bonne amie. Mon orgueil fait que je regarde les domestiques comme mes esclaves, et cela fait que je me mets en colère quand ils me contredisent. Hier, après avoir beaucoup mangé, je m'amusais à rompre mon pain par morceaux et à le jeter; ma gouvernante dit à la servante de m'ôter ce pain, et moi je dis que j'avais encore faim et que je voulais le manger. Je mentais, ma bonne amie; je n'avais plus faim, c'était par esprit de contradiction. Ma gouvernante, qui voyait bien cela, a commandé à cette fille une seconde fois de m'ôter mon pain; et comme elle a obéi, je lui ai donné un soufflet, j'ai frappé des pieds, j'ai voulu l'égratigner.

MADEMOISELLE.

Vous avez raison d'être honteuse, ma chère; mais je ne veux pas vous faire de reproches, car je vois que vous vous en faites vous-même. Avant de vous dire ce qu'il faut faire pour réparer cette faute, je vais vous raconter une histoire. Il y avait dans la ville d'Athènes une jeune demoiselle, nommée *Élise*, qui était à peu près de votre humeur. Elle avait un grand nombre d'esclaves, qu'elle rendait les plus malheureuses personnes du monde. Cette méchante fille avait surtout une femme de chambre qu'on nommait *Mira*, qui était la meilleure créature de la terre; et, malgré les mauvaises façons de sa maîtresse, elle lui était fort attachée. Élise eut un voyage à faire par mer; comme c'était pour une affaire pressée, et qu'elle ne devait pas y être longtemps, elle ne prit avec elle que Mira. A peine fut-elle en pleine mer, qu'il s'éleva une grande tempête qui éloigna le vaisseau de sa route. Après qu'il eut couru la mer pendant plusieurs jours, ceux qui conduisaient le vaisseau aperçurent une île; comme ils ne savaient où ils étaient, et qu'ils n'avaient plus de vivres, il

fallut y aborder. En entrant dans le port, une chaloupe vint au-devant d'eux, et ceux qui étaient dans cette chaloupe demandè-



rent à tous ceux du vaisseau quels étaient leurs noms et leurs qualités. L'orgueilleuse Élise fit écrire les titres de sa famille ; il y en avait plus d'une page : elle croyait que cela obligerait ces gens-là à la respecter. Elle fut donc fort surprise lorsqu'ils lui tournèrent le dos sans lui faire politesse ; mais elle le fut bien davantage quand son esclave eut déclaré son nom et sa qualité, car ces gens-là lui rendirent toutes sortes de respects, et lui dirent qu'elle pouvait commander dans le vaisseau, où elle était la maîtresse. Ce discours impatienta Élise, qui dit à son esclave : « Je vous trouve bien impertinente d'écouter les discours de ces gens-là. — Tout beau ! madame, lui dit le maître de la chaloupe, vous n'êtes plus à Athènes. Apprenez que trois cents esclaves, au désespoir des mauvais traitements de leurs maîtres, se sauvèrent dans cette île, il y a trois cents ans ; ils y ont fondé une république où tous les hommes sont égaux. Mais ils ont établi une loi à laquelle il faut vous soumettre de gré ou de force. Pour faire sentir aux maîtres combien ils ont eu tort d'abuser du pouvoir qu'ils avaient sur leurs domestiques, ils les ont condamnés à être esclaves à leur tour. Ceux qui obéissent de bonne grâce

peuvent espérer qu'on leur rendra la liberté; mais ceux qui refusent de se soumettre à nos lois sont esclaves toute leur vie. On vous donne cette journée pour vous accoutumer à votre mauvais sort; mais si demain vous faites le plus petit murmure, vous êtes esclave à jamais. » Élise profita de la permission, et vomit mille injures contre cette île et ses habitants; mais Mira, profitant d'un moment où personne ne la voyait, se jeta aux pieds de sa maîtresse, et lui dit : « Consolez-vous, madame, je n'abuserai pas de votre malheur, et je vous respecterai toujours comme ma maîtresse. » Le lendemain on la fit venir devant les magistrats avec Élise, qui était devenue son esclave. « Mira, lui dit le premier magistrat, il faut vous instruire de nos coutumes; mais souvenez-vous bien que si vous y manquiez, il en coûterait la vie à votre esclave Élise. Rappelez-vous bien fidèlement la conduite qu'elle a eue avec vous dans Athènes : il faut, pendant huit jours, que vous la traitiez comme elle vous a traitée; il faut le jurer tout à l'heure. Au bout de huit jours, vous serez la maîtresse de la traiter comme il vous plaira. Et vous, Élise, souvenez-vous que la moindre désobéissance vous rendrait esclave pour le reste de vos jours. » A ces paroles, Mira et Élise se mirent à pleurer. Mira se jeta aux pieds du magistrat, et le conjura de la dispenser de faire ce serment. « Levez-vous, madame, lui dit-il; cette créature vous traitait donc d'une manière bien terrible, puisque vous frémissez de l'imiter? Je voudrais que la loi me permît de vous accorder ce que vous me demandez, mais cela n'est pas possible. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est d'abréger l'épreuve et de la réduire à quatre jours; mais ne répliquez pas, car, si vous dites un mot, vous ferez les huit jours entiers. » Mira fit donc ce serment, et on annonça à Élise que son service commencerait le lendemain. On envoya chez Mira deux femmes qui devaient écrire toutes ses paroles et ses actions pendant ces quatre jours. Élise, voyant que c'était une nécessité, prit son parti en fille d'esprit; car, malgré sa hauteur, elle résolut d'être si exacte à servir Mira, qu'elle n'aurait point occasion de la maltraiter : elle ne se sou-

venait pas que cette fille devait copier ses caprices et ses mauvaises humeurs. Le matin du jour suivant, Mira sonna, et Élise manqua de se casser le cou pour courir à son lit, mais cela ne lui servit de rien ; Mira lui dit d'un ton aigre : « A quoi s'occupait cette fille? elle ne vient jamais qu'un quart d'heure après que j'ai sonné. — Je vous assure, madame, que j'ai tout quitté quand je vous ai entendue. — Taisez-vous! lui dit Mira, vous êtes une raisonneuse, qui ne sait que répondre mal à propos. Donnez-moi ma robe, que je me lève. » Élise, en soupirant, alla chercher la robe que Mira avait mise la veille, et la lui apporta ; mais Mira, la lui jetant au visage, lui dit : « Que cette fille est donc bête! il faut lui dire tout : ne devez-vous pas savoir que je veux mettre aujourd'hui ma robe bleue? » Élise soupira encore, mais il n'y avait pas le petit mot à dire : elle se souvenait fort bien qu'il eût fallu, dans Athènes, que la pauvre Mira eût deviné ses caprices pour s'empêcher d'être grondée. Quand sa maîtresse fut habillée, et qu'elle lui eut servi son déjeuner, elle descendit pour déjeuner à son tour; mais à peine fut-elle assise, que la cloche sonna : cela arriva plus de dix fois dans une heure, et c'était pour des bagatelles que Mira la faisait monter. A deux heures, madame annonça qu'elle voulait aller au spectacle, et qu'il fallait la coiffer. Elle dit à Élise qu'elle voulait être coiffée en grosses boucles ; mais ensuite elle trouva que cela lui rendait la tête trop grosse : elle fit donc défaire cette frisure pour en faire une autre ; et jusqu'à six heures qu'elle sortit, Élise fut contrainte de rester debout, encore eut-elle à essuyer mille brusqueries ; car en la coiffant, lui ayant tiré les cheveux par accident, Mira lui donna un soufflet. La patience manqua échapper à Élise ; mais elle se souvint qu'elle en avait donné plus de dix à Mira, et ce souvenir l'engagea à se taire. Enfin Mira répéta si bien toutes les sottises de sa maîtresse, qu'Élise conçut toute la dureté de sa conduite. Elle était si fatiguée lorsque les quatre jours furent finis, qu'elle tomba malade. Mira la fit coucher dans son lit, lui apporta ses bouillons, et la servit avec la même exactitude que quand elle

était dans Athènes; mais Élise ne recevait pas ses services avec la même hauteur : elle était si confuse du bon cœur de



son esclave, qu'elle eût consenti à être la sienne toute sa vie pour réparer toutes les fautes qu'elle avait commises à son égard. On avait pris sur le vaisseau où était Élise quelques dames et gentilshommes d'Athènes; mais comme ce n'étaient pas des personnes de son rang, elle les connaissait peu. Au bout d'un mois, on les rassembla toutes; et les juges qui étaient nommés pour cela examinèrent leur conduite, et commencèrent par interroger les maîtresses devenues esclaves pour savoir comment elles se trouvaient de leur nouvelle condition. Elles avouèrent toutes, en soupirant, qu'il était bien dur pour elles d'être soumises à ceux auxquels elles devaient commander. « Et pourquoi, leur demandèrent les juges, vous croyez-vous en droit de commander à vos esclaves? La nature a-t-elle mis entre vous et eux une distinction réelle? Vous n'oseriez le dire. L'esclave, le domestique et le maître, sortent du même père, et les dieux, en les plaçant dans des conditions si différentes, n'ont pas prétendu que les uns fussent plus à leurs yeux que

les autres. L'esclave doit se distinguer par son attachement à son maître, sa fidélité et son amour pour le travail. Il faut que les maîtres, par leur douceur, leur charité, adoucissent ce que la condition d'esclave a de dur. — Vous avez fait l'épreuve des deux conditions, dit le juge aux maîtres devenus esclaves; que cela vous serve de leçons quand vous serez retournés dans Athènes, et ne traitez jamais vos domestiques autrement que vous n'auriez souhaité d'être traités dans le temps que vous êtes restés ici. » Le juge ensuite, s'adressant aux esclaves devenus maîtres, leur dit : « La loi vous permet de rendre la liberté à vos esclaves, mais elle ne vous y force pas. Vous pouvez les garder ici toute leur vie, vous pouvez les renvoyer à Athènes; vous pouvez, si vous le voulez, y retourner avec eux. Que tous ceux qui veulent rendre la liberté à leurs anciens maîtres viennent écrire leurs noms sur ce livre. » Le juge espérait de Mira qu'elle serait la première à rendre la liberté à sa maîtresse; mais elle resta à sa place, aussi bien qu'une autre femme et un jeune homme qui avait la plus belle physionomie du monde. On demanda à cette femme par quelle raison elle ne rendait pas la liberté à sa maîtresse, qui était une bonne vieille. « C'est, répondit-elle, parce qu'ayant été son esclave vingt ans, il est juste que j'aie ma revanche pendant un pareil nombre d'années; je suis lasse d'obéir, et je veux goûter plus longtemps le plaisir de commander à mon tour. » Cette esclave se nommait *Bélise*. Dans le moment, ce jeune homme, qui avait une si belle physionomie, et qui se nommait *Zénon*, dit au juge : « Je ne me suis point avancé pour signer la liberté de mon maître, parce qu'il a cessé d'être esclave du moment que j'ai eu la liberté de le traiter selon ma volonté. Je lui demande pardon d'avoir été obligé de le maltraiter pendant huit jours : la loi m'ordonnait de copier les mauvaises façons qu'il avait eues à mon égard; mais je vous assure que j'ai souffert plus que lui. Vous pouvez le faire partir pour Athènes, je m'offre à partir avec lui, à le servir même toute ma vie, s'il l'exige; car enfin il m'a acheté, je lui appartiens,

et je ne crois pas pouvoir profiter d'un accident qui me rend la liberté sans lui rendre l'argent avec lequel il m'a acheté. — Ce garçon a répondu pour moi, dit Mira, son histoire est la mienne. Hâtez-vous de nous renvoyer à Athènes ; car je me trompe fort, ou ma chère maîtresse, qui a connu mon affection, me traitera avec plus de douceur que par le passé. » Élise interrompit son esclave, et dit au juge : « Si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que la honte et la confusion retenaient ma langue. Cette pauvre fille est digne d'être ma maîtresse toute sa vie, et je ne mérite pas d'être son esclave. Je m'étais crue jusqu'à présent d'une autre espèce que la sienne, et je ne me trompais pas tout à fait. J'avais au-dessus d'elle un nom, des richesses, de l'orgueil, de la dureté ; elle avait au-dessus de moi un bon cœur, de la patience, de l'humanité, de la générosité. Que serais-je devenue aujourd'hui, si elle n'avait eu que mes titres ? Je reconnais donc avec plaisir sa supériorité sur moi. J'accepte pourtant la liberté qu'elle m'a rendue, et je la remercie de vouloir bien revenir avec moi dans Athènes : car alors j'aurai l'occasion de lui marquer ma reconnaissance, en partageant ma fortune avec elle, et en la regardant comme une amie respectable dont je suivrai les conseils et dont je tâcherai d'imiter les exemples. » Le maître de Zénon, qui n'avait encore rien dit, s'avança à son tour ; il se nommait *Zénocrate*. S'adressant aux juges, il leur dit : « Je partage la confusion d'Élise ; comme elle, j'ai maltraité mon esclave qui m'était de beaucoup supérieur par la noblesse de ses sentiments ; comme elle, j'ai le regret le plus sincère de ma mauvaise conduite, et je veux la réparer en faisant à Zénon le sort le plus heureux. » Le juge alors condamna Bélise à être esclave toute sa vie, pour n'avoir point eu pitié de sa vieille maîtresse ; il donna les plus grands éloges à la vertu de Mira et de Zénon, et les engagea à retourner à Athènes avec Zénocrate et Élise. Élise et Zénocrate, avant de partir, remercièrent beaucoup les habitants de l'île, et leur dirent qu'ils n'oublieraient jamais les leçons d'humanité qu'ils avaient reçues chez eux. Pendant le voyage qu'ils firent

pour retourner à Athènes, Zénocrate et Zénon, qui connurent plus particulièrement les bonnes qualités d'Élise et de Mira, en devinrent épris; et les ayant demandées en mariage, ils furent écoutés favorablement, et les épousèrent en arrivant à Athènes. Comme ces deux fidèles esclaves ne voulurent point se séparer de leurs maîtres, quoiqu'ils eussent reçu leur liberté, ils furent chargés de la conduite de toute leur maison, et s'en acquittèrent avec un zèle et une fidélité qui peuvent servir d'exemple à tous ceux que la Providence a placés dans la servitude. Eh bien, Léonie, si nous étions dans l'île des esclaves, qu'est-ce qui vous arriverait?

LÉONIE.

Ma servante m'égratignerait, me donnerait un soufflet, m'appellerait impertinente, insolente.

MADEMOISELLE.

Cela serait juste, ma chère; mais je n'en exige pas tant. Il faut pourtant punir cette faute. Demain je me trouverai chez vous à l'heure du dîner; je ferai asseoir votre servante à votre place à table, et vous la servirez. Vous frémissez, Émilie?

EMILIE.

Oui, ma bonne amie; il me semble que je ne pourrais jamais me résoudre à faire cela. D'ailleurs ces créatures-là sont si insolentes, si prêtes à vous manquer de respect, que j'aurais peur de les autoriser.

MADEMOISELLE.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère. Ce sont vos vices qui vous attirent le mépris de vos domestiques, et jamais ce que vous faites pour les réparer. J'ai connu une demoiselle Tomelle, qui avait été fille de la garde-robe de mademoiselle de Beaujolais. Mademoiselle de Beaujolais avait le meilleur cœur du monde; mais elle était si vive, qu'il lui échappait souvent de dire des choses dures. Voici ce que mademoiselle Tomelle m'a raconté à ce sujet. Un jour mademoiselle de Beaujolais mit sur sa toilette de l'eau de fleur d'oranger dans une tasse à café. La pauvre

Tomelle, qui était une grande rangeuse, voyant cette tasse à café hors de sa place, crut qu'on avait oublié de l'y remettre, et sans sentir ce qui était dedans, elle jeta cette eau dans un



bassin. Lorsque la princesse vint s'habiller, elle demanda son eau de fleur d'oranger, et Tomelle lui ayant avoué qu'elle l'avait prise pour de l'eau commune et qu'elle l'avait jetée, elle lui dit plusieurs paroles mortifiantes. Mademoiselle de Beaujolais avait une sœur plus jeune qu'elle, et qui avait épousé depuis le prince de Conti; cette dernière était douce comme un ange. Quand elle fut seule avec sa sœur, elle lui dit: « En vérité, ma chère sœur, si j'avais fait une aussi grande faute que celle que vous avez commise ce matin, je ne dormirais pas cette nuit. » Mademoiselle de Beaujolais, qui avait oublié sa brusquerie, demanda à sa sœur ce que c'était que ce gros péché qu'elle lui reprochait, et l'autre lui rappela sa brusquerie. « N'est-ce que cela? lui dit la princesse aînée en riant. — Ah! ma sœur, lui dit la cadette, vous m'affligez; appelez-vous petite faute une brusquerie qui a percé le cœur de la pauvre Tomelle? Depuis ce matin vous l'avez rendue malheureuse, et je suis sûre qu'elle

n'a pas mangé un morceau de bon cœur. Les paroles des princes portent la joie ou le désespoir dans l'âme de ceux qui les approchent, et ils doivent prendre garde à ne jamais se permettre un terme dur et méprisant; c'est une épée tranchante qui déchire le cœur de celui à qui elle s'adresse, surtout si c'est une personne qui ait de l'affection pour nous. Hâtez-vous, ma sœur, de rendre la joie à cette pauvre fille en réparant votre faute à son égard. — Ma sœur, répondit mademoiselle de Beaujolais, je vous ai une grande obligation de la réflexion que vous me faites faire; elle est bien juste, et je vous promets de prendre garde à ce que je dirai à l'avenir. Mais comment réparer le passé? Vous ne voudriez pas sans doute que je demandasse excuse à cette femme, qui est moins que la dernière de mes femmes de chambre? — Et pourquoi craindriez-vous de lui demander excuse, puisque vous l'avez offensée mal à propos? lui répondit la princesse cadette. Croyez-moi, ma sœur, une personne de notre rang se dégrade et devient méprisable quand elle fait des fautes, mais elle se remet à sa place et se fait estimer quand elle a le courage de les réparer. Vous avez beau dire que cette fille est bien au-dessous de vous; cette différence n'est réelle qu'autant que vous avez plus de vertu qu'elle. Voilà ce que la raison m'a appris, ma chère sœur, et voilà ce que votre bon esprit vous découvrira si vous voulez faire attention. »
Effectivement mademoiselle de Beaujolais sentit la vérité de ce que sa sœur lui disait. C'était la coutume en France que la personne la plus distinguée présentât la chemise à la reine ou aux princesses, quand elles s'habillaient; et c'était ordinairement la première dame d'honneur. Quand mademoiselle de Beaujolais s'habilla le soir, elle dit à sa première dame de palais: « Permettez, je vous prie, madame, que Tomelle me donne ma chemise; je l'ai brusquée ce matin, et j'en ai un vrai regret. » Cette pauvre fille se tenait cachée derrière les autres, et n'osait se montrer: quelle fut sa joie lorsqu'elle entendit sa maîtresse parler ainsi! Après lui avoir donné sa chemise, elle se jeta à ses pieds et lui baisa la main que la princesse lui présenta, mais elle

la mouilla de ses larmes. Et elle me disait qu'elle était si humiliée, qu'elle eût voulu, pour reconnaître cette bonté, rentrer en terre, et qu'elle se reprochait comme un sacrilége les murmures qu'elle avait faits contre une si bonne maîtresse. Voilà, mesdemoiselles, l'effet que produit sur les domestiques la réparation de vos fautes. Ainsi j'espère que Léonie fera ce que je lui ai dit pour réparer sa faute.

LÉONIE.

Oui, ma bonne amie, je le ferai de tout mon cœur.

MADEMOISELLE.

Hélène, répétez votre histoire.

HÉLÈNE.

Salomon, se voyant tranquille dans son royaume, pensa sérieusement à bâtir un temple au Seigneur. Il demanda à Hiram, roi de Tyr, du bois de cèdre, qui est un bois précieux, et il s'en servit pour bâtir le temple, qu'il fit couvrir d'or en partie. Il y avait aussi un autel d'or, dix chandeliers, et une grande partie des vaisseaux du temple étaient d'une matière précieuse, ou admirable par leur travail. Après que cet édifice superbe fut achevé, Salomon y fit porter l'arche qui renfermait les tables de pierre où Dieu avait écrit sa loi. Ensuite Salomon fit la dédicace de ce temple en immolant un grand nombre de victimes, puis il pria le Seigneur de vouloir y résider, c'est-à-dire de demeurer d'une manière particulière dans cette maison qu'il lui avait bâtie, reconnaissant pourtant qu'elle n'était pas digne de celui que les cieux ne peuvent contenir. Il le pria d'écouter les vœux de ceux qui prieraient dans ce temple; et le Seigneur, voulant lui montrer qu'il exauçait sa prière, remplit le temple d'une nuée qui empêcha pendant quelque temps les prêtres de s'acquitter de leurs fonctions. Salomon, ayant béni le peuple qui était assemblé, se retira dans sa maison; et la même nuit, Dieu lui apparut pour lui dire qu'il avait exaucé ses prières, et pour lui commander encore une fois d'être fidèle à ses commandements. Salomon ensuite bâtit un palais pour lui, et un pour son épouse; puis il s'appliqua à faire fleurir le commerce

dans ses États, et il y réussit si bien, que l'argent était aussi commun à Jérusalem que les pierres. La reine de Saba quitta même son royaume pour venir à Jérusalem admirer la sagesse de ce grand roi. Mais Salomon, dans sa vieillesse, abandonna le chemin de la vertu. Alors Dieu abandonna Salomon, et lui suscita des ennemis. Il envoya même un prophète vers un jeune homme nommé Jéroboam; et le prophète, lui ayant coupé son manteau en douze parts, lui dit: « Prends dix morceaux de ce manteau; de même je diviserai le royaume, et je t'en donnerai dix parts; mais je donnerai le reste au fils de Salomon, à cause de David mon serviteur. » Dieu apparut aussi une dernière fois à Salomon; mais ce fut pour lui reprocher son ingratitude et lui annoncer le démembrement de son royaume; toutefois il lui dit que cela n'arriverait qu'après sa mort, à cause de David son père. Salomon, ayant appris qu'un prophète avait promis au moins la moitié de son royaume à Jéroboam, chercha à faire périr ce jeune homme; mais il se sauva en Égypte, et ne revint qu'après la mort de Salomon, qui arriva quelque temps après. Or Salomon n'avait pas écrit seulement sur les arbres et sur les plantes, mais sur tous les animaux; il avait aussi composé un livre de proverbes ou de belles sentences.

MADEMOISELLE.

Voyez, Juliette, le cas qu'il faut faire de la science quand elle n'est pas accompagnée de la vertu.

JULIETTE.

Vous avez bien raison, mademoiselle; je suis bien affligée quand je pense que Salomon est devenu si méchant et si ingrat envers Dieu.

MADEMOISELLE.

Voyons, Marie, reprenez la leçon d'histoire sainte au point où nous en étions restées.

MARIE.

Roboam, fils de Salomon, ayant assemblé le peuple pour se faire couronner roi, ses sujets lui dirent: « Votre père nous a imposé de grands tributs; soulagez-nous un peu à présent que

vous montez sur son trône. » Roboam demanda trois jours pour répondre ; et ayant consulté les vieillards dont son père suivait les conseils, ils lui répondirent : « La demande du peuple est juste, et si vous lui cédez dans cette occasion, il vous obéira toujours fidèlement. » Roboam consulta ensuite les jeunes gens avec lesquels il avait été élevé, et ils lui dirent : « Gardez-vous bien de céder au peuple ! il faut lui répondre qu'au lieu de diminuer les taxes, vous les augmenterez ; alors vous serez craint, et personne n'osera vous résister. » Roboam suivit ces mauvait conseils; et dix des tribus se révoltèrent, et choisirent Jéroboam pour leur roi : les seules tribus de Juda et de Benjamin restèrent fidèles à Roboam. Ainsi, depuis ce temps, il y eut deux royaumes, celui d'Israël, où régnait Jéroboam, et celui de Juda, où régnèrent Roboam et sa postérité. Cependant Jéroboam dit en lui-même : « Si je laisse aller mes sujets sacrifier à Dieu dans Jérusalem, ils reprendront l'affection naturelle qu'ils ont pour le sang de David, et ils me feront mourir pour faire leur paix avec Roboam. » Pour prévenir ce malheur, Jéroboam fit faire des veaux d'or qu'il exposa en public, et dit aux dix tribus : « Voici les dieux qui vous ont tirés d'Égypte. » Ainsi Jéroboam fit adorer ces faux dieux à son peuple. Un jour qu'il était auprès de l'autel pour y faire fumer l'encens, Dieu lui envoya un prophète qui lui dit : « Il naîtra un fils du sang de David, qui aura nom Josias; il arrosera cet autel du sang des sacrificateurs ; et comme vous pourriez douter que je sois envoyé du Seigneur, je vais le prouver par un miracle : que cet autel se fende, et que la cendre qui est dessus se répande. » Jéroboam étendit sa main pour faire signe qu'on arrêtât ce prophète ; mais la main qu'il avait étendue se sécha, et l'autel se fendit. Jéroboam, effrayé, dit au prophète : « Priez le Seigneur pour moi, afin qu'il me rende l'usage de ma main. » L'homme de Dieu lui ayant accordé sa demande, la main du roi revint dans son premier état, et il pria le prophète d'entrer dans sa maison pour partager son repas. Cet homme lui répondit : « Quand vous me donneriez la moitié de votre royaume, je ne

pourrais pas le faire; car le Seigneur m'a défendu de manger jusqu'à ce que je fusse de retour chez moi. » Il partit donc sur-le-champ; mais un méchant prophète lui ayant dit sur le chemin que Dieu lui avait révélé son arrivée, et lui avait commandé de lui offrir à manger, il se laissa tenter et mangea. Il en fut sévèrement puni : car quand il eut repris le chemin de sa maison, un lion sortit de la forêt qui l'étrangla; mais il ne



le mangea point, et il resta auprès de ce corps mort sans y toucher, pour marquer que ce n'était pas la faim, mais l'ordre de Dieu qui l'avait fait sortir de cette forêt.

MADEMOISELLE.

Continuez, Léonie.

LÉONIE.

Jéroboam n'ayant pas corrigé sa mauvaise vie, Dieu frappa son fils d'une grande maladie, et le roi dit à sa femme d'aller consulter le prophète (qui lui avait promis le trône) sur la maladie de son fils; mais il lui commanda de se déguiser. Elle le fit inutilement; le prophète, à qui Dieu avait révélé sa venue, l'ayant entendu parler, lui dit : « Entrez, femme de Jéroboam. Quand vous mettrez le pied sur le pas de votre porte, votre fils mourra. Il sera le seul de votre famille qui entrera dans le tom-

beau de ses pères, parce que Dieu a reconnu quelque chose de bon en lui. Pour ce qui regarde le reste de vos descendants, ceux qui mourront dans la ville seront mangés par les chiens, et ceux qui mourront à la campagne seront mangés par les oiseaux; parce que Jéroboam, au lieu de servir l'Éternel qui lui avait donné un royaume, a excité le peuple à servir des dieux étrangers. » Dans la suite, cette parole de Dieu fut accomplie; car un nouveau prince s'éleva dans Israël, qui fit périr la famille de Jéroboam. Mais ce nouveau roi n'ayant pas été plus fidèle à Dieu, un autre prince traita les siens comme il avait traité la famille de son maître. Il arriva encore d'autres changements dans la succession des rois d'Israël; mais ils furent tous méchants, jusqu'à Achab, qui le fut encore plus que les autres, et qui épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens. Les peuples de Juda ne furent pas plus fidèles à Dieu que les Israélites; comme eux, ils adorèrent de fausses divinités. Mais le petit-fils de Salomon, qui se nommait Asia, et qui fut roi de Juda, marcha fidèlement dans la voie des commandements du Seigneur; il ôta même la régence à sa mère, parce qu'elle avait une idole.

JULIETTE.

Il faut avouer, ma bonne amie, que les Juifs étaient bien stupides et avaient un grand penchant à l'idolâtrie. Quoi! après tous les miracles que Dieu avait faits en faveur de leurs pères, ils purent écouter tranquillement le discours de Jéroboam, qui leur disait en leur montrant les veaux d'or qu'ils avaient fabriqués. « Voici les dieux qui vous ont tirés d'Égypte! »

MADEMOISELLE.

Vous ne croyez pas, sans doute, que Jéroboam s'imaginât qu'il y eût aucune divinité dans ces veaux; mais l'ambition dont il était dévoré ne lui permettait pas de suivre les lumières de sa conscience. Les Israélites avaient beaucoup de penchant à l'idolâtrie; mais ce fut moins ce penchant que le mauvais exemple des peuples dont ils étaient environnés qui les y entraîna si souvent. Voyez-vous présentement, mesdemoiselles, la sagesse

et l'équité des ordres que Dieu leur avait donnés en entrant dans la terre promise : « Vous y exterminerez tous les peuples qui y habitent? » J'ai vu des gens qui osaient dire que cet ordre était cruel : c'est qu'ils n'avaient jamais réfléchi sur ce qui arriva aux Israélites pour avoir désobéi à cet ordre. C'est une chose certaine, mes enfants, qu'il serait plus avantageux aux pécheurs de mourir après le premier crime que de rester longtemps sur la terre pour en commettre de nouveaux. Je me suis déjà servie de cette comparaison, à ce que je crois. Ce serait une miséricorde mal placée, d'accorder la grâce à un homme qu'on aurait trouvé tuant les passants pour avoir leur argent. La charité pour tout le public, pour cet homme même, exige qu'on lui ôte la vie; et un prince qui, par une compassion mal placée, lui donnerait la vie et la liberté, aurait à se reprocher tous les meurtres qu'il ferait ensuite. Telle fut la compassion que conçurent les Israélites envers des peuples que Dieu avait condamnés justement; parce que leurs crimes étaient à leur comble, parce qu'il savait qu'au lieu de se corriger à l'avenir, ils persisteraient dans leurs méchancetés, et seraient une occasion de pécher aux Israélites, en les poussant à devenir idolâtres et par leurs conseils et par leurs mauvais exemples. Que cela nous apprenne, mes enfants, à respecter les arrêts du Seigneur, quand même ils seraient contraires à nos faibles lumières, persuadés qu'étant la justice même, il ne peut jamais avoir rien ordonné que de juste.





TABLE.

FIN DE LA TABLE.







